
3 1761 09702575 3





L'AME
DE L'ADOLESCENT

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Du dressage à l'Éducation ; 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*. . . . . **2 fr. 50**

L'AME
DE L'ADOLESCENT

PAR

PIERRE MENDOUSSE
Professeur de Philosophie au Lycée de Digne.
Docteur ès lettres.

Il est nécessaire de diviser l'enfance en deux périodes dont la première va de sept ans à la puberté, la seconde de la puberté à vingt et un ans.

ARISTOTE. *Politique*, IV, xv, 11.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
MAISONS FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1911



A LA MÉMOIRE DE MON REGRETTÉ MAITRE

FRÉDÉRIC RAUH

PRÉFACE

« La psychologie de l'adolescence, écrivait récemment M. Compayré[1], est un beau sujet d'études, mais il est aussi neuf que beau. Une page fameuse d'Aristote, il y a deux mille ans, et maintenant treize cents pages de M. Stanley Hall ; et dans l'entre-deux rien ou presque rien. » De son côté, M. Stanley Hall déclare[2] qu'il est le premier à avoir étudié la question dans son ensemble. En effet, si l'on met à part les deux esquisses très intéressantes mais peu étendues de MM. Burnham[3] et Lancaster[4], et les études spéciales publiées un peu partout par des médecins, on ne trouve plus sur ce sujet que des vues isolées, des travaux de détail plus riches de faits que d'explications, dispersés pour la plupart dans les revues américaines de pédagogie. — En France, cet ordre d'idées préoccupe si peu les esprits que, malgré les indications contenues dans l'*Émile*, nous considérons encore les adolescents tantôt comme de grands *enfants*, tantôt comme de jeunes *hommes*, rarement comme des personnalités ayant des caractères distincts. Par exemple des psychologistes aussi avertis que MM. Binet et Vaschide les appellent à plusieurs reprises des « adultes »[5] ; M. Gache qui a consacré à l' « Adolescent » la moitié de

1. La psychologie de l'adolescence. *Revue philos.*, t. LXI (1906), p. 349.
2. *Adolescence, its psychology*, I, p. XIX (1905).
3. The study of adolescence. *Pedag. Seminary*. (1891).
4. The psychology and pedagogy of adolescence. *Pedag. Seminary* (1897).
5. *L'Année psychologique*, IV, p. 183 et *passim*.

son beau livre sur l'*Éducation du peuple*, ne s'est guère départi des généralités convenant à tous les âges. Fait encore plus significatif, parmi les considérations très diverses de nature qui précèdent les derniers programmes de l'Enseignement secondaire aucune ne permet de soupçonner que les problèmes de l'éducation se posent sous des formes différentes suivant qu'on s'adresse à des enfants de huit à douze ans ou à des garçons de quinze à vingt ans. De même, les Manuels de psychologie appliquée considèrent l'élève à peu près comme une entité, de sorte que la plupart de leurs indications ne valent qu'*in abstracto* et pour les jeunes enfants.

C'est parce que le sujet était, du moins chez nous, encore inexploré que j'ai pu me risquer à essayer une étude d'ensemble : une première synthèse, même confuse et superficielle, n'est-elle pas indispensable aux progrès futurs de l'analyse, peut-être à sa possibilité ? Avant de diviser la question il était d'autant plus nécessaire de la poser que le mot *adolescence* a été pris dans des sens très différents. Où commence l'adolescence, où finit-elle ? Ni les moralistes, ni les médecins, ni les biologistes, déclare M. Compayré[1], ne sont d'accord sur ce point. Ambroise Paré la faisait commencer à dix-huit ans pour l'arrêter à vingt-cinq ans, c'est-à-dire qu'il la confondait avec la jeunesse. Littré prétend même que les deux mots sont synonymes. Au contraire, d'après Hippocrate, l'adolescence va de quatorze à vingt et un ans, la jeunesse de vingt et un à vingt-huit ans. En général les auteurs semblent faire commencer la première à la puberté, la seconde à la nubilité[2]. Par là

1. *Op. cit.* p. 374.
2. Cf. Elis. Blackwell. *Conseils aux parents sur l'éducation morale de leurs enfants au point de vue des facultés sexuelles.*

s'expliquent en partie leurs divergences, puisque suivant le régime, les races, les individus, etc., la crise pubère, comme on le verra plus loin, peut osciller entre douze et dix-huit ans et même davantage.

De plus, on étudie généralement sous le même titre l'adolescence des garçons et celle des jeunes filles. Peut-être que dans les pays où la coéducation est la règle, les ressemblances mentales entre les deux sexes sont plus importantes que chez nous ; encore y a-t-il lieu de remarquer que M. Stanley Hall et les autres auteurs de langue anglaise sont très succincts sur les particularités d'esprit qui accompagnent ou suivent la puberté féminine, et que la plupart de leurs analyses concernent surtout les adolescents mâles. Les jeunes filles, élevées le plus souvent par des femmes, ont été encore moins étudiées que les garçons : aussi les traits communs qu'on serait tenté d'attribuer aux unes et aux autres, risquent-ils d'être superficiels, d'autant plus qu'il semble bien qu'il y ait une sexualité de l'âme comme du corps ; l'avènement de la puberté dont les répercussions physiologiques sont si considérables chez les jeunes filles, modifie infiniment moins leur esprit que celui des jeunes gens. En outre, dans les pays latins et germaniques, les deux sexes ont reçu depuis des siècles une éducation si différente qu'ils se différencient peut-être plus par leurs habitudes mentales que par leur constitution organique. Par suite, des conclusions relatives à l'adolescence humaine exigeraient qu'on étudiât à part l'adolescent et l'adolescente. C'est la première partie de cette étude que j'ai tentée, en me fondant à la fois sur les travaux que j'ai pu découvrir, et sur une expérience personnelle assez variée, puisque, depuis une vingtaine d'années, je n'ai cessé d'observer, en vivant avec eux, des gar-

çons de dix à vingt ans dans les conditions les plus diverses.

Contrairement à la méthode pratiquée par les pédagogues américains, j'ai attribué moins d'importance aux faits bruts qu'aux idées qu'ils suggéraient ou permettaient de vérifier; mais il n'en est pas une que ne soutiennent des observations tantôt personnelles, tantôt empruntées aux pédologistes des différents pays. A elles seules, les revues américaines de pédagogie seraient des mines inépuisables si la valeur des matériaux y était proportionnée à leur quantité; en particulier, il y est fait un emploi des statistiques d'autant plus abusif que le plus souvent il n'en émane aucune lumière sur les causes des faits recensés ou sur la loi de leur production, à moins que les questions ne soient abordées par le côté sociologique. Ce que dit Cl. Bernard[1] de l'inutilité des moyennes en physiologie pourrait s'appliquer tout aussi bien à la psychologie génétique. Des expériences nombreuses et diversifiées sur quelques sujets bien connus[2] sont autrement significatives que les innombrables tests recueillis sommairement ou par des collaborateurs en sous-ordre[3], bien que l'esprit de l'adolescent, on verra pour quelles raisons, se prête difficilement aux exigences de l'expérimentation psychologique. D'après M. Compayré[4], les documents les plus précieux seraient les confidences faites par les sujets eux-mêmes sur leurs impressions de jeunesse, s'ils les rédigeaient à l'âge même où ils ressentent ces impressions. En effet, comme on pourra le constater dans quelques spécimens,

1. *Introduction*, pp. 126 sqq.

2. Comme celles de M. Binet sur les deux fillettes en qui il a étudié le mécanisme de l'imagerie mentale.

3. A. Binet. *L'étude expérimentale de l'intelligence*, p. 299.

4. *Op. cit.*, p. 364.

il est peu de sources de renseignements qui laissent transparaître aussi clairement le fond même de l'âme adolescente, — surtout si de telles rédactions ont été écrites sans l'arrière-pensée de produire un effet ou de jouer un rôle. Les mémoires et les autobiographies présentent un intérêt analogue, moindre pourtant que la vie familière des élèves suivie au jour le jour.

En somme, pourrait-on dire en reprenant un mot de M. Rauh, la véritable expérience plus encore en pédologie que dans la psychologie générale n'est pas « celle qu'on institue ; c'est celle qu'on surprend »[1].

1. *De la méthode dans la psychologie des sentiments,* p. 21 (F. Alcan).

L'AME DE L'ADOLESCENT

LIVRE PREMIER

LA SECONDE NAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

LES SIGNES PRÉCURSEURS

I

L'enfance et l'adolescence sont peut-être les deux périodes de la vie humaine les plus distinctes l'une de l'autre malgré les confusions fréquentes auxquelles elles ont donné lieu. De la naissance à la puberté, l'enfant, quoique passant par des époques critiques, se développe suivant une évolution régulière où chaque phase se dessine comme une organisation plus riche et plus définie des caractères apparus aux moments précédents. Au contraire, on verra qu'à partir de l'âge critique, le caractère s'organise ou se décompose par variations souvent brusques, presque toujours inattendues. De plus l'adolescent manifeste avec exagération le désir d'autre chose, le besoin de se dépasser qu'on peut considérer comme la marque la plus nette distinguant l'homme de l'animal, tandis que le jeune garçon s'adapte en général à ses conditions d'existence avec une aisance comparable à celle de l'instinct. En particulier, la période qui s'étend de la huitième à la treizième année, rappelle par bien des traits la maturité propre aux adultes qui n'ont à peu près rien gardé de la mentalité de leur jeunesse.

A aucun autre moment de la vie en effet, on ne trouverait

autant d'harmonie entre le tempérament et le caractère, entre les exigences de la vie intérieure et celles du dehors, entre l'idéal et le réel.

La croissance en taille et en poids subit un ralentissement provisoire[1], presque un arrêt dans certains cas. La force musculaire progresse lentement[2]; le cerveau a atteint presque son maximum de grosseur et de poids; la dentition, très avancée, donne rarement lieu à de vives souffrances; la santé générale, même chez les sujets jusque-là assez fragiles, se relève; à la courbe ascendante de la vitalité correspondent une endurance extrême, une résistance exceptionnelle à la fatigue musculaire et même nerveuse[3]; rapides et vigoureuses, les réactions suivent à l'instant même, avec la précision d'un réflexe, les impressions qui affluent de toutes parts grâce à l'acuité des sens, en particulier de la vue et du sens musculaire. D'où deux conséquences très caractéristiques de cet âge : l'immunité vis-à-vis du danger et l'absence presque complète de vie intérieure, l'âme de l'enfant se diffusant sans arrêt dans la multitude des formes et des objets dont se compose la nature, chaque jour découverte avec la même surprise et le même bonheur.

Et d'abord, à aucun moment de la vie on ne jouit d'une sécurité aussi complète. Les forces extérieures, jusque-là souvent hostiles et qui le deviendront encore plus, semblent avoir conclu avec le jeune garçon un pacte d'amitié. Qui d'entre nous n'a frémi quelquefois à la vue d'un petit polisson perché au haut d'un peuplier, ou bien se promenant sur les toits ou sur le parapet d'un pont avec cette insouciance que donne seul le sentiment d'une parfaite sécurité. Et de fait, rares sont les accidents et presque toujours sans gravité. Parmi les nombreux faits dont je pourrais illustrer cette vérité, je cite le suivant parce qu'on peut le considérer comme un spécimen de beaucoup d'autres, que chacun a pu observer. Un enfant de dix ans

1. Voir sur ce point : Quételet. *Anthropométrie*, p. 184, etc.; Topinard. *Éléments d'anthropologie générale*, p. 420; Marro. *La puberté chez l'homme et chez la femme*, trad. Medici, 1901, p. 34; Stanley Hall, *Adolescence*, I, p. 23.

2. Marro. *Op. cit.*, p. 48.

3. Cf. S. B. Bryan. Nascent stages, *Pedagog. Seminary*, VII, p. 385.

avait pris l'habitude, au petit lycée de Toulouse, lorsqu'il pouvait échapper à la surveillance du répétiteur, de grimper quatre à quatre l'escalier principal jusqu'au second étage, d'enfourcher la rampe et de se laisser glisser jusqu'au rez-de-chaussée ; un jour, il perdit l'équilibre vers la hauteur du premier étage et tomba si rudement sur le sol cimenté que ses sabots (c'était pendant l'hiver) partirent en éclats : il n'eut pas d'autre mal ; et sans s'étonner pour si peu, il se mettait en devoir de faire disparaître les traces du délit lorsqu'il fut surpris. Avant cet accident, il avait impunément accompli la même prouesse au moins une vingtaine de fois. Des habitudes de ce genre sont fréquentes entre huit et treize ans; plus tard, elles ne présenteraient pas la même innocuité.

Aussi, le garçonnet, s'il n'a pas été déformé par une contrainte trop vigilante ou trop maladroitement affectueuse, cède-t-il sans inquiétude au penchant qui le porte à varier le plus possible et dans les conditions les plus périlleuses les jeux et autres exercices où il peut, en jouant le double rôle de spectateur et d'acteur, prendre contact, à la fois par ses sensations et ses mouvements, avec la nature multiforme. Mais à la différence de ce qui se produira plus tard, ses sensations ne s'amplifient pas en émotions : le monde lui fournit de continuels prétextes à modeler son âme sur les choses, à la découper, si je puis dire, en tranches aussi nombreuses que les objets ou les spectacles environnants. Avide d'excitations sensorielles, il éprouve une dépression pénible quand surviennent les ténèbres ou le silence, tandis qu'il se complaît à la lumière aveuglante des midis d'été, aux couleurs vives et tranchées, aux sons éclatants, aux rythmes simples et entraînants qui favorisent son besoin de mouvement. Si peu qu'on l'abandonne à ses goûts et que les circonstances s'y prêtent, il mènera le genre de vie propre aux races non encore adolescentes il s'adonnera avec passion à la pêche, à la chasse, à la natation, au pillage, ou bien, comme pis-aller, aux jeux qui imitent ces sortes d'actions. J'ai connu entre autres cas, celui de deux enfants de neuf à onze ans qui, malgré un fonds excellent, ne craignirent pas d'aller jusqu'au vol pour se procurer des armes ardemment convoitées. Et même l'un d'eux,

après avoir dérobé un vieux pistolet à un abbé, son précepteur, imagina de fondre des balles, en utilisant comme matière première des ustensiles d'étain et, comme moule, le couvercle d'un étui à aiguilles.

Les menus larcins, surtout quand la victime est une personne âgée ou ridicule, comptent parmi les plaisirs les plus recherchés à cette époque de la vie. Souvent ils sont accomplis non par besoin ni même par désir des objets dérobés, moins encore par instinct de perversité comme l'insinue saint Augustin s'accusant de son fameux vol de poires [1], mais plutôt sous l'influence d'un penchant irrésistible à varier les expériences motrices, combiné avec l'incompréhension presque constante des règles propres aux sociétés civilisées.

En effet, le jeune garçon se meut sur un plan différent du nôtre, parmi des idées et des préoccupations qui lui sont propres et qui forment un système non seulement très cohérent et très défini, mais de plus presque fermé aux idées et aux sentiments dont se compose la conscience sociale de l'adulte [2]. Nos raisonnements et nos critiques ont à ses yeux quelque chose d'artificiel. C'est pourquoi la compagnie des parents les plus affectueux, même s'ils sont restés assez jeunes pour partager de bon cœur et avec entrain les jeux de leurs enfants, ne suffit pas toujours à ceux-ci, quelles que soient leur sagesse et leur docilité. Par moments, ils éprouvent le désir violent de fréquenter des camarades de leur âge, ceux-ci appartiendraient-ils à une classe sociale toute différente ; ils n'ont pour l'instant, à moins de professer par emprunt le snobisme de leurs parents, aucune répugnance à mêler à leurs jeux et à leurs entreprises aventureuses de petits galopins malpropres que, trois ou quatre ans plus tard, ils tiendront à une distance souvent excessive.

1. *Confessions*, II, 4, I : *...quod eo liberet quod non liceret.* A rapprocher de ce fait les suivants : de petits garnements de 10 à 12 ans envahissent le potager d'une vieille demoiselle et jettent toutes les citrouilles dans un bassin ; — d'autres s'introduisent dans un verger et mordent à même sur les arbres tous les fruits qu'ils peuvent atteindre, etc.

2. Cf. Herbart. *Principales œuvres*, trad. Pinloche, p. 299 (F. Alcan) : La différence qui sépare le jeune garçon de l'adolescent, c'est que celui-ci n'a pas encore de but fixe : il joue et vit insouciant au jour le jour et rêve alors un état viril qui ne manifesterait sa force que par le caprice.

Cependant, à la différence de l'adolescent, le jeune garçon aime à fréquenter les grandes personnes, mais seulement celles en qui ont persisté les goûts de son âge. Plein d'admiration pour les prouesses des pêcheurs et des chasseurs, pour l'adresse des joueurs de balle, pour l'uniforme et le genre de vie des militaires, il espère apprendre en leur compagnie des moyens inconnus et peut-être merveilleux de satisfaire ses goûts ; par contre il n'a que du mépris et des moqueries pour la supériorité intellectuelle et morale, si peu qu'elle s'accompagne d'un air revêche ou de quelque ridicule même insignifiant ; et bien souvent, dans une maison où des amis bienveillants lui font fête, il estime par-dessus tout le chien familier avec qui il peut s'ébattre tout le long du jour.

Rien d'étonnant à cela : sa personnalité solide et bien équilibrée est aussi très simple et à certains égards rudimentaire. Peu ou point de moralité lui appartenant en propre : sans doute, il a le sentiment très vif de ses droits et une idée assez nette de la justice quand ses plaisirs sont en jeu, mais dans ce cas seulement, ou encore, quand il s'agit d'un camarade familier, je n'ose pas dire d'un ami, ou d'une personne de sa famille : car les intérêts de ses parents et de ses proches lui apparaissent encore comme se confondant avec les siens, par suite comme se trouvant, vis-à-vis des étrangers au-dessus de toute critique et de toute discussion.

La conscience d'autrui avec ses prérogatives lui est encore fermée ; autant il a de facilité à se représenter le monde extérieur, autant il lui est difficile d'imaginer les nuances de la vie intérieure, même de la sienne. Ses états affectifs se réduisent à la colère, à la jalousie et à quelques autres émotions dont presque aucune ne se prolonge en sentiment. S'il torture encore sans pitié bêtes et gens, c'est parce que son incapacité à se représenter leur souffrance laisse le champ libre à sa curiosité et à son besoin d'action. A plus forte raison est-il insensible au plaisir esthétique, au charme du raisonnement et de la recherche scientifique. Par contre, dans sa mémoire souple et tenace s'accumulent les données sensibles que bientôt la réflexion mettra en œuvre. Bien que des expériences de V. Henri[1] il

1. V. Henri. Éducation de la mémoire. *Année psychol.*, VIII, p. 16. D'après les expériences de B. Bourdon (Influence de l'âge sur la mémoire

semble résulter que le nombre des souvenirs enregistrés progresse régulièrement jusqu'à dix-sept ans, cependant la plupart des auteurs s'accordent à reconnaître que la courbe de la mémoire, ascendante jusqu'à onze ou douze ans, subit un fléchissement assez prononcé aux approches ou au moment de la puberté[1], sauf à se relever, d'après certains, quelques années plus tard. Peut-être ces divergences tiennent-elles à la diversité des tests employés, des types mnémoniques expérimentés, ou des qualités considérées, celles-ci, comme par exemple la ténacité et l'étendue, étant souvent, sinon en raison inverse, du moins hors de proportion les unes avec les autres. En tout cas, une conclusion se dégage que viennent confirmer les observations journalières : à cet âge les acquisitions sont si faciles que l'on peut obtenir des élèves de dix à douze ou treize ans des progrès peut-être plus rapides qu'à aucun autre moment. Et comme les souvenirs de premier plan ont pour objet des représentations sensorielles et motrices, on voit de suite en quel sens doit s'orienter l'éducation de l'enfance prépubère. Elle doit être plus spécialement une création d'habitudes, un dressage surtout extérieur et mécanique, où l'autorité doit intervenir plus que la liberté, les affirmations dogmatiques plus que la persuasion, la répétition machinale plus que la réflexion. A aucun autre moment de la vie, le sujet n'offrira une telle plasticité pour apprendre les finesses de la lecture et de l'écriture, la technique du dessin, de la musique ou d'un métier manuel, le vocabulaire et la prononciation des langues étrangères, la manipula-

immédiate. *Rev. phil*, XXXVIII, p. 156) le maximum de progrès aurait lieu de 8 à 14 ans.

1. D'après les tableaux de Vitali (*Année psych.*, V. 323), le maximum a lieu à 11 ans ; d'après Hawkins (*Psychol. Review*, 1897), la mémoire des mots croît jusqu'à 12 ans (55 réponses exactes p. 100 contre 53 p. 100 à 13 ans, 56 p. 100 à 14 ans, 51 p. 100 à 15 ans) ; d'après A. Netschajeff (*Experimentelle Untersuchungen über die Gedachtnissentwickelung bei Schulkindern*), les mémoires spéciales se développent avec la croissance, sauf un léger arrêt à la puberté. *Ann. psych*,, VIII, p. 464. D'après W. Winch, la « mémoire immédiate chez les écoliers » est plus développée à 13 qu'à 14 ans. (*Rev. phil.*, avril 1907, p. 441.) Cf. pour plus de détails Stanley Hall, II, p. 488 sqq. ; les articles de Street (*Ped. semin.* IV, 269-293) ; Bolton (*Amer. journ. of psych.* IV), Schaw, (*Ped. semin*, IV, 61-78) ; le livre de Scripture *Thinking, Feeling, Doing*, p. 251, etc.

tion des grandeurs numériques et géométriques. Les mêmes acquisitions n'étaient pas possibles à un âge plus tendre ; plus tard, elles ne se feront ni avec autant d'aisance, ni avec autant de sûreté. « Jamais, dit Stanley Hall[1], la main n'est si près du cerveau. » Aussi peut-on considérer comme irréparable la négligence qui empêche de mettre ces années à profit pour la création des automatismes utiles à la vie. De plus, la tâche de l'éducateur ne s'accomplira jamais dans des conditions aussi favorables : il trouve d'ordinaire chez ses élèves une docilité très souple, peut-être même trop passive, bien que coupée par des accès d'indépendance, par contre, un manque d'initiative et de direction intérieure qui l'oblige à exercer sur eux un entraînement progressif et répété.

II

Je ne me dissimule pas combien, présenté sous cette forme schématique, le caractère du jeune garçon est décrit d'une manière incomplète et par suite inexacte. On objectera peut-être aussi que, dans la moyenne des cas, les traits esquissés plus haut comme essentiels, ne paraissent avoir qu'une importance secondaire, parfois presque nulle. Mais dans l'espèce, les apparences sont presque toujours illusoires, cela pour deux causes principales. D'abord l'observateur adulte se trompe souvent lorsqu'il interprète comme correspondant à des états psychiques analogues aux siens, les mots, les gestes, et autres signes par où s'exprime l'âme enfantine ; de plus le milieu familial et urbain modèle le petit primitif à son image et lui fait une âme d'emprunt sous laquelle la personnalité naturelle se manifeste par de rares échappées, par exemple pendant les jeux violents ou le séjour à la campagne. Cette uniformité du milieu social justifie certains procédés d'éducation, à peu près les seuls employés, comme convenant à tous les caractères, à tous les âges. Mais pour déterminer avec précision la méthode pédagogique

1. II, p. 452.

la plus efficace pour les enfants de huit à douze ans, il faudrait reconstituer, grâce à de minutieuses observations, leur personnalité réelle avec ses goûts et ses répugnances, ses facultés et ses limitations, de façon à distinguer parmi les qualités et les défauts ceux qui n'ont pas d'importance, parce que destinés à disparaître, de ceux qui se prolongeront plus ou moins modifiés à travers l'adolescence jusqu'à l'état adulte.

Le sujet de ce livre exige seulement qu'un point soit mis en lumière : à savoir l'état de parfait équilibre qui caractérise la période prépubère. Il y a là comme un moment d'arrêt, comparable à la maturité, pendant lequel la nature, comme dit Quételet[1], semble *résumer ses forces* pour la grande œuvre qu'elle va élaborer. D'ailleurs, toute période importante de la vie semble être précédée d'un temps de repos relatif, durant lequel se forment les organes dont la fonction ne s'exercera que plus tard : par exemple, pendant la vie intra-utérine s'organise tout l'appareil sensoriel qui entrera en activité après la naissance[2].

Sitôt que l' « aurore de l'adolescence » fait son apparition, ce bel équilibre se rompt, des tendances nouvelles entrent en jeu qui, ne trouvant pas à s'insérer normalement dans le système des habitudes déjà contractées, impriment au caractère préadolescent une allure d'autant plus bizarre qu'elles exercent pour la plupart une action inconsciente ou du moins indéfinissable pour le sujet, et aussi pour l'observateur. Car si l'adolescence, période de transition, est faite, comme nous le verrons, d'états qui s'évanouissent ou se dénaturent avant d'avoir pris une forme définie, que dire de la période préparatoire encore plus indécise, où des signes à peine perceptibles décèlent seuls la fermentation en voie de s'opérer, à tel point que, dans bien des cas, la crise de la puberté éclate avec une soudaineté qui effraye et déconcerte des parents non prévenus.

Aussi la plupart des auteurs sont-ils très sobres de détails psychologiques concernant cette phase du développement indi-

1. *Anthropométrie*, p. 184.

2. Voir pour le développement de cette idée A. Caswell Ellis. *Suggestions for a philosophy of education. Ped. Seminary*, V, 61-128.

viduel. Ceux qui comme Bierent, Marro, Stanley Hall[1], la considèrent comme ayant une existence distincte, se bornent à énumérer des caractères physiques sans les distinguer peut-être assez de ceux qui marquent le début de la puberté ou qui sont propres à la maturité enfantine dont il a déjà été question. Ils s'accordent à reconnaître comme prodrome le plus important les modifications qui surviennent dans les organes génitaux et considèrent les autres changements comme dérivant plus ou moins de ceux-là[2]. Dans cet ordre de faits, le principal caractère qui, dans la moyenne des cas, soit propre à cet âge, consisterait dans la substitution progressive de spermatozoïdes toujours plus nombreux aux cellules incomplètement développées qui, chez l'enfant, remplissent les canalicules spermatiques[3]. Dans toute cette région, la sécrétion des glandes sébacées augmente, l'irrigation devient plus abondante. Cette transformation ne se manifeste pas encore par des signes bien évidents, du moins si le jeune garçon n'a pas contracté de mauvaises habitudes : l'apparition d'abord de petites proéminences blanchâtres, puis d'un léger duvet au pubis et aux aisselles, coïncidant le plus souvent avec des changements dans la chevelure qui devient plus dense et plus foncée, l'affaiblissement de la voix qui se fait rauque et discordante, seraient parmi les symptômes les plus significatifs. Il y aurait aussi un faible accroissement de la pression sanguine et une légère élévation de la température indiquant une activité chimique inaccoutumée[4]. En même temps, la croissance en hauteur reprend son élan, à tel point que d'un enfant grand à douze ans, on peut dire à coup sûr qu'il le sera encore à quatorze et seize ans[5]. La physionomie

1. Bierent. *La puberté* (1896) ; Marro, pp. 29, 80. ; Stanley Hall, I, 419.

2. C'est ainsi que Bierent distingue dans l'adolescence trois périodes d'après l'évolution de la fonction génitale : *a.* préparatoire (sécrétions spermatiques) ; *b.* de formation (éjaculations) ; *c.* de maturité (puissance de reproduction). Cf. St. Hall, I, 419.

3. Marro, 29.

4. Voir *Revue Internationale de l'Enseignement*, XXXIV, p. 170.

5. Voir entre autres observations et mesures celles de Cl. Wissler : The growth of boys : correlations for the annual increments (*Amer. Anthropologist* Washington, 1903, n° 1, p. 81) ; voir dans St. Hall tout le chap. Ier, surtout les tables de la p. 7.

commence à se préciser; comme dit Rousseau, « elle s'empreint d'un caractère ». Jusque-là, les traits du visage, tout en étant, à certains égards, moins indécis que ceux de l'adolescent, représentaient un échantillon plus ou moins fidèle de la race ou de la famille; mais déjà s'accusent les différenciations individuelles, d'autant plus expressives de la personnalité naissante que les yeux commencent à se détourner du monde extérieur pour regarder au dedans et réfléchir avec une candeur encore étonnée des désirs tellement vagues et inaccoutumés qu'ils en apparaissent presque comme étrangers.

« Une longue inquiétude, dit Rousseau, précède les premiers désirs; une longue ignorance leur donne le change; on désire sans savoir quoi. » Il me semble que ce dernier trait résume la psychologie de l'enfance prépubère : la paix intérieure, le contentement de soi et d'autrui, états habituels de l'âge précédent, font place par intervalles à des accès de mélancolie, à une sorte de déchirement intérieur que traduisent au dehors des larmes sans cause, des plaintes injustifiées, des paroles ou des actes agressifs contre les parents, les maîtres, etc. L'humeur devient irritable, au point que des sujets jusque-là pacifiques prennent pour un temps l'habitude de se hérisser en une attitude belliqueuse qui leur fait échanger avec les camarades plus de coups de poing en un an que pendant tout le reste de leur vie. Je n'ai guère connu d'enfants patients à cet âge; par contre, j'ai pu en observer de très acariâtres, tel un collégien dont l'adolescence devait faire un timide, mais qu'à treize ans ses condisciples avaient surnommé *le batailleur*. A la docilité, faite surtout d'indifférence, qui a été signalée plus haut, se substitue non pas encore l'esprit d'initiative, mais un mélange de désinvolture capricieuse et d'engouement passager vis-à-vis des objets proposés à l'activité physique ou mentale. « Un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable »[1] d'autant plus que des variations brusques dans l'état cœnesthésique modifient assez fréquemment les dispositions intimes du sujet

1. Rousseau. *Émile*, IV.

et font passer au premier plan de la conscience des sensations et des images qu'un instant auparavant il eût souvent été impossible de prévoir. Quelques-uns de ces états sont franchement douloureux, telles les sensations d'engourdissement à l'aine, les crampes et les tiraillements aux articulations, fréquents surtout chez les sujets qui, dans leurs premières années, ont souffert de rachitisme[1]. La sensibilité cutanée devient plus délicate ; le jeune garçon ne montre plus autant d'indifférence aux variations de la température, à l'action de l'eau et du grand air : il semble se faire *douillet*. Les impressions tactiles sont discernées avec plus de netteté, et en général, pour les diverses parties du corps, les pointes de l'esthésiomètre ont besoin d'un écartement moindre pour provoquer une double sensation[2]. En un mot, le sentiment de la vie corporelle se précise davantage et tend parfois à s'exagérer, d'où, entre autres, les conséquences suivantes :

En premier lieu, un souci de la propreté en général tout nouveau. Les mamans n'ont plus aussi souvent l'occasion de se désespérer à la vue de vêtements froissés ou couverts de boue ; certains garçons même, dans leur désir de rester beaux, s'abstiennent, quand on vient de les « changer », des jeux et des parties passionnantes d'où, les années précédentes, ils revenaient parfois la figure en sang et les habits en lambeaux.

En second lieu, le sens de la pudeur commence à s'éveiller. A la différence des petites filles, les enfants mâles n'éprouvent aucune honte et pas beaucoup de curiosité à l'aspect de leur nudité ou de celle d'autrui. En Algérie et ailleurs, sur les bords de la mer, par exemple sur la plage de Philippeville et de Stora, on peut assister, presque tous les jours d'été, aux ébats de petits polissons qui jouent dans les vagues aussi insouciants des questions de décence que pouvait l'être l'Adam de la Genèse. Il n'est peut-être pas de cours d'eau dans le Midi de la France où des scènes analogues ne se passent d'un bout à l'autre de l'été. Qu'un promeneur survienne, surtout un étranger, et aussitôt

1. Marro, p. 28.

2. Voir les tableaux de Marro, p. 53 ; par exemple pour la pulpe de l'index, l'écartement est de $1^{mm},63$ à 12 ans, $1^{mm},47$ à 13 ans.

les plus âgés d'entre les petits baigneurs se cachent ou se dispersent pendant que les autres le dévisagent avec une espièglerie effrontée.

Plus significative encore apparaît dans sa nouveauté ce qu'on pourrait appeler la pudeur mentale, c'est-à-dire un état de trouble d'autant plus vague que l'étrangeté des émotions ressenties pousse à la fois le sujet à dissimuler ce qu'il ne peut exprimer clairement, et à exhiber en quelque sorte les aspects de sa vie intérieure qui le préoccupent pour la première fois. Pour attirer l'attention des grandes personnes, il ira parfois jusqu'à l'excentricité, sauf à rougir ou à se cacher quand il aura réussi. C'est surtout en présence des petites filles de son âge qu'apparaît cette façon d'agir. Quelques mois avant, il les traitait encore comme des camarades, ne se gênant pas, le cas échéant, pour se prévaloir de sa supériorité dans les jeux de force ou de vitesse. A première vue, il semble que cette attitude despotique ne fasse que s'accentuer : volontiers le petit homme affecte de mépriser le sexe faible, mais c'est en paroles seulement. Il a beau étaler avec complaisance ses mérites et qualités : à la familiarité indifférente de jadis se substitue une timidité croissante, un embarras quelquefois assez pénible pour motiver une sorte d'antipathie passagère, qu'on peut considérer, je crois, comme un des traits les plus caractéristiques de cet âge.

En même temps, les rapports de banale camaraderie qui le liaient à ses compagnons de jeu ou de travail, commencent à faire place à des relations plus affectueuses et plus exclusives fondées sur des affinités électives obscurément senties. Parce que son âme le préoccupe et l'inquiète, il devient capable de se représenter l'âme de ceux qui l'environnent, leurs désirs, leurs joies et leurs tristesses, et cette communauté d'intérêt où il enveloppe sa personnalité et celle d'autrui prépare le terrain au sentiment juvénile par excellence, l'amitié. Celle-ci, à vrai dire, est encore lointaine, et les liaisons de l'époque prépubère semblent manifester le désir à peu près inconscient de trouver dans l'échange des impressions nouvelles d'ordre subjectif une pâture aux besoins naissants de l'imagination affective. Aussi des brouilles se produisent-elles pour les motifs les plus futiles,

un sourire non rendu, un jouet donné à un autre, comme des intermèdes obligés permettant au sujet de varier ses expériences de la vie intérieure. Entente ou fâcherie, les deux états sont également provisoires, parce que au-dessus de toutes les oscillations de la pensée et de l'action plane ce que, faute de terme plus expressif, j'appellerai le sentiment continu de l'attente. Attente de quoi ? le plus souvent le jeune garçon ne se le demande même pas. Les représentations nettes qui meublent son esprit sont pour la plupart identiques à celles des années précédentes ; mais elles ne le remplissent pas d'une manière aussi adéquate ; des coins obscurs, encore inexplorés, sollicitent son attention, et suivant que prédomine en lui le sens pratique ou la fantaisie, il garnit les vides de sa pensée, soit en mettant à profit l'intérêt nouveau que commencent à lui offrir le milieu social et la vie de l'adulte, soit en prolongeant par la lecture de merveilleuses histoires les habitudes mentales de l'âge précédent. La plupart des auteurs[1] s'accordent à reconnaître comme atteignant son maximum vers les treize ans le goût pour les récits de voyages et d'aventures. A aucun autre moment les œuvres de Jules Verne et d'André Laurie n'auront autant de charme, et il y a peut-être là une indication dont on pourrait tirer profit dans le choix des livres anciens ou modernes à utiliser pour l'enseignement dans les classes de Quatrième et de Cinquième. C'est là sans doute que des ouvrages comme le *Télémaque*[1] où une bonne traduction de l'Odyssée peuvent avoir le plus d'efficacité.

Encore y a-t-il lieu de se demander s'il est des matières d'enseignement, des procédés d'éducation que la psychologie de cet âge permette de signaler comme particulièrement recommandables. Le matin de l'adolescence jette une lueur si indécise, les formes mentales qu'il évoque s'estompent en des contours si

1. Par exemple Henderson, à la suite d'une enquête faite dans l'État de New-York et portant sur les lectures préférées par 2.989 enfants de 9 à 15 ans, aboutit entre autres conclusions à celle-ci : At the age of thirteen the record for travel and adventure stands highest in the case of the boys, phenomenally so » *Report on Child-Reading. New-York Report of state superint.* 1892, t. II, p. 279 (cité par St. Hall, II, 476).

2. Déjà inscrit au programme de 5e.

vagues et présentent un aspect si fuyant, que la plupart s'évanouissent avant d'avoir joué un rôle perceptible dans l'évolution consciente de l'esprit. Que l'éducateur se garde de faire fonds sur un des traits observés : l'instant d'après, il risquerait de le trouver remplacé par un autre caractère, contraire au premier ou sans rapport avec lui. C'est ici par excellence l'âge de disgrâce. Le charme de l'esprit enfantin, sa plasticité harmonieuse s'en vont par degrés sans que, parmi les linéaments qui s'ébauchent, on puisse découvrir l'esquisse du caractère qui se dessinera plus tard. Au moins en est-il ainsi dans la moyenne des cas. Aussi l'instruction, quel qu'en soit l'objet, vaut-elle par elle-même ; la *culture multiple,* chère à Herbart, peut être entreprise avec d'autant moins de peine que l'esprit accepte tour à tour en dépôt les idées les plus diverses. Pourtant, le sujet a besoin dans une certaine mesure d'être abandonné à lui-même ; la surveillance dont il est l'objet gagne à se faire plus discrète et moins étroite. La personnalité future se dégagera d'autant mieux qu'on évite davantage de donner une direction fausse parce que artificielle à des tendances qui, dès leur naissance, auraient pu, en vertu de leur spontanéité propre, évoluer de toute autre manière. Au contraire, pendant l'adolescence, des tentatives nettement caractérisées seront essayées tour à tour dans les sens les plus divers ; leur variété, leur richesse et surtout leur incohérence fourniront à l'éducateur un champ d'action des plus intéressants.

CHAPITRE II

LA PUBERTÉ

« C'est ici la seconde naissance » dont parle Rousseau ; « c'est ici que l'homme naît véritablement à la vie et que rien d'humain n'est étranger à lui »[1]. Avec la puberté commence à s'organiser une personnalité nouvelle où vont prédominer des acquisitions progressives des plus importantes pour l'individu et pour l'espèce. Même les survivances des âges précédents perdront leur signification antérieure. D'une part, les transformations physiologiques et mentales qui vont s'opérer, tantôt par à-coups, tantôt par développement régulier, porteront à leur plus haut degré les différenciations individuelles qui distinguent un sujet de tous les autres ; d'autre part, l'instinct social, l'aptitude à résumer en soi et à faire progresser par variations les caractères de l'espèce, de la race ou du groupe ethnique auxquels on appartient, feront de l'adolescent un être à certains égards plus spécifique que l'enfant.

Quoique moins nombreux et pour la plupart moins rapides que ceux qui manifestent la croissance de l'embryon ou du petit enfant, les changements qui s'opèrent à partir de la puberté présentent cette importante particularité de créer dans l'individu un nouveau type dont la structure diffère de l'organisation propre aux âges précédents[2].

1. *Émile*, IV. Sur l'importance de cette seconde naissance voir Burnham. The study of adolescence. *Ped. semin.*, 1891, p. 174 ; Ploss, *Das Kind* (Berlin, 1892, pp. 411 sqq).

2. Cf. A. Caswell Ellis. Philosophy of education. *Ped. sem.* V, p. 177 « As at the first physical birth the lower animal feelings and instincts, and the special senses are born and develop rapidly to maturity, so at the second birth of adolescence the nobler social and religious feelings, the higher critical and rational faculties are born into the human soul. »

I

De tout temps, sauf peut-être dans les civilisations contemporaines, les divers groupes sociaux semblent avoir eu le sentiment de l'importance exceptionnelle que présentait cette époque de la vie[1]. Presque partout, l'avènement de la puberté est accompagné de rites et de symboles destinés à frapper fortement l'imagination des jeunes hommes, à graver en traits indélébiles dans leur esprit et souvent sur leur corps la primauté des vertus nécessaires à la prospérité sociale. Variables de tribu à tribu, ces usages revêtent en général un caractère religieux et, malgré leur diversité extrême, ils visent notoirement à un triple but : aguerrir le nouveau pubère contre la douleur, exalter en lui le courage sous ses diverses formes, l'initier aux croyances, aux traditions et aux autres connaissances d'où dépend le bonheur du groupe social. C'est ainsi que, par exemple dans les clans australiens, on pratique couramment l'ablation d'une ou plusieurs dents ; on incise, pour les arracher ensuite, des lanières de peau sur le dos du patient, on essaye, après lui avoir confié un cristal magique, d'en obtenir la restitution par les menaces, les flatteries, la prière, etc... pour savoir jusqu'où ira sa résistance mentale à la persuasion. Plus tard, on lui perfore la cloison nasale pour y introduire un petit cylindre d'os ou de bois. Puis vient la grande initiation : chez les Nirrinys, entre autres clans, les jeunes gens sont l'objet d'un simulacre de rapt : on leur arrache la barbe, on les recouvre d'un mélange d'ocre et d'huile et on les prive pendant trois jours de nourriture et de sommeil. Pendant six mois, ils restent à peu près nus et, jusqu'au moment où leur barbe aura poussé de trois fois deux pouces, il leur est interdit de rien manger de ce qui appartient aux femmes, de se nourrir d'animaux faciles à chasser, etc. En même temps, on leur inculque la connaissance

1. Cf. Durkheim. Pédagogie et sociologie. (*Rev. de Mét. et de Morale*, janv. 1903, p. 48).

des animaux fétiches et les autres notions jugées les plus importantes[1].

Ailleurs, par exemple dans les îles polynésiennes et mélanésiennes, l'initiation intellectuelle a plus d'importance. Dès la naissance de la barbe, les adolescents sont séquestrés dans un lieu rendu tabou, où on les instruit sur les règles morales, les coutumes sociales et les légendes sacrées qu'un homme doit connaître, en particulier sur celles qui sont relatives aux plantes et animaux totémiques et aux autres particularités du clan[2].

A ces pratiques s'en ajoutent parfois d'autres destinées à symboliser ou à rehausser la valeur des fonctions sexuelles propres à la virilité. C'est ainsi que la circoncision, le plus souvent sans ablation de substance, est en vigueur chez les Tahitiens, les Cafres, les habitants de la Sénégambie, certaines peuplades de l'Afrique éthiopienne, etc... Mais, lorsqu'elle est pratiquée à cet âge, elle apparaît en général comme le complément d'épreuves plus douloureuses dont le candidat à la virilité doit se tirer avec honneur : car au moindre signe de faiblesse, il risque d'être mis à mort ou renvoyé avec les femmes et les enfants[3].

Plus humaines, mais aussi solennelles étaient les cérémonies qui, dans l'antiquité classique, marquaient l'admission du pubère parmi les citoyens et les guerriers. On sait qu'avant de prendre rang parmi les éphèbes, le jeune Athénien était l'objet d'un examen attentif portant sur son développement physique et son honorabilité. Puis il recevait une lance et un bouclier en présence du peuple assemblé au théâtre et se rendait ainsi équipé au temple de la déesse Agraulos où il prononçait le fameux serment par lequel il s'engageait à combattre jusqu'à son dernier souffle pour la cité, sa religion et ses lois. Après avoir offert une libation à Hêraklès et consacré sa chevelure à Apollon, il était versé dans le corps des éphèbes et recevait à ce

1. Voir pour plus de détails : Letourneau. *Evolution de l'éducation*, pp. 37-43, Marro, 11-12, Stanley Hall, I, 240-242.

2. Haddon. *Head hunters, Black, White and Brown*, ch. IV.

3. Voir entre autres sources Arth. H. Daniels. The new Life : a study of regeneration (*Am. Journ. of Psych.*, t. VI, nº 1).

titre de l'État pendant deux ans une éducation soignée, mais où prédominait l'apprentissage du métier militaire[1].

A Rome, il fut d'usage pendant longtemps de soumettre l'adolescent à un examen physique et moral dès qu'il était en âge de quitter la robe prétexte pour revêtir la toge virile. La fête des Liberalia, une des plus anciennes de la Ville, était surtout consacrée à donner plus de solennité à l'avènement du nouveau citoyen. Celui-ci, après avoir suspendu la bulle d'or, insigne de l'enfance, au cou des pénates, allait revêtir dans un temple le vêtement qui marquait sa nouvelle dignité ; puis il se rendait au Forum escorté par ses parents et amis, souvent par un grand concours de peuple. A partir de ce moment, il s'adonnait avec les jeunes gens de son âge à tous les exercices physiques et formait son esprit par la fréquentation des hommes mûrs, l'assiduité au Forum et la continuation des études.

Civilisés ou barbares, la plupart des peuples ont pratiqué des coutumes analogues. Chez les Perses, d'après Xénophon, les garçons, au sortir de l'enfance, étaient mis au service des magistrats pour tout service public exigeant du courage et de la promptitude ; chez les Celtes et les Germains, ils étaient armés et prenaient place parmi les guerriers, usage d'où est sortie sans doute, au moyen âge, l'institution des écuyers. Partout on semble vouloir pénétrer le pubère de cette idée que désormais il doit vivre moins pour sa famille que pour le groupe social dont il fait partie.

Les diverses religions où s'est cristallisé l'idéal ethnique des races ou des civilisations, ne pouvaient rester étrangères à des préoccupations de ce genre. Une des plus touchantes cérémonies dans les synagogues est la confirmation, qui a lieu le jour de la Pentecôte, et au cours de laquelle le père, imposant les mains à son fils adolescent, lui transfère, avec la responsabilité de ses actes, la mission religieuse de contribuer à la réalisation de l'idéal proclamé par les prophètes hébreux :

1. Voir sur l'*éphébie attique* le livre de Dumont, 2 vol. dont 1 de textes. — Cf. P. Girard. *L'éducation athénienne du Ve et IVe siècle avant Jésus-Christ.* — L. Grasberger. Œuvres diverses énumérées par Stanley Hall, II, p. 250, etc.

un seul Dieu et une seule humanité[1]. Quelques mois auparavant, on a déjà formé des classes de confirmation où ont été exposés dans leur plus haute signification les idées et faits essentiels de l'Écriture et du judaïsme. Des solennités analogues se retrouvent dans les différentes églises chrétiennes. C'est ainsi que le jeune catholique, après une retraite suivie d'une confession générale, reçoit de l'évêque, avec l'onction du saint chrême et l'imposition des mains, un accroissement de grâce sanctifiante et la communication des dons du Saint-Esprit, entre autres de la *sagesse*, de la *force*, du *conseil*, de la *science*, en un mot des vertus nécessaires à la vie véritable qui va commencer pour lui.

II

On objectera peut-être que ces pratiques ne coïncident pas toutes avec l'apparition de la puberté puisque par exemple, à Athènes, le nouvel éphèbe avait en général dix-huit ans, et à Rome, le *tiro* environ seize ou dix-sept ans[2]. D'autre part, l'âge de la confirmation est très variable suivant les pays et antérieur le plus souvent à la quatorzième année. Mais la formation pubère elle-même est loin de se faire à une date fixe. Des causes d'ordre divers peuvent l'accélérer ou la retarder au point que dans les divers pays, souvent dans la même région, un écart considérable, qui va parfois jusqu'à six ou sept ans, peut se rencontrer entre des sujets également sains et bien portants. Rousseau[3] fait remarquer qu'il n'est pas rare de voir dans le Valais ou les

1. Voir la description de cette cérémonie dans Stanley Hall, II, 262-265.

2. Cet âge n'a que la valeur d'une moyenne assez vague. Au père revenait le soin de décider le moment où son fils devait prendre la robe prétexte. Si Caligula attendit jusqu'à dix-huit ans révolus, Néron, Commode et Caracalla étaient seulement dans leur quatorzième année. — L'adolescence (ἥβη) commençait en général chez les Grecs à quatorze ans, elle finissait à vingt ou à seize ans suivant qu'on y comprenait ou non la période éphébique (H. Dumont, *op, cit.*, pp. 22-23). Pourtant les jeunes spartiates échangeaient à douze ans la toge pour le pallium viril. — Au moyen âge, c'était à quatorze ans que le page devenait écuyer et accompagnait son seigneur dans les tournois et les batailles.

3. *Emile*, IV (note).

montagnes du Frioul « de grands garçons forts comme des hommes avec la voix aiguë et le menton sans barbe », et il attribue cet état à la simplicité des mœurs, à une imagination calme et paisible, non à l'insuffisance ou à la médiocrité de la nourriture, puisque en ces contrées elle est excellente.

Parmi les facteurs physiques d'accélération ou de retard, l'alimentation semble en effet jouer un rôle moins important que la chaleur, le climat, la race, l'hérédité, etc... Mais il faut surtout tenir compte des influences d'ordre psychologique telles que l'action du milieu, des lectures, des fréquentations, des bals, des représentations scéniques. La vie urbaine n'est que trop féconde en incitations de ce genre : en particulier les cartes postales, les journaux illustrés, les affiches et autres parodies artistiques qui s'étalent abondamment sur les murs ou derrière les vitres d'innombrables devantures, finissent par exercer sur les jeunes garçons une veritable hantise et par produire avant l'heure des changements physiologiques qu'une imagination calme ou sainement nourrie aurait encore retardés[1]. Aussi les auteurs s'accordent-ils à considérer l'apparition de la puberté comme plus précoce dans les villes que dans les campagnes. Ils diffèrent dans l'évaluation de l'âge moyen. C'est ainsi que Marro[2], dont les observations ont pourtant été faites en Italie, croit pouvoir la fixer à seize ans, tandis que Lancaster[3] indique quatorze ans trois mois comme l'âge moyen, et quatorze ans comme celui qui correspond au maximum des cas. Ces résultats concordent avec l'âge légal établi par les juristes romains de l'Empire comme limite inférieure de l'époque pubère.

M. Godin[4] conclut de cent observations faites par lui que la puberté s'établit à quinze ans et demi; par contre les chiffres de M. Biérent[5] se rapprocheraient plutôt de ceux de Lancaster. Cette incertitude semble provenir moins des différences individuelles propres aux cas observés que de l'imprécision des symptômes

1. Cf. Burnham. The study of adolescence. *Ped. sem.*, 1891, p. 18.
2. Page 27.
3. The psychology and pedagogy of adolescence. *Ped. sem.*, 1897, p. 78.
4. *Recherches anthropométriques sur la croissance* (Paris, 1903).
5. *La Puberté* (Paris, 1896). Voir surtout pp. 21-70.

qui signalent le début de l'époque critique chez les garçons.

Or la plupart des auteurs considèrent les caractères de l'adolescence comme liés à la formation pubère, et celle-ci comme consistant en des changements psycho-physiologiques pouvant se rattacher presque tous à l'apparition et au développement de la fonction génitale. *A priori,* une telle explication risque de pécher par excès de simplicité; en fait, on rencontre chez beaucoup d'adolescents des aptitudes intellectuelles ou artistiques, des besoins moraux ou affectifs donnant lieu à des manifestations dont on aurait trouvé l'analogue, sous une forme rudimentaire, même dès la plus tendre enfance. « Il est vrai, dit Lancaster[1], que les courbes de la plupart de ces phénomènes atteignent leur sommet pendant le temps de la puberté. Mais quelques-uns des sentiments les plus forts sont reportés par beaucoup de mes correspondants comme se produisant des années avant ou après la puberté.

« Les symptômes les plus marquants de l'adolescence se trouvent dans les organismes les plus hautement développés, qui sont les plus éloignés de la nature brute ou physique et où la puissance reproductrice est souvent très faible...

« Les phénomènes adolescents apparaissent parfois dans toute leur intensité dans un âge avancé. Il n'y a pas là nécessairement régression..., car certaine personne, qui a été très soigneusement étudiée, a traversé dans sa vieille adolescence une série d'émotions entièrement nouvelles qui lui étaient inconnues dans son jeune âge. Dans ce cas particulier, l'instinct sexuel était très fort pendant la jeunesse et l'adolescence mentale non marquée par de grandes fluctuations. A l'âge de soixante et dix ans, une adolescence psychique très intense se développa avec de vivifiantes expériences religieuses inconnues auparavant. »

Et l'auteur ajoute que la précocité ou l'exercice anormal des fonctions reproductrices empêche l'adolescence mentale de se produire avec ses diverses manifestations qui, d'après lui, seraient d'origine cérébrale, non organique. Il conteste que les eunuques aient une mentalité spéciale, si l'on ne fait pas entrer

1. *Op. cit.*, p. 121

en ligne de compte l'envie et la tristesse provenant du sentiment de leur infirmité. Dans des cas de ce genre, il ne faut pas conclure de l'animal à l'homme, car « *man learned long ago to rely on brain more than brawn* ».

Peut-être faut-il en effet, non pas voir dans l'organisation sexuelle la cause de « l'adolescence mentale », mais considérer les deux ordres de faits comme résultant d'une cause plus profonde, dont la nature nous échappe en partie puisque, à la limite, elle se confond avec la vie elle-même. Mais, bien que la personnalité de l'adolescent, comme on peut le voir plus loin, déborde de tous côtés les tendances et les états d'origine sexuelle, il n'en reste pas moins vrai que, dans la plupart des cas, presque tous les faits affectifs ou représentatifs gravitent, au moins pendant quelques années, autour de l'idée du sexe [1], idée d'autant plus hallucinante et féconde en associations imprévues que l'éducation actuelle l'entoure d'un mystère plus impénétrable.

C'est que, parmi les transformations qui révolutionnent l'organisme, aucune n'a, dans toute la personnalité, un retentissement aussi profond et aussi étendu que celles qui sont liées à l'établissement de la nouvelle fonction.

Les plus importantes, ou du moins les plus nettes, ont pour objet les organes génitaux. En voici l'énumération sommaire [2] :

Descente du scrotum qui grossit de plus du double ; — allongement des cordons spermatiques ; — développement et sécrétion de la prostate, des glandes de Cowper, des vésicules séminales, des glandes de Tyson ; — modifications dans le prépuce qui s'élargit et devient rétractile ; dans le gland, qui croît en volume et surtout en sensibilité ; dans les corps spongieux et caverneux, qui non seulement grossissent du double, mais acquièrent une riche vascularité d'où résulte un éréthisme d'autant plus prononcé que la tonicité du scrotum est en rapport étroit avec l'état mental ou nerveux et que le réflexe scrotique s'irradie dans les régions voisines des cuisses et de l'abdomen.

1. Cf. Stanley Hall. The moral and religious training of children and adolescents, *Pédag. semin.*, I, p. 196-210.

2. Pour plus de détails voir les ouvrages déjà cités, en particulier Marro, ch. II, III et *passim*.

C'est une des raisons pour lesquelles des excitations d'ordre psychologique, telles que des lectures ou des spectacles lascifs, — ou bien d'ordre physiologique, telles que les frictions occasionnées par des vêtements trop étroits ou certains exercices physiques, peuvent dans la pratique donner lieu aux mêmes obsessions, par suite aux mêmes dangers.

Mais le fait capital, celui qui semble commander à la série et présider à l'avènement de la puberté, consiste dans la formation de véritables spermatozoïdes et dans les premières éjaculations, spontanées ou non, qui se produisent pendant la veille ou le sommeil. A vrai dire, il n'y a pas toujours correspondance exacte entre les deux événements. D'une part, des émissions provenant de la prostate ou d'autres glandes non séminifères, peuvent précéder la fonction proprement dite ; d'autre part, « les sécrétions testiculaires, quoique abondamment produites... sont parfois résorbées *in situ*, en partie au moins, par les riches plexus de vaisseaux lymphatiques qui entourent ces canaux (spermatiques), et il semble que ce soit une des prévoyances de la nature pour à la fois aider et utiliser la chasteté[1] ». Par là s'expliqueraient en particulier ces cas de puberté tardive qui, du moins en apparence, se produisent souvent parmi les populations saines et robustes des campagnes.

III

Même pubère, mais laissé à ses propres instincts, l'adolescent, soit timidité, soit délicatesse, éprouve pendant deux ou trois ans une certaine répugnance vis-à-vis des choses de la chair. Faut-il voir dans cette aversion une sorte d'instinct secondaire dû à des siècles de morale chrétienne ; ou bien est-ce la traduction consciente d'une des exigences fondamentales de la vie spécifique, qui pour se conserver ou évoluer dans des conditions normales, a besoin de laisser mûrir les semences nouvelles destinées à la perpétuer ? Cette dernière vue serait confirmée par la

1. St. Hall, I, 419.

distinction classique entre la puberté et la nubilité, par la doctrine des auteurs qui, comme Clouston[2], ramènent la puberté au « développement initial de la fonction de reproduction », et attribuent à la seconde « toute la période de douze ans, depuis l'apparition jusqu'à la pleine perfection de l'énergie reproductrice ». Toujours est-il que les nouvelles sensations internes liées aux changements organiques inspirent au sujet, pendant quelque temps, plus d'étonnement que d'attrait. Plus d'une fois, il m'est arrivé de surprendre chez les meilleurs élèves, dans la libre spontanéité du jeu ou des conversations familières, l'expression d'un mépris non déguisé pour les mœurs équivoques de certains camarades et l'abus des provocations malsaines qui dans les villes surgissent à chaque pas. Voici, entre autres documents, quelques lignes extraites du journal intime d'un collégien de quinze ans, élève de seconde :

« Mardi 22 novembre. Le hasard me fait découvrir que P... emporté sans doute par les passions de la jeunesse, se livre à des actions imp... Pauvre enfant, je le croyais si chaste! Quel bonheur si je pouvais contribuer en quelque chose à le ramener. »

Écrite par un garçon de cet âge, la première phrase est simplement exquise. J'en ai connu un autre qui, de retour pendant les vacances au village natal, ne perdait pas une occasion de jouer et flirter avec ses anciennes compagnes de l'école primaire. Cette familiarité cessa d'une manière en apparence assez singulière. Un jour qu'avec l'une d'elles la partie, très animée, risquait de tourner au sérieux, il s'arrêta brusquement, comme effrayé de sa propre audace. Quelque temps après, cet enfant de seize ans m'avoua qu'il avait été étonné et quelque peu « dégoûté » de comprendre clairement que sa réserve avait provoqué une déception à peine dissimulée[2].

1. *Mental diseases, lecture XVI.* Cf. du même l'art. *Adolescence* dans le *Dictionary of psychological medicine* de Tuke. Voir aussi Burnham, *op. cit.*, 175.

2. Cf. Shakspeare. *Vénus et Adonis; — Le Pèlerin passionné.* — La résistance et les paroles du jeune Adonis à Vénus sont caractéristiques : « Belle reine, si vous avez pour moi de l'amour, mesurez ma froideur à la verdeur de ma jeunesse ; ne cherchez pas à me connaître avant que je ne

Même les plus ardents, ceux qui sont obsédés par le besoin de dépenser les forces nouvelles, et dont toutes les préoccupations gravitent autour de désirs d'autant plus vifs que l'inexpérience les entoure d'un mystère plus attrayant, hésitent et souvent n'osent plus avancer lorsqu'ils atteignent la limite fatidique qui sépare le rêve de la réalité. Les lignes suivantes, extraites du carnet d'un lycéen de dix-sept ans, élève de philosophie, seraient plus probantes si l'auteur, épris de poésie, n'avait pas eu déjà l'habitude, dans tout ce qu'il écrivait, de viser à un effet littéraire : « Je rêve de nuits spasmodiques, j'invente toutes sortes de séductions, je bâtis des plans imaginaires et, à l'heure d'agir, je n'ai plus la force, je ne veux plus, je recule [1]... »

Bien plus, les premières expériences sont parfois suivies d'un dégoût si violent que le sujet, pour échapper à lui-même, aura recours, suivant les habitudes et les croyances, tantôt à la confession ou au journal intime, tantôt aux exercices violents qui, poursuivis jusqu'à l'extrême fatigue, jettent l'esprit vide et le corps brisé dans un sommeil si profond qu'il ressemble à un anéantissement. Quelques romanciers ont noté cet état d'âme, notamment M. Bourget dans *le Disciple* : « L'action ne fut pas plutôt accomplie, raconte Robert Greslou dans son Mémoire, que je m'enfuis de cette chambre avec un dégoût inexprimable. Il me semblait que mes mains, que ma bouche, que mon corps étaient souillés d'une souillure qu'aucune eau ne laverait... Ce dégoût persista pendant plusieurs jours, et puis je constatai avec un mélange d'épouvante et de volupté, que le désir s'y insinuait petit à petit [2]... »

Les premiers désirs ne sont pas toujours, comme le croient en général les physiologistes [3], la résultante ou la traduction consciente d'excitations périphériques et locales liées à la genèse

me connaisse moi-même ». Sonnets et poèmes, trad. Fr. — V. Hugo, p. 173. — M. Libby (Shakspeare and Adolescence, *Ped. semin.*, VIII, p. 164) considère ce poème comme la plus forte preuve de l'aptitude de Shakspeare à élucider les plus délicates questions relatives à l'adolescence.

1. Cf. dans l'*Adolescent* de R. Rolland les hésitations de Jean-Christophe au moment d'entrer dans la chambre de Sabine, p. 111.

2. Cf. Ferri-Pisani. *Les pervertis, roman d'un potache*, p. 165; — R. Rolland, *op. cit.*, pp. 181-205.

3. Beaunis, Delbeuf, etc. Voir St. Hall, I, 449.

des nouvelles fonctions. Le plus souvent, l'état affectif précède les représentations aptes à lui donner un but ; mais le phénomène inverse se produit quelquefois, surtout lorsque des influences psychiques ont hâté le moment de la puberté. Même dans ce cas, le désir reste pendant longtemps impersonnel et peut s'éveiller en présence de n'importe quelle femme ou jeune fille d'aspect agréable. Encore ce fait se produit-il avec une certaine rareté, au moins chez les sujets normaux et pendant les trois ou quatre premières années de l'adolescence. Dans la moyenne des cas, il serait relativement facile à des parents ou à des éducateurs avertis, de maintenir les jeunes gens dans une pureté de corps presque absolue, s'il ne fallait compter avec les excitations artificielles de toute nature qui, dans le milieu scolaire et social, empêchent l'âme adolescente d'évoluer suivant sa loi[1]. Quant aux obstacles naturels qui s'opposent à une telle sauvegarde, le plus difficile à surmonter consiste sans doute dans les émissions spontanées, tellement communes chez les jeunes gens qu'on peut les considérer comme aussi universelles que la menstruation chez les jeunes filles. Elles se produisent presque toujours pendant la nuit, quelquefois à l'insu du dormeur et sans laisser au réveil d'autres traces psychiques qu'une certaine dépression se traduisant d'habitude par une irritabilité plus grande du caractère. Mais le plus souvent, elles sont provoquées ou accompagnées par des rêves tantôt vagues et fantastiques, parfois même monstrueux, tantôt assez précis et familiers pour mettre en scène des personnes fréquentées pendant la veille. La plupart de ces fantasmagories gravitent autour d'un centre commun, la curiosité sexuelle à la fois anatomique et physiologique. Les images évoquées peuvent être d'une nature telle que peu de songeurs se risqueraient à les décrire, même à un camarade ou à un ami

1. D'après Rousseau, on peut par une éducation appropriée étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des désirs et la pureté des sens : « Cela est si vrai, ajoute-t-il, que chez les Germains un jeune homme qui perdait sa virginité avant cet âge en restait diffamé ». — Renan déclare que les sermons de ses maîtres sur la pureté ont suffi à le rendre chaste durant toute sa jeunesse (*Souvenirs*, p. 12). Les éducateurs laïques ne disposeraient-ils pas d'arguments aussi puissants que l'exemple de Jonathas mourant et autres « saintes inepties »? (p. 14).

intime : il est vrai que, sauf de rares exceptions, ils en seraient incapables. La sensation brutale, par un brusque rappel à la réalité, ne contribue pas peu à dissiper les fantômes nocturnes, et c'est à peine si devant les yeux grands ouverts dans l'obscurité, persistent pendant quelques secondes la forme d'une main fine, le reflet d'une chevelure, les vagues contours d'une silhouette sans figure et sans voix.

Ces accidents ont, suivant les sujets, des effets très variables. Ceux qui n'ont pas contracté de mauvaises habitudes et savent à quoi s'en tenir sur des faits de ce genre peuvent, par moments, éprouver un sentiment d'exaltation à la pensée de la nouvelle puissance qu'ils possèdent, et projeter celle-ci dans un avenir si plein de promesses de bonheur que la vie antérieure, par contraste, apparaît comme puérile et vide d'intérêt.

Mais il peut arriver aussi que le jeune pubère soit surpris par l'événement en pleine ignorance de ces questions. Déjà alarmé par les malaises indéfinissables, par les changements inexpliqués qui s'accomplissent dans sa personne, il risque de se croire atteint de quelque infirmité honteuse, par suite de s'effrayer et, s'il est impressionnable, de tomber dans de véritables accès d'hypocondrie. Ou, sans aller jusque-là, il peut être tenté de s'écouter davantage, d'étudier les moindres particularités se rattachant à l'objet de ses craintes, ce qui déterminerait, entre autres conséquences, un afflux de sang au siège de l'obsession, par suite un accroissement dans le nombre et l'intensité des phénomènes inquiétants. En Amérique, il y a des sociétés médicales qui exploitent ces terreurs et en profitent pour vendre très cher aux jeunes malades imaginaires des drogues et des appareils dangereux pour la santé. Au besoin, elles font commerce des lettres écrites sous le sceau du secret par leurs malheureux clients. A New-York, Lancaster trouva un courtier qui en possédait trois millions. Stanley Hall en acheta mille et estime qu'il aurait pu en acquérir au moins sept millions. La même constatation ressort d'une enquête menée par le premier de ces auteurs : « Je m'accrochai, écrit un de ses correspondants, à un tas de boniments sur le danger des émissions qui me terrifiaient presque à mourir. Je pensais que chacune ruinait ma vie et mes

facultés. C'était terrible. Je craignais même d'aller au lit. Ce fut un soulagement merveilleux quand mon frère me dit qu'il était affligé des mêmes désagréments... J'avais consulté des agences médicales qui toutes s'efforçaient de me faire croire que ma situation était extrêmement déplorable ; souvent, je songeais au suicide. Je n'avais pas d'ami et j'étais solitaire autant qu'on peut l'être. Nous avons besoin d'une instruction sincère ou d'un livre qui dise aux jeunes gens la vérité franche sur ces matières[1] ».

Mais celle-ci ne suffit pas toujours : la tyrannie du sexe peut s'imposer avec une telle force que le sujet renonce à la lutte, témoin ce *freshman* qui, « déçu dans ses aspirations vers la pureté, abandonna ses rêves de carrière, prit parti pour une vie courte mais joyeuse et, grâce à sa fortune, devint en réalité la triste épave qu'il s'était imaginé être au début[2] », au moment où les accidents survenaient. Que d'étudiants français ont eu un sort analogue ! Le cas est d'autant plus fréquent que beaucoup d'entre eux, avant d'être jetés brusquement sans règle et sans contrôle sur le pavé des grandes villes, ont contracté dans l'internat des habitudes tout autres que celles de la pureté et de la maîtrise de soi.

IV

Le mal auquel je viens de faire allusion n'est pas particulier à la vie scolaire : le vice solitaire a de nombreux adeptes parmi les adolescents de tous les pays et de toutes les conditions. Les auteurs qui se sont occupés de la question, entre autres Tissot, Fournier, Berger, Moll, Rohdeler, etc., s'accordent sur ce point ; mais les divers établissements où les jeunes gens vivent entre eux, offrent à la contagion le milieu le plus favorable qui se puisse imaginer[3]. Sans doute, il se trouve quelques sujets à la fois vigou-

1. Lancaster, *op. cit.*, p. 95. — Voir aussi pp. 124, 125, etc.

2. St. Hall, I, p. 462.

3. Dans certaines écoles d'Angleterre elle atteint des proportions telles que des élèves, n'y tenant plus, demandent à leurs parents de les retirer sans alléguer aucune raison satisfaisante (Ennis Richmond. *Through boyhood to manhood*, p. 197).

reux et délicats qui traversent l'âge critique sans encombre ou du moins sans trop de chutes. Mais, il faut bien le reconnaître, de telles exceptions sont rares, du moins au début de la puberté[1]. Pourtant, je crois pouvoir affirmer, d'après des données sérieuses, que dans les collèges dirigés par les Jésuites ou le Clergé les exceptions sont un peu plus nombreuses qu'ailleurs, en raison de la valeur incomparable attribuée à la pureté par l'éducation religieuse. La honte qui résulterait pour le coupable de l'aveu en confession, la surveillance attentive et consciencieuse dont les élèves sont l'objet, l'art pédagogique consommé avec lequel les directeurs manient l'âme adolescente et tirent parti du caractère de chacun, toutes ces influences créent chez beaucoup d'élèves une mentalité spéciale, faite à la fois d'une extrême délicatesse qui, dans la suite, pourra se traduire par le goût des émotions supérieures, mais aussi d'une répugnance mystique pour les choses de la chair, en particulier pour les rapports sexuels, répugnance qui, combinée avec les tentations inévitables, jette pendant quelque temps les consciences scrupuleuses dans un désarroi très pénible. Bien plus, dans certains cas extrêmes et par là même fort rares, il peut arriver qu'une telle éducation se retourne contre son principe et que les tendances sexuelles contrariées dans leur développement normal s'infléchissent suivant des directions latérales, parfois mystiques, dont l'uranisme est le type.

Nos lycéens ignorent en général de telles complications et ceux qui réussissent à se préserver, ne doivent cette immunité qu'à une organisation bien équilibrée où les phénomènes de la croissance se produisent par gradations insensibles sans compromettre ni la santé physique, ni la santé morale. Par malheur ces privilégiés sont rares et, en l'absence de tout effort pour l'enrayer, peut-être de l'idée qu'il y aurait quelque chose à faire dans ce sens, le fléau exerce partout ses ravages et apparaît comme un des principaux destructeurs d'énergie, d'autant plus que, de l'avis unanime, c'est au moment de la puberté et même un peu avant, de douze à quatorze ans, qu'il fait le

1. Cf. E. Lyttelton. *Training of the Young in laws of sex* (1906), p. 102 et *passim*.

plus de victimes, c'est-à-dire à un âge où les nouvelles fonctions en voie de genèse peuvent être irrémédiablement compromises et, en compromettant à leur tour, en vertu d'une étroite solidarité psycho-physiologique, la plupart des facultés naissantes, risquent de maintenir le sujet à un étiage d'humanité inférieur à celui qu'il aurait pu atteindre[1].

Les causes du mal peuvent être physiques ou mentales, individuelles ou sociales : souvent les unes et les autres agissent de concert sur un même sujet. Parmi les premières, citons : l'hérédité phtisique ou simplement douteuse, le nervosisme, les digestions lourdes, la nourriture échauffante, la malpropreté, surtout locale, les maladies de peau, la constipation habituelle, les dépôts urinaires, les longues convalescences, la chaleur, l'action du printemps, la trop longue durée de la position assise, les flâneries matinales au lit, la vie sédentaire, la faiblesse musculaire, etc.

Parmi les influences psychologiques, il importe de signaler la précocité mentale comme exigeant une surveillance de tous les instants, surtout quand elle s'allie à une excitabilité trop grande et à la difficulté des réactions d'origine centrale. La curiosité naturelle à un garçon très intelligent le pousse aux investigations les plus variées, en particulier à celles qui ont pour objet les questions sexuelles, à cause de leur nouveauté et de l'intérêt trop vivement senti qu'elles présentent dans sa propre personne. De là à tenter des expériences dangereuses, il n'y a qu'un pas, en général vite franchi. De plus, comme le développement intellectuel, du moins encore à cet âge, ne va pas sans la prédominance d'une imagination active, les associations les plus variées, les créations les plus séduisantes, risqueront de parer la sensation brute d'un riche vêtement de représentations idéales et par là de consolider singulièrement la tyrannie des mauvaises habitudes. Lorsque M. Payot affirme comme certain dans son *Éducation de la volonté* « que le malheureux atteint

1. Quelques physiologistes pourtant, entre autres Maudsley (*Pathology of Mind*, 399 sqq), considèrent les conséquences morbides de ce vice comme moins dangereuses, s'il a été contracté avant l'établisssement de la fonction sexuelle. Voir St. Hall, I, 446.

de cette névrose est réduit à ses propres sensations sans mélange de sentiments ajoutés »[1], il énonce un jugement vrai sans doute pour les sensibilités obtuses et les imaginations paresseuses, applicable aussi à quantité d'adolescents amorphes de caractère, mais peu conforme à la mentalité des sujets les plus intéressants. C'est pour ceux-ci surtout que l'ignorance des effets et des causes offre le plus grave danger en permettant aux hypothèses les plus fantaisistes de justifier des défaillances parfois journalières. Les autres ont plutôt tout à craindre de l'oisiveté, de la paresse, de la solitude, même et peut-être plus de la solitude à deux. *Nunquam duo, semper tres*, *raro quatuor*, professent les Jésuites comme un des axiomes incontestables en matière d'éducation morale. En effet, grâce aux scrupules très compréhensibles des parents et des maîtres à renseigner les enfants sur cette question, l'initiation se fait le plus souvent de camarade à camarade : c'est un service, et un service parfois rétribué, que les grands, dans les mêmes divisions d'internes, se chargent volontiers de rendre aux petits. Les occasions se présentent d'autant plus nombreuses que dans beaucoup d'établissements les élèves sont réduits, faute de jeux, à s'amuser les uns des autres, à se rouler dans la poussière et la boue, ou à se raconter, dans de fastidieuses promenades, leurs exploits et leurs projets vus sous l'angle spécial à cet âge. Ces parlottes, se répétant plusieurs fois par jour, créent peu à peu par suggestion mutuelle dans l'intérieur des lycées ou collèges une mentalité commune où, conformément aux lois qui régissent l'esprit des foules, dominent des tendances inférieures en valeur à celles qui différencient la plupart des caractères individuels. L'indulgence générale des internes pour le péché solitaire vient en partie de là, loin d'être due, comme on le pense généralement, à la suppression de la vie de famille. Car, la faiblesse presque universelle des parents pour leurs enfants, leur adoration aveugle, risquent trop souvent de débiliter le caractère adolescent et de diminuer sa force de résistance contre les tentations qui l'assaillent à la fois du dedans et du

1. 23e éd., p. 221.

dehors[1]. La vie monastique que les mœurs et les traditions françaises imposent à tant de jeunes gens, si elle présente les inconvénients inhérents à toute agglomération d'adolescents du même sexe, a, par contre, le mérite de les soustraire en partie, pendant la période critique, aux excitations malsaines qui, à chaque détour de la rue, guettent le jeune pubère dont elles ont déjà hâté la formation.

Voici, d'après Mantegazza[2], les principaux symptômes qui permettent de déceler chez un sujet l'invasion du mal : le teint devient pâle et plombé, prend un aspect ictérique; sur le front, les tempes et les ailes du nez, les petites glandes sébacées se changent en boutons rouges qui ne disparaissent que pour faire place à d'autres ; les yeux se ternissent, se creusent, deviennent languissants, nuageux, chassieux; la pupille se dilate, la vue s'affaiblit au point qu'une lecture prolongée provoque des sensations douloureuses accompagnées de larmoiements; les lèvres se fendillent et perdent leur fraîcheur ; les dents deviennent sales, l'haleine forte et fétide, l'expression du visage stupide et mélancolique, les manières embarrassées et timides; le corps s'amaigrit, tend à se courber de plus en plus et semble comme envahi par une lassitude générale[3]. Bien entendu, aucun de ces signes à lui seul ne donnerait le droit de formuler une conclusion certaine dans un cas déterminé. Quelques-uns même existent à l'état normal. C'est ainsi que l'acné du visage se produit assez fréquemment, même chez les sujets les plus irréprochables. Pour d'autres, tels que l'amaigrissement et la faiblesse générale, l'étiologie reste toujours douteuse puisqu'ils peuvent être dus aux causes les plus diverses. Seule, la coïncidence d'un grand nombre d'entre eux forme un faisceau de présomptions justifiant un diagnostic presque certain. Encore faut-il le confirmer par des observations psychologiques, de toutes les plus probantes quand

1. Cf. Maudsley. *Pathology of mind*, p. 399 sqq.

2. *La physionomie et les sentiments*, p. 229.

3. St. Hall, I, 446, énumère en première ligne l'anémie cérébrale, l'atonie de la face et des muscles, les alternatives d'inappétence et de gloutonnerie, etc.

elles portent sur des faits nettement circonstanciés : d'après Fonssagrives, tout enfant chez lequel la mémoire faiblit d'une façon marquée... et qui n'est ni dans la période de préparation d'une maladie cérébrale, ni dans celle de convalescence d'une maladie longue, d'une fièvre typhoïde par exemple, doit par ce seul fait être tenu en une suspicion que la coïncidence de quelque autre indice ne tarde pas d'ailleurs à rendre plus probable [1]. Parmi les qualités de la mémoire, l'auteur croit que c'est la ténacité qui est le plus menacée ; on peut affirmer d'autre part que la *facilité* des acquisitions mnémoniques est d'autant plus compromise que la capacité d'attention diminue très vite. Peut-être faut-il rattacher cet affaiblissement général de la mémoire non seulement au ralentissement de la circulation cérébrale qui suit l'abus de soi, mais aussi aux pertes réitérées de spermatine, cette substance étant considérée comme contribuant pour une grande part à l'oxydation complète des déchets organiques, par suite à l'élimination des leucomaïnes et des autres poisons dont la présence est incompatible avec une bonne conservation des souvenirs [2].

Plus significatives apparaissent encore les altérations de la vie affective ou des tendances à l'action. Si le jeune pubère devient sans cause perceptible, triste, apathique, égoïste et capricieux, mécontent de lui et des autres, s'il néglige son travail habituel et se montre incapable de prendre goût même aux jeux qui jusque-là l'intéressaient, la sollicitude des parents et des maîtres a de fortes raisons de s'inquiéter. Car si le mal existe et se prolonge, ce sont, dans la plupart des cas, les plus hautes facultés de l'enfant, son avènement même à la dignité d'homme qui risquent d'être à jamais compromis. Deux cas entre autres peuvent se présenter. Les sujets d'intelligence médiocre et d'imagination paresseuse, ou bien ceux en qui les émotions se jouent à la surface du moi sans se consolider en sentiments ou s'exaspérer en passions, sont taris peu à peu par une sécheresse d'esprit ou de cœur qui les porte à dénigrer la valeur des fins idéales

1. *Education physique chez les garçons*, pp. 308-311.

2. A. Pœhl. Einwirkung des Spermins auf den Staffumsatz (*Zeits. f. Klin. med.*, 1894, p. 135 sqq) cité par St. Hall, I, 442.

et à affecter un mépris trop souvent sincère pour l'amour, la pureté, la justice, le désintéressement sous toutes ses formes. Peu à peu se flétrissent en eux le goût des plaisirs délicats et des joies supérieures, l'aptitude à éprouver le frémissement occasionné par les belles actions et les nobles pensées. Si, comme le dit Michelet [1], « ce mal secret et trop fréquent dans la première jeunesse est une des causes principales de la sécheresse que l'on reproche avec raison à l'esprit français », combien plus justement peut-on lui attribuer en partie la grossièreté croissante des distractions préférées par nos modernes adolescents.

Plus graves encore sont les conséquences qui menacent les organisations délicates à cause du retentissement que chez elles la moindre excitation provoque dans la personnalité tout entière. La rapidité des associations, leur abondance rendent d'une part l'attrait du plaisir presque irrésistible en déguisant son véritable caractère sous les apparences les plus fallacieuses ; d'autre part, la dépression qui suit, est d'autant plus pernicieuse par elle-même et par la cristallisation à rebours qui l'accompagne, qu'elle contraste davantage avec l'exaltation antérieure. Obsédé par un vif sentiment de souillure, s'attendant à quelque catastrophe future, organique ou mentale, qui sanctionnera sa faute, le malheureux garçon rumine indéfiniment son cas, note les moindres changements qui s'opèrent en lui, les exagère et risque de tomber dans des accès d'hypochondrie. Sans doute, à mesure que le temps s'écoule, le ton vital reprend son niveau ascendant et le souvenir déprimant fait place à une confiance juvénile dans les forces réparatrices de la nature ; mais à la prochaine chute, le cycle douloureux recommence, jusqu'au moment où le coupable finit par s'accommoder de son sort et faire son deuil des hautes aspirations vers la pureté et la maîtrise de soi ou du brillant avenir qu'il espérait conquérir de haute lutte.

Exceptionnels ou vulgaires, la plupart des adolescents qui contractent de mauvaises habitudes, subissent de ce chef une diminution, souvent définitive, de leur valeur personnelle. Les altérations du caractère sont en général autrement profondes

1. *Ma jeunesse*, p. 99.

que celles de l'intelligence. Parmi les plus apparentes, citons l'agitation sans but, le manque de contrôle, de persévérance et de direction intérieure, une attention vacillante, en un mot tous les symptômes d'une volonté ruinée presque avant sa naissance. Peut-être faut-il chercher là une des causes principales du surmenage scolaire. « Je ne crois pas qu'on voie souvent au collège des jeunes gens et plus tard des étudiants *parfaitement sages*, surmenés : le seul surmenage à cet âge, hélas ! c'est celui que causent les habitudes vicieuses [1]. » A cet appauvrissement de l'énergie disponible se rattache comme une diminution de la vie affective, en ce qu'elle a de particulier à la jeunesse. Les émotions altruistes, pitié, sympathie, etc., font place à un égoïsme vulgaire recroquevillant le sujet sur ses intérêts et ses désirs les moins intéressants, quelquefois même à un instinct de destruction se traduisant tantôt par des avanies infligées aux animaux ou aux camarades plus faibles, surtout quand ils sont sages et délicats, tantôt par la manie de démolir, sans but et pour le plaisir, les objets les plus divers tels que serrures, livres, bibliothèques, grilles, etc. En même temps les émotions déprimantes, en particulier la peur [2] sous ses différentes formes, envahissent la conscience, tuent l'entrain et la franchise du jeune âge, transforment le *self-help*, la confiance en soi, en un état trouble où alternent l'audace cynique et une timidité maladive bien différente de celle dont souffrent normalement la plupart des adolescents pour des causes d'un tout autre ordre, comme on le verra plus loin. Le manque de dignité et de courage civique dont tant d'adultes parmi les meilleurs offrent des exemples inattendus, ne proviendrait-il pas en partie de cette tare originelle [3] ? Une réponse affirmative semble d'autant mieux justifiée que les symptômes de l'aboulie qui, d'après M. Ribot, sont la dépression du tonus vital, la lenteur ou la difficulté des réac-

1. Payot. *Op. cit.*, p. 155.

2. Cf. Marro, p. 246.

3. Cf. Rousseau : « Vils et lâches de leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites âmes parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure ;... bassement méchants, ils ne sont que vains, fripons, faux : ils n'ont même pas assez de courage pour être d'illustres scélérats. » *Emile*, IV.

tions, l'obsession de terreurs imaginaires, etc., accompagnent d'une manière à peu près constante les excès solitaires. Ne faut-il pas voir une confirmation de cette vue dans le nombre toujours croissant des neurasthéniques parmi les étudiants et même les collégiens? En fait, l'asthénie névro-musculaire avec sensation de fatigue, épuisement physique et mental, la dyspepsie gastro-intestinale, les insomnies, résultent assez souvent de l'abus de soi. D'autres conséquences du même genre sont encore à redouter. La circulation se ralentit, le cœur fait entendre un murmure spécial[1], les extrémités deviennent froides, des palpitations se produisent au moindre effort musculaire, l'anémie survient, une sorte de vieillesse précoce envahit le corps aussi bien que l'esprit. A ces troubles s'ajoutent parfois une toux sèche et persistante, ou bien la répugnance pour une vive lumière, l'exagération de quelques réflexes[2], des sensations somatiques étranges, des bizarreries digestives, la perversion du goût, etc... A signaler d'une manière spéciale, comme rappelant les accès d'épilepsie larvée, l'impression d'absence que produisent souvent les adolescents sujets à caution.

Concluons donc avec Marro[3] qu'on ne compte pas dans la société les défauts physiques et intellectuels, ni les maux de toutes sortes qui sont les conséquences des mauvaises habitudes. On peut les considérer comme plus pernicieuses que les excès sexuels proprement dits ; car ceux-ci ne peuvent, à cause des obstacles provenant des mœurs, de la distance, de la contrainte familiale ou sociale, etc., avoir la même fréquence ; — de plus ils favorisent dans une certaine mesure l'éveil des qualités sexuelles secondaires, en particulier de la sociabilité et surtout de l'orgueil viril, quand ce n'est pas, il est vrai, d'une fatuité parfois amusante à force d'être naïve[4] ; en tous cas les diverses

1. St. Hall, I, p. 443.
2. Par exemple du réflexe patellaire.
3. Page 248.
4. Je puis citer, entre autres cas, celui d'un étudiant en médecine qui était au comble du bonheur, lorsqu'il pouvait se montrer en public en compagnie d'une dame tarifée assez haut par l'opinion. Peu lui importaient son âge et le reste. Il collectionnait des photographies d'actrices et de professionnelles célèbres et les montrait à ses parents en laissant entendre

excitations sensorielles qui alimentent le désir, apportent du dehors un surcroît d'énergie, tandis que dans la jouissance solitaire, la fièvre des sens est remplacée par une sorte d'éréthisme cérébral et d'état hallucinatoire qui peut provoquer non seulement un épuisement rapide, mais peut-être une folie spéciale ou les pires perversions.

Ce dernier cas peut se produire avec d'autant plus de facilité que l'instinct sexuel se manifeste d'abord à la conscience sans une direction précise et sans des représentations bien déterminées. La puberté est une « période de nébulosité intellectuelle »[1] où les associations les plus diverses, souvent les plus inattendues, servent de support aux émotions nouvelles. Tous les intermédiaires entre le platonisme et la sensualité sont également possibles : il en est du besoin sexuel comme de la faim : bien que localisé en apparence dans certains organes, il traduit en sensations les besoins propres à chaque cellule, comme l'amour traduit l'aspiration de chaque pensée vers la plénitude de la vie consciente. Et de même que le petit enfant cherche à satisfaire son besoin de nutrition avec de la terre et d'autres substances immangeables, de même pour l'adolescent, surtout s'il est affaibli et irrité par l'abus de soi, il n'est pas d'attitude, de jeux de physionomie, de détail dans le vêtement, d'objet inerte ou animé, idéal ou réel, qui, dans certains cas, ne fournissent à son appétit naissant un aliment érotique. L'hérédité semble sinon jouer un rôle prédominant dans ces dispositions, du moins offrir à leur développement un terrain favorable[2], surtout quand elle est lourde d'anomalies nerveuses ou mentales : les premières impressions psycho-sexuelles risquent dans ce cas de se consolider en des tendances assez fortes pour marquer la personnalité de leur empreinte. Au moment où le caractère encore neutre présente un aspect chaotique où se démêle confusément le conflit

qu'il était l'obligé de toutes ces dames. Et ceux-ci, petits commerçants aisés, l'admiraient avec une ferveur sincère, — au point qu'ils trouvèrent tout naturel d'entretenir jusqu'à trente ans près la Faculté un garçon aussi irrésistible.

1. Rodolfo Senet. *Patologia del instinto de conservacion* (Buenos-Ayres, 1906), p. 153.

2. Cf. Sturgis. *Sexual debility in man* (N.-Y., 1900), pp. 99 sqq.

entre les éléments masculins et féminins, diverses circonstances peuvent favoriser la formation d'âmes bisexuées ou inverties [1]. Par contre, innombrables sont les dérivatifs que les sujets sains peuvent trouver à leur ardeur, surtout quand ils sont aidés par la sollicitude discrète d'un éducateur renseigné : non seulement les qualités sexuelles secondaires telles que le désir de plaire, le courage, le goût intelligent des formes esthétiques, peuvent passer au premier plan de la conscience, mais encore il est possible d'utiliser l'énergie nouvelle pour des acquisitions plus hautes et de la diriger vers les fins impersonnelles d'où il ne lui sera plus permis dans la suite de se détourner complètement.

V

Les perturbations liées à l'avènement de la puberté n'affectent pas toutes la fonction sexuelle. Avant que le cerveau ne réagisse par inhibition sur les impressions nouvelles, il y a souvent une période de désordre général où l'incoordination, selon M. Janet, peut aller jusqu'à présenter les principaux symptômes de l'hystérie. La plupart des auteurs, Klein, Landouzy, Briquet, du Saule, Baillarger, etc., concluent de leurs observations à l'existence d'un rapport étroit entre cette maladie et la formation pubère. Même chez les adolescents normaux, il est commun de rencontrer des troubles rappelant l' « état mental des hystériques », surtout lorsque par suite des circonstances aussi bien que de l'âge, les sujets se trouvent subitement en présence des graves problèmes de la vie tels que le choix d'une carrière, le sens de l'amour, la valeur des croyances religieuses ou philosophiques. A moins d'une vigueur exceptionnelle de corps et d'esprit, ils se trouvent débordés par l'afflux des sensations et des idées nouvelles : la puissance de synthèse s'affaiblit, la conscience subit comme un rétrécissement de l'angle visuel et se laisse parfois envahir par des idées parasites d'autant plus aptes à tourner à l'obsession que leur victime n'ose presque

1. Cf. St. Hall, II, 117.

jamais confier à autrui les préoccupations puériles et indéfinissables dont elle est assiégée. Peut-on dire même que ce sont des idées? Le flou des représentations est tel au début que le sujet ne se rend presque jamais bien compte de ses désirs ou de ses regrets, du but qu'il poursuit ou des motifs qui le poussent à agir. Ses contradictions n'ont pas de peine à se confondre dans l'indécision d'un même état affectif, comme on peut le constater, par exemple, dans les affaires soumises aux Conseils de discipline. En général le jeune inculpé allègue pour excuser son acte des raisons pour la plupart fictives ou incohérentes, mais presque toujours sincères, et il ne tarde pas à éprouver d'abord de l'embarras, puis une émotion très vive, quand des interrogations adroites l'amènent peu à peu à se convaincre de la futilité de ses griefs.

Les alternatives d'exaltation et d'abattement se produisent souvent avec une régularité qui fait songer à une influence analogue à celle qui, d'après M. Janet[1], contribue tous les mois à déterminer des obsessions et des phobies chez certaines jeunes filles en voie de formation[2]. L'illusion affective et l'obnubilation intellectuelle sont normales pendant les premières années de l'adolescence. En effet, physique ou morale, la puberté consiste encore moins dans l'acquisition de facultés nouvelles, malgré l'importance de celles-ci, que dans un changement parfois radical des rapports unissant les éléments déjà existants, ou dans le travail nécessaire à la fusion de la personnalité nouvelle avec l'organisation préétablie. Les goûts préférés, les idées familières tombent peu à peu dans l'inconscient, tandis que surgissent dans la pleine clarté de l'esprit des désirs demeurés jusque-là à l'état d'obscur pressentiment. Dans la conception d'ensemble que le sujet se fait de la vie, une véritable interversion des valeurs se produit reléguant au dernier plan les intérêts jusque-là dominants, tandis que se dessinent peu à peu des tendances différentes sollicitant l'activité juvénile vers des fins indéfinies sans doute, mais jugées supérieures à la réalité déjà vécue.

1. *Obsessions et psychasthénie*, I, p. 613 (F. Alcan).
2. Cf. St. Hall, I, 501.

L'enfant cesse d'être en communication avec le monde extérieur jadis si familier; « brusquement ses regards se voilent; un nuage s'interpose entre ses facultés d'observation et lui-même d'une part, entre son esprit critique et la société d'autre part. Des rêveries vagues, de grands élans sans but emplissent sa conscience »[1]. Il commence à juger inférieurs à sa dignité les plaisirs et les préoccupations de l'enfance, tandis que la vie adulte avec ses rivalités, ses ambitions, ses intérêts pratiques ou spéculatifs, lui apparaît comme devant solliciter désormais toutes les énergies dont il pourra disposer. Les aspirations nouvelles s'entrechoquent dans les profondeurs de son esprit et heurtent d'autre part les idées familières, les habitudes déjà prises. Ce conflit transparaît même sur sa physionomie où luttent longtemps avant de se fondre en une expression définitive les caractères de l'enfance et ceux de la virilité, — dans sa voix qui tenant de celle de l'enfant et de celle de l'homme « ne peut prendre le ton d'aucun des deux »[2], — dans les rapports qui s'établissent entre le cœur et les artères et, d'une manière générale, entre les divers organes dont chacun semble progresser pour son compte sans mettre son fonctionnement d'accord avec celui des autres. On voit par là quel est le plan que la nature même du sujet impose à l'étude de l'adolescence : les chapitres suivants seront consacrés à l'analyse des facultés qui distinguent le pubère de l'enfant, et à la détermination des principaux obstacles psycho-physiologiques qui rendent si pénible la formation de la synthèse finale d'où résulte le caractère viril.

VI

Mais il est possible déjà de dégager quelques conclusions pédagogiques des faits qui précèdent : — A la différence de l'âge précédent, l'adolescence, du moins à ses débuts, a plus encore besoin

1. J. Payot. *L'éducation de la volonté*, p. 141 (F. Alcan).
2. *Emile*, IV.

d'éducation que d'instruction. Comme on l'a remarqué [1], il semble que dans la vie toutes les périodes initiales aient une importance exceptionnelle. De même que l'oxygène à l'état naissant attire davantage l'hydrogène, de même le petit enfant qui vient de naître tire de l'air et de la nourriture un profit supérieur à celui qu'il obtiendra plus tard : la moindre négligence ou maladresse sous ce rapport peut lui être fatale. Pareillement, c'est au moment de la puberté que le traitement des fonctions naissantes, selon qu'il est approprié ou non, peut avoir les meilleurs ou les pires effets. Or, dans cette voie, il y a beaucoup à faire surtout en ce qui concerne l'éducation sexuelle. Notre atavisme catholique nous inspire une extrême répugnance à parler de ces questions devant nos enfants même adultes. Nous préférons nous en remettre pour l'initiation inévitable au hasard des fréquentations, des lectures, des rencontres, au risque de laisser les sentiments les plus délicats se déflorer pour toujours [2].

Un pédagogue autrichien qui a beaucoup étudié cette question, M. Léon Burgerstein, s'étonne qu'en France, en Italie et dans les autres pays latins, on n'ait encore rien entrepris pour prémunir les jeunes gens [3]. Malgré le caractère réaliste de leur éducation les Anglo-Saxons ne semblent guère plus avancés, témoin l'histoire des agences médicales relatée plus haut [4]. Par contre des tentatives intéressantes ont été essayées ces temps derniers en Allemagne [5]; en voici les points essentiels : En 1905, le proviseur du lycée royal de Dusseldorf et le directeur de l'École réale supérieure de la même ville, avec le concours d'un médecin distingué, ont organisé des leçons sur le sujet suivant : La sexualité humaine ; — conseils aux *Abiturienten* sur les dangers sexuels qui les menacent dans la vie. Elles ont été faites aux candidats à l'Examen de maturité entre l'écrit et l'oral, parce

1. A. Caswell Ellis. Suggestions for a philosophy of education. *Ped. sem.*, V, p. 683.

2. Voir sur ce sujet E. Lyttelton. *Training of the young in laws of sex* (1906), pp. 7 et *passim*.

3. *Monatsschrift für hohere Schulen*, IV, p. 312.

4. Voir aussi la préface de l'ouvrage déjà cité d'E. Lyttelton.

5. Voir pour les détails l'étude de M. H. Schoen : Une innovation en Allemagne, dans la *Rev. intern. de l'Enseign.*, 15 sept. 1906, p. 213.

que à ce moment l'esprit des jeunes gens commence à être débarrassé des préoccupations scolaires et, cependant, reste encore docile et maniable. Une lettre aux parents les avertissait de l'entreprise, leur permettant d'y soustraire leurs enfants, ce dont ils se gardèrent bien. On leur écrivait ceci : «..... Au moment où nos élèves sont devenus des hommes, il est d'autant plus nécessaire de les instruire sur ces choses que le plus souvent à l'école comme à la maison, on n'a pas rencontré ou on a laissé échapper l'occasion de parler franchement des rapports qui sont cependant le point de départ et le fondement de toute notre vie sociale. On n'a pas eu l'occasion de faire disparaître ainsi l'attrait trompeur qu'inspirent toujours à la jeunesse le mystère qu'on lui cache et le fruit défendu. » Le mouvement n'a pas tardé à se généraliser. Des conférences identiques ou analogues ont été faites à Elberfeld et dans d'autres villes.

Déjà la littérature allemande avait signalé l'intérêt du problème. Le drame de *Wedekind* « Eveil du printemps »[1] est un véritable plaidoyer pour la franchise de l'éducation sexuelle contre le pharisaïsme bourgeois. Cette pièce qui a provoqué l'éclosion de tout une série de romans et de drames qu'on a appelés *tragédies de collégiens*[2] a pour sujet la crise de la puberté chez les fillettes et les garçons ignorants. Les adolescents y sont tourmentés à l'éveil du printemps par une vague tristesse, « ils ont des pressentiments, des élans fous, voire même des hallucinations ; à la faveur de la nuit, les instincts comprimés se débrident... « Je ne peux plus parler à une femme, confesse un jeune homme à un camarade en se promenant dans la cour du collège sans penser à quelque chose d'abominable et pourtant je serais bien embarrassé si on me demandait à quoi. » Dévorés du prurit de connaître ce qu'on leur cache, les collégiens vicieux se renseignent comme ils peuvent, par exemple dans les foires en se glissant dans de répugnants musées anatomiques ; ils achètent des reproductions de la *Vénus* de Palma Vecchio, de l'*Io* du Corrège ou tout simplement des photographies pornographiques

1. *Frühlings Erwachen*, 1892.

2. *Gymnasiastentragœdien*. Voir aussi dans la Bibliographie les nombreux ouvrages et articles allemands consacrés à l'éducation sexuelle.

dont ils composent un musée secret », — ou encore ils feuillettent des dictionnaires pour se renseigner [1].

En France, on a eu le tort, toutes les fois qu'on s'est préoccupé de la même question, de l'envisager surtout par le côté hygiénique et de la réduire presque à la prophylaxie des maladies vénériennes. « Il faut, dit par exemple le Dr M. de Fleury [2], instruire les élèves de la division des « grands » dans nos lycées des dangers qui les guettent s'ils se laissent aller aux tentations de la rue. Dans les collèges de nos grandes villes, c'est une pose répandue que de se vanter de connaître des femmes, de fréquenter des « typesses », c'est le mot affreux et naïf dont se servent entre eux ces mauvais sujets de quinze ans. » Et l'auteur ajoute que l'enseignement prophylactique des maladies vénériennes devrait d'après « l'illustre professeur Fournier », être institué au lycée. Ce rôle incomberait au proviseur ou au médecin de l'établissement. « Tout peut s'entendre de ce qui est dit avec conviction, avec délicatesse, sur le ton de la bienveillance [3] ». De fait des notions sur cette matière d'enseignement ont été inscrites récemment au programme des écoles normales d'Instituteurs [4].

C'est trop rapetisser la question. Sans doute on ne saurait prendre trop de précautions pour conjurer un des plus graves dangers qui menacent l'intégrité physique de la jeunesse, d'autant plus que le mal semble s'étendre tous les ans. Ziegler [5] affirme qu'à Berlin 25 p. 100 des étudiants vont chaque année des prostituées au médecin [6]. Un médecin de Marseille affirmait à M. Schoen avoir soigné en dix ou douze ans plus de deux mille jeunes gens plus ou moins atteints ; un autre, à Toulouse, assurait que les trois quarts des étudiants étaient contaminés [7]. A ceux qui

1. Voir pour plus de détails : L. Réau. *Frank Wedekind et le théâtre européen. La Revue,* 1er janvier 1908.

2. *Nos enfants au collège,* p. 142.

3. *Id.,* p. 143.

4. A recommander l'excellent petit livre du Dr Galtier-Boissière : *Pour préserver des maladies vénériennes,* 1907, 68 pages.

5. *Der Deutsche Student am Ende des* (19.) *Jahrhunderts,* Stuttgart., 1895.

6. Mêmes chiffres donnés par Jankelevitch : Guerre et pacifisme, *Rev. phil.,* janvier 1908, p. 87.

7. D'après Jankelevitch il n'existe pas parmi les ouvriers de Chemnitz

ont vécu jeunes et libres dans les grandes villes, ces chiffres ne paraîtront pas exagérés. Bien plus, il arrive parfois que dans les classes supérieures de nos lycées, tel élève jouit auprès de ses camarades d'un certain prestige, parce qu'on le sait malade des suites de quelque banale aventure.

Or les plus sages préceptes d'hygiène seront toujours des palliatifs d'autant plus insuffisants que chez un garçon ardent les conseils de la prudence ne prévaudront jamais contre les désirs impérieux. Pour remédier au mal dans la mesure du possible, il faut avant tout remonter à sa cause essentielle, c'est-à-dire modifier l'état d'esprit des jeunes gens sur les questions d'ordre sexuel. A cet effet, une initiation conduite avec tact et méthode s'impose comme le principal moyen : L'adolescent renseigné sur le but et la valeur de ces fonctions pourra sinon tuer l'émotion par l'idée, du moins la dépouiller du mystère où réside une bonne part de l'obsession. N'est-il pas curieux que l'influence de Rousseau, si profonde à d'autres égards, ait été à peu près nulle sur ce point? On sait qu'il recommande une entière sincérité dans les réponses aux questions scabreuses et qu'il charge le précepteur de procéder lui-même à l'initiation d'Emile adolescent. En ces matières délicates, il importe avant tout de combattre la vivacité des images trop concrètes par l'austère netteté d'idées très générales. Dans les conférences faites aux lycéens allemands, l'orateur-médecin, M. von den Steinen, rappelait d'abord les principes de la fécondation des plantes[1] et les différents organes qui la rendent possible. De là il passait aux analogies humaines et avait soin, à propos des questions d'hérédité[2] et de responsabilité, d'insister sur la gravité des tares en rapport avec la génération. Ensuite il exaltait la vie de famille et montrait dans ses joies idéales la récompense et le but les plus dignes de solliciter les efforts de la lutte contre les tentations vulgaires : idées d'autant plus bienfaisantes que les jeunes gens au lieu de regarder en face les problèmes relatifs au mariage,

un jeune homme au-dessus de dix-sept ans qui soit chaste, pas une jeune fille qui soit vierge. Art. cité, p. 87.

1. Cf. Kaan. *Psychopathia sexualis*, cité par St. Hall, I, 466.

2. Cf. Legouvé. *Les Hérédités* dans les *Pères et les enfants au XIXe siècle.*

à l'amour, à la génération, à la naissance, se contentent de passer d'un silence contraint aux plus folles moqueries[1]. Elisabeth Blackwell[2] préconise deux moyens essentiels : 1° la subordination de la physiologie du sexe à la physiologie et à l'hygiène générales ; 2° le recours exclusif à un enseignement oral sans manuel, illustré par des silhouettes schématiques et à grands traits. Mais ce dernier procédé aurait l'inconvénient, en isolant dans l'étude de la biologie cette question de toutes les autres, de la laisser dans un demi-mystère et d'accentuer aux yeux des élèves son caractère spécial. Mieux vaudrait, semble-t-il, la mettre à sa place dans les livres, sauf à la traiter en termes généraux, quoique précis et même techniques[3]. « Les phénomènes de la nature comme tels, ne sont pas inconvenants, seule une intention impure est condamnable »[4]. Des parents[5] qui verraient clair dans l'âme de leurs enfants et qui les auraient habitués à des sentiments de respect et de confiance, sauraient mieux que personne saisir le moment favorable, souvent unique, où l'initiation peut se faire avec le minimum de danger. Mais une telle intervention suppose à la fois une autorité morale que peu de pères peuvent se flatter de posséder[6] et une délicatesse de sentiment qui, bien que naturelle aux femmes, ne suffit pas toujours à assurer l'efficacité des conseils maternels[7]. Que de jeunes gens, d'ailleurs affectueux, pensent, comme saint Augustin, qu'un grand garçon ne saurait sans honte, suivre les conseils

1. Cf. E. Richmond. *Through boyhood to manhood* (1900), p. 147. Cf. aussi *Émile*, IV.

2. *Conseils aux parents sur l'éducation morale de leurs enfants au point de vue des facultés sexuelles*, p. 97.

3. Cf. Kant : « Par le silence on ne fait qu'empirer le mal... il faut parler à l'adolescent de ces sortes de choses sans détour et d'une manière claire et précise. » *Traité de pédagogie*, Ed. Thamin, p. 118 (F. Alcan.)

4. Leçon de Steinen dans l'art. de Schoen déjà cité, p. 219.

5. Cf. Wagner. *Jeunesse*, p. 354. A remarquer que l'auteur ne donne lui-même que des indications très vagues, tombant ainsi dans le travers qu'il critique.

6. Voir là-dessus E. Lyttelton. *Op. cit.*, p. 104.

7. Certains auteurs croient que la mère est mieux qualifiée que le père pour l'initiation du pubère. Voir entre autres : Jankau. *Anatomie, Physiologie und Hygiene des Geschlechtsreifen Sohnes*. München, 1894. D'autres comme Lyttelton (*op. cit.*, p. 79) font intervenir la mère avant la puberté seulement ; il semble que ce soit aussi l'avis de Rousseau.

d'une femme[1]. Mais cette indocilité ne provient-elle pas pour une part de l'impuissance de la plupart des mères à sortir du conventionnel, à tenir un langage approprié aux tentations du dehors et à la nature des questions en jeu aussi bien qu'à l'état d'âme des adolescents. Pour mener à bon terme la seconde naissance de leurs enfants, il leur faudrait une culture plus rationnelle qui leur permît de s'élever de la pudeur instinctive à un sentiment tout aussi respectable, mais plus complet et plus éclairé, où la délicatesse morale devenue plus consciente n'exclurait pas l'énergie et les lumières nécessaires à une sage direction des nouvelles tendances.

Cependant les influences féminines sont très bienfaisantes par elles-mêmes; Michelet les considère comme souveraines dans les premiers temps[2]. Or plus tard le danger diminue, le jeune homme s'attardât-il dans les plaisirs, « si vous avez obtenu qu'il y aille tard quand l'homme est déjà formé[3] ». Elles agissent avec fruit même sur les natures ingrates; par exemple, au pénitencier de Frasne-le-Château, des jeunes gens de douze à vingt ans, soumis à l'autorité exclusive des sœurs, se montrent très respectueux et vivent dans la plus stricte discipline[4]. — En général l'action exercée par l'autre sexe sur les adolescents, qu'elle vienne de la famille ou de personnes étrangères, est presque toujours salutaire pour les mœurs de la jeunesse[5]. C'est même une des raisons principales que les pédagogues américains[6] font valoir en faveur de la coéducation. « Nous avons entendu, dit M. Buisson, citer vingt fois aux États-Unis ce mot de Jean Paul : « La meilleure garantie de conduite est l'éducation commune des deux sexes; deux garçons dans une école préserveront douze filles et vice-versa, mais je ne garantis rien dans une école ou il n'y aura que des filles, encore moins dans celle où il n'y aura que des garçons »[7].

1. *Confessions*, II, 3, 3... *Qui mihi monitus muliebres videbantur quibus obtemperare erubescerem.*
2. *Ma jeunesse*, p. 162.
3. *Id.*, p. 163.
4. G.-A. Laisant. *L'éducation fondée sur les sciences*, p. 123.
5. Cf. E. Richmond. *Op. cit.* p. 119.
6. Voir en particulier St. Hall, II, 613.
7. Cité par Marro, p. 315.

De fait, l'isolement, le mystère, les obstacles produisent une curiosité insatiable, une excitation morbide bien différentes de cette familiarité naturelle d'où résulte avec une connaissance de bon aloi, l'habitude de goûter ensemble des plaisirs n'ayant rien de commun avec les relations sexuelles[1]. Aussi M. von den Steinen avait-il raison de s'écrier : « Recherchez la société des jeunes filles honnêtes, des jeunes filles de votre monde, et cela vous dégoûtera des autres »[2].

Il ne faudrait pourtant pas s'exagérer la vertu de telles fréquentations. Sans doute l'amour et la débauche vont rarement ensemble et leur antagonisme est plus qu'un thème à développements littéraires. Peut-être chez les adultes les deux termes sont-ils inconciliables, au moins dans les natures d'élite : mais si l'on songe que pendant les premières années qui suivent la puberté, il n'est guère d'excitation qui ne puisse revêtir un caractère érotique, on est fondé à se demander jusqu'à quel point la fréquentation de l'autre sexe, par suite, la multiplication des stimulants pour les sens et l'imagination pourraient contribuer à calmer l'obsession du désir. A vrai dire, il s'agit ici d'une question d'espèces et même d'individus. Comme on le verra dans le chapitre suivant, l'amour adolescent peut rester pur, même s'ennoblir parmi des dangers dont plus tard il aurait peu de chance de sortir indemne. En tout cas, une camaraderie de bon aloi peut exister aussi bien entre garçons et jeunes filles qu'entre adolescents du même sexe, à une condition pourtant : il ne faut pas que les rencontres, les occasions de se voir soient peu fréquentes et puissent être escomptées d'avance comme un événement attrayant parce qu'exceptionnel. Si elles sont journalières, elles agiront à la façon semi-consciente d'une habitude naturelle ; multiples et continues, les excitations se fondront les unes dans

1. Cf. Elis. Blackwell. *Op. cit.*, p. 117, St. Hall, II, 618 et *passim*, etc... Voici un témoignage tout récent : « Comme on a tort de redouter pour le jeune homme le contact de la jeune fille... De lui elle n'a rien à craindre. Près de cette vierge il oublie les bas plaisirs. Il en a honte et dégoût. Elle serait sa meilleure éducatrice, son ange gardien au vrai sens du mot. » P. Margueritte. *Les jours s'allongent* (*Roman et Vie*, 15 janvier 1908). Cf. dans le nº du 1er janvier, les conseils du même auteur sur l'instruction sexuelle.

2. Art. cit. p. 222.

les autres sans être remarquées ou, du moins, sans qu'aucune d'elles puisse évoquer des sensations et des désirs aussi forts et aussi clairs que si elle était isolée ou contrastait avec le cours ordinaire de la pensée. Rien de plus naturel que le respect des adolescents pour les jeunes filles, lorsqu'ils vivent en leur compagnie [1]. Par contre la « ségrégation », combinée avec les mœurs vicieuses de l'internat, fausse tellement les relations entre les deux sexes que, dans certaines villes, les établissements de jeunes filles n'osent pas envoyer leurs élèves en promenade sur les routes fréquentées par les élèves mâles, de peur qu'elles ne soient insultées. Peut-être aussi la fréquentation normale de l'autre sexe rendrait-elle plus rares les perversions sexuelles dont le vice solitaire est le cas le plus fréquent. Le plus souvent, les victimes de ce mal fuient la présence des femmes [2], peut-être en vertu d'une aversion analogue à celle qui détourne les débiles d'une alimentation tonique propre à leur rendre la santé. Aussi vaudrait-il mieux en somme risquer pour l'adolescent les dangers inhérents aux relations familières avec l'autre sexe que l'avortement trop fréquent des plus hautes virtualités physiques et mentales qu'il recèle en lui. « En tout état de cause, comme dit Rousseau, il vaut mieux commettre une faute que contracter un vice. »

A défaut des parents, les maîtres, semble-t-il, auraient qualité mieux que personne pour donner aux jeunes pubères les avertissements nécessaires. « Qu'ils se fassent violence, leur recommande M. Dumesnil à propos d'une intervention analogue. Nul ne sait le retentissement profond d'une parole adressée sincèrement à des... jeunes gens chez qui la réflexion se fait jour; elle sera peut-être décisive sur l'heure, peut-être plus tard à un moment de la vie d'où dépendra la suite. Il ne faut pas que nos enfants se plaignent de n'avoir pas été avertis [3] ». Pour donner à de tels conseils le maximum d'efficacité, il faudrait savoir parler à la fois en médecin, en moraliste et, par-dessus tout, en

1. Exemple, Michelet et Thérèse. *Op. cit.*, p. 227.
2. Sauf dans les cas pathologiques d'exhibitionnisme, etc.
3. *Pour la pédagogie*, p. 188.

homme d'esprit et de cœur. L'influence personnelle [1], le don naturel qui consiste à trouver d'instinct les mots et le ton qui conviennent, sont ici des facteurs de premier ordre que rien ne saurait remplacer. Mais tout éducateur consciencieux peut faire jouer certains ressorts de l'âme adolescente avec la quasi-certitude de produire de bons effets. A un âge où l'on rêve de faire grand en toutes choses, la perspective d'une diminution de valeur, la crainte de l'anéantissement en soi des plus précieuses facultés, agissent déjà à la façon d'un frein bien puissant. Le désir de plaire qui résulte de la sociabilité naissante combinée avec le sentiment de la vie intérieure, peut être un précieux auxiliaire si l'on parvient à persuader les élèves que certains vices risquent de se manifester sur leur physionomie par des signes propres à provoquer le dégoût. Plus efficace est peut être encore l'attente de l'amour, jointe à l'idée que la débauche solitaire risque de détruire la possibilité même des joies indéfinies qui dans l'esprit du pubère illuminent la pensée de l'avenir. La littérature et la psychologie sont ici d'un puissant secours. Lorsque l'adolescent commence à se rendre compte de l'enrichissement progressif que dans l'espèce humaine l'instinct de reproduction a dû acquérir avant de devenir le noble sentiment chanté par les poètes, lorsqu'il comprend que la vie affective réduite à la sensation brute est dégénérescence et régression, le sens de la dignité virile commence à s'éveiller en lui [2] ; à mesure que grâce aux progrès de la réflexion et des études morales, scientifiques, etc., il se précise davantage, il offre une des bases les plus solides sur lesquelles l'éducateur puisse fonder son action. Ainsi que le remarque M. Lyttelton [3], il n'est pas de garçon normal qui ne comprenne la noblesse de la fonction reproductrice et ne soit impressionné par cette idée que la vie

1. Le Rev. E. Lyttelton, directeur du Collège d'Eton, considère l'influence personnelle comme la plus efficace de toutes et il déclare qu'il est indispensable pour le pubère, pendant les deux ou trois premières années de lutte, d'avoir toute confiance en son père, ou bien en un médecin ou un professeur (*op. cit.*, p. 99 et *passim.*)

2. Cf. l'évolution des quatre groupes de qualités sexuelles d'après G. Loisel. *Rev. scient.*, 30 mai 1903.

3. *Op. cit.*, pp. 69, 90.

humaine, étant la plus parfaite de toutes les formes d'existence, crée une grave responsabilité chez ceux qui ont le devoir de la transmettre. Et comme, lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, les jeunes gens s'imaginent facilement que la tentation est irrésistible [1], que seule son absence normale rend la continence possible [2], il importe de détruire cette fausse idée à l'aide d'exemples, en tablant aussi sur le désir de pureté que nous avons vu caractériser les premières années de l'adolescence.

Par-dessus tout, il est nécessaire de fournir sans interruption à l'activité de l'adolescent, des intérêts et des occupations capables de le distraire de l'obsession sexuelle. Les exercices physiques, les jeux, les travaux manuels, les excursions où l'on collectionne des plantes, des insectes, des minéraux, etc., sont de puissants dérivatifs d'où résultent une fatigue saine pendant le jour, un sommeil plus profond pendant la nuit [3] : la diversion est d'autant plus complète qu'on sait utiliser les goûts et les aptitudes de chacun. Faut-il rappeler les pratiques hygiéniques jugées par certains auteurs (Marro, Demolins, Stanley Hall, etc.) plus moralisatrices que les meilleures paroles? L'hydrothérapie sous toutes ses formes, en particulier l'usage du tub et des bains froids, en tonifiant les muscles et calmant les nerfs, rendent les tentations moins fréquentes, la résistance plus énergique. Un régime plutôt végétal, des vêtements amples et pas trop chauds, un lit peu moelleux, où il ne soit pas permis de flâner le matin, placé dans une chambre bien aérée et pas trop isolée, sont des moyens recommandés. Marro [4] considère comme profitable la visite périodique des organes génitaux : il est certain que sur beaucoup d'adolescents, la crainte de voir leurs habitudes vicieuses décelées par l'inspection du médecin exercerait autant d'influence que la honte de l'aveu en confession chez des catholiques fervents [5]. En tout cas la moins intelligente

1. Sur la mentalité des garçons qui n'ont pas reçu les avertissements auxquels ils avaient droit, voir les éloquentes analyses de Lyttelton, pp. 52-55.

2. Cf. E. Richmond. *Op. cit.*, p. 143.

3. Cf. Edm. Demolins. *L'éducation nouvelle. L'école des Roches*, p. 66.

4. Page 314.

5. D'après Enn. Richmond (*op. cit.*, p. 152) la moitié du mal vient de ce

et la moins morale de toutes les attitudes vis-à-vis de ces questions consisterait à les résoudre par prétérition : des parents et autres éducateurs qui croiraient systématiquement devoir fermer les yeux sur le côté sexuel de la puberté ou réprimer dans les jeunes esprits toute pensée relative à cet ordre d'idées, commettraient un véritable crime contre la santé morale et physique des hommes de demain et risqueraient de leur fermer, peut-être à jamais, le sens des grands problèmes dont l'amour intégral est la clef la plus sûre[4].

L'avènement de la sexualité est le fait le plus saillant et comme le signal de l'organisation nouvelle qui va se former parmi des tiraillements de toute espèce, au prix d'une lutte incessante entre des tendances contradictoires dont chacune peut dominer à son tour et même voisiner avec les autres, dans un état d'incohérence dont s'accommode volontiers le sujet, tant qu'il n'en a pas l'idée claire, c'est-à-dire pendant des années. D'une part son attention et ses efforts sont sollicités par des facultés toutes neuves qu'il cherche à exercer dans les sens les plus opposés, poussé peut-être par le désir obscur d'expérimenter toutes les formes de la vie et de la pensée avant de se déterminer dans l'une d'elles; d'autre part les nouveaux organes et les nouvelles fonctions, au lieu de suivre un développement parallèle, progressent dans des directions divergentes avec une vitesse inégale, de sorte que pendant quelques années l'équilibre psycho-physiologique se trouve compromis assez gravement pour que cette instabilité, coïncidant avec le surmenage fréquent entre quatorze et vingt ans, risque de faciliter l'éclo-

que le coupable croit que les adultes ne se doutent pas de ses connaissances spéciales.

4. Cf. St. Hall, II, 109. Rappelons qu'au premier congrès international de Liège le Dr Blanchard a traité du besoin d'instruction concernant le sexe et que M. Hayem, secrétaire de la Ligue française pour la moralité publique, a prononcé un discours remarquable sur la pureté morale des jeunes gens. *Ped. sem.*, XII, p. 516. — Cf. aussi Faguet. « La lâcheté, — car c'est le mot, — est épouvantable, qui consiste à s'en rapporter à l'enseignement mutuel en pareille affaire, à s'en rapporter aux enfants eux-mêmes s'instruisant en se corrompant, etc. » *La Revue*, 1er août 1908, p. 300.

sion des tares héréditaires et d'affaiblir la solidité ou la valeur de la synthèse finale nécessaire à la formation du caractère adulte.

Ces vicissitudes de l'évolution adolescente vont faire l'objet des chapitres suivants.

LIVRE II

LES FACULTÉS NOUVELLES

Comme l'organisme, la conscience traverse une véritable crise pubère marquée par l'avènement des tendances qui joueront dans la vie psychique de l'adulte le rôle le plus important, si elles parviennent à se définir et à s'organiser. Beaucoup d'entre elles ne font qu'une apparition éphémère et se résorbent bientôt faute de trouver dans le milieu ou les circonstances un aliment favorable; d'autres, peu d'accord avec les traits essentiels du caractère individuel, sont éliminées par le jeu naturel des lois psychologiques; c'est pourquoi le passage de l'adolescence à la virilité implique des gains et des pertes réciproques; des gains dans la solidité de la structure physiologique et mentale, des pertes dans la richesse des tendances et des représentations, de sorte que, en général, la personnalité de l'adulte présente des formes plus arrêtées, mais beaucoup moins complexes que celle de l'adolescent : le plus souvent la *puissance* n'aboutit à l'*acte* que par le sacrifice de la spontanéité et des nombreuses virtualités dont elle était faite.

CHAPITRE PREMIER

L'AMOUR

Un fait nouveau semble dominer la crise de la puberté morale : l'adodescent devient capable d'amour; non pas du sentiment compliqué qui meut le moi tout entier vers une personne de

l'autre sexe désirée et choisie à l'exclusion de toute autre : ceci ne viendra que plus tard et peut-être jamais. Beaucoup plus vague mais tout aussi puissant est le besoin qui le pousse à sortir de lui-même, à chercher une diversion à l'inquiétude résultant de l'afflux des sensations nouvelles, à trouver un objet ou un but où puisse s'individualiser son désir de quelque chose de meilleur que lui et pourtant semblable à lui. A la différence de l'enfant, presque toujours égoïste à cause de la pauvreté de sa vie affective, le jeune pubère, à mesure que sa conscience s'enrichit d'émotions nouvelles, éprouve le besoin, pour leur donner un support, de les objectiver dans les représentations les plus diverses empruntées au monde des perceptions et plus souvent à celui des rêves. Jusque-là l'univers tout entier, en premier lieu ses parents et ses maîtres, lui semblaient n'avoir d'autre but que la satisfaction de ses besoins : volontiers il aurait considéré ses caprices comme des lois dignes de s'imposer à tout ce qui n'était pas lui. Dès le début de l'adolescence, une autre disposition apparaît qui de plus en plus se précisera dans le plein jour de la conscience, au moins pendant quelques années : le sentiment de la subordination de l'individu à l'espèce et au groupe social, du fait à l'idée, de la matière à l'esprit qui l'organise, en un mot le besoin pour le sujet de *se dépasser*, se traduit par des manifestations altruistes variées telles que le renoncement en faveur de personnes méritantes ou non, la passion pour les nobles causes, l'enthousiasme pour les grands hommes, les privations secrètes ou avouées portant sur la nourriture, le vêtement, les distractions, quand il s'agit de rendre service ou de faire plaisir à autrui. Et cependant, à cause de la cœnesthésie plus consciente et plus douloureuse, à cause des nouveaux désirs impérieux jusqu'à l'obsession, le sentiment de la personnalité s'exagère au point que le sujet parvient rarement à s'échapper à lui-même et à retrouver les joies simples et complètes de jadis. Aussi est-il presque mûr pour les doctrines individualistes : de seize à vingt ans, il n'est pas nécessaire de bien comprendre les idées de Stirner, de Nietzsche ou de M. Barrès pour les adopter avec enthousiasme. Mais loin qu'il y ait contradiction entre ces deux aspects de la sensibilité juvénile, ils s'harmonisent dans la for-

mation d'un des traits les plus précieux qui contribuent à dessiner le caractère adolescent : le besoin de se sentir riche et fort pour pouvoir donner et produire beaucoup. Pourtant, dans bien des cas l'égoïsme de l'enfance semble s'exaspérer, en particulier chez les sujets d'une imagination paresseuse ou d'une faible vitalité, ou parfois encore chez ceux qui vivent dans un milieu familial trop préoccupé des questions d'intérêt. Le rétrécissement du moi combiné avec une conscience plus vive des états intérieurs peut donner lieu à un misonéisme précoce qui contraste singulièrement avec la mentalité habituelle du pubère, presque toujours tendue vers l'avenir. Pour les mêmes motifs, certaines formes de l'égoïsme adulte, telles que l'avarice, l'esprit de caste, prennent souvent naissance à ce moment. Mais, ce qui montre à quel point l'adolescence est l'âge par excellence du désintéressement, c'est la facilité avec laquelle les individus les plus étriqués se laissent entraîner par les circonstances à des actes de générosité les plus contraires à leurs habitudes. D'autre part, dans les riches natures, la puberté morale ne va pas sans des accès intermittents d'égoïsme au cours desquels le jeune homme affecte un cynisme inattendu, l'indifférence la plus complète aux sentiments d'autrui. Les contrastes de ce genre sont si fréquents pendant le passage de l'enfance à la virilité qu'ils nous apparaîtront comme un des traits caractéristiques de l'adolescence. Il semble que les nouvelles tendances ne puissent être mises en valeur ou même en lumière sans l'opposition tantôt successive et tantôt simultanée des tendances antagonistes.

I

Rousseau fait remarquer avec raison que « le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié ». Mais il faudrait ajouter qu'une telle amitié ressemble souvent à l'amour. Les camaraderies enfantines, sauf de précoces exceptions, se nouent et se dénouent au hasard des fréquentations, sans presque jamais laisser de trace durable dans la vie. Par contre, chacun sait que les vraies

amitiés de collège sont si tenaces qu'elles résistent à la plupar des causes de destruction, aux différences de goûts, d'intérêts, d'idées, de situation, même à la séparation la plus prolongée, et si intimes qu'elles font presque tomber les barrières qui isolent une conscience des autres : or, elles datent en général de l'adolescence. De quatorze à dix-huit ans en moyenne, l'affinité élective qui porte deux garçons l'un vers l'autre est un sentiment si riche dans son imprécision, si vivement senti dans sa fraîche nouveauté, qu'il n'est pas de tendance qui n'en reçoive une satisfaction au moins partielle, et que par comparaison les autres émotions en apparaîtront plus tard comme décolorées. Les documents abondent à cet égard : sans remonter aux cas si connus de l'antiquité classique, je me borne à signaler quelques faits parmi les plus significatifs. Écoutons d'abord saint Augustin pleurant dans ses *Confessions* [1] la mort d'un ami du même âge que lui « et conflorentem flore adolescentiæ... Dolore contenebratum est cor meum et quidquid adspiciebam mors erat. Et erat mihi patria supplicium, et paterna domus mira infelicitas ; et quidquid cum illo communicaveram, sine illo in cruciatum immanem verterat. Expetebant eum undique oculi mei et non dabatur mihi ; et oderam omnia quia non haberent eum. Nec mihi jam dicere poterant : Ecce veniet : sicut cum viveret, quando absens erat ».

Toute traduction affaiblirait la force de cette plainte. C'est sur un ton analogue que Michelet [2] parle de sa rencontre et de sa liaison avec Poinsot : « Ce n'est pas sans émotion que je reprends mon récit. Je vais parler d'une rencontre qui fut le plus grand événement de mon adolescence, » etc... On connaît l'amitié de Vigny et de Hugo, une amitié d'adolescents prompte, fervente, d'une exaltation toute romantique et qui malgré d'inévitables froissements persista vivace et tendre jusqu'à l'exil de V. Hugo [3]. Chacun trouverait dans ses souvenirs de jeunesse des

1. IV, 4, 3.
2. *Op. cit* , p, 53.
3. Voir sur ce point. : Ernest Dupuy. *La jeunesse des romantiques.* — C'est au collège ou à l'Ecole normale que Taine se lia avec Prévost-Paradol, Planat, C. de Witt, About, Sarcey, etc.

exemples du même genre. Le fait seul d'avoir vécu ensemble à cet âge crée entre condisciples une familiarité d'une douceur que plus tard on ne retrouve plus. La plasticité du caractère est telle à ce moment qu'il est presque impossible qu'un régime et une éducation identiques ne créent dans les âmes les plus différentes des parties communes, une sorte de parenté morale dont la formation devient déjà très difficile aux environs de la vingtième année, témoin les nombreux étudiants qui suivent les mêmes cours, prennent ensemble leurs repas, font partie de la même association, sans que la vie universitaire, même les folies commises ensemble, suffisent à nouer entre eux un lien d'une solidité durable. Mais est-il juste de laisser le nom d'amitié aux relations affectueuses entre adolescents ? A sa naissance la sympathie juvénile, quel qu'en soit l'objet, présente confusément mélangés quelques-uns des caractères des divers sentiments qui se différencient les uns des autres au cours de l'évolution affective, à moins qu'ils ne s'atrophient faute de trouver l'aliment nécessaire à leur développement. De l'amitié elle a la confiance mutuelle, le besoin d'estime, la communion dans les idées, la poursuite en commun des fins qui font le prix de la vie ; mais elle ressemble peut-être encore plus à l'amour[1] par les tendres confidences, les accès de jalousie[2], les orages, le besoin de posséder exclusivement, les caresses sensuelles, surtout par une sorte de vague mysticisme où il faut voir une déviation inconsciente de l'instinct sexuel, encore incapable de se formuler en aspirations normales et précises[3]. Aussi dans ces liaisons les cadeaux[4]

1. M. Compayré remarque que les amitiés entre adolescents du même sexe, souvent si ardentes et si passionnées, avec leurs effusions et leurs tendresses, avec « les désirs fous de se revoir, comme disait... Emile Bary, sont comme les premières ébauches du véritable amour. » *Rev. phil.*, LXI (1906), p. 375.

2. Cf. Th. Smith. Types of adolescent affections. *Péd. sem.*, XI, p. 197.

3. Voir sur ce point les « retours » de Lancaster. — Quelques romanciers ont noté ces nuances des premiers attachements. C'est ainsi que le Jean-Christophe de R. Rolland tombe amoureux vers les 14 ans, d'abord d'un garçon de son âge, « un blondin aux joues roses et rebondies, avec une raie bien sage sur le côté de la tête et une ombre de duvet à la lèvre ». Voir aussi l'*Androgyne* de Péladan.

4. J'ai connu un gamin de 14 ans qui vola 40 francs à ses parents pour faire cadeau d'une canne-fusil à un ami du même âge.

tiennent-ils une grande place, surtout ceux qui valent comme souvenirs, et que pour ce motif on garde sur soi comme de précieux témoins. De longues lettres sont échangées que, sans les noms et l'orthographe, on pourrait croire écrites par des jeunes gens de sexe différent. Malgré les dangers que présente un tel état d'esprit, surtout dans les internats, on doit lui reconnaître certains avantages incontestables : En premier lieu, il faut y voir à la fois la manifestation peut-être la plus nette de l'altruisme naissant et un des moyens assurant la sauvegarde des tendances affectives, trop souvent compromises par la sécheresse de notre éducation; de plus, la personnalité de l'ami, à cause du travail de cristallisation qu'elle suscite, équivaut, au moins pour les délicats et les intelligents, à leur conscience morale objectivée; d'où naturellement un effort constant vers les diverses formes de la supériorité physique ou mentale.

Peut-on en dire autant des relations entre grands et petits, aussi fréquentes sinon plus qu'entre adolescents du même âge? Les quelques éducateurs qui s'en sont occupés, s'accordent en général, surtout à l'étranger, à les considérer comme nuisibles. Le livre de Ennis Richmond, *Through boyhood to manhood*, représente assez exactement l'état moyen de la conscience anglaise à cet égard. L'auteur croit que ces liaisons, innocentes au début, prennent fatalement un caractère sensuel à cause de l'obsession des nouvelles tendances chez le grand et du manque de rapports intellectuels résultant de l'inégalité du développement mental[1]. Il affirme que ce « *vice* » existe jusqu'à un certain point dans toutes les écoles et qu'il ne peut en être autrement, les garçons passant ensemble les deux tiers de l'année, alors que la loi naturelle exigerait qu'une partie du temps fût consacrée à la fréquentation des jeunes personnes de l'autre sexe [2], mais il incrimine surtout l'ignorance systématique où sont laissés les intéressés : quelque violents que soient les désirs nouveaux, dit-il en substance, le sujet bien renseigné pourrait les maîtriser, comme il s'abstiendrait de boire, fût-il altéré, à une source qu'il saurait

1. Page 168.
2. Page 172.

empoisonnée [1]. D'après cet auteur, les conséquences morales et sociales de cet état de choses seraient déplorables, d'autant que le mal échappe aux parents et aux maîtres : « les garçons sentent qu'ils ont parmi eux une hideuse chose dont personne ne connaît l'existence », et dont ils n'oseraient parler à ceux dont ils reçoivent les directions ; ainsi la loyauté serait encore plus compromise que les mœurs.

Il y a là une exagération visible. D'abord en France, sauf peut-être dans les établissements congréganistes où sur ce point une sorte de tradition semble se perpétuer parmi les élèves, les amitiés de ce genre ne sont pas aussi fréquentes qu'entre adolescents du même âge : sans doute, là où elles existent, la difficulté de communier dans la poursuite d'un même idéal impersonnel, l'aspect encore asexué du plus jeune, la câlinerie habituelle aux enfants, rendent la sauvegarde intérieure moins sûre, la tentation plus vive et la déviation des instincts naissants plus facile [2]. Pourtant, si par ailleurs les intéressés ne sont pas sujets à caution et vivent dans un millieu sain, surtout si l'éducation sexuelle du plus grand a été raisonnablement conduite, les mêmes bons effets dont il a été question plus haut auront des chances de se produire, avec cette nuance qu'à la communauté d'idées et de goûts se substituent des sentiments de sollicitude d'une part, de déférence d'autre part, qui rappellent le lien unissant entre eux un jeune garçon et son frère aîné ou parfois un enfant et son père peu âgé, quand celui-ci a su garder l'adolescence du cœur. Je choisis, parmi des documents assez nombreux justifiant cette manière de voir, deux pièces significatives. La première est extraite du journal d'un jeune homme de dix-sept ans, élève de philosophie chez les Jésuites, l'autre d'une lettre écrite par un garçon de quatorze ans, élève de seconde dans un lycée, à deux étudiants qui, les années précédentes élèves dans le même éta-

1. Page 173.

2. Cf. Ferri-Pisani. *Les pervertis*, p. 158. — « ... l'année dernière j'étais admissible à l'Ecole normale... Eh bien ! je me suis fait volontairement coller à l'oral pour rester au lycée avec l'autre... ; torturée dans une pareille boîte, une mentalité comme la mienne qui veut de l'affection, s'attache à quelque gosse ; puis ça devient de la passion, du vice qu'on garde toute sa vie. »

blissement, l'avaient admis au « charme » de leur amitié. Ces deux exemples ont été pris à dessein dans des milieux très différents. Je retranche les passages inutiles ou insignifiants.

I

Retraite de 1896. — Impressions. — 2 heures 30 du soir.

De tous ces dieux dont le Père a parlé, auquel ai-je sacrifié ?... Est-ce au dieu de l'*Idéal* ?... J'entretiens des liaisons très étroites avec le petit L...

... Le Père a blâmé les jeunes gens qui se laissent abâtardir par une espèce de *passion* pour des enfants aimables et gentils. Ils soupirent sans cesse ; sans cesse ils pensent à leur petit *Zéphir* ; ils écrivent des billets tendres et langoureux ; leur plus grand bonheur est d'embrasser l'objet de leur *tendresse*. Puis-je distinguer ces divers caractères dans mes relations avec L...[1] ? Sans doute, toutes les fois que je l'embrasse, j'éprouve un *assez grand plaisir* ; mais il faut convenir que je ne prends pas tout à fait l'initiative : l'enfant me provoque plutôt par ses caresses que je ne cherche à les attirer... Je ne lui ai jamais écrit le moindre billet fade et douceureux : nos conversations lui ont donné plutôt à comprendre que je n'avais d'autre but dans mes rapports avec lui que de lui donner de bons conseils et de travailler à son instruction, surtout au maintien de sa piété et de son innocence, ce qui est vrai ; notre correspondance et ma conduite durant mon séjour dans sa famille en font foi... J'aimais à me figurer que toutes les vertus embellissaient celui que j'appelais mon ami... je trouvais un plaisir indicible à faire des sacrifices, à me dévouer pour lui... Pendant les vacances, correspondance suivie. Je reçois successivement deux invitations de sa famille... et je me décide à passer trois jours à V... Mais L... ne trouve pas cela suffisant ; il me presse, il pleure et enfin c'est douze jours que je reste avec lui. C'est surtout pendant ces douze jours que, s'il y avait eu quelque danger pour moi, j'aurais succombé. L'enfant me conduisait le soir dans ma chambre, le matin il venait me chercher et tant avant le coucher qu'après le lever, il m'accablait de caresses et de baisers, copieusement rendus il est vrai. Pendant la journée, il s'asseyait sur mes genoux, se jetait à mon cou, et tout cela devant ses parents... Pour rien au monde, je ne voudrais prendre la moindre part... à la dégradation d'un petit être que je me suis toujours plu à me représenter comme la personnification de la naïveté, de l'innocence et de la poésie, etc.

1. 12 ans.

II

Mes chers amis,

... Il me semble que ma lettre vous fera l'effet de quelque chose de fané, de flétri alors que, malgré votre éloignement qui m'attriste, je sens sourdre en mon cœur une petite joie douce venue je ne sais d'où... Je suis incapable d'aligner sur le papier une faible partie de tout ce que je pense, de tout ce que je ressens à votre sujet : ne vous moquez que modérément de moi et n'épluchez pas ma lettre, elle tomberait en poussière comme un pétale défunt...

J'étais bien triste quand je suis parti... Je restais dans l'encadrement de la portière tandis que vous souriiez sur le quai. Après je vous ai vus disparaître et les arbres qui fuyaient, les poteaux télégraphiques me paraissaient tristes, même le soleil. Pensez un peu à moi qui suis seul loin de vous et qui pense à vous. Je suis un pauvre enfant que vous avez trouvé au bord de la route. Vous m'avez relevé, je vous ai suivis, je vous ai aimés. G... m'a appris à faire des vers, A... la douceur d'une amitié (*Ici une déchirure du papier*)... Je me suis confié à vous... Peut-être serons-nous pendant bien longtemps séparés. Et puis cette différence d'âge qui effraye tant les parents, nous empêche de vivre ensemble... Plus tard, quand on est devenu des hommes, les amitiés nouées dès l'enfance sont plus fortes que jamais, mais elles ont perdu presque tout le charme des petites amitiés douces et sincères entre grands et petits. Je ne voudrais pas vous embêter avec ces idées noires..., mais c'est seulement pour vous faire comprendre que nous devons profiter des rares instants où nous pourrons être ensemble réunis. Amusez-vous bien et ne m'oubliez pas... Si G... voulait, je lui serais bien obligé de me corriger quelques vers du cahier... Je redoute vos railleries. Mes armes sont bien faibles pour m'en défendre... Je vous embrasse bien sincèrement, mais un peu timidement cependant. Je supplie G... de ne plus me faire rougir; car cela m'est très facile...

On comprend pourquoi toute sensualité est absente du second document, tandis que l'idée de la chute possible, bien qu'écartée avec horreur, persiste en sourdine dans le premier. Là est le danger : si la fréquentation entre les deux amis devenait exclusive et prolongée, le vertige moral résultant de la hantise des mêmes représentations ne tarderait pas à produire son effet. Mais le plus souvent la rareté ou le peu de durée des moments passés ensemble, la réduction des désirs anormaux par l'in-

fluence de la famille, le grand air de la vie sociale empêchent ces liaisons de se pervertir : bien plus, les cas ne sont pas rares où le grand use de son influence pour guérir le petit ami de mauvaises habitudes contractées avant l'heure.

En somme, la valeur morale des amitiés adolescentes est subordonnée à celle des individus et du millieu. Mais on ne saurait trop insister sur leur importance psychologique. Elles fournissent dans l'état actuel du régime scolaire le moyen le plus sûr d'observer l'éveil des sentiments propres à l'espèce humaine et de prévoir chez les différents sujets le degré d'altruisme dont ils sont capables. Si nous laissons de côté les cas d'évolution rapide ou capricieuse se produisant encore entre vingt et trente ans, ces changements brusques que les pédagogues américains se plaisent à décrire sous le nom de conversion [1], il reste qu'un garçon incapable d'amitié pendant les quelques années qui suivent l'avènement de la puberté a peu de chances de s'oublier jamais pour quelqu'une des fins désintéressées qui sont le privilège de la conscience humaine.

II

Si la coéducation devenait la règle générale, les données du problème étant autres, peut-être faudrait-il en tirer une autre solution : *a priori* il semblerait que dans ce cas les amourettes entre adolescents de sexe différent fussent la règle générale, et il n'est pas douteux que le danger qui en résulterait pour les élèves, n'apparaisse à beaucoup de bons esprits comme le principal obstacle s'opposant à l'institution d'un tel régime. Or, dans les pays où il est en vigueur, les faits ne justifient nullement des craintes de ce genre. Aux États-Unis, par exemple, la coéducation n'est pas seulement une institution d'État et la règle officielle des écoles publiques, mais adoptée par l'opinion, elle est d'un usage général dans les écoles de toute catégorie et de toute confession, sauf dans celles qui dépendent de l'Église romaine,

1. Voir plus loin p. 251.

et encore M. Compayré [1], à qui j'emprunte ces détails, cite-t-il comme exception l'école de la sœur Clodulpha dans l'Académie de Lourdes (Wisconsin) [2]. A bien des égards, les avantages de l'éducation mixte sont remarquables : d'une manière générale, la compagnie ou même le voisinage des jeunes filles rendent les jeunes gens plus sérieux, meilleurs de manières et de moralité et, sous tous les rapports, plus civilisés que sous le régime monastique [3]. L'imagination et la sentimentalité sont plus normales, chaque sexe s'affirmant d'instinct par ses qualités propres [4]. Diverses tentatives faites en Angleterre ont donné lieu à des remarques analogues [5]. Mais quoique les « essayistes » anglais croient la coéducation avantageuse surtout au début de l'adolescence, il semble bien pourtant, qu'à ce moment, elle n'aille pas sans inconvénients [6]. Sans doute, on peut constater pendant quelque temps chez les garçons une excitation générale au jeu et au travail résultant de la présence de l'autre sexe, surtout si celui-ci est spectateur et non partenaire [7] ; mais l'effort pour produire la meilleure impression possible ne tarde pas à faire place à un laisser aller mutuel. Les camaraderies qui s'établissent ont rarement cette nuance mystique où se com-

1. *L'enseignement secondaire aux États-Unis*, 1896, p. 157.

2. D'après Ch.-V. Langlois (*Questions d'histoire et d'enseign.*, *nouvelle série*, 1906), 93 p. 100 de la population scolaire totale vit sous le régime de la coéducation et 7 p. 100 seulement sous le régime de la ségrégation dans des écoles à l'européenne, p. 209. — D'après Andr. S. Draper (*La coéducation aux États-Unis*, *Educational Review*, 1903) les écoles *secondaires* américaines sont mixtes dans 616 villes sur 628 ; sur 167 « colleges », 137 sont réservés aux hommes, 132 aux femmes et 336 sont mixtes. — Voir surtout l'art. de M. Langlois dans l'ouvrage déjà cité.

3. D'après St. Hall, II, 613.

4. *Id.*, 616.

5. Voir sur ce point *Coeducation, a series of essays by various authors*, publié par Alice Woods, Londres, 1903.

6. Aussi semble-t-elle perdre du terrain même en Amérique. — M. Compayré, tout en reconnaissant les avantages de la coéducation, craint que « dans ce contact quotidien et incessant des deux sexes l'un ou l'autre ne soit trop attiré dans la sphère de l'autre, que les jeunes filles, prenant des allures garçonnières, ne se virilisent trop, ou que par contre les jeunes hommes ne se laissent amollir et efféminer. » *Rev. phil.*, LXI, 1906, pp. 582 sqq.

7. D'après St. Hall, II, 621. Et encore les néo-pubères n'admettent-ils pas volontiers les jeunes filles dans leurs sociétés, — qui, spontanément organisées, expriment bien leur état d'esprit. *Id.*, 427.

plaît la sensibilité naissante, et deviennent parfois une source de désenchantements. L'adolescent d'habitude pense peu au mariage, mais davantage quand il fréquente les jeunes filles. Or, si par l'accoutumance et par une familiarité rendant difficile une cristallisation ultérieure, il devient moins sensible à leur influence, il risque d'être immunisé quand son heure viendra, et de se faire célibataire avant la lettre[1]. Théodate L. Smith[2] déclare que parmi les nombreuses liaisons formées dans une High School pendant une période de quatre années, deux seulement aboutirent au mariage, et encore l'une d'elles finit-elle par le divorce. Il n'en est pas de même quand les liens de sympathie se nouent à l'Université ou même au « College » entre étudiants et étudiantes qui se connaissent pendant de longues années et peuvent de la sorte s'apprécier exactement : Des statistiques établies par certaines Universités ont révélé que la presque totalité des mariages ainsi contractés avaient été heureux, qu'il en était résulté de forts bons ménages et des familles très unies[3].

Ainsi, le début et la fin de l'adolescence différeraient à la fois par l'objet et la qualité propre du sentiment affectueux. Dès la puberté, garçons et filles deviennent plus circonspects, ils tendent d'instinct à s'écarter les uns des autres, chaque sexe s'affirmant par ses qualités propres jusqu'au moment où les fonctions nouvelles auront acquis leur maturité. Dans l'ordre affectif, le plus voisin pourtant des processus organiques, l'évolution mentale semble devancer l'évolution physiologique, puisque l'amour précède la sexualité et que le sujet est capable d'en ressentir toutes les émotions bien avant de les systématiser en vue de la fin qui lui apparaîtra plus tard comme leur explication et leur raison d'être. Aussi les amitiés amoureuses entre adolescents du même sexe ont-elles la même fréquence en Amérique qu'en Europe, comme l'atteste entre autres documents l'enquête faite par Théodate L. Smith auprès divers correspondants. Des

1. *Id.*, 626.

2. Types of adolescent affections. *Péd. sem.*, XI, p. 184.

3. David Starr Jordan. L'enseignement supérieur des femmes aux États Unis. *Rev. scient.*, 31 janvier 1903

cas énumérés je détache le suivant[1] : ... « 14 et 17 ans : deux beaux garçons unis par une affection nettement amoureuse et manifestée avec franchise quoique sans ostentation. Le plus jeune était supérieur par l'intelligence, mais plein de jovialité et de malice ; l'aîné, plus lent mais d'une valeur solide, était une sorte de balancier pour le plus jeune. Ce sont maintenant des hommes et leur amitié continue. Le plus jeune est marié[2]. »

La progression normale des amours adolescents semble être la suivante : Besoin d'aimer[3], — penchant vers l'autre sexe, — vers une personne de l'autre sexe[4].

III

Deux faits d'observation courante confirment cette manière de voir : Les néo-adolescents que les circonstances font vivre dans la familiarité d'une jeune fille de leur âge n'ont le plus souvent aucune peine à limiter leur affection aux douceurs d'une chaste amitié ; d'autre part, quand ils se croient amoureux tout de bon, c'est presque toujours d'un personnage fictif ou qui, même réel, cesse de l'être dans leur pensée. Et d'abord, comme dit Michelet parlant de son amitié avec Thérèse, « l'amour, qui n'est pas une chasse au plaisir, sera toujours retardé dans son orage par le respect d'une âme chaste qui s'ignore et se fie. Il n'y avait d'ailleurs aucun mérite à ma vertu ; elle portait en elle une volupté bien douce ! Plus tard, j'ai connu le bonheur. Eh bien, je le jure, j'en aurais volontiers sacrifié la moitié pour retrouver le frémissement délicieux de la première attente, à vingt ans, dans l'ignorance de ce qu'elle peut donner »[5]. Cet

1. *Op. cit.*, p. 197.

2. Cf. l'enquête de Lancaster.

3. Cf. le nondum amabam et amare amabam de saint Augustin. *Op. cit.*, III, I, 1.

4. Des trois phases que d'après J. Roux (*Psychologie de l'Instinct sexuel*) traverse l'évolution de l'instinct sexuel, attrait physique, formation de l'idéal, sa réalisation dans un objet défini, la seconde semble chez l'adolescent être pour le moins contemporaine de la première et la précéder dans bien des cas.

5. *Op. cit.*, p. 230.

âge, quand il s'agit de Michelet resté adolescent toute sa vie par certains côtés de sa nature, ne présente aucune invraisemblance. Beaucoup de grands enfants mêlent au sérieux des nouveaux sentiments la puérilité des manifestations prépubères : combien trouveraient « délicieux » de partager avec leur amie les friandises les plus ordinaires : « Si peut suffit au premier bonheur »[1]. Et, chose remarquable, lorsque les nouveaux désirs sensuels se précisent dans un objet déterminé, il arrive souvent que la personne désirée est autre, même par les traits, l'âge et le caractère, que la personne aimée. L'antagonisme dans une même âme de Déidamia et de Belcolor[2] n'appartient pas seulement au domaine de la poésie ; sous des formes moins arrêtées on en trouve l'équivalent dans l'expérience juvénile. C'est ainsi que dans *Der grüne Heinrich*, G. Keller, écrivant une sorte d'autobiographie, celle d'ailleurs d'un enfant très normal, remarque qu'adolescent il éprouva deux amours indépendants l'un de l'autre, l'un très pur pour une innocente fillette, l'autre pour une superbe jeune femme plus âgée que lui et qui, quoique pure, lui semblait personnifier la sensualité.

Bien plus, les deux tendances peuvent se nuire réciproquement au point que l'une tend à supprimer l'autre. A la différence de ce qui se produit entre amis, les privautés, les caresses, les échanges de lettres et de souvenirs laissent en général une impression plutôt pénible : c'est une des conclusions tirées par Th-L. Smith[3] de son enquête. D'instinct le sujet évite tout ce qui pourrait avant l'heure déterminer et limiter sa vie affective. Il semble se douter qu'une expérience sexuelle trop précoce nuirait à l'enrichissement ultérieur de sa sensibilité, en arrêtant ou ralentissant le travail intérieur nécessaire pour transformer en sentiment humain l'émotion animale. Aussi les désirs juvéniles vont-ils d'abord à des objets irréels, en tout cas inactuels. Rares sont les amitiés d'enfance qui se changent en amour[4] ; par contre, on compterait à peine les individus qui, de quatorze

1. *Id.*, p. 227.
2. Musset. *La coupe et les lèvres.*
3. *Op. cit.*, p. 186.
4. Un des résultats de l'enquête de Th. L. Smith. *Op. cit.* p. 186.

à vingt ans, se sont épris avec passion des créatures idéales forgées par la poésie, par l'histoire ou par eux-mêmes. A quatorze ans, Loti, malgré ses efforts, ne réussit pas à tomber amoureux de sa petite compagne de jeux, que pourtant il affectionne beaucoup, et s'éprend d' « une vision de rêve[1] » qu'il ne peut oublier : « Je l'aimais, je l'aimais tendrement ; dès que je repensais à elle, tout ce qui n'était pas elle me semblait, pour le moment, décoloré et amoindri. C'était bien l'amour, le vrai amour, avec son immense mélancolie et son immense mystère, etc. »[2] Tout le chapitre serait à citer. Moins profonde peut-être, mais plus large et plus circonstanciée est l'émotion que Chateaubriand éprouve dans des conditions analogues : « Les portraits des grandes dames du temps de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV, dont le salon était orné, m'avaient fourni d'autres traits et j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux de Vierges suspendus dans les églises... Pygmalion fut moins amoureux de sa statue... Un seul de ses regards m'eût fait voler au bout de la terre, etc. »[3]. Shakespeare n'a-t-il pas donné à Roméo une maîtresse imaginaire avant de lui faire rencontrer Juliette ?

Entre des exemples de ce genre et les cas ordinaires il y a une différence de degré, non de nature. Le plus souvent la vision idéale a son origine dans un fait d'expérience ; mais l'événement ou l'objet les plus insignifiants peuvent amorcer les réactions sentimentales où s'exprime avant tout la nature propre du sujet. J'ai connu un élève de seconde qui, devenu amoureux d'une image représentant Henriette d'Angleterre, passait de longs moments sur son Duruy à la contempler. Un des correspondants de Théodate L. Smith[4] s'éprit à quinze ans d'une jeune fille sur son portrait et la description d'un ami, au point d'y rêver pendant le jour et de s'interdire les actes qu'elle n'aimait pas. Parfois même l'auréole poétique nimbe des fronts où elle n'a que

1. *Le roman d'un enfant*, 62e éd., p. 292.

2. *Id.*, p. 298.

3. *Mémoires d'Outre-tombe*, éd. Biré, p. 150. Cf. Michelet. *Op. cit.* p. 61.

4. *Op. cit.*, p. 191.

faire. Que de jeunes gens ont cru avoir leur « Dame aux Camélias » ! Même banal et sensuel, leur attachement est rarement vulgaire : dans les pires rencontres, il conserve presque toujours une sorte de chasteté naïve à cause de la nouveauté des sens et de la fraîcheur des émotions, tant il est vrai que « l'amour est dans celui qui aime et non dans celui qu'on aime »[1].

Peut-être faut-il rattacher à ce besoin de rêve et d'adoration le goût fréquent des néo-pubères pour des femmes ou des jeunes filles plus âgées qu'eux-mêmes, tandis qu'à mesure qu'ils avancent en âge, leurs préférences vont vers des personnes de plus en plus jeunes : dans le sentiment d'un garçon de quatorze à dix-huit ans, quelque chose de filial, la déférence et la soumission habituelles aux enfants, la joie d'être guidé, l'illusion d'être « converti » ou « sauvé » se mêlent à l'attrait sexuel. Pendant quelques années encore le sujet éprouvera un charme exquis à se sentir protégé autant qu'aimé, comme si d'instinct il se rendait compte de ce qu'il y a de fragile et de provisoire dans sa virilité de fraîche date. D'ailleurs « à la première explosion des passions » se mêle toujours quelque puérilité : M. Compayré[2] cite comme exemple la déclaration de Em. Bary à une jeune fille dont il est épris : « O toi, écrit-il sur son cahier, dont le nom fait palpiter mon cœur ; chef-d'œuvre du ciel, ... entends la voix plaintive de ton Emile... » et ce long morceau aussi emphatique que sentimental se termine ainsi : « Je joue à la balle pour la première fois. Mon adresse et un trou que j'ai à ma culotte font un grand progrès... »

Mais, quel qu'en soit l'objet, l'amour sexuel risque fort à cet âge de n'avoir qu'une durée éphémère parce que les particularités de visage, d'esprit ou de manières qui l'ont éveillé ne conservent pas longtemps le même rang dans l'ordre des préférences juvéniles toujours sujettes au changement. Même ardent et sincère, il ne tarde pas à passer à l'arrière-plan de la conscience où il n'apparaît plus que comme une chimère ou un doux rêve, suivant l'expression d'un correspondant de Théodate L. Smith[3],

1. R. Rolland, *Jean-Christophe*, III, *L'adolescent*, pp. 168-173.
2. *Art. cité*, p. 365.
3. *Op. cit.*, p. 189.

qui à quinze ans était tombé amoureux d'une jeune fille de dix-sept ans.

IV

« C'est une erreur, dit M. Ribot parlant de l'émotion sexuelle, de supposer qu'elle peut être dérivée de l'émotion tendre ou que celle-ci en dérive[1] » ; et faisant siennes les idées de Spencer[2], il considère l'amour comme un sentiment très complexe résultant de l' « adjonction » à l'instinct sexuel d'impressions diverses et de sentiments élémentaires dont l'affection est le plus important ; mais l'instinct proprement dit n'en serait pas moins à la base de l'édifice, même quand celui-ci s'élève jusqu'à la pure intellectualité de l'amour platonique ou mystique. Si la psychologie de l'adolescent confirme comme normale la disjonction de la tendresse et de la sexualité, elle semble par contre poser le premier terme comme antérieur au second et montrer dans le platonisme non un « appauvrissement »[3] et comme une limitation de l'amour, mais plutôt une émotion aux formes ondoyantes, si variées que l'adjonction de l'instinct sexuel, quelque nécessaire et féconde qu'elle soit, aura pour effet, sauf chez les sensitifs, d'étouffer en germe de véritables créations affectives que seules la plasticité et la contingence des premières émotions rendaient possibles. En effet, l'amour adolescent est aussi plastique que la sympathie[4], il en est une espèce presque coextensive au genre. L'une et l'autre inclination naissent en même temps. Si le petit enfant rit et pleure en voyant rire et pleurer, c'est par l'effet d'un véritable réflexe où le plaisir et la peine ne jouent d'autre rôle que celui de traduire, après coup, un nouvel état organique. D'autre part, le garçonnet se représente difficilement les émotions d'autrui ; à plus forte raison éveillent-elles en lui peu de sentiments bienveillants. Qui n'a été frappé des rires et des moqueries dont les enfants de dix à quatorze ans

1. *Psychologie des sentiments*, p. 15.
2. Page 259.
3. Page 19.
4. Sur la plasticité de la sympathie, voir *id.*, p. 237.

accompagnent la chute d'un camarade, la souffrance d'une personne ou d'un animal, de la joie sans mélange, naïvement barbare, qu'ils témoignent, lorsqu'ils ont vaincu au jeu ou dans une rixe un adversaire dont tout à l'heure ils étaient les meilleurs compagnons : que de fois même, comme les héros d'Homère, ils insultent l'ennemi après l'avoir terrassé.

De l'adolescent, au contraire, on peut dire qu'il est une sympathie vivante, toujours en exercice. Tristes ou joyeuses, les émotions de ses semblables éveillent dans sa conscience un écho souvent amplifié et, à la différence de ce qui surviendra peut-être plus tard, il cherche non à se dérober à la souffrance étrangère devenue sienne, mais plutôt à la soulager. Mûr pour la pitié, il ne l'est pas encore pour l'envie et n'a aucune peine à se réjouir simplement et sans arrière-pensée du bonheur qu'il sent autour de lui. Le temps est venu où ses parents peuvent en lui parlant de leurs sacrifices faire appel à sa reconnaissance. D'habitude il éprouve en les quittant pour aller en pension ou pour toute autre cause un serrement de cœur, comme une crainte de ne plus les revoir inconnue jusque-là. Ignorée de l'animal et peu profonde chez l'enfant, la tendresse filiale surtout à l'égard du père devient chez le nouvel homme un des sentiments qui le tiennent le plus aux entrailles. Chateaubriand, quoique terrorisé par son père, sentait, dès qu'il en recevait la moindre marque d'affection, son cœur se fondre et ses yeux se mouiller : « Je repassais, dit-il, dans mon esprit les chagrins de mon père et il me semblait que les souffrances endurées par l'auteur de mes jours n'auraient dû tomber que sur moi »[1]. Parmi les causes qui poussent les élèves des *high schools* à interrompre leurs études, W.-F. Book[2] cite le désir de ne plus être à charge aux parents. D'autre part, l'amitié fraternelle, surtout celle qui va du frère à la sœur, diffère de la camaraderie hostile ou querelleuse des années précédentes : elle prend un caractère nouveau plus tendre et plus dévoué et offre à la générosité habituelle à

1. *Op. cit.*, p. 135 « manuscrit de 1826 ».

2. *Pédagog. seminary*, XI, p. 214. — Nos jeunes compatriotes manifestent très souvent des scrupules analogues, malgré leur fâcheuse habitude d'escompter comme dus les sacrifices de leurs auteurs.

cet âge de fréquentes occasions de se manifester. Les exemples ne sont pas rares de braves garçons renonçant par affection à leur part d'héritage ou utilisant leur maigre salaire pour venir en aide même à un frère aîné, en apparence plus avantagé.

Cependant les auteurs américains[1] s'accordent à noter comme à peu près universelle la tendance des néo-pubères à préférer la compagnie des camarades à celle des parents : ils y voient avec raison la forme la plus nette que revêtent le besoin d'autonomie et l'instinct social dès leur naissance. Bien que le goût des jeunes garçons pour la formation des groupements de toute espèce se manifeste avant la puberté, c'est entre treize et quinze ans qu'il semble atteindre son maximum d'efficacité[2]. De plus, le caractère et le but de ces associations ne sont pas les mêmes chez les adolescents que chez les enfants; tandis que ceux-ci forment, à l'insu des adultes, des bandes analogues à la horde des primitifs, sans autre lien que la loyauté envers le chef et l'engagement des associés à se protéger mutuellement, chacun d'eux travaillant d'ailleurs à une œuvre parfois illicite dont il pourra tirer un profit personnel, les pubères au contraire semblent céder à l'influence d'un instinct social qui les pousse à organiser des sociétés où l'intérêt individuel est subordonné à l'intérêt général. W. Forbush[3] pense que cette inclination agit d'une manière d'autant plus irrésistible que pour la jeune âme devenue plus aimante la famille moderne avec son fils unique ou ses deux enfants n'offre pas des objets assez nombreux où puisse à la fois s'alimenter et se dépenser la sympathie subitement éveillée, et il définit l'adolescence « *education by one's contemporaries.* »[4] Quoique la plupart de ces groupements aient pour but l'exercice d'une des formes de l'activité physique[5], beaucoup

1. Voir entre autres St. Hall, II, p. 375. — W. Forbush. *The boy problem*, p. 23, etc.

2. W. Forbush. *The social pedagogy of boyhood. Ped. sem.*, VII, p. 314. — Cf. H.-D. Sheldon. *The institutional activities of American children. Amer. Journ. of Psych.*, 1899. Sur 1034 réponses à l'enquête de Sheldon, 850 étaient d'auteurs membres de diverses sociétés.

3. *The boy problem*, p. 23.

4. Page 65.

5. W. Forbush. *The social*, etc., p. 314.

poursuivent des fins désintéressées, et, à la différence des usages en vigueur à l'âge précédent, l'influence des adultes s'exerçant dans le sens d'une humanité idéale peut devenir prépondérante[1]. A supposer même qu'il y ait quelque inconvénient à développer trop tôt les tendances humanitaires parce qu'elles peuvent nuire chez l'adolescent à des devoirs plus précis et plus limités, il n'en reste pas moins que les associations de toute espèce, en développant l'amour du groupe, contribuent pour une très grande part aux progrès de l'esprit civique.

Le besoin pour le pubère de sentir, de penser et d'agir en communion avec ceux de ses contemporains qui lui ressemblent le plus, est si fondamental qu'on en trouve un peu partout la manifestation. Sans doute l'Europe ne contient guère l'équivalent des innombrables sociétés d'écoliers qui prospèrent aux États-Unis. En particulier, il serait difficile de rencontrer chez nous des fraternités analogues à celles dont parle M. Ch.-V. Langlois[2]. Très florissantes dans les lycées et les collèges, elles sont désignées par les initiales d'une devise grecque que les « frères » s'engagent à tenir secrète. Le mouvement s'est étendu aux High Schools à telle enseigne que « les élèves mâles de Hyde Park s'indignaient en octobre 1904 qu'on essayât d'empêcher leur affiliation à *Gamma Sigma*, à *Omicron Kappa Pi* et à d'autres fraternités ». Remarquons cependant que dans nos lycées, les « corniches », les « taupes », et les « cagnes » paraissaient correspondre au même instinct de sympathie mutuelle, et il est à peu près certain que la psychologie de l'adolescence n'aurait pas fourni la raison suffisante de leur suppression. De plus il n'est pas de pays où les étudiants, du moins au début de leur vie universitaire, ne cherchent à se grouper entre eux. Quelques-unes de leurs associations ont même joué un rôle historique, telles les *Nations* au moyen âge, plus récemment, en Allemagne, les *Landsmannschaften* et les *Burschenschaften*. Dans le même pays, les *Corps* actuels, malgré leur abus de la bière et du duel, ont entre autres avantages celui d'unir leurs

1. Voir la liste des associations de jeunes gens dirigées par des adultes aïques ou religieux dans St. Hall, II, 417-428.

2. *Op. cit.*, p. 220.

membres par les liens d'une amitié aussi étroite que possible [1]. En France, bien que l'individualisme des mœurs générales porte les jeunes gens à vivre isolément, ils fournissent entre quinze et vingt ans dans les milieux ouvriers et intellectuels les cas les plus nombreux, sinon de groupements définis, du moins de fréquentation mutuelle, au point qu'un adolescent qui vit solitaire peut être considéré comme une exception.

V

L'adolescent éprouve un tel besoin de donner et de recevoir des marques d'affection que dans un milieu où elles font défaut, rien ne saurait les remplacer, tandis qu'elles lui rendent supportable une existence très pénible par ailleurs ; il se contenterait volontiers de pouvoir dire avec Rousseau [2] : « Rien de ce qui se faisait autour de moi, rien de ce qu'on me faisait faire n'était selon mon goût, mais tout était selon mon cœur. » Par là s'expliquent en grande partie le souvenir attendri que les internes des maisons religieuses emportent de leurs maîtres et l'indifférence de la plupart de nos anciens élèves vis-à-vis de leur lycée et de son personnel. Le docteur M. de Fleury raconte [3] à quel point il fut charmé, à quinze ans, de la manière chaleureuse dont il fut accueilli au collège des Jésuites de Tivoli par le préfet des études. Ce religieux, ancien commandant de dragons, termina ses instructions par ces mots : « Ce jeune homme paraît avoir une âme généreuse et le cœur bien placé : *sursum corda*, ajouta-t-il ». « Cet accueil qui différait fort des manières plus sèches que l'on affectait au lycée, me procura, dit l'auteur, tout le trouble délicieux d'une séduction. » A partir de la troisième environ, les élèves sont si sensibles aux moindres marques d'intérêt, qu'on doit se demander avec étonnement pourquoi, dans

1. Voir St. Hall, II, p. 409.
2. *Confessions*, éd. Didot, p. 56.
3 *Nos enfants au collège*, p. 112 et *passim*. — Sur le dévouement chaleureux des maîtres dans les maisons religieuses voir dans l'Enquête sur l'ens. secondaire les dépositions de MM. Mézières, p. 212, Rocafort, p. 430, etc.

l'éducation universitaire, on n'utilise pas davantage cette source précieuse d'influence. Que de fois j'ai vu de malheureux garçons qui comparaissaient pour des peccadilles devant le conseil de discipline, guetter la moindre bonne parole pour s'abandonner aux regrets et aux larmes, mais se figer dans une attitude obstinée de révolte devant l'indifférence impartiale des juges considérant la faute et le coupable comme deux entités dont la nature et les rapports étaient déterminés par les règlements scolaires. Par contre, un maître dévoué a beau être sévère ; ses reproches les plus cinglants ne feront qu'accroître l'affection et l'estime du délinquant, s'ils sont fondés sur la compréhension sympathique de sa mentalité. La mise au point même brutale des désirs et des répugnances qui le travaillent, lui cause une joie secrète et craintive, tant il aime et redoute en même temps tout examen mettant plus de clarté dans le chaos nuageux de sa vie intérieure. Prompt à déceler la bonté réelle sous les dehors les plus rudes, l'adolescent se montre touché de toute marque de bienveillance, surtout si, comme le recommande Rousseau, on sait en lui demandant quelques menus services nourrir « en lui le noble sentiment de la reconnaissance »[1]. De cette façon, on obtient d'un sujet le meilleur rendement possible avec des efforts peu pénibles, parce que accompagnés d'intérêt.

La plus importante chose qu'on puisse faire pour un garçon, remarque W. Byron Forbush[2], c'est de l'aimer ». C'est aussi le seul procédé pédagogique qui emporte avec lui sa récompense, même et peut-être surtout si on ne la cherche pas[3]. Si peu que la valeur intellectuelle ou morale du professeur s'y prête, l'élève pubère conçoit à son égard un respect plein d'affection, une admiration enthousiaste ne différant qu'en degré de celle que Renan et ses condisciples éprouvaient pour Dupanloup[4] et que

1. *Emile,* IV.

2. *The social,* etc., p. 341.

3. Cf. dans l'Enquête la déposition de M. Beck, directeur de l'Ecole alsacienne.

4. « ... il fut pour moi ce qu'il était pour tous, un principe de vie, une sorte de Dieu ». *Souv. d'enfance et de jeunesse,* p. 177. — Cf. dans les *Déracinés* de M. Barrès, le culte des élèves de philosophie pour leur professeur Bouteiller, — et plus loin leur état d'esprit après la visite à Taine.

la plupart des adolescents ressentent à l'égard de quelque personnage illustre de l'antiquité ou des temps modernes. Il n'est pas de genre de supériorité qui ne puisse susciter leur enthousiasme ; car « l'enthousiasme juvénile n'est qu'une autre forme de l'amour » et en suit toutes les vicissitudes [1]. Qu'il vaille par la parole ou par l'action, par l'intelligence ou par le cœur, tout serviteur d'une cause idéale est l'objet d'une admiration d'autant plus fervente qu'il apparaît comme plus nettement représentatif d'un des caractères de la virilité vers laquelle le néo-pubère s'efforce par d'innombrables essais. La jeunesse, dit Platon, est une ivresse spirituelle ; on pourrait ajouter que tous les vins peuvent la produire et l'entretenir, mais de préférence les plus généreux et les plus subtils. Sans doute les jeunes gens sont rares qui cherchent la sagesse avec l'empressement d'Hypocrate venant réveiller Socrate avant l'heure pour le mener chez Protagoras, ou de Théagès se fâchant contre son père Démodocus parce qu'il ne veut pas lui laisser suivre les leçons des Sophistes [2] ; mais combien par contre ressemblent à Ion dont l'enthousiasme pour Homère est à peine calmé par l'appréciation de Socrate sur la folie sacrée des poètes. J'en ai connu un qui, en rhétorique, avait le buste de Corneille sur sa table de travail et volontiers lui aurait adressé des invocations quasi-religieuses. Parfois cette adoration va aux hommes qui semblent personnifier la force brutale : Napoléon, entre autres, compte beaucoup de dévots parmi les grands élèves qui étudient son histoire, moins cependant que les personnages fictifs ou réels qui ont mis leur puissance au service de nobles causes. La chevalerie leur semble une institution merveilleuse et Don Quichotte une grande figure à peine comique. C'est le moment où les mots de justice, de liberté, d'honneur, d'art, de science commencent à prendre une signification mystérieuse, grosse de riches émotions et d'actions héroïques. Ils recouvrent des états affectifs qui, à s'achever en idées, risqueraient de perdre le vague où se complaît la sensibi-

1. C. Wagner. *Jeunesse*, 2e éd., p. 362.

2. On sait la crise qui s'opéra dans l'esprit de St. Mill, âgé de 15 ans et demi, à la lecture des ouvrages de Bentham (*Mes mémoires*, trad. Cazelles, p. 61). — Cf. Leibniz et le parc du Rosenthal.

lité des adolescents. Peu leur importe comme à Télémaque de ne point comprendre encore la profonde sagesse des discours de Minerve : ils ne laissent pas d'y goûter je ne sais quoi de pur et de sublime, leur cœur en est échauffé et la vérité leur semble reluire dans toutes les paroles capables de les enthousiasmer[1].

VI

Mais il serait imprudent de croire que cette exaltation ira longtemps aux mêmes personnes ou aux mêmes fins. Combien d'entre eux font comme Hippocrate qui ne tarde pas à revenir de ses illusions sur Protagoras ! Un obstacle inattendu, une tache découverte dans l'idole préférée ou simplement le passage de nouveaux désirs au premier plan de la conscience peuvent, du jour au lendemain, substituer l'indifférence à l'amour, le goût de la parodie burlesque à l'enthousiasme pour les héros et les idées. Parfois les deux états alternent brusquement, sans cause appréciable, et vont même jusqu'à coexister dans un état complexe dont on ne trouve l'équivalent émotif à aucun autre moment de la vie. Les oscillations entre l'amour et la haine, l'admiration et le mépris et généralement entre les formes extrêmes du sentiment sont aussi fréquentes[2] ; certains sujets après une trahison vulgaire, une déception ou un échec, tombent dans une affectation de cynisme réjouissante par sa naïveté et semblent prendre à tâche de tuer en eux le désir et la possibilité des émotions délicates où ils s'étaient complu jusque-là. Chez les meilleurs, il peut y avoir des périodes de sécheresse analogues à celles que traversent les mystiques, pendant lesquelles plus rien ne paraît désirable de ce qui sollicitait les énergies du cœur et de l'esprit : « Je me sentais tari, dit Michelet[3]. C'était une aridité sèche et triste, sans besoin de larmes, ce don du ciel que je connais aujourd'hui. » Il avait alors quatorze ans. A un âge

1. *Télémaque*, IV.

2. Cf. Aristote. *Rhét.*, II, XII... ils aiment avec excès, ils haïssent avec excès et portent tous leurs sentiments à l'extrême.

3. *Op. cit.*, p. 78.

un peu plus avancé, Gœthe crut devoir reconcer à ce qu'il avait aimé et appris jusque-là, et un jour, cédant à un grand mépris de lui-même, il brûla ses poésies, ses essais, etc [1]. On sait que Stuart Mill et bien d'autres traversèrent des crises semblables.

Les émotions familiales sont sujettes aux mêmes vicissitudes. Malgré l'affection plus vivement sentie pour les parents et le foyer, malgré un attachement si profond pour le pays natal que la plupart des cas de nostalgie, se produisent entre douze et dix-huit ans[2], la monotonie de la vie domestique ne tarde pas à fatiguer le garçon le plus aimant, surtout s'il est impressionnable, au point de lui rendre quelquefois intolérables les rapports journaliers avec les personnes de sa famille. « Cette intolérance, dit Michelet[3], se fait sentir même dans les familles les mieux équilibrées. » Mais peut-être a-t-il tort d'ajouter que « la voix des parents devient odieuse en raison du ton d'autorité qui offense le sentiment de la personnalité propre, lequel va en augmentant. » Jamais, au contraire, le père, s'il est énergique et intelligent, n'a autant de chances d'exercer une influence salutaire sur son fils, presque toujours désireux, même à son insu, de mettre de la discipline dans l'anarchie douloureuse de ses tendances et de ses idées. Néanmoins il arrive souvent aux jeunes gens les plus affectueux d'éprouver à la maison une irritation sourde qui les porte à tenir des propos désobligeants, surtout à l'égard des frères et des sœurs pourtant tendrement aimés, et à fuir la compagnie des parents. Michelet lui-même causant avec son ami Poinsot, se hâtait malgré son affection pour son père et la bonté de celui-ci, de passer dans les rues basses pour ne pas le rencontrer[4]. Dans les esprits frustes ou chez les arriérés qui, sous les traits de l'adolescence, gardent un égoïsme enfantin, celui-ci donne fréquemment aux nouveaux désirs un caractère de férocité se manifestant, en l'absence de toute contrainte, plus souvent dans la famille qu'au dehors. Les jeunes voyous qui, après

1. St. Hall, I, 583.

2. 80 p. 100 d'après Kline qui a recueilli 166 observations. *Americ. Journ. of Psych.*, octobre 1898, X, pp. 1-81.

3. *Op. cit.*, p. 58.

4. *Op. cit.*, p. 58.

avoir assiégé des parents trop faibles de perpétuelles demandes d'argent, les remercient peu après par des insultes ou des coups, ne se rencontrent pas seulement dans le peuple : j'ai connu, entre autres, le fils d'une veuve qui, chassé du lycée et entretenu par sa mère dans une pension coûteuse, reconnaissait les sacrifices de la pauvre femme par des paroles comme celles-ci : « Quand on ne peut pas donner aux enfants de quoi s'amuser, on ne les met pas au monde »[1]. Sous des formes moins grossières, la cruauté enfantine persiste dans les consciences les plus normales et, par son contraste avec la générosité habituelle aux adolescents, ne contribue pas peu à donner à la mentalité juvénile son caractère d'indécision. Prompts à collaborer aux œuvres de bienfaisance, à compatir aux souffrances même morales, les adolescents commencent à voir derrière les apparences parfois risibles la vie intérieure impuissante à trouver son expression ; ils comprennent déjà qu'on peut être différent sans être fou ou excentrique et, quoi qu'en dise M. Payot[2], ils n'ont en général aucune peine à se représenter Alceste comme un jeune homme élégant. Et cependant, par moments, leur légèreté est telle que leur pensée et leurs actes se jouent à la surface des événements au gré des fantaisies les plus capricieuses. Malheur dans ce cas à qui les étonne ou les contrarie : Leur humeur hostile les portera tantôt à persécuter un camarade comme Michelet à Charlemagne de quatorze à quinze ans, tantôt à jouer en ville des tours pendables au grand détriment des sonnettes et des enseignes[3], tantôt à infliger des tortures variées à un malheureux surveillant ou professeur qui par faiblesse ou impuissance à comprendre ses élèves se sera laissé « couler ». Le même besoin d'enfantillages explique en partie la pratique des brimades à l'égard des nouveaux venus ; combiné avec la fierté de l'âge il a donné lieu en Angleterre à l'institution du *fagging*

1. Cet état d'esprit a été noté déjà par Rousseau : « Leur imagination pleine d'un seul objet, dit-il en parlant des jeunes débauchés, se refusait à tout le reste ; ils ne connaissaient ni pitié, ni miséricorde ; ils auraient sacrifié père, mère et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. » *Emile*, IV.

2. *Op. cit.*, p. 115. J'ai rencontré des exceptions, mais peu nombreuses.

3. Cf. Musset. *Confession d'un enfant du siècle*, éd. Charpentier, p. 114.

dont on trouve l'équivalent dans les Universités allemandes. Vers dix-sept ou dix-huit ans, une sorte de morgue vaniteuse, fondée sur la croyance à une supériorité intellectuelle ou sociale souvent fictive, endurcit beaucoup de fils de famille à l'égard des souffrances dont ils se supposent naturellement exempts[1]. Et si l'oisiveté s'en mêle, aidée surtout par l'influence d'une certaine littérature, un sens mystique s'attachera à l'idée de destruction, le sujet posera au « René » et se plaira à jouer le rôle de la fatalité vis-à-vis de ses victimes surtout si celles-ci ont pour lui une véritable affection. Musset « obéissait, dit G. Sand, à cet inexorable besoin que certains adolescents éprouvent de tuer ou de détruire ce qui leur plaît jusqu'à la passion »[2]. Faut-il attribuer ces faits au besoin de s'affirmer et de se reprendre ou plutôt de savourer dans toute leur intensité des émotions contradictoires en les renforçant par leur opposition mutuelle ? « C'est le propre de la vie affective, affirme Hofding[3], de se mouvoir au sein des contraires. » Elle s'évanouirait dans l'inconscient sans la lutte intestine « des états qui réciproquement s'entravent, s'excluent, se détruisent »[4]. Dès lors l'humeur inconstante qu'Aristote reprochait déjà aux adolescents, devient une nécessité de leur évolution sentimentale. Sans doute ils sont changeants et volages dans leurs désirs qui sont aussi éphémères que véhéments ; leurs aspirations sont vives sans être permanentes « comme les accès de faim et de soif d'un homme malade »[5].

Mais le malade, dans l'espèce, serait le garçon qui, éprouvant peu ou point de désirs, serait incapable de s'enthousiasmer tour à tour ou en même temps pour les objets les plus divers, et de

1. L'attitude des grands élèves envers leur répétiteur s'explique en partie par là, comme l'attestent les réflexions fréquentes qu'ils émettent à haute voix.

2. Cf. Compayré, art. cité p. 372. « Si quelques-uns font preuve d'une sensibilité exquise, d'autres sont durs, cruels. Et chez le même individu des sentiments contraires peuvent coexister : on voit des criminels, des meurtriers de cet âge, qui sont capables de tendresse pour leurs camarades et leurs amis : il y a comme des zones distinctes de sensibilité dans leurs âmes. »

3. *Psychologie*, p. 119.

4. Ribot. *Logique des sentiments*, p. 15 (F. Alcan).

5. Cf. St. Hall, I, 522.

passer par les alternatives de l'amour et de la haine, car à la genèse de sa personnalité il manquerait un des facteurs les plus importants. Dans les civilisations fatiguées, le cas n'est pas rare. D'une part, certains jeunes gens, comme ces « précoces vieillards » que, d'après Edm. Demolins[1], formerait le collège, ignorent les tentations sensuelles ou sentimentales qui pourraient les détourner de la culture intellectuelle ou de la préparation d'une carrière : ce sont des garçons sages et pratiques qui, plus tard, excelleront à mener leurs affaires, ou bien, si c'est la mode, à disserter avec une élégante érudition sur la justice, la science et autres fins idéales dont ils n'auront jamais senti le frisson. Il semble que chez eux la vie cérébrale soit devenue indépendante des autres fonctions physiologiques. D'autre part, il est des jeunes gens qui, incapables de s'émouvoir pour autrui ou pour les objets impersonnels, mettent à la recherche du plaisir sensuel une ardeur où il faut voir l'équivalent, dans la voie de la régression[2] du rôle que joue l'enthousiasme dans la création progressive d'une nature humaine supérieure. Les uns et les autres, malgré la diversité de leurs goûts et l'inégalité de leur valeur, se meuvent à l'aise parmi les idées et les usages conventionnels. Partisans de tous les régimes établis, ils fourniront les uns par la qualité, les autres par le nombre, un appoint précieux aux forces de conservation qui, dans l'équilibre social, contrebalancent avec un succès ininterrompu la puissance de changement propre aux réformateurs restés jeunes malgré le progrès des ans.

« La pédagogie de l'adolescent, dit E.-G. Lancaster, peut être résumée en cette maxime : *Inspire enthusiastic activity*, et il considère le type blasé avant l'âge comme justifiant de fâcheux pronostics[3]. A vrai dire, ce type comporte de rares spécimens dont l'état s'explique le plus souvent par un défaut de vitalité congénital ou par une éducation familiale très défectueuse. Le besoin d'émotions est tel dans le type moyen que si le milieu ne se prête pas à l'enthousiasme moral, il donnera lieu à des excès sexuels ou alcooliques, ou à des perversions sentimentales. Par

1. *L'éducation nouvelle*, p. 31.
2. D'après St.-Hall, *Forum*, déc. 1893, p. 440.
3. *The psych. and ped. of adolescence*, pp. 118, 127.

suite, la tâche de l'éducateur consiste moins à susciter l'intérêt juvénile qu'à lui fournir des directions et des aliments appropriés. Peut-être, là où il manque, peut-on le créer dans une certaine mesure et vaincre l'apathie du sujet en recourant aux concours sportifs et à d'autres sources d'émotion qui, même s'épuisant avec l'âge, laisseront après elles, sous forme d'habitude, une disposition à s'intéresser dont pourront profiter les fins supérieures. Mais qu'il s'agisse de susciter ou de diriger les tendances altruistes, il ne faut pas trop compter sur les moyens matériels. Comme nous allons le montrer dans le chapitre suivant, la sensibilité adolescente choisit de préférence son objet non dans le monde extérieur à la fois trop défini et trop limité, mais dans un monde imaginaire, où le donné n'étant plus emmaillotté dans un réseau de lois rigides, échappe à la contrainte physique pour fournir des thèmes ou des symboles à la fantaisie juvénile toujours sollicitée par de nouveaux désirs.

CHAPITRE II

LE RÊVE

La plupart des psychologues qui se sont occupés de l'adolescence ont remarqué qu'elle débutait le plus souvent par une rupture d'équilibre avec le milieu. Le monde des formes, des couleurs, des sons et des mouvements, même celui des saveurs cessent d'intéresser au même degré l'enfant arrivé à la période critique. Ils deviennent à la fois lointains et indifférents ou s'ils restent présents à la conscience, c'est en revêtant de nouveaux aspects ou en entrant dans un système de représentations et de tendances qui leur confère une signification différente de celle de jadis. Sauf de rares exceptions, le néo-pubère rompt avec l'enfant et n'éprouve pour ses occupations préférées qu'une aversion dédaigneuse. D'autre part son expérience juvénile, presque semblable à la *tabula rasa* des sensualistes, ne peut encore fournir les données nécessaires à la construction du monde nouveau où le sollicitent ses désirs, ses joies et ses tristesses. Faudra-t-il attendre pour donner à la vie affective un solide support de représentations que l'observation, mise au service des besoins inconnus jusque-là, ait récolté les documents destinés à servir de matériaux à la connaissance de la nature et de l'homme? Avant que ne vînt l'heure d'une telle moisson, la jeunesse serait presque passée et avec elle les désirs obsédants et confus d'où découlent comme de leur source les efforts pour créer un univers approprié à la personnalité adolescente. Mais à défaut des traits empruntés à l'expérience, le sujet aura recours à la fiction. Ne pouvant pas encore modeler ses sentiments sur le milieu, c'est le milieu que de très bonne foi et à son insu il modèle sur ses sentiments. Pendant cinq ou six ans, dans la

moyenne des cas, le rêve va se substituer à la réalité, l'imagination jouer un rôle prépondérant dans la mentalité du pubère. Je sais combien cette affirmation peut paraître risquée. L'enfance, surtout dans ses premiers ans, n'est-elle pas réputée comme étant par excellence l'âge de l'imagination ? Le petit garçon ne vit-il pas dans un monde fictif où les personnes, les lieux, les objets sont créés par lui de toutes pièces ou transformés soit à son image, soit à celle des êtres qui lui sont familiers ? Mais à mesure qu'il grandit, la nature lui semble de moins en moins peuplée de vies hostiles ou favorables à ses désirs ; la civilisation moderne, par son caractère positif et rationaliste, arrête de bonne heure l'essor de la faculté mythique, de sorte que vers douze ou treize ans la plupart des enfants ne s'intéressent plus guère aux symboles qui contredisent trop ouvertement leur conception très nette de la réalité sensorielle et des applications scientifiques. Aux contes de fées, aux légendes mythologiques ils préfèrent les fantaisies d'un J. Verne en apparence plus réalistes. Si pendant les premiers ans, les représentations imaginaires ont suffi à diriger, malgré leur subjectivité, ou n'ont pas trop contrarié les exigences de la vie enfantine, peu à peu elles font place à une conception plus objective et partant plus efficace de l'univers. L'ère de la pensée positive ne tarderait pas à s'ouvrir si la puberté ne venait replonger, parfois brusquement, l'esprit dans le courant du rêve et de la fantaisie. Comment en serait-il autrement ? Si dans l'évolution de l'individu et de l'espèce, il est de règle que toute condition nouvelle d'existence, intérieure ou extérieure, soit d'abord l'objet d'une explication fictive portant sur son origine et sa valeur, si d'autre part la puissance de l'imagination est liée en partie à la richesse et à l'intensité des états affectifs, l'adolescent doit traverser une période trouble pendant laquelle la vie sentimentale cherche à s'organiser en utilisant comme matériaux des représentations symboliques, des analogies fuyantes, toutes les combinaisons subjectives qui peuvent donner une forme provisoire au mystère insaisissable de l'âme en voie de formations. Comme dans toute construction imaginative, l'image va servir de substitut à la perception ; mais, comme la fantaisie juvénile, à la différence de ce qui se passe

chez l'enfant, s'intéresse moins aux qualités des choses qu'aux états intérieurs, en particulier aux nuances affectives exprimées ou symbolisées par les phénomènes physiques, la réduction du rêve par la réalité risque de s'opérer beaucoup plus lentement ; car les causes psychologiques sont peut-être plus difficiles à démêler que les causes physiques ; en tout cas, les illusions ayant l'homme pour objet, persistent plus longtemps que les fictions relatives à la nature, puisque le plus souvent on ne s'en défait, au prix d'un renoncement parfois douloureux, qu'en les remplaçant par des illusions contraires.

I

A priori, cette prédominance de la vie intérieure semblerait impliquer que la conscience du pubère est moins ouverte que celle de l'enfant aux impressions venant du dehors. Mais l'expérience ne confirme pas cette hypothèse, puisque dans l'ensemble les données des sens gagnent en étendue et en précision. La sensibilité olfactive progresse nettement. Marro, le seul à ma connaissance qui ait jusqu'ici poursuivi des expériences en vue d'établir un rapport entre les variations de l'odorat et les progrès de l'âge, a trouvé que la perception maxima des odeurs avait lieu entre quatorze et dix-huit ans[1] à peu près vers seize ans[2]. Chacun peut constater qu'à la différence des enfants les adolescents sont vivement affectés par les impressions olfactives les plus légères. Faut-il avec l'opinion courante rattacher ce fait à l'avènement et aux progrès de la sexualité ? L'odorat qui dans la plupart des espèces animales est le guide le plus souvent utilisé, quand l'individu cherche sa proie ou un individu de l'autre sexe, aurait gardé dans l'homme, malgré l'atrophie à laquelle l'ont condamné les sens supérieurs, comme un souvenir de son rôle ancestral. Une telle hypothèse est confirmée non seulement par la nature odorante des produits histologiques qui à partir de la puberté

1. *Op. cit.*, p. 57.
2. Page 59.

manifestent un métabolisme singulièrement accru et modifié, mais surtout par le caractère érogénique d'une foule de parfums[1], par le goût presque universel, quoique passager, que la plupart des adolescents éprouvent pour les essences et les eaux de toilette, enfin par les associations d'ordre sexuel dont les sensations olfactives sont souvent le point de départ. D'après St. Hall, les réponses qui ont été faites à ses questionnaires justifieraient les trois conclusions suivantes[2] : 1° Le parfum des fleurs serait à ce moment-là la clef d'un monde nouveau et la source d'un plaisir exquis comparable à l'émotion esthétique. 2° Tout arome devient intéressant par lui-même ; goûts et répugnances, acuité et obtusion ne varient jamais autant d'un individu à un autre. Des associations, le plus souvent subconscientes, groupent autour d'une sensation olfactive les images, les idées, les émotions les plus diverses. (J'ai pu remarquer moi-même que des poèmes comme le *Flacon*, de Baudelaire, étaient pleinement goûtés par certains sujets de dix-sept à dix-huit ans et préférés par eux à des morceaux en apparence plus accessibles). 3° Beaucoup d'affinités étroites et d'aversions insurmontables s'expliqueraient par les exhalaisons agréables ou fétides qui se dégagent du corps.

Mais malgré la subtilité des nuances distinguées et l'étendue de la gamme parcourue par le flair adolescent, le sujet ne semble pas utiliser ces données sensorielles comme des représentations aptes à se transformer en idées générales ou à entrer dans la construction du monde extérieur. A la différence de ce qui se passe chez beaucoup d'animaux, en particulier chez le chien, les sensations olfactives ne sont guère pour l'homme, en particulier pour le pubère, que des plaisirs ou des peines, des états intérieurs qui, loin de contribuer à la réduction de la fantaisie, lui fournissent des aliments variés et surtout un principe de combinaison trop exclusivement personnel pour pouvoir aboutir jamais à une création objective.

Des conclusions analogues vont résulter de l'examen des modifications relatives aux sensations dermiques. Ici la question

1. *Id.*, 54-55.
2. II, 18.

se complique, non seulement à cause des variations respectivement indépendantes de l'élément affectif et de l'élément représentatif, mais surtout en raison de la diversité des qualités spécifiques fournies en même temps par le sens du toucher. *A priori*, il y a lieu de supposer que la sensibilité thermique, la sensibilité à la pression et la sensibilité tactile proprement dite, ne suivent pas une courbe identique dans leur développement. D'autre part, les expériences tentées jusqu'ici dans cet ordre de faits ont eu rarement pour but d'éclairer le côté génétique de la question. Voici ce qu'on peut admettre comme à peu près certain : le sujet réagit avec plus de facilité et d'énergie aux excitations qui agissent à la surface de son corps. Un léger chatouillement, surtout dans l'état de fatigue peut provoquer des mouvements convulsifs. La friction des vêtements, l'impression produite par les objets gluants, graisseux, ou trop secs ou trop mous, donnent lieu à des sensations nettement désagréables, tandis que par contre les contacts veloutés, tièdes et soyeux peuvent, même en dehors de toute représentation érotique, déterminer un état voluptueux. Fait très significatif à cet égard, le baiser ou la caresse, toujours plus ou moins conventionnels pour l'enfant, prennent pour le pubère une valeur émotive autour de laquelle gravitent d'innombrables associations, ce qui tendrait à confirmer la prédominance du rôle, même inconscient, exercé par les conditions psycho-physiologiques de l'amour. Des sympathies et des aversions soudaines suivent parfois une simple poignée de main. Tous les détails intéressant la périphérie de l'organisme acquièrent de l'intérêt. Le sens de la propreté se développe, au point que certains individus trouvent intolérables les moindres taches ou rugosités venant rompre la continuité immaculée de la peau ou du vêtement. De là la tendance presque universelle chez les adolescents à se palper, à s'excorier, à s'examiner dans toutes les glaces ou dans un miroir de poche, leur inséparable compagnon. Peut-être faut-il attribuer en partie cette curiosité de soi au retentissement dans la conscience des changements en voie de s'opérer dans le tissu cutané. En effet, l'épiderme s'épaissit, la pigmentation devient plus dense, l'humeur sébacée et la sueur aug-

mentent ; la pubescence surtout est un objet de constantes préoccupations portant le sujet à s'épiler, à surveiller les progrès de sa barbe et de sa moustache. La coquetterie, même la fatuité, bien que dues en partie au désir de plaire et de briller, traduisent d'une façon parfois amusante l'intensité de l'intérêt provoqué par ces transformations. De quinze à vingt ans, beaucoup de petits-maîtres rendraient des points à la plus frivole de leurs sœurs pour l'arrangement d'une chevelure, le choix d'une étoffe, l'appréciation d'une coupe.

D'autre part, les écarts de la température ou de la pression atmosphérique sont vivement sentis, et en général d'une façon désagréable, du moins par les sujets condamnés à une immobilité relative. Par contre, la réaction est peut-être plus rapide que chez l'enfant ; à la maison ou au lit aucun tissu n'est, suivant les saisons, assez tiède ou assez frais ; mais au dehors, surtout pendant les exercices physiques, tous les vêtements suffisent pourvu qu'ils ne soient pas ridicules, lourds ou gênants aux entournures.

Cependant les auteurs s'accordent pour affirmer comme normale dès la puberté une certaine diminution dans la *netteté* des sensations tactiles. Le sens topographique de la peau deviendrait plus obtus [1]. Les tableaux de Weber [2] indiquent pour les diverses parties du corps une différence souvent considérable entre les chiffres obtenus par des expériences esthésiométriques faites sur des adultes et sur des garçons de douze ans ; par exemple, tandis que pour ceux-ci un écartement de $6^{mm},8$ et de $31^{mm},6$ suffisent pour provoquer respectivement une double sensation sous l'extrémité du gros orteil et vers le milieu de la cuisse ou du bras, il faut $11^{mm},3$ et $67^{mm},7$ pour ceux-là. Marro a entrepris deux séries d'expériences : la première sur 10 sujets qu'il a examinés à deux reprises, en 1883 et en 1893 [3], avant et après la puberté, la seconde sur les jeunes gens de la Maison de bienfaisance de Turin. La première, comme il le dit lui-même [4], a

1. Marro, p. 49.
2. Cités par St. Hall, II, p. 3.
3. Page 51.
4. Page 52.

donné des résultats assez incertains, la seconde montre pour la sensibilité tactile explorée à la pulpe de l'index une progression continue jusqu'à treize ans et, à partir de ce moment, une tendance irrégulière mais évidente à la régression. Voici les moyennes obtenues :

Age	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19 ans.
Index droit .	1,56	1,84	1,63	1,48	1,65	1,44	1,62	1,52	1,41	1,50 mm.
— gauche	1,65	1,89	1,62	1,46	1,55	1,40	1,46	1,47	1,47	2,40 —

En gros, ces résultats confirment ceux de Weber : faut-il attribuer la décroissance de la discrimination tactile, comme on le fait généralement[1], à la différence toujours plus grande entre la surface dermique en voie de croissance et le nombre à peu près constant des corpuscules du toucher. Mais une telle hypothèse est insoutenable puisqu'elle a contre elle le progrès régulier qui précède la puberté. Il y a plus : on peut constater, comme l'ont fait en Amérique Carman[2] et Gilbert[3] une diminution parallèle de la sensibilité à la douleur, en particulier à la souffrance provoquée par une forte pression. A partir de seize ans environ, les jeunes gens, surtout dans le peuple, se plaisent à soulever des poids, à jouter avec une ardeur qui peut aller jusqu'à des meurtrissures ou à l'effusion du sang, parfois à se tatouer, bref à agir d'une façon qui dénote une anesthésie relative de la surface du corps. Comment concilier de tels faits, en particulier une telle rudesse, avec la délicatesse excessive dont il a été question plus haut? Un trait commun à toutes les manifestations de la sensibilité cutanée du pubère, c'est que les sensations semblent d'autant plus nettement perçues qu'elles l'intéressent davantage, c'est-à-dire qu'elles risquent de se prolonger en émotions, d'entrer dans un système toujours changeant, mais où l'état cénesthésique et les tendances préférées jouent presque toujours un rôle prépondérant. C'est ainsi que la douleur n'est pas sentie, quand il y a un intérêt subjectif à ce qu'elle ne le soit pas. Parmi les

1. Voir St. Hall, II, p. 4.

2. Pain and strength measurements of 1507 school children... (*Mich. Am. Journ. of Psych.*, X, 398-398).

3. Researches on the mental and physical development of school children (*Studies from Yale Psych. Lab.*, t. II).

données du toucher, la conscience juvénile sélectionne d'instinct celles qui peuvent fournir une matière assimilable à la nouvelle personnalité qui s'organise ; au lieu de se borner au rôle d'un appareil enregistreur, le cerveau réagit sur le fonctionnement des organes périphériques, et comme le discernement, élément intellectuel et par suite objectif des sensations tactiles, perd une partie de sa précision, le champ sera d'autant plus libre aux combinaisons intérieures que le toucher est le réducteur par excellence dont se sert l'esprit pour distinguer le rêve de la réalité.

L'influence de la vie mentale sur les données sensibles se manifeste encore plus clairement dans le monde des saveurs. « Quoique leur finesse, dit B. Perez[1], parlant du goût et de l'odorat, indique un système nerveux délicat, ils ont moins d'influence sur l'intelligence et la sensibilité générale que celles-ci n'en ont sur eux... ; les dépravations des deux sens corrélatifs sont des symptômes graves chez les sujets normaux ou paraissant tels. » Plus ou moins vraie pour tout âge, cette remarque peut s'appliquer surtout aux années qui suivent la puberté. Pendant cette période, non seulement l'état général de la sensibilité réagit sur la qualité affective des saveurs, mais l'imitation, les idées préconçues, les appréciations fantaisistes portées sur les aliments contribuent pour une grande part à donner à ceux-ci un caractère répugnant ou agréable. Comment ne pas trouver exquise l'absinthe qu'on fait blanchir et qu'on déguste au milieu des hommes avec autant d'art qu'eux ? « La viande mi-cuite donne le ténia », aussi a-t-elle un goût bizarre ; « mais c'est à la fois un excitant et un restaurateur du système musculaire » : dès lors, on la savoure avec plaisir. Il n'est pas de régime qu'on ne puisse faire adopter et aimer par la plupart des jeunes gens si on sait les convaincre de son utilité pour une des fins qu'ils préfèrent. Des associations étranges peuvent se nouer entre les saveurs et des représentations empruntées soit aux autres sens, soit à l'imagerie mentale déjà intellectualisée, mais relatives le plus souvent à la forme, à l'odeur, à l'origine, à la fonction organique de l'aliment. Tel sujet n'aime pas les framboises

1. *Le caractère de l'enfant à l'homme*, p. 20 (F. Alcan).

parce que leur goût ressemble à l'odeur des punaises ; un autre répugne à manger des grenouilles parce qu'il se représente l'animal vert et visqueux ; un troisième abhorre le vermicelle parce qu'il lui rappelle des vers accouplés,... etc. Ces dégoûts rappellent l'aversion fréquente qu'on éprouve pour la nourriture consommée pendant l'état de maladie[1]. Par contre la vue d'une nappe blanche, des cristaux étincelants, la compagnie de personnes aimées, parfois même le simple plaisir de manger en public ou dans un lieu nouveau fournissent un merveilleux assaisonnement à la plus médiocre cuisine.

Peut-être faut-il également attribuer à une cause psychique, la curiosité, autant qu'aux exigences de la croissance, la progression remarquable dans la diversité des aliments recherchés dès le début de la puberté. La délicatesse semble venir au second plan. La volupté liée à l'exercice du goût serait d'autant mieux sentie que les saveurs s'imposeraient davantage par leurs différences et leur nouveauté. Mais après un engouement passager pour la nourriture animale, les condiments épicés ou amers, les boissons brûlantes ou glacées de tout genre, il s'opérerait vers le milieu de l'adolescence une réaction offrant comme principaux caractères, d'après Sanford Bell[2], un retour de prédilection pour le doux et l'acide, un goût nouveau pour les légumes cuits, une décroissance régulière dans le nombre des désirs et des aversions. En somme, après une période d'incoordination, un système bien équilibré de préférences s'établit à nouveau. Il serait utile de savoir si la discrimination des saveurs devient plus nette ou plus obtuse ; mais sur ce point, le manque d'expériences précises nous oblige à nous contenter de l'observation courante ou des réponses aux questionnaires. Ces deux sources d'informations semblent indiquer, surtout chez le néo-pubère, un degré de discernement inférieur à celui que l'on trouve couramment chez l'enfant, dont la sensibilité gustative se montre en général très avertie, bien que limitée à un domaine beaucoup plus restreint. L'adolescent ne sera jamais un fin dégustateur, ne serait-

1. Sanford Bell. An introductory study of the psychology of foods. *Ped. sem.*, XI, p. 87.

2. *Id.*, p. 83.

ce qu'à cause de son état d'auto-suggestion dont les effets sur le goût rappellent parfois les expériences classiques faites sur des hypnotisés.

Après ce qui précède, il semble qu'il faudrait s'attendre à une diminution dans la netteté sinon dans l'intérêt des données propres à la vue et à l'ouïe. Or, une telle inférence serait en grande partie inexacte. D'après Stanley Hall[1], l'enfant distinguerait mieux les formes faiblement éclairées, ainsi que les tonalités d'ombre et de lumière ; mais à partir de la puberté la vision centrale est favorisée par l'accroissement des mouvements réflexes de l'œil tendant à faire tomber l'image de l'objet sur la tache jaune. Cet auteur cite diverses expériences dont résulteraient les conséquences suivantes : l'évaluation musculo-visuelle de la distance atteindrait le maximum de précision vers quinze ou seize ans ; le nombre des lettres vues à la fois croîtrait jusqu'à la maturité ; la forme des objets se détacherait mieux des autres propriétés ; le poids commencerait à quatorze ans à n'être pas suggestionné par la grosseur ; les appréciations émises sur la grandeur des pièces de monnaie et des billets, d'abord variées et inférieures à la réalité, deviendraient uniformes et excessives ; les détails des personnes et des choses, leur unité plus ou moins harmonieuse donneraient lieu à des perceptions plus impersonnelles. D'autre part, le sens de la couleur se précise et s'enrichit au point que la gamme des teintes perçues peut atteindre une étendue et une variété insoupçonnées de l'enfant et oubliées par l'adulte. D'après le vocabulaire familier aux jeunes Américains, il y aurait grand progrès jusqu'à dix-sept ans dans la perception du rose, de l'orangé, surtout du violet. D'ailleurs les teintes préférées varient sans cesse ; le plus souvent, elles sont goûtées en elles-mêmes indépendamment de la forme. Celle-ci est appréciée plus tard, d'abord dans l'homme, puis dans tout être vivant et même inanimé, ainsi que dans tous les objets usuels, comme si les cônes de la rétine se développaient avant les bâtonnets.

L'ouïe comporte un progrès parallèle. D'après le docteur

1. II, p. 33 et suiv.

Reck[1], la sensibilité aux notes musicales les plus hautes atteindrait son maximum au début de l'adolescence. — A partir de seize ans environ, l'oreille semble acquérir une réceptivité nouvelle à l'égard de la cadence et du rythme, de la sonorité des mots ; la lecture d'un morceau poétique, commencée avec les yeux seuls ou à voix basse, se continue souvent sous la forme d'une déclamation où le beau diseur se laisse enchanter par la physionomie musicale des paroles, dont on ne sait si elles sont vues ou entendues, car les faits d'audition colorée semblent assez fréquents à cet âge en raison de la tonalité affective commune aux représentations les plus hétérogènes, surtout aux données de la vue et de l'ouïe. Tous les professeurs peuvent dans leur classe observer des faits analogues à celui que cite M. Clavière[2]? A la question : Comment vous représentez-vous les notions d'infini, d'éternité, de parfait ? un élève de philosophie répondit : « Tous les mots auxquels je pense ont une telle tendance à s'accompagner d'images que je me représente sous une forme concrète les idées abstraites. C'est ainsi que je me représente les notions d'infini, d'éternité et de parfait sous une certaine forme et une certaine couleur. La forme de ces images est trop vague pour que je puisse la décrire. Quant à la couleur, je la vois assez distinctement. La notion d'infini m'apparaît rouge, celle d'éternité grise, celle de parfait blanche et rouge pâle. Cela tient, il me semble, à ce que je vois les voyelles sous une certaine couleur. » Or cet élève, ajoute l'auteur, n'avait jamais entendu parler d'audition colorée.

Les inflexions de la voix humaine, douce ou sifflante, rude ou veloutée, exercent une influence plus marquée que jamais : ce serait un don précieux pour un éducateur ayant affaire à de grands élèves que de savoir nuancer le ton de ses conseils ou de ses remontrances suivant l'effet à produire.

Pas plus pour l'ouïe que pour le goût, il n'existe de tests établissant l'influence de l'âge sur l'aptitude à percevoir les sons ou les bruits séparés par de faibles intervalles.

1. Report on the examination of the ears of 440 school children. *John's Hopkins Hospital Bull.*, déc. 1900, p. 318.

2. *Année psychol.*, V, p. 168.

En somme, les sens progressent dans leur fonction affective ; encore les plaisirs et les peines liés à leur exercice sont-ils moins des états sensoriels que des émotions. Par suite, les sensations les plus utilisées sont celles qui fournissent un thème commode ou un aliment aux tendances naissantes. A cet égard les données de la vue et de l'ouïe jouissent d'un rôle privilégié, en raison de la facilité dont l'imagination dispose pour les mettre en œuvre, témoin l'usage à peu près exclusif qu'en font les beaux-arts.

Les vues précédentes sont confirmées par les conclusions que Colvin et Meyer [1] ont tirées d'observations portant sur 3.000 compositions d'adolescents et faites en vue de déterminer la prédominance de tel ou tel groupe d'images suivant l'âge. Une des premières remarques énoncées par les auteurs, c'est que les anciennes images tombent dans l'inconscient par suite de la fermentation pubère, et qu'elles sont à peu près remplacées par de nouvelles acquisitions d'un caractère différent. Seules, les représentations visuelles font exception, parce que la vue plus intellectuelle n'est pas liée par un rapport intime à la sensibilité vitale de l'enfant ni de l'adolescent. D'autre part, l'imagerie auditive baisse vers les quatorze ans, remonte de quinze à dix-huit, renforcée par le goût pour la musique et l'écho que les voix de la nature éveillent dans l'émotivité du sujet. Au contraire, l'imagination tactile très développée au début de l'adolescence, baisse d'une manière sensible et ne se relève que lentement sans jamais atteindre le niveau de l'âge précédent. Les images motrices et gustatives subissent le même sort, ainsi que les représentations pénibles, soit par suite d'une moindre sensibilité à la douleur, soit parce que le pubère affecte l'impassibilité et ne sait pas s'exprimer. Ce dernier motif expliquerait surtout que, malgré l'accroissement de l'émotivité, les images relatives à la vie organique ne jouent qu'un faible rôle dans les compositions : elles sont, malgré leur intensité, trop vagues et changeantes pour être facilement exprimables. Seule, l'imagerie olfactive progresse nettement après la puberté.

1. Imaginative elements in the writen work of school children. *Ped. sem.*, XIII, 86 sqq.

Ajoutons que sur 19 garçons de treize à vingt ans interrogés par H. L. Brittain [1], 15 avouent avoir eu des hallucinations auditives.

II

D'après ce qui précède, on s'attendrait à trouver de bonne heure chez les jeunes gens, le goût et l'intelligence des créations artistiques. De fait dans l'évolution des individus aussi bien que des peuples, l'imagination créatrice s'essaie à dépasser le donné par la transfiguration esthétique avant qu'elle ne cherche à le réduire à des formes intellectuelles vraies ou utiles. Comme le remarque Spencer dans son *Traité de l'Éducation* « l'art a précédé l'industrie, la parure a précédé le vêtement ». Les peuplades nues recherchent des verroteries, des colliers, etc., avant de songer à se garantir des intempéries [2]. A partir de treize ou quatorze ans, le souci de la beauté s'éveille ou du moins suscite un frémissement nouveau. Le néo-pubère, suivant les cas, ou bien tire vanité de sa figure ou bien éprouve de sa laideur une honte véritable qui, si quelque amourette ou quelque amitié est en jeu, peut se combiner avec une haine violente de son corps disgracié. Extrait du journal d'un garçon de quinze ans : « L... m'a dit que P... se moquait de ma tournure. Il a raison : je suis fou, avec une tête comme la mienne, de vouloir être l'intime de quelqu'un, surtout de lui... » Et plus loin : « J'ai rêvé cette nuit que ma figure se transformait en celle de P... je me suis réveillé de bonheur. Hélas ! » La beauté humaine, surtout la fraîcheur du teint, sont à cet âge les principales sources de l'émotion esthétique... Mais il en est d'autres dont beaucoup seront taries pour l'adulte : il n'est peut-être pas d'odeur, de saveur ou de contact auxquels ne conviennent dans la pensée de l'adolescent le qualificatif de beau ou de laid, à cause de leur facilité à entrer dans des combinaisons sentimentales où,

1. *A study in imagination. Ped. sem.*, XIV, p. 169.
2. Cf. Eug. Maillet. *Psychologie de l'homme et de l'enfant*, p. 74.

parmi les représentations, les couleurs et les sons ne sont pas toujours au premier plan.

D'après E.-G. Lancaster [1] l'amour de l'art commence à dix ans, s'élève jusqu'à douze et décroît après quinze. Il serait donc antérieur à l'adolescence ; mais ressenti à ce moment, il peut laisser un souvenir inoubliable : « A quinze ans, dit l'un des correspondants de W. Trettien [2], la *Madone* d'Angelo me fit éprouver l'émotion du beau à un point que rien ne m'a fait atteindre depuis. » D'après l'enquête de Lancaster, il y aurait à cet âge un sentiment soudain de beauté. Cependant deux faits sont à noter : D'une part, il ne semble pas que les progrès du sentiment esthétique soient en rapport avec ceux de la puberté. En général, les aptitudes artistiques se dévoilent de très bonne heure. Les grands musiciens ont été presque tous très précoces : Mozart se déclara à trois ans, Mendelssohn à cinq, Haydn à quatre, Hendel et Weber à douze, Schubert à onze, Cherubini à treize, etc. ; bien moins nombreux ont été ceux dont les dispositions ne s'accusèrent qu'après la puberté : Beethoven, Wagner. D'après M. Ribot, dans les arts plastiques, la vocation et l'aptitude à créer se manifestent sensiblement plus tard, en moyenne vers la quatorzième année [3]. Mais les cas qu'il cite comporteraient une moyenne inférieure : « Giotto, dix ans, Van Dyck, dix ans, Raphaël, huit ans, Michel-Ange, treize ans, A. Dürer, quinze ans, Bernini, douze ans. Rubens et Jordaens furent aussi des précoces » ; par contre on ne trouve guère de poètes avant seize ans.

D'autre part les progrès techniques seraient moins rapides que pendant la période prépubère, du moins en ce qui concerne la plupart des jeunes dessinateurs ; ceux-ci n'excellent plus autant à rendre les choses vues ou entendues [4] et risquent de tomber dans le conventionnel, à moins qu'ils n'aient une âme d'artiste, dans lequel cas il vaut mieux les laisser à leur inspiration ; après d'innombrables tentatives pour définir l'indéfi-

1. *Op. cit.*, p. 101.
2. Psychology of the langage interest of children. *Ped. sem.*, XI, p. 161.
3. *L'imagination créatrice*, p. 120 (F. Alcan).
4. Cf. St. Hall, II, p. 483.

nissable objet de leur pensée, ils se déterminent d'eux-mêmes aux précisions et aux éliminations nécessaires. J'ai connu à Toulouse quelques élèves de l'École des Beaux-Arts qui, dans leur ferveur pour les Préraphaëlites et la peinture impressionniste, ne se privaient pas de traiter de philistins ceux de leurs maîtres qui leur recommandaient l'étude de l'anatomie, l'apprentissage patient des procédés nécessaires à la reproduction exacte des formes et des couleurs.

En effet, la nature intéresse les jeunes imaginations beaucoup moins par elle-même que par les thèmes qu'elle propose à la rêverie. Tous les aspects de la terre et du ciel sont mis à contribution. On peut s'en rendre compte en lisant les copieux développements que Stanley Hall[1], utilisant ses « retours » de questionnaires, a consacrés à cette question. Parmi les traits notés, en voici quelques-uns dont j'ai pu constater la généralité par des observations personnelles : Au premier rang, comme sollicitant l'intérêt apparaissent les drames naturels où la lumière joue le rôle principal. La lutte du jour et de la nuit, le bruit, les formes et l'éclat de la flamme, la nature du « principe igné », les causes de son ardeur dévorante sont l'objet de méditations sans fin. C'est le matin et le soir, quand l'aurore et le crépuscule rendent indécise la victoire du soleil ou des ténèbres que les yeux adolescents s'émerveillent à suivre les dégradations ou les progrès de la lumière, la diversité inexprimable des nuances successives qui colorent les horizons lointains. A la différence de l'enfant épris avant tout des journées chaudes et ensoleillées, le pubère goûte davantage le printemps et l'automne, saisons de transition, et préfère aux midis éclatants, les nuits à demi obscures où il peut, grâce à l'indécision des sensations réductrices, « mener jusqu'au bout son rêve » et prendre la lune et les étoiles à témoin de ses pensées. Ces confidents célestes lui semblent exercer une influence mystérieuse sur sa destinée et à certains moments, il n'est pas loin d'entendre leur réponse, sévère, bienveillante ou ironique, suivant les cas. Ils lui apparaissent non pas, comme jadis, sous la forme

1. Pages 159-229.

de personnages bons ou méchants, capables de plaisir et de souffrance, mais plutôt comme des interprètes anonymes exprimant, en un langage souvent intelligible, l'âme mystérieuse des choses. Car tout adolescent est panthéiste à la façon de Werther[1] ou de ce pauvre Maurice de Guérin, l'auteur du *Centaure*. Ce panthéisme à la vérité n'a rien de philosophique : parfois contemporain du premier amour, il n'est que l'écho des sentiments individuels, répercuté par toutes les voix de l'Univers[2]. D'après l'enquête de E.-G. Lancaster[3], c'est à treize, quatorze et quinze ans que prédominerait le sentiment de la nature. Déjà à quatorze ans, le désir de la fusion avec le grand Tout commence à se faire jour, comme en témoigne, entre autres documents, le morceau suivant, extrait du carnet d'un lycéen de cet âge : « ... J'irai sourire dans le soleil, éclater sous le ciel bleu, briller dans la lumière. Et pourtant je pleure, je gémis, pourquoi ?... Mes talons sont durs comme les pierres de la route, mes nerfs amollis comme des tiges de genêts. Et pourtant je marche, j'avance sous le ciel fatigant, dans l'énervement du soir éteint. Et pourtant je pleure, je gémis. Pourquoi ? — Pourquoi ? répondent les bruyères sales, les genêts amollis. — Pourquoi ? réplique mon cœur qui saigne. Les heures disent de leur voix cassée : Pourquoi ? Parce que après une joie ensoleillée la nuit viendra toute voilée d'habits de deuil. Car les cloches sonneront des glas bien lourds, bien pesants, bien tristes. Car la lugubre blancheur des lis se calmera, car l'éternelle beauté des âmes se fanera, etc... » Le morceau, très long, est écrit tout entier sur ce ton, et le souci naïf de la forme littéraire n'enlève rien à la sincérité du sentiment : elle contribue plutôt, comme on le verra plus loin, à en préciser le caractère.

Cette diffusion, non plus dans les choses, mais dans l'âme des choses, semble être la marque propre des rapports de l'adolescent avec la nature. Les nuages qu'il considérait autrefois comme des palais aériens ou des fantômes capricieux, ne lui représentent plus que des lieux d'irréelle beauté, ou bien encore

1. Lettre XXI.
2. Cf. R. Rolland. *Jean-Christophe. L'adolescent*, pp. 63, 65.
3. Page 97.

un monde chaotique dont les innombrables formes, ébauchées en vain, symbolisent la fuite des joies rêvées, l'écoulement des réalités qu'on voudrait pouvoir fixer à tout jamais, mais aussi la possibilité de recommencer, malgré les déceptions, la vie et la pensée sur des thèmes nouveaux. Affecté par les variations barométriques au point que leur courbe correspond à peu près à celle de son émotivité, il aime pourtant la musique du vent lors même qu'elle produit sur lui l'effet d'une plainte venant renforcer son état d'ennui ou de dépression. En général la mer l'attire moins, sauf à partir de dix-huit ou vingt ans, quoiqu'elle sollicite son imagination à céder à la hantise des espaces lointains et indéfinis où se trouvent peut-être des pays semblables à ceux des rêves[1]. Ici, je me trouve en contradiction avec Stanley Hall qui dans deux pages presque lyriques [2] montre la jeune âme amenée, par la perception des phénomènes maritimes, à prendre conscience d'elle-même et des relations profondes qui l'unissent aux formes les plus anciennes de la vie ancestrale. Voici ce que les faits observés en dehors de toute hypothèse phylogénétique me permettent d'affirmer : Les adolescents qui ne se représentent la mer que d'après leurs lectures ou des descriptions orales éprouvent, à la voir pour la première fois, une déception dont on trouve l'écho dans leurs lettres ou leurs notes, témoin l'exemple suivant emprunté à un recueil d'impressions rédigé au jour le jour par un garçon de seize ans sous le titre : *Heures de paresse et de mélancolie.* « Soulac, lundi 27 août 188... Me voilà installé en face de la mer. Le spectacle est bien beau. Mais est-il aussi grandiose que je me l'étais imaginé ? Non, certes. Au lieu de cet océan sans bornes que je me représentais comme l'image de l'éternité, je vois une étendue d'eau considérable sans doute, mais se confondant avec l'horizon à une distance qui paraît rapprochée. Que de choses perdent ainsi à être vues de près, etc... » Quant à ceux qui ont vécu dès

1. Marx Lobsien, en réponse à cette question : Où aimeriez-vous à faire un voyage ? trouva qu'aucun trajet n'était trop long pour les adolescents. *Kind und Kunst. Pädagogische Magazin*, 1905, n° 254, p. 96. — Cf. Proal. *Le crime et le suicide passionnel*, p. 313.

2. II, pp. 196, 197.

l'enfance dans la familiarité de la mer, il semble bien que dès la puberté, ils se plaisent moins non seulement à jouer avec le flot, mais encore à se baigner, surtout si l'eau est froide. Dans une série d'instantanés pris sur la côte africaine, une seule vue représente des jeunes gens au moment de plonger, tandis que cinq tirent tout leur intérêt des ébats auxquels se livrent des enfants parmi les vagues et les rochers[1]. Même l'état d'apaisement produit par l'aspect de l'Océan et son grondement monotone, bien qu'éprouvé par beaucoup de garçons de seize à vingt ans, ne se rencontre pas chez tous et semble caractériser certaines phases de la vie adulte. Plus fréquente est la sympathie qui provoque dans les jeunes consciences des changements d'humeur analogues à ceux de la Grande Capricieuse : encore faut-il les mettre en partie sur le compte des variations barométriques.

Au contraire, la montagne n'offrira jamais autant d'intérêt. Le besoin de mouvement toujours satisfait, les horizons sans cesse renouvelés, les sites se succédant indéfiniment, offrent aux jeunes imaginations des aliments d'autant plus attrayants que le mystère des sources, des grottes, des coins inaccessibles les sollicite à une prise de possession plus intime de la nature. La diversité des terrains, les caractères et l'origine des différentes roches n'éveilleront jamais plus de curiosité ; certaines pierres par leur couleur, leur dureté ou leur éclat suggèrent des associations symboliques qui peuvent aller jusqu'à de véritables superstitions ; et dans le goût nouveau pour les bijoux, les breloques et les porte-bonheur il y a comme une survivance de la vénération des primitifs pour les fétiches et les amulettes.

Aussi les collections minéralogiques, moins intéressantes pour les enfants que les herbiers ou les collections d'insectes, deviennent-elles l'objet d'une préférence marquée. Ce n'est pas que les animaux ou les plantes, en particulier les fleurs et les arbres sollicitent moins l'attention. Les fleurs suscitent même un intérêt croissant : leur fraîcheur, leur parfum, leur coloris, l'élé-

1. Peut-être les jeunes Anglo-Saxons mêlent-ils en effet par atavisme, etc. l'idée de la mer à leurs rêves d'aventures, de sorte que les remarques ci-dessus ne leur seraient pas applicables.

gance de leurs formes, la douceur de leur contact appellent la caresse et fournissent à l'imagination un riche répertoire de termes à utiliser pour les comparaisons amoureuses ou mystiques. Le « langage des fleurs » fait les délices de la première adolescence, mais ne tarde pas à paraître d'un symbolisme bien puéril à côté de l'importance propre aux problèmes suggérés par le phénomène de la floraison : origine de la vie, ses rapports avec la beauté, signification de celle-ci et son rôle dans la nature, etc. D'autre part l'influence de la forêt n'avait pas encore été et ne sera jamais aussi angoissante, surtout lorsqu'elle se combine avec celle du vent gémissant à travers les branches. L'horreur sacrée des bois réveille la faculté mythique dans le grand enfant qui n'a aucune peine à se représenter les diverses légendes où s'est personnifiée l'âme des arbres. Celle-ci n'est-elle pas elle-même une émanation directe de la nature où les géants du monde végétal plongent leurs racines comme pour y puiser la force et y sonder le mystère [1] ? Cette sympathie produit pendant quatre ou cinq ans, une indifférence très marquée et parfois de l'aversion pour la notation sèche des caractères d'une plante, la dissection anatomique du cadavre, mais aussi une répugnance jusque-là inconnue pour la destruction inutile de la vie, même quand elle se manifeste par les formes les plus humbles. Beaucoup, comme Maxwell à seize ans [2], répugnent à cueillir une fleur ou tuer une mouche.

Pourtant les animaux, même les plus familiers, commencent à devenir étrangers et comme lointains. Des statistiques faites en Amérique [3] montrent que l'intérêt pour les chiens, les chats, etc., subit un fléchissement très net. Cette indifférence se

1. Cf. Michelet. *Ma jeunesse*, p. 249... On était en train d'abattre de grands arbres en pleine parure d'été. La chute gémissante de ces bons géants faisait mal à entendre. C'était comme une lamentation de la nature faisant écho aux plaintes de l'humanité.

2. Cf. une lettre de M. de Guérin (11 avril 1838)... « Je reviens à mes anciennes imaginations sur les choses naturelles... sorte de passion qui me donne des enthousiasmes, des pleurs, des éclats de joie et un éternel aliment de songerie... Il y a un mot qui est le dieu de mon imagination... c'est le mot de *vie*. « *Rev. des Deux Mondes*, XXII, p. 577.

3. Voir en particulier Bucke. *Cyno-psychoses*. *Ped. sem.*, déc. 1903, X, pp. 459 sqq.

comprend : les caractères inhérents à la nouvelle personnalité qui s'organise ont peu d'analogie avec les tendances propres à l'animal. A mesure que l'homme se dessine, la bête s'efface. Mais pour cette raison, il y a progrès dans l'appréciation des qualités morales, affection, fidélité, etc., et une préférence très marquée pour les animaux qui en sont pourvus. Les oiseaux, si chers aux enfants, sont à peu près délaissés, tandis que le chien passe du rang de compagnon de jeux à celui de collaborateur, presque d'ami. Le cheval n'est guère choyé qu'en raison des services qu'il rend ; le chat semble faire exception à la règle précédente, car il jouit assez souvent d'une faveur hors de proportion avec son intelligence ou son utilité. Est-ce à cause de la sensation très spéciale provoquée par le contact de sa fourrure, ou de la grâce de mouvements et d'attitudes qui en fait le plus esthétique des animaux familiers? Peut-être son regard et ses poses de sphinx exercent-ils un attrait inconscient à un âge où abondent les énigmes à déchiffrer. Mais en raison même de l'attrait exercé par l'âme animale, rien de plus rare que la curiosité anatomique avant les dix-huit ou vingt ans ; ce qui confirme la conclusion déjà annoncée : Le monde extérieur exerce sur les jeunes gens une influence affective et morale plutôt qu'intellectuelle. La plupart d'entre eux pourraient dire comme un des correspondants de Lancaster[1]. « Il have the highest ideals and purest thoughts, when I am alone in the fields, mountains, or among flowers I have cultivated. »

Mais cet idéal et ces pensées, ils seront pendant longtemps incapables de leur trouver une expression propre à les communiquer aux autres consciences. A supposer vraie la définition de l'art donnée par Bacon, *homo additus naturæ*, elle ne convient guère aux essais qu'ils imaginent. Pour eux la nature, telle qu'ils la pensent, c'est encore l'homme et l'homme lui-même est loin dans la plupart des cas d'avoir trouvé sa formule. Bien que capables d'éprouver à un très haut degré l'émotion esthétique, ils parviennent difficilement à l'analyser, à plus forte raison à la produire. Leur goût est rarement bon, faute de discernement

1. Page 99.

et de choix. Aussi y a-t-il intérêt à augmenter avant la puberté et à diminuer ensuite le nombre d'heures consacré à l'étude du dessin et de la musique, et cela que les élèves montrent ou non des dispositions; car dans le premier cas ils auront tout à gagner d'une culture générale et rien à perdre puisque les aptitudes apparaissent de bonne heure, dans le second, il serait déraisonnable de préparer à une carrière artistique des sujets non doués.

III

Mais si l'art n'offre pas pour l'éducation juvénile la valeur d'une fin, on peut par contre l'utiliser comme un des moyens des plus efficaces pour agir sur les sentiments et la moralité. L'effet peut être produit avec d'autant plus de facilité que l'adolescent, à la fois très impressionnable et peu connaisseur, se laisse toucher par les moyens d'expression les plus rudimentaires, pourvu qu'il y retrouve la note affective où il se complaît. Or, s'il prend de bonne heure l'habitude de donner aux tendances naissantes une satisfaction idéale et désintéressée, il courra moins le risque de se livrer à la recherche du plaisir égoïste et sensuel. MM. Fouillée et Maneuvrier[1] voudraient qu'on donnât aux classes, aux salles d'étude, aux lieux de réunion et de récréation un aspect agréable et artistique. Les reproductions obtenues par la photographie, le moulage, etc., sont aujourd'hui à la portée de toutes les bourses. « Platon n'a-t-il pas dit que le jeune homme ne doit être entouré que de belles choses et de belles œuvres? Il y a là une application légitime des lois de la suggestion et des lois de la sympathie... On devient semblable à l'objet de sa contemplation[2] ».

Plus profond est encore l'effet produit par la musique en raison de l'importance nouvelle que prend le rythme et du caractère presque exclusivement affectif de cet art dont le charme est d'autant mieux goûté que la conscience se vide davantage

1. V. Fouillée. *L'enseignement au point de vue national*, p. 325.
2. Cf. Ravaisson. Article *Art*, dans le *Dictionnaire de pédagogie*.

de représentations. Cette imprécision ne va pas sans danger à un âge où l'on a une tendance très marquée à se contenter en tout d'à peu près et à glisser parfois des meilleures intentions aux pires défaillances, ainsi qu'il arrive souvent lorsque la vie intérieure ne se projette pas, comme dit M. Rauh, « dans la lumière crue des images et des pensées [1] ». Déjà Aristote, dans le chapitre VI de sa *Politique* condamne en éducation la flûte, la cithare et les autres instruments qui, empêchant l'usage de la parole, font obstacle à l'instruction. Et pourtant au chapitre V[2], après avoir reconnu l'utilité de la musique pour délasser après une application soutenue, modifier l'état affectif, exercer une puissance morale, il ajoute que [3] « la jeunesse est précisément l'âge qui est propre à l'étude de cet art », que l'adolescent, qui doit devenir un homme libre, doit l'apprendre comme amateur, mais non jusqu'à la virtuosité professionnelle. On peut concilier ces affirmations contradictoires en attribuant la prépondérance à la musique vocale[4]. Non seulement la parole, évoquant des représentations définies, corrige ce que l'action exclusive du rythme et de l'harmonie pourrait avoir de dangereux, mais encore l'influence produite est plus grande, à cause des relations intimes qui unissent, surtout à cet âge, les modalités de la vie affective, au timbre, à l'intensité, à la hauteur, au tremblement ou à l'assurance, en un mot à toutes les qualités de la voix humaine. Il serait désirable qu'on mît davantage[5] à contribution les chants de Maurice Bouchor ou des compositions analogues exaltant les grands thèmes qui intéressent l'âme adolescente, amour, nature, art, famille, patrie, etc. De tels morceaux, exécutés en commun, auraient en outre l'avantage de combattre la nostalgie des internats et de développer les organes thoraciques, en donnant plus d'ampleur à la poitrine et en augmentant la quantité d'air inspiré[6], résultat d'autant plus pré-

1. *Psychol. des sentiments*, p. 84.
2. § 6.
3. § 10.
4. Cf. St. Hall, II, p. 32 ; — Marro, p. 319.
5. Cf. A. Riant. *L'hygiène et l'éducation dans les internats*, p. 241.
6. Voir St. Hall, II, p. 441.

cieux que les grands élèves restent de plus en plus longtemps courbés sur leur table de travail.

Pour les mêmes motifs et pour quelques autres, on devrait bien revenir à l'ancienne habitude de faire jouer aux élèves des pièces de théâtre à certains moments de l'année. Cette coutume était encore en honneur dans les établissements religieux, et beaucoup de pédagogues étrangers la tiennent pour excellente [1], entre autres, M. Paul Bode, directeur à Francfort du gymnase la *Klingeroberrealschule*, qui la recommande à condition que le même rôle ne soit pas toujours confié aux mêmes acteurs. Outre l'influence exercée sur la diction et le sentiment littéraire par de tels exercices, ils auraient le mérite de contribuer à la satisfaction d'un des besoins juvéniles à la fois les plus urgents et les plus méconnus, la nécessité des fêtes et des cérémonies pour intéresser les grands élèves aux fins intellectuelles, affectives et morales poursuivies par l'éducation. Lorsque Ravaisson [1] voulait que l'enfance et la jeunesse... fussent élevées avant tout *in hymnis et canticis,* il reprenait, à son compte une des idées les plus familières de la Révolution. A cette époque pas un seul projet de décret relatif à l'instruction publique qui ne contînt un article spécial pour la célébration des fêtes. Lakanal proposait d'en instituer dans les cantons, les districts, les départements,[2] etc. Il serait d'autant plus utile de renouer cette tradition que les jeunes esprits, incapables de goûter la raison toute nue, sont très accessibles à la signification des symboles et attachent beaucoup d'importance aux formules solennelles, aux rites variés, aux invocations, bref à tout l'appareil des formes imaginatives qui, d'après M. Ribot, se mêle toujours à la logique des sentiments [3]. De plus la jeunesse a droit à sa part de joie et de bonheur [4]; si on ne lui donne pas des distractions saines, elle en cherchera d'autres. Les Jansénistes eux-mêmes tâchaient

1. Eug. Maillet. *Op. cit.*, p. 454.

2. Voir Hippeau. *Education et instruction.* — Cf. A. Dumont. L'*éphébie attique*, I, p. 51. — Compayré. *Histoire des doctrines de l'éducation en France*, II, p. 307.

3. Pages 28 et *passim.*

4. Cf. Spencer. *Education*, p. 162 (F. Alcan).

d'égayer leurs élèves le plus possible[1]; quant aux Jésuites, ç'a toujours été une de leurs traditions les plus constantes en éducation. Nous avons tout à apprendre dans cet ordre d'idées : quels que soient les moyens préconisés[2], il importe qu'ils s'adressent au cœur et à l'imagination et non pas seulement aux sens : les extras dans le menu, les lampions ne suffisent pas ; autrement bienfaisantes sont les réunions familières et les solennités où le proviseur n'apparaît plus comme un règlement, le professeur comme un programme, mais tous les éducateurs comme des hommes capables de communier dans les mêmes émotions avec les hommes de demain.

Mais il est une distraction que les adolescents goûtent par-dessus toutes les autres, de même qu'il est une forme d'art à laquelle ils sont plus spécialement accessibles, je veux parler de la lecture et des œuvres littéraires, prose ou vers, qui en sont l'objet préféré. Ce goût est si général que ceux en qui il ne se manifeste pas, peuvent passer à bon droit pour dépourvus de toute espèce d'imagination, sauf peut-être de celle qui se traduit par l'arrangement ingénieux des mécanismes. Les obstacles même ne font que l'exaspérer, comme l'attestent les nombreux cas de lectures clandestines que chacun peut trouver dans ses souvenirs. On peut leur comparer les résultats de certaines enquêtes faites en Amérique, par exemple celle du docteur Chase à qui 65 p. 100 de ses correspondants déclarent avoir traversé une période de lectures secrètes, ou encore les aveux contenus dans quelques autobiographies, par exemple dans les *Confessions* de Rousseau : « Ce goût irrité par la contrainte (exercée par son maître) devint passion, bientôt fureur... Je lisais tout avec une égale avidité. Je lisais à l'établi, je lisais en allant faire mes messages, je lisais à la garde-robe et m'y oubliais des heures entières; la tête me tournait de lecture, je ne faisais plus que lire. Mon maître m'épiait, me surprenait, me battait, me prenait mes livres... Quand je n'avais plus de quoi payer la loueuse, je

1. Compayré. *Op. cit.*, I, p. 269.

2. Sur ce point voir entre autres indications celles de F. Pécaut. *Etudes sur l'éducation nationale*, p. 221 ; — Compayré. *L'enseignement secondaire aux États-Unis*, p. 180. — Mme N. de Saussure. *L'éducation progressive*, VII, 2.

lui donnais mes chemises, mes cravates, mes hardes[1] ». Entre autres personnages célèbres ayant traversé une crise analogue, Stanley Hall cite[2] Edison qui à seize ans lut 15 pieds cubes de livres disposés sur les rayons d'une bibliothèque et dit ne pas en avoir autant lu depuis. Flamsteed qui, bien que mauvais élève et de santé débile, se montra à quinze ans féru de Plutarque et de Tacite. Huxley fut plus précoce : déjà grand liseur à douze ans, il dévora deux ou trois ans plus tard la logique de Hamilton et s'intéressa vivement aux ouvrages de métaphysique. Même pour Napoléon devenu morose et sombre à l'âge de la puberté, la lecture fut une espèce de passion poussée jusqu'à la rage[3]. Walter Scott à seize ans avait dévoré plusieurs bibliothèques. Mais à quoi bon multiplier les exemples? Sur les 523 réponses reçues par Lancaster[4], 453 attestent une crise de lecture pendant l'adolescence. J'ai connu moi-même des élèves médiocres qui pendant leurs dernières années de scolarité dépensaient la plus grande partie de leur argent de poche à acheter les nouveautés, dès qu'elles paraissaient.

Les nombreuses études faites aux États-Unis[5] sur cette passion de la lecture s'accordent à la faire commencer vers les onze ou douze ans, donc, avant la puberté; mais, d'après Lancaster, elle atteindrait son maximum vers quinze ans, d'après d'autres beaucoup plus tard. Rien de plus variable que les sujets préférés : ils dépendent d'ailleurs en grande partie de l'enseignement reçu ou des livres disponibles. En général le goût pour les récits de voyages ou d'aventures qui domine à treize ans, fait place peu à peu à une préférence marquée pour les œuvres romanesques et sentimentales, pour la fiction littéraire sous toutes ses formes.

Quelques écrivains se sont compluànoter l'enthousiasme provoqué à l'époque des Humanités, par la première initiation aux plaisirs de la littérature. Ce trait se rencontre dans plusieurs

1. *Confessions*, éd. Didot, p. 19.
2. I, pp. 538 sqq.
3. *Mémorial*, I, p. 44.
4. Page 103.
5. Pour les détails, voir St. Hall, II, pp. 475-478.

autobiographies. « *Jam verum unum et unum duo,* dit saint Augustin dans ses Confessions, *duo et duo quatuor odiosa cantio mihi erat : et dulcissimum spectaculum vanitatis, equus ligneus plenus armatis et Trojæ incendium, atque ipsius umbra Creusæ*[1].

Comparez Chateaubriand : « J'expliquais le quatrième livre de l'*Enéïde* et lisais le *Télémaque* ; tout à coup je découvris dans Didon et dans Eucharis des beautés qui me ravirent ; je devins sensible à l'harmonie de ces vers admirables et de cette prose antique. Je traduisis un jour à livre ouvert l'*Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas* de Lucrèce avec tant de vivacité que M. Egault m'arracha le poème et me jeta dans les racines grecques. Je dérobai un Tibulle : quand j'arrivai au *Quam juvat immites ventos audire cubantem,* ces sentiments de volupté et de mélancolie semblèrent me révéler ma propre nature. Les volumes de Massillon qui contenaient les sermons de la *Pécheresse* et de l'*Enfant prodigue* ne me quittaient plus... Je volais de petits bouts de cierges dans la chapelle pour lire la nuit ces descriptions séduisantes des désordres de l'âme. Je m'endormais en balbutiant des phrases incohérentes où je tâchais de mettre la douceur, le nombre, la grâce de l'écrivain qui a le mieux transporté dans la prose l'euphonie racinienne »[2]. Emotion analogue chez Loti à quatorze ans : « Ce Paul, il savait des vers d'un poète défendu appelé Alfred de Musset qui me troublaient comme quelque chose d'inouï, de révoltant et de délicieux »[3]. Les quelques types d'adolescents créés par nos romanciers ne dérogent pas à la règle : « Que devînmes-nous, dit Robert Greslou dans sa Confession, en découvrant dans une case du bonhomme (le bouquiniste) un Musset en assez mauvais état... Nous commençâmes par le feuilleter, puis il nous devint impossible de ne pas le posséder. » Faut-il rappeler les pages exquises où Anatole France évoque les premières émotions que les beautés de la littérature grecque font éprouver à Pierre Nozière ?

1. I, XIII, 5.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, pp. 92-93.
3. *Le roman d'un enfant,* 62e éd., p. 293.

Il est à remarquer que parmi les grands élèves, ceux même que leur tournure d'esprit et leurs projets orientent vers la culture scientifique, goûtent fréquemment l'émotion littéraire avec autant de spontanéité que leurs camarades de lettres. Cet attrait quasi universel des œuvres d'imagination est dû entre autres causes à la possibilité pour les images d'entrer sans trop de difficultés ni de modifications dans les rêves dont s'enchante ou s'attriste la jeune âme. Les mots sont des signes commodes dont elle se sert pour s'exprimer à soi-même, parfois même appeler à une sorte d'existence actuelle, les virtualités que l'adolescence a précisément pour tâche de transformer en des forces vives et fécondes. La contingence de l'avenir lui fait vivre presque dans leur réalité les états les plus contradictoires, tandis que plus tard l'expérience de la vie médiocre ou vulgaire coupera les ailes de la fantaisie et ne lui laissera plus de liberté qu'au dedans de la forme rigide et trop souvent exclusive où se sera figée la riche souplesse d'autrefois. Quel adolescent ne pourrait s'écrier comme le Centaure de Maurice de Guérin à la vue d'un homme : voilà tout au plus la moitié de mon être. Le verbe est comme une monnaie sans titre fixe qu'on peut échanger contre toute espèce de richesses, au gré des préférences individuelles. Les créations littéraires conviennent plus que les données sensibles aux nouvelles exigences de l'imagination ; car si elles ont assez de variété et de précision pour lui fournir les thèmes désirés, elles n'ont pas un caractère assez objectif pour limiter sa spontanéité et gêner son caprice. Pierre Nozière n'a aucune peine à trouver dans la forêt de myrtes chantée par Virgile le secret de la mélancolie qui charme et oppresse ses dix-sept ans. Loti était encore plus jeune quand ces vers du même poète :

Hinc adeo media est nobis via, namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris...

évoquèrent tout à coup en lui, « avec une extraordinaire magie », « cette campagne romaine d'il y a deux mille ans, chaude, un peu aride, avec des broussailles de phylliréas et de chênes verts, comme ces régions pierreuses de la Limoise, auxquelles » il

trouvait « un charme pastoral, un charme d'autrefois »[1]. De presque toute la littérature on pourrait dire ce que Stanley Hall[2] dit des romans de chevalerie : elle « éveille ces perceptions subtiles où dorment dans l'âme adolescente de profondes vérités avant d'arriver à la pleine conscience. Quoiqu'ils n'occupent ni lieu, ni date déterminée et n'aient existé nulle part, de tels événements et de tels personnages pourraient avoir existé quelque part. A cet âge, l'esprit ne trouve rien de complet ni de tout à fait actuel. L'air murmure l'annonce de mystérieux événements parce que pour les facultés naissantes le monde entier semble un peu mystique quoique très bienveillant. » Aussi le vague des faits et des descriptions n'est-il pas pour déplaire au lecteur surtout dans les œuvres où l'auteur s'efforce sur un ton éloquent ou lyrique de diffuser son âme au sein des choses. Le même panthéisme sentimental que nous avons vu se substituer dans les représentations sensibles aux notations exactes de l'époque prépubère, dote des œuvres comme René, Werther, les poèmes d'Ossian, certains livres de Loti, d'un attrait destiné le plus souvent à n'être plus compris du sujet devenu adulte[3].

Il serait excessif d'attribuer aux seuls besoins de l'imagination ou même du sentiment une telle frénésie de lecture. D'après W. Trettien , ce seraient[4] bien là les causes agissant sur la plupart ; « mais, ajoute-t-il, d'autres lisaient parce qu'ils aimaient à lire, à accroître leur vocabulaire ; enfin d'autres par genre, pour pouvoir dire qu'ils avaient lu beaucoup de livres ».

On reconnaît souvent les imaginatifs et les sentimentaux à un double symptôme : leur précocité dans la production littéraire, leur préférence pour la poésie. Fréquents sont à partir de quatorze ans les recueils d'impressions, les journaux intimes, les essais de tout genre. Ils offrent ceci de remarquable,

1. *Op. cit.*, pp. 256-258.

2. II, p. 443.

3. A un camarade qui le pressait d'aller dîner, un étudiant de 19 ans, occupé à lire la *Chute d'un ange* fit cette réponse typique : « Tu me dirais que la femme la plus jolie et la plus accommodante m'attend au restaurant que je lui préférerais le bouquin que je lis en ce moment. »

4. Psychology of the langage interest of children. *Ped. sem.*, XI, p. 161.

que presque toujours la fraîcheur des premières émotions, la réalité naïve de la vie intérieure se dissimulent sous un appareil verbal directement emprunté aux auteurs préférés. Le penchant à l'imitation, naturel à tout âge, se trouve renforcé par l'impossibilité d'exprimer, au moyen d'un vocabulaire et d'un style encore gauches et rudimentaires, des nuances de pensée trop fuyantes pour être perçues nettement. De plus, l'adolescent, à la différence de l'enfant plus objectif, incline toujours à prendre son sujet par le côté romanesque. Les expériences de M. W. Libby sur des collégiens de l'Illinois sont très concluantes à cet égard [1] : Des élèves de différentes classes ont à développer un même sujet sentimental, par exemple un tableau représentant au premier plan une jeune femme éplorée, tandis que dans le fond s'éloigne un cavalier. Or les descriptions sont d'autant plus objectives que leurs auteurs sont plus jeunes. C'est à partir de quatorze ans que l'élément subjectif fait son apparition. Les garçons de cet âge évitent déjà le décousu en unissant les détails par l'émotion sous-jacente; mais tandis qu'ils présentent la scène comme étant une séparation d'époux, leurs camarades plus âgés y voient une séparation d'amoureux, un départ pour la guerre, etc... C'est vers dix-huit ans que prédomine la note romanesque, mais le bouleversement imaginatif qu'elle suppose, apparaîtrait, d'après M. Libby, a partir de seize ans. Peut-être faut-il attribuer à des motifs analogues la disposition très fréquente à donner aux premiers essais la forme poétique. Rares sont les hommes cultivés qui vers les quinze ans n'ont pas senti passer sur eux « le souffle divin » dont parle Chateaubriand [2]. « Je me mis à bégayer des vers comme si c'eût été ma langue naturelle ; jour et nuit, je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons ; je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose. » La vocation poétique est peut-être la seule parmi les vocations artistiques qui le plus souvent se dessine pendant l'adolescence, jamais avant, rarement long-

1. The imagination of adolescents. *The americ. Journ. of Psychol.*, avril 1908.

2. *Op. cit.*, p. 142.

temps après. Que de noms on pourrait citer à l'appui de cette affirmation : Shelley, Byron, Gœthe et Schiller, Léopardi, Musset, Hugo et tant d'autres. Les premiers essais sont parfois satiriques ou humoristiques [1], comme en témoignent les nombreuses pièces écrites dans les collèges contre l'administration ou contre les camarades ridicules par les élèves des classes supérieures; mais plus souvent pessimistes et mélancoliques, nous verrons plus loin pour quelle raison. Les vers d'amour sont plus rares qu'on ne pourrait le supposer tout d'abord. Sur 21 morceaux dont se composait un recueil que m'avait confié un philosophe de dix-sept ans, 16 avaient un caractère franchement mélancolique, 2 étaient des hymnes d'amour avant la lettre, 3 célébraient des sujets religieux ou militaires. La nature du sujet et le choix précis des mots importent d'ailleurs assez peu aux auteurs novices. Pour ce motif, ils préfèrent en général la poésie à la prose, et aussi parce qu'ils aiment mieux s'enchanter de la musique des vers, de l'imprévu des métaphores, surtout du rythme et de la cadence au détriment de la rime qui a l'inconvénient à leurs yeux d'imposer à la pensée des lisières trop artificielles. Aussi trouve-t-on parmi eux peu de Parnassiens, par contre beaucoup de Symbolistes et de partisans du vers libre, ce qui, pour les émotifs nerveux et peu musclés, présente en certains cas un danger analogue à celui de la musique instrumentale.

Pourtant la plupart des jeunes esprits peuvent tirer un profit appréciable de leurs tentatives littéraires : A l'âge où les illusions affectives sont toutes-puissantes, l'effort pour les traduire en images représentables à autrui contribue dans une certaine mesure à les dissiper, de même qu'il crée pour les émotions violentes un dérivatif permettant à l'énergie dont elles disposent, de se dépenser en effets inoffensifs ou bienfaisants. Affolé par la perte d'Annette, Gœthe, étudiant de dix-huit ans, se jeta dans des excès dont il ne fut sauvé que par son talent poétique qui fit sortir le *Caprice de l'amant* des bouillonnements de la passion [2].

1. Horace L. Brittain. A study in imagination (tests sur 19 garçons de 13 à 20 ans). *Ped. sem.*, XIV, p. 169.

2. St. Hall, I, p. 582.

Même la simple lecture des bons livres étant, suivant le mot célèbre de Descartes « comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés » ne peut que contribuer à la sélection parmi les tendances nouvelles, des aspirations les plus conformes aux fins humaines fondamentales. Par comparaison les joies et les soucis habituels paraissent puérils et dans la conscience des jeunes liseurs se fait entendre un *sursum corda* d'autant plus persuasif que le manque d'expérience leur dérobe le côté relatif des motifs qui l'éveillent. Aussi l'influence d'un auteur peut-elle être décisive, surtout chez ceux des grands élèves que leurs goûts ou l'isolement incitent à vivre avec leur pensée. Rousseau attribue sa prédilection, sa partialité pour la France à l'influence des livres français qui lui ont fait aimer les auteurs de ces livres et le pays de ces auteurs : « Mes lectures coutumières et toujours tirées de la même nation nourrissaient mon affection pour elle et m'en firent une passion aveugle que rien n'a pu surmonter [1] ». Mais d'ordinaire la variété incohérente des lectures, parfaitement conforme d'ailleurs à l'incoordination de l'adolescent, empêche chacune d'elles de rester longtemps au premier plan de l'esprit. A cet âge, les liseurs les plus acharnés sont comme Musset [2] ; ils deviennent amoureux de tous les auteurs l'un après l'autre, mais le dernier venu a souvent le don de les dégoûter du reste. Aussi gagneraient-ils à limiter, sinon la variété nécessaire pour soutenir l'intérêt [3], mais du moins le nombre des œuvres à lire et à méditer. « A Oxford, on consacre quatre années à préparer environ quatorze volumes en vue des examens... Ces quatorze volumes choisis parmi les chefs-d'œuvres de deux langues, sont lus, relus, médités, commentés jusqu'à ce que l'étudiant se les soit entièrement assimilés... L'habitude de lire beaucoup et superficiellement affaiblit l'esprit, plus même que l'absence de lecture ; car elle finit par devenir une nécessité comme l'habitude de fumer et une excuse pour la paresse intellectuelle [4] ». Cet affai-

1. *Op. cit.*, p. 94.
2. *Confession d'un enfant du siècle.* Ed. Charpentier, p. 39.
3. Cf. St. Hall, II, p. 479.
4. St. Brooke. *F. W. Robertson, sa vie et ses lettres*, trad. de Mme Jean Monod, p. 335.

blissement se manifeste surtout par la diminution du contrôle et la prédominance des associations où des souvenirs mutilés et mal digérés se combinent avec des perceptions fausses ou incomplètes. Et comme, d'autre part, l'adolescent n'a ni l'expérience ni la réflexion nécessaires pour faire le départ entre les portions sincères et les portions littéraires des ouvrages d'imagination, il se laisse séduire, attrister ou révolter, suivant les cas, par les tirades à effet, les détails romanesques de la mise en scène. « Le hasard fit tomber entre mes mains, raconte Chateaubriand, deux livres bien divers, un Horace non châtié et une *Histoire des Confessions mal faites*. Le bouleversement d'idées que ces deux livres me causèrent est incroyable : un monde étrange s'éleva autour de moi. D'un côté, je soupçonnais des secrets incompréhensibles à mon âge, une existence différente de la mienne, des plaisirs au delà de mes jeux, des charmes d'une nature ignorée dans un sexe où je n'avais vu qu'une mère et des sœurs ; — d'un autre côté, des spectres traînant des chaînes et vomissant des flammes m'annonçaient des supplices éternels pour un seul péché dissimulé. Je perdis le sommeil : la nuit je croyais voir tour à tour des mains noires et des mains blanches passer à travers mes rideaux ; je vins à me figurer que ces dernières mains étaient maudites par la religion, et cette idée accrut mon épouvante des ombres infernales [1] ». Les œuvres romanesques peuvent produire chez les sujets les moins imaginatifs des effets analogues. Le danger, comme l'a bien vu Marro, serait le même que celui de la rêverie. Les images sentimentales s'enchaînent suivant des liens fictifs ou des associations automatiques qui peuvent prédominer en certains cas au point de rendre la pensée incapable de s'adapter aux conditions d'exis-

1. *Mémoires*, p. 92. — Cf. P. Margueritte : « Je dévorais avec une sorte de frénésie tous les livres et de découverte en découverte il me semblait que l'univers se révélait à moi. Je n'avais plus une âme, mais cent, mais mille.

« ... Comme un dormeur qui ne croirait vrais que les songes de la nuit et tiendrait à néant les heures claires de l'éveil, je ne reconnaissais pour miens que ces frères et ces sœurs jaillis du tombeau des pages, pétris de la pure substance du verbe, habillés de mots et animés du souffle immortel de la pensée. » *Les jours s'allongent, souvenirs de jeunesse. Roman et Vie*, I, p. 477.

tence internes et externes d'où dépend le progrès dans la connaissance et la moralité. Le contraste entre le monde imaginaire et le monde réel rend l'entourage odieux, le caractère irascible et hautain. J'ai connu deux élèves de rhétorique qui, littéralement affolés par leurs lectures, dédaignaient l'un son grand-père, l'autre ses parents au point de rester des jours sans leur adresser la parole et de n'accueillir leurs observations que sur un ton de supériorité insupportable. Sans aller jusque-là, beaucoup émigrent au dedans d'eux-mêmes, loin du monde extérieur dont les événements leur paraissent se dérouler sur un plan étranger à celui qu'ils habitent. C'est que des tendances fortes et incoordonnées, un champ d'idées très restreint sont d'excellents facteurs pour assurer la prédominance du rêve à l'état de veille. Aussi la culture intellectuelle ou esthétique est-elle à cet âge un précieux garde-fou : tandis que les étudiants mystiques se bornent à décrire par la parole ou la plume les merveilleux pays d'Uchronie et d'Utopie, les jeunes ouvriers, sous l'influence d'une propagande mal comprise, passent souvent à l'action antisociale[1].

Un danger plus fréquent menace les uns et les autres, particulièrement en France. Notre littérature étant composée aux trois quarts d'ouvrages ayant pour objet les vicissitudes de l'amour et plus encore des rapports sexuels, comme, d'un autre côté, les fantasmagories qui obsèdent l'imagination adolescente gravitent presque toutes autour des mêmes questions, il en résulte que les conceptions qui se forment peu à peu sur cette importante matière, ne ressemblent que de très loin à la vérité. Dans cet ordre d'idées, les ouvrages pornographiques doivent, en raison de leur crudité, inspirer moins de crainte que les écrits où la passion, dépeinte sous des voiles transparents, laisse le champ libre à la rêverie tout en lui ouvrant des perspectives attrayantes et en lui fournissant sa nourriture préférée. Les victimes de *René*, de *Werther*, de *Graziella*, des *Lettres de Jacopo Ortis* ont rarement plus de vingt ans, à peu près

1. J. Clément, Henry, Caserio étaient presque des adolescents. — Voir sur ce point Duprat. *L'adolescence criminelle ;* Marro' *op. cit.*, etc.

l'âge des précoces misanthropes que *Child Harold, Lara* uo *les Brigands* enivrent d'un mépris hautain pour la société.

IV

Mais, à défaut de l'expérience, la rigueur de la pensée logique [1] qui, dès la puberté, se manifeste comme la première forme de la raison naissante, ne tarde pas à éliminer chez les meilleurs esprits ce qui dans la fiction littéraire est trop arbitraire ou incohérent. Sans doute il est dans la destinée de beaucoup d'individus de ne jamais sortir, même adultes, de l'état de rêve où les ont plongés les premières aspirations de la jeunesse : car par comparaison avec la vie intégrale, la recherche conventionnelle du plaisir peut passer pour une fiction inférieure à la réalité [2]. Mais il en est d'autres qui, à des degrés divers, ne tardent pas, vers le milieu de l'adolescence, à s'élever jusqu'à des conceptions idéales dont les éléments sont empruntés pour la plupart aux auteurs préférés ou bien à la vie et aux leçons des personnages capables, à des titres divers, d'exercer sur les jeunes consciences une véritable suggestion. La tâche de ceux-ci est d'autant plus facile que le pubère ne croit dignes de ses efforts que les fins en qui se réalisent les formes les plus parfaites de la vie telle qu'il l'imagine. Aussi n'a-t-on pas à craindre d'exalter trop haut la valeur des objets que l'on propose à sa pensée, et un des calculs les plus maladroits auxquels puissent à cet égard se livrer les parents, consiste à rabaisser devant lui les causes désintéressées dans l'espoir de l'attirer davantage vers les œuvres utilitaires : ils risquent de n'être pas plus compris que ne l'était la nourrice disant à Juliette à propos de son mariage avec le comte Pâris,

Go, girl, seek happy nights to happy days.

« Ce qu'on leur dit de plus élevé, affirme Marion [3] en parlant

1. Voir le chapitre suivant.

2. Cf. Wagner : « Si vous ne cherchez pas à vous procurer cela étant jeune, vous ne l'aurez jamais et vous ne connaîtrez pas la vie. » *Jeunesse*, p. 89.

3. *L'éducation dans l'Université*, pp. 253-254.

des grands élèves, si peu qu'on sache le mettre à leur portée, est ce qu'ils sentent le mieux et goûtent le plus... la discipline la plus pratique, c'est la plus pure... », et il cite certains passages des *Discours à la nation allemande* où Fichte s'inspire du plus haut idéalisme. L'école pour Fichte doit exiger comme la société la légalité avant tout (obéissance à la loi). Mais aspirant plus haut, elle tend à produire la *moralité*, c'est-à-dire « l'amour de la loi, la satisfaction intime de la conscience intérieure qui s'éveillera d'autant plus facilement chez l'enfant qu'il tiendra davantage à l'estime de l'âge mûr considéré par lui comme sa conscience extérieure ». Est-il besoin de faire remarquer qu'une telle conception tout à fait inaccessible à l'enfant convient à merveille à l'adolescent? Celui-ci est acquis d'avance à toutes les nobles pensées [1] qui obligent l'individu à se dépasser lui-même. Comme tant de nos ancêtres de la première République, il voit dans les diverses formes de l'idéal humain et civique des thèmes féconds en une infinité d'émotions, depuis l'attendrissement et l'admiration jusqu'à l'indignation et au mépris [2]. Chose curieuse, c'est entre quatorze et seize ans, peu après la crise prépubère, que semble dominer le besoin de distancer en rêve le niveau auquel sont montés les plus parfaits spécimens de la nature humaine. Que d'aspirants surhommes on compterait à cet âge, et aussi que de sujets dont on pourrait traduire les aspirations obscures par cette phrase de Musset : « Je serai un homme, mais non une espèce d'homme particulière. » Un correspondant de Lancaster déclare que de huit à onze ans, il avait César comme idéal, puis Webster. A quinze ans, César et Webster étaient remplacés « par un citoyen imaginaire de l'Univers ». Si l'on pousse un garçon intelligent de cet âge lorsqu'il parle de ses projets d'avenir, on ne tarde pas à constater que ses hésitations à les préciser proviennent pour une grande part des limitations que les catégories sociales imposent aux plus hautes formes d'activité.

1. Voir le chapitre précédent.

2. Le caractère émotionnel de la justice chez les adolescents est un des traits résultant de l'enquête de L.-W. Kline sur 2.594 sujets. (A study in juvenile ethics, *Ped. sem.*, X, 239 sqq.)

3. *Op. cit.*, p. 37.

De nombreuses enquêtes faites en Amérique[1] il résulte que peu d'adolescents sont satisfaits de leur sort. C'est là un trait d'observation courante, mais qu'il faudrait compléter par le suivant : Lorsqu'on cherche à faire préciser par le jeune mécontent, entré dans la voie des confidences, l'espèce de bonheur rêvée, on ne tarde pas à s'apercevoir que non seulement il se fait une idée incomplète et le plus souvent inexacte des occupations désirées et des joies imaginées ; mais que parmi les matériaux de ses constructions, beaucoup sont exclusifs les uns des autres ou contradictoires avec les lois naturelles. Les plus intelligents se rendent compte de cette irréalité de leur pensée, mais ne s'y complaisent pas moins, heureux de voir en leur esprit comme une demi-réalisation de quelque chose de plus beau que ce dont vivent les hommes autour d'eux. «... Au couchant, par une éclaircie, c'est une illumination grandiose de toute la campagne. Les sommets éclairés. Oh ! l'impossibilité d'aller le voir ce magnifique couchant et d'être obligé d'en regarder seulement le reflet sur un mur... » Ce passage, extrait du carnet d'un rhétoricien, symbolise assez bien le besoin juvénile de dépasser par le désir les possibilités actuelles. Tout adolescent, parlant de l'objet de ses aspirations, pourrait dire comme le jeune Ferdinand dans la *Tempête* de Shakespeare :

This is no mortal business, nor no sound
That the earth owes : — I hear it now above me

et si ce que j'ai dit des premières amours est exact, à quelle créature de rêve ne serait-il pas tenté de déclarer comme le fils de Prospero à Miranda :

...O you !
So perfect and so peerless, are created
Of every creature's best...

On objectera peut-être que les aspirations de nos potaches, à plus forte raison celles de leurs contemporains illettrés ne visent pas d'habitude si haut. Sortir le dimanche, s'attabler à un café comme des hommes, jouer à la manille, griller des ciga-

1. Voir St. Hall, II, p. 390.

rettes, passer le bachot, au besoin en copiant, entre temps casser quelque réverbère ou épater le bourgeois par une mise excentrique et des propos très grossiers, voilà qui suffit à l'ambition de la plupart. Et il est vrai que ce signalement correspond aux apparences de beaucoup de nos grands élèves. Mais ceux-là mêmes possèdent, très souvent à leur insu, comme une porte secrète par où peuvent pénétrer dans leur conscience les préoccupations les plus élevées : il s'agit seulement pour les éducateurs de trouver un « Sésame, ouvre-toi » approprié au sujet et aux circonstances. J'ai connu des cancres que la fortune paternelle devait transformer dès les vingt-cinq ans en jouisseurs vulgaires, mais qui, vers les dix-sept ans, ne perdaient pas l'occasion de se griser avec les mots de socialisme, droit, art, etc... En somme le caractère vide et illusoire de leur idéal avait peu d'importance. Même si la beauté, comme dit Rousseau, n'est pas dans l'objet qu'on aime, si elle est l'ouvrage de nos erreurs, elle n'en joue pas moins le rôle qui lui appartient : « En sacrifie-t-on moins ses sentiments bas à ce modèle imaginaire[1] ? » Le seul danger à craindre dans certains cas, résiderait dans la tendance des idées dominantes à passer trop brusquement à l'action. Car, d'une part, tout adolescent, malgré l'indécision de sa pensée est exclusif dans ses préférences, par suite sujet aux illusions affectives qui, d'après M. Ribot, résultent de l'affirmation implicite que l'état actuel, toujours incomplètement connu, est une synthèse complète et par suite définitive[2]; d'autre part, incapable de voir encore les difficultés matérielles qui s'opposent au règne de l'Idée, il hait ou méprise un monde trop différent de son rêve, tel Apollodore le Furieux que Platon nous présente comme trouvant tout mal autour de lui et jugeant tout le monde malheureux à l'exception de Socrate. Dès quinze ans, Stuart Mill veut réformer le monde et se promet de consacrer à cette tâche tout son savoir et toute son activité. De nos jours la jeunesse russe veut voir la réalisation immédiate, absolue de son idéal politique, et dans ce but elle met au

1. Rousseau. *Emile.*
2. Sur une forme d'illusion affective, *Rev. phil.*, mai 1907.

service du peuple un dévouement sans bornes, un amour de la liberté prêt à tous les sacrifices[1].

Mais vers quelque objet que s'oriente le rêve de l'adolescent, il ne tarde pas à s'en réveiller pour le recommencer bientôt sur un thème nouveau. Et comme à chaque instant il se heurte à des impossibilités intérieures et extérieures, il finit par tomber dans des accès de mélancolie qui, passagers chez les sujets sains, peuvent dans les autres susciter quelques-uns des états morbides qui, sous les noms d'hébéphrénie, de catatonie, de démence précoce, ont fait en ces derniers temps, l'objet de nombreuses études. Même dans les cas normaux, à la sécheresse dont il a déjà été question à propos de la vie affective, s'ajoutent d'amers regrets dus à des causes obscures, mais dont quelques-unes arrivent parfois à la pleine lumière de la conscience : telles la trahison d'un ami, la découverte dans une œuvre ou un personnage admirés, d'une tache qui force à les déprécier ; la conviction lentement acquise ou s'imposant soudain que la vie rêvée ne pourra pas être vécue, surtout l'impossibilité d'accorder entre elles et avec le milieu des aspirations également chères, sans être obligé d'en sacrifier une bonne part. A aucun autre âge, la disproportion entre le désir et la puissance n'atteint un tel degré[2]. « Heureuse créature, écrivait Werther[3], qui peux attribuer la perte de ton bonheur à un obstacle terrestre. » Le fait est que les jeunes imaginations portent en elles-mêmes le principe de leur désenchantement et que les types littéraires du début du XIX[e] siècle ne sont qu'à moitié romanesques. Bien entendu, parmi les craintes imaginaires, quelques-unes présentent un caractère de puérilité tenant à la fois à l'âge et à l'ignorance de certaines questions. Qu'on se rappelle les transes par où passent de nombreux pubères aux premières manifestations spontanées de la sexualité. Les malaises qui accompagnent la croissance, la préoccupation des change-

1. F. Lannes. Deux documents sur la jeunesse russe. *Rev. intern. de l'Enseignement*, 14 février 1906, pp. 141-144.

2. Sur les influences qui contribuent à cet état d'esprit, voir Burnham, *op. cit.*, p. 189.

3. *Lettre* LXXI.

ments qui s'opèrent dans l'organisme contribuent aussi à assombrir les images et leurs combinaisons. Les malades imaginaires ne sont pas rares et dans des recueils écrits au jour le jour, je trouve notés de véritables accès de désespoir à propos d'un mot mal interprété, parce qu'il correspondait à des craintes d'ailleurs non fondées.

« 24 août 18... Hier et aujourd'hui accès féroce d'hypocondrie. Je me représente mourant tour à tour des maladies les plus diverses. Hier soir, j'entends un jeune homme dans la rue prononcer en causant avec un autre le mot *poitrinaire* et me voilà plongé toute la soirée dans une mélancolie noire. Pendant la nuit, je rêve de phtisie et tout aujourd'hui l'idée de la tuberculose pleure en sourdine au milieu de mes paroles et de mes occupations de tout genre... » L'auteur de ces lignes avait dix-huit ans. Une angoisse analogue peut se produire pour des motifs plus futiles mais tout aussi fantaisistes; comme chez tel collégien qui, dans sa dix-septième année, s'étant mis tout à coup dans l'esprit que ses cheveux étaient destinés à blanchir avant l'âge, resta des semaines accablé par l'idée de ce désastre et crut ne pouvoir le conjurer qu'en exerçant sur sa tête une surveillance de tous les instants et en l'inondant tous les jours d'eau de Cologne, au grand désagrément de ses camarades que l'odeur incommodait fort.

Parmi les causes imaginaires de tristesse, il en est une qui agit plus spécialement sur les jeunes gens de la campagne lorsqu'ils sont obligés de rester éloignés des sites qui leur sont familiers. « La nostalgie est une maladie de l'adolescence et de la jeunesse », affirme M. Ribot dans une étude complémentaire sur la *Mémoire affective*[1] après avoir cité entre autres faits, le cas suivant très significatif : « Un ami... m'écrit : « Je me souviens que je fus envoyé à dix-sept ans au lycée... d'où j'ai « souffert plusieurs mois d'une nostalgie que des retours fré- « quents au lieu natal ont guérie peu à peu. Ma tristesse venait « moins du souvenir des personnes que de celui d'une cam- « pagne où, logé chez une vieille tante, j'errais librement dans

1. *Rev. phil.*, déc. 1907, p. 605.

« les bois, au bord des cascades, adressant mes vers à tout ce « qui m'entourait comme à des êtres vivants. C'était surtout le « regret d'une ivresse esthétique qui ne pouvait plus se satis- « faire. » Qu'on rapproche ce document de ce qui a été dit plus haut des sentiments éprouvés par l'adolescent à l'égard de la nature et on se rendra compte que les choses ne pouvaient guère se passer autrement. Dans l'analyse de M. Ribot, je relève quelques traits qui confirment le caractère imaginatif d'un tel chagrin : Il proviendrait de « désirs dont la satisfaction actuelle est impossible, mais qui *là-bas* deviendraient une réalité ». Bien plus, des cas se produisent où le nostalgique revenu dans son pays retourne sans regret au régiment ou à l'atelier « n'ayant pas trouvé les choses telles qu'il se les imaginait »... Le travail de l'imagination a grandi à l'excès l'attrait des gens et des choses... »[1].

C'est bien pour de telles raisons que la mélancolie, du moins chez les natures délicates, apparaît comme l'état normal de l'adolescence. Grands élans sans but, émotivité vibrante que remuent tous les spectacles, ceux même n'ayant qu'une vague signification, lassitude infinie, amers regrets de tout ce qu'on voudrait en fait d'amour, de gloire, etc., et qu'on n'aura jamais, voilà ce qui domine dans la plupart des essais littéraires, prose ou vers, où s'exprime le désenchantement avant la lettre des précoces désespérés. Les revues de jeunes sont fécondes en spécimens de cet état d'esprit, quoiqu'il prédomine plutôt à un âge antérieur à celui où l'on commence à se faire imprimer. D'après l'enquête de Lancaster, la courbe de la mélancolie débute à onze ans, s'élève rapidement jusqu'à quinze, atteint son maximum à dix-sept, puis décroît jusqu'à vingt-trois. C'est en effet de seize à dix-sept ans que dans les compositions que j'ai recueillies domine la note triste. On peut en juger par le morceau suivant :

Dans un jardin triste — L'automne — L'eau des bassins pleure — Couchant — Feuilles jaunies — Souvenirs — Sons de cloches — Regrets voilés — Extases muettes : tout cela.

1. *Op. cit.*, p. 605.

Tous deux.

Regarde cet enfant qui pleure et sois aimante.
Si je suis triste dans la monotonie dormante
Du soir, si j'ai souffert la douleur d'un amant,
C'est pour toi...
...Je suis las de lever ma tête pâle. L'heure a sonné
Parmi les branches
De ce jardin qui ressemble aux clartés évanouies.
Je regrette le soleil des journées enfuies
Où notre âme pouvait monter vers le ciel bleu.
Je pleure devant toi...

Elle

...J'adorais la douceur intime qui pleurait dans nos fièvres
Je pensais tous les jours aux souvenirs presque flétris
Qui passent au ciel comme des songes.

. . . .

J'ai su ton amour intime comme une musique infinie.
J'ai laissé mourir une larme sur ma joue amaigrie.
Puis j'ai songé avec une lenteur désespérante. J'ai songé.
Maintenant va-t'en. Tu peux fuir sous le ciel clair.
J'ai pleuré trop longtemps pour ton âme,
Et je ne puis t'aimer ; car j'ai trop souffert[1], etc...

Mais le cours des états mélancoliques n'aboutit pas toujours à une pièce de vers où le sujet se délecte de sa propre tristesse. Parfois l'angoisse est tellement forte que pour y échapper il songe naturellement au suicide. « L'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite », dit Chateaubriand[2] ; et plus loin, il raconte par quel hasard il ne put mettre son projet à exécution[3]. Mais comme nous le verrons plus loin, la tendance

1. Parmi les nombreux documents du même genre qu'on pourrait emprunter aux très jeunes poètes citons : *Les Jeunes Tendresses* d'André Foulon de Vaulx (19 ans) qui débutent ainsi :

L'azur immaculé de nos premiers printemps
S'est terni lentement sous les tourments livides, etc...

et où dans la plupart des pièces domine la note mélancolique ; — Cf. aussi les *Vers d'Automne* écrits par V. Margueritte à 18 ans :

... Viens nous écouterons cette voix qui toujours
Murmure dans la Vasque où pleurent des amours.

(*Théâtre et littérature*, I, p. 22).

2. *Mémoires*, p. 158.

3. *Id.*, p. 160. — Cf. Musset. *Confession*, p. 336 et *passim*.

fréquente au suicide est liée à des causes diverses parmi lesquelles l'imagination ne joue pas toujours le principal rôle et que par conséquent il ne saurait être question d'aborder dans ce chapitre.

D'ailleurs, pour si commune que soit l'idée de la mort volontaire entre seize et vingt ans, elle passe rarement à l'exécution ; car c'est le propre des états subjectifs d'osciller régulièrement entre les extrêmes du désespoir et de l'espérance, en particulier chez l'adolescent dont l'intériorité est telle qu'à des maux imaginaires suffisent le plus souvent des consolations non moins imaginaires. Aussi les accès de mélancolie alternent-ils d'habitude avec les manifestations d'une joie exubérante, avec des projets enthousiastes et parfois extravagants impliquant l'illusion que la jeunesse est éternelle[1]. A cet âge-là les plus impressionnables sont parfois les plus insouciants, en raison du flou de leur pensée, de leur facilité plus grande à mettre en branle l'activité créatrice sous l'influence des désirs toujours renouvelés. Qu'on lise pour s'en convaincre le passage des *Confessions* où Rousseau, dénué de ressources, fuyant sa famille et sa patrie, est envoyé, par Mme de Warens, à Turin, à l'hospice des nouveaux convertis. Amour, abondance, fortune, gloire, bienveillance universelle, toutes les fumées qu'exhale une imagination de seize ans en pleine effervescence, masquent d'un rideau impénétrable les misères d'une situation plus que précaire[2]. Michelet lui-même, après la mort de sa mère, ne parvient pas à maintenir vivante dans son esprit l'image du passé, se le reproche amèrement et pourtant s'élance tout entier vers l'avenir[3]. Ce fonds d'optimisme qui persiste dans les pires situations, rend souvent les jeunes gens peu sensibles aux malheurs présents ou futurs quand ils ont le défaut d'être trop réels : leur légèreté de caractère vient en grande partie de là. Généreux et doués des meilleures intentions, ils ont besoin pour s'intéresser à leur vie ou à celle des autres, qu'elle ne se présente pas sous un aspect trop différent de celui de leurs rêves. Mais comme le remarque

1. Cf. Loti, *op. cit.*, p. 301 ; R. Rolland. *op. cit.*, p. 139.
2. *Confessions*, p. 29 sqq.
3. *Ma jeunesse*, p. 136.

M. Rauh[1], « à rêver toujours un bonheur supérieur on manque le bonheur vrai que l'on a sous la main : disposition ordinaire de la jeunesse volontiers *romanesque*, tandis que l'homme mûr est *idéaliste*, incarne son idéal dans le réel ». De ces deux dispositions, la première, grâce aux apports de l'expérience, se transforme d'elle-même en la seconde ; mais celle-ci ne saurait exister sans celle-là, raison décisive pour que les idées folles des hommes de demain bénéficient de la plus tolérante bienveillance. Celle-ci doit s'étendre même jusqu'à leurs mensonges parce que, le plus souvent involontaires[2], ils sont moins des fautes que des erreurs dues à l'illusion que l'état subjectif actuel possède une valeur objective à cause de la force des représentations qui en font partie[3].

V

Est-il possible après les analyses précédentes de déterminer les formes d'imagination plus particulièrement propres à l'adolescence. La difficulté résultant des différences individuelles, de la diversité des types imaginatifs, de l'inégalité dans la force, le nombre et la qualité des représentations évoquées, est moins grande qu'il ne semblerait *a priori*, parce que ces facteurs ne jouent un rôle important que dans le caractère déjà constitué, c'est-à-dire dans la personnalité de l'adulte. Voici en tout cas quelques conclusions qui, dès à présent, semblent justifiées. La théorie générale de l'imagination qu'elles supposent est empruntée surtout à Taine et à M. Ribot[4].

En premier lieu, il semble bien que la représentation sensible du monde extérieur fasse place, du moins pour quelque temps, à la perception interne, puisque dans la perception extérieure qui, à tout âge, est un choix correspondant aux tendances du sujet, le côté affectif est dissocié des autres éléments qui appartiennent plus en propre à l'objet. A mesure que la mentalité

1. *L'expérience morale*, p. 224.
2. Voir chapitre suivant.
3. Voir des exemples dans St. Hall, I, p. 250.
4. *L'Intelligence*, *l'Imagination créatrice*.

pubère se différencie de celle de l'enfant, les abstraits émotionnels passent au premier plan, c'est-à-dire les nuances de joie et de peine communes à des données sensorielles très diverses d'origine. Quelques-uns des résultats de l'enquête faite par Colegrove auprès de 1.658 correspondants[1] confirment cette conclusion : Dès la puberté, les souvenirs rappelés concernent des périodes moins anciennes. La mémoire affective, en particulier celle des états agréables, progresse rapidement à quatorze ans et atteint son maximum à dix-huit malgré une chute à quinze. Mais le plus intéressant, c'est que, assez souvent, de faux souvenirs s'intercalent dans la série des événements rappelés : par exemple, un jeune homme rêve qu'un ami est mort et le croit jusqu'au moment où il le rencontre dans la rue ; un autre, rêve d'un incendie et s'en informe à son réveil ; un troisième attend à déjeuner un camarade qu'il a vu arriver en songe, etc... De telles illusions possibles à tout âge, entre seize et dix-neuf ans sont fréquentes. Ce n'est pas que les diverses mémoires diminuent ; d'après les tableaux de Netschajeff[2], celle des sons, des émotions et du toucher serait en progression très nette ; on pourrait en dire autant de celle des odeurs ; d'après Colegrove, la mémoire visuelle croîtrait surtout à partir de dix-huit ans, la mémoire auditive à partir de quinze ans[3]. Mais il faudrait ajouter ceci : la localisation des souvenirs est moins nette et surtout leur systématisation. Des lacunes se rencontrent à chaque instant, portant soit sur une période de la vie antérieure, soit sur l'adolescence elle-même ; à aucun âge on n'est obligé aussi souvent d'avoir recours aux artifices de la mnémotechnie pour assurer la reviviscence des images qui tendent à perdre leur individualité en se fusionnant avec celles qui ont quelque ressemblance affective

Spontanée ou voulue, la réintégration des états passés n'est jamais complète, sauf peut-être quand il s'agit d'une émotion

1. *Memory, an inductive study*, 1900.

2. *Experimentelle Untersuchungen über die Gedachtnissentwickelung bei Schulkindern.*

3. Voir sur le développement de la Mémoire l'*Année psychologique*, VIII, pp. 16, 31 et *passim ;* surtout St. Hall, II, 488 sqq.

neuve comme celles que suscitent d'habitude un premier rendez-vous, le premier succès littéraire, etc...

La loi d'intérêt qui, d'après W. James, régirait la plupart des associations mentales, ne s'applique à aucun autre moment de la vie d'une manière aussi exclusive. Si l'adolescent est porté à voir dans les personnes et les choses ce qu'il désire, craint, aime ou déteste, à plus forte raison sélectionne-t-il dans ses souvenirs les images qui l'intéressent, travail d'autant plus facile que l'expérience acquise avant la puberté semble pour le moment reléguée hors de la conscience claire que les états nouveaux ont accaparée. Quelques émotions types, le désir sexuel, l'amour, l'étonnement, l'enthousiasme, la tristesse forment comme le noyau des « constellations » les plus variables, parce qu'innombrables sont les images qui impliquent ou peuvent impliquer un élément affectif commun : les lois ordinaires de contiguïté et de ressemblance combinant leurs effets avec ceux de la précédente, il en résulte parfois des cas inattendus d'association par « transfert » qui ne contribuent pas peu à rendre les jeunes esprits incompréhensibles aux adultes qui ne s'efforcent pas d'en suivre l'évolution affective avec une sympathique curiosité. La difficulté se complique encore par suite du caractère à demi inconscient, propre aux tendances en jeu, et de la fermentation trouble qui faisant monter à la surface des désirs successifs et imprévus, crée pour un temps variable des centres nouveaux, autour desquels viennent graviter des images ayant appartenu jusque-là à des systèmes différents. Les associations par contraste ne sont pas rares, en raison de la loi d'opposition qui domine toute la vie affective. En voici un spécimen : Des élèves de philosophie sont priés d'écrire immédiatement les idées que leur suggère chacun des mots suivants : Loi, solidarité, canon, éducation. L'un d'eux, brave cœur mais caractère un peu pénible, écrit ceci :

Loi. — Les lois ne sont pas toujours très justes et sont souvent incomplètes. Exemple : On n'est pas plus indulgent pour un malheureux qui a volé un pain, qu'un (*sic*) voleur de profession qui a soustrait un porte-monnaie.

Solidarité. — Pas beaucoup de solidarité au lycée entre élèves : plutôt de l'égoïsme.

Canon. — Prise de 500 canons aux Russes à Moukden.

Éducation. — Pas très bonne au lycée où on ne donne que l'instruction.

En second lieu, s'il est vrai que toutes les formes de l'imagination créatrice impliquent des éléments affectifs et que, d'autre part, toute disposition affective soit créatrice, le *self-feeling* plus qu'aucune autre, il semble que la pensée adolescente devrait être féconde en productions de tout genre. Or, sauf en mathématiques ou en philosophie [1] et dans ceux des beaux-arts où l'observation ne joue qu'un rôle secondaire, aucune des créations de l'intelligence humaine n'a été l'œuvre de très jeunes inventeurs. Cela se comprend : En plus des combinaisons subjectives dues au désir, cette *vis a tergo* si puissante chez l'adolescent, il faut dans toute invention scientifique, industrielle, commerciale, etc., une *vis a fronte*, un but nettement défini et dûment contrôlé par une expérience réfléchie, dans ses rapports avec les nécessités objectives et avec les moyens dont dispose le sujet. Or ce n'est pas *un* but que poursuit le jeune rêveur, mais une pluralité de buts incohérents, justifiés dans sa pensée par des considérations personnelles qui n'ont de valeur réelle que rarement et par hasard. Ce défaut est moins sensible en art, parce que le facteur émotionnel joue dans la création esthétique un double rôle, étant à la fois besoin et objet, principe et fin. Mais ici même l'œuvre aura d'autant plus de valeur que le sentiment sera universalisable, ce qui implique l'avènement de la raison, au moins sous la forme d'une logique concrète, la forme discursive étant réservée aux constructions métaphysiques, où les apprentis philosophes se complaisent d'autant plus que la vérification expérimentale y est impossible [2]. En général, et sauf chez quelques sujets exceptionnellement doués, les combinaisons imaginatives apparaissent d'abord comme des imitations parfois assez plates des modèles préférés ou traduisent un état individuel n'ayant aucune valeur objective. Même les créations où se manifeste avec le plus

1. Voir plus loin.

2. Voir chapitre suivant.

de netteté un talent littéraire précoce, font une place beaucoup plus grande à la fantaisie que les œuvres ultérieures du même auteur: « Comparez les *Brigands* de Schiller écrits avant vingt ans au *Wallenstein* qui date de sa quarantième année [1] ». Tout récemment, dans le premier numéro de la *Foire aux Chimères*, les jeunes écrivains du *groupe d'action d'art* se posaient comme ayant cette « insensée illusion de croire à la beauté de leur vision du monde... Les vrais artistes, disaient-ils, sont des visionnaires, etc. » [2].

Entre l'enfance mythique et la virilité raisonnable ou prosaïque, l'adolescence est une période de transition marquée par « l'antagonisme entre la subjectivité pure de l'imagination et l'objectivité des procédés rationnels : on pourrait dire, sous une autre forme, entre l'instabilité et la stabilité mentales. Quant aux résultats ils n'apparaissent que dans la troisième période, résultat de cette phase obscure de métamorphose » [3].

Mais il y a d'autres différences, en particulier celle-ci : tandis que l'enfant emploie de préférence les formes nettes de l'imagination plastique, l'adolescent, même s'il est un visuel, est voué par son intériorité aux états « crépusculaires » de l'imagination diffluente. Bien entendu, tous les esprits ne sont pas également prédestinés. Tandis que la plupart des futurs hommes pratiques ne font que traverser ce genre de mentalité, les personnalités plus complètes le combineront avec une réflexion toujours mieux informée ; par contre, ceux en qui il persistera sans ce complément, iront augmenter le nombre des inventeurs chimériques, des ratés de l'art ou de la littérature qui, vibrant à toute impression esthétique, sont incapables de donner à leur émotion un corps viable ; des joueurs aux martingales infaillibles, des commerçants et industriels, qui, de faillite en faillite, passent leur vie à essayer de nouveaux recommencements, en un mot de tous ceux qui sont impuissants à adapter leur rêve aux conditions de la réalité. En effet, il semble bien que l'imagination diffluente ou affective ne puisse, dans ses créations, dépasser le

1. Ribot. *L'imagination créatrice*, p. 141 (F. Alcan).
2. *Revue*, 15 juillet 1908, p. 158.
3. Ribot, *op. cit.*, p. 140.

rêve, la rêverie, l'esprit romanesque et une sorte de symbolisme mystique qui, dans sa forme la plus générale, consiste à conférer une signification sentimentale aux représentations de toute espèce, en particulier aux perceptions. Tandis que l'enfant dans son animisme naïf peuple l'univers d'innombrables fantômes construits à son image, l'adolescent y voit surtout des signes décelant, grâce à de lointaines analogies dont il a seul le secret, l'âme invisible des choses. Les mots acquièrent dans son langage un sens imprécis et momentané qui rend ses confidences obscures ou susceptibles de fausses interprétations. Malgré leur caractère éphémère, chacune de ces relations fuyantes, au moment où elle est perçue, est l'objet d'une croyance qui, en l'absence des réducteurs habituels, acquiert pour un jour, parfois un instant, tous les caractères de la certitude. Et ces ébauches de création indéfiniment recommencées, absorbent si complètement leur auteur qu'il éprouve souvent à rentrer dans le monde extérieur « un choc brusque, violent et douloureux ». Si en général l'illusion ne devient pas hallucination, si les maladies mentales sont plus rares qu'aux âges suivants, c'est que dans le renouvellement incessant des états affectifs, aucun ne prédomine assez longtemps dans la conscience pour devenir le centre d'une construction systématique à éléments fixes et définis. D'après M. Ribot[1] la substitution morbide du rêve à la réalité n'est complète qu'à condition d'avoir parcouru quatre étapes respectivement caractérisées par la quantité, l'intensité, la durée, la systématisation des images ; or l'adolescent s'arrête presque toujours à la seconde ; mais, pour la même raison, il est rarement créateur parce que toute invention suppose une spécificité d'images et de tendances polarisées dans un sens déterminé, une cristallisation amorcée par une idée fixe ou un sentiment durable.

En somme, malgré son rôle prédominant, l'imagination adolescente présente le plus souvent quelque chose d'inconsistant et d'inachevé qui fait que le pubère est aussi incapable de créer que d'aimer au sens complet des deux termes. Des

1. *Op. cit.*, p. 269.

désirs variables et incoordonnés, des images mutilées suggérant, lorsqu'elles renaissent, des associations presque toujours subjectives, voilà les conditions essentielles pour la formation du rêve, de la rêverie, des châteaux en Espagne, parfois des conceptions idéales, dans la mesure où elles tiennent compte du possible plutôt que du réel. Mais ce sont là des créations ébauchées à peine, en ce sens qu'elles ne valent que pour l'individu et le moment, à la différence des productions mythiques et artistiques qui impliquent dans les images et leurs rapports une certaine fixité, laquelle s'accroît dans la science, l'industrie, etc., jusqu'au point de devenir aussi indépendante de l'esprit qui l'a créée que l'est la nature elle-même.

Considérée à ce point de vue l'imagination de l'adolescent semble être en régression sur celle de l'enfant, puisqu'elle se manifeste sous des formes moins définies et moins représentables aux autres esprits. Mais envisagée sous un autre aspect, elle apparaît comme autrement précieuse que celle de l'âge précédent. Si le progrès consiste avant tout dans une transformation du donné, conforme à la conception d'une humanité idéale, il suppose comme *primum movens* le désir d'aller plus haut et plus loin que le présent dans toutes les directions possibles. Peu importe avant l'âge adulte le caractère fantaisiste de la plupart des combinaisons, l'essentiel est qu'elles soient tentées : les éliminations nécessaires se feront d'elles-mêmes au contact de l'expérience, sous l'influence de la réflexion et des nécessités pratiques. Si pour les jeunes gens rêver est dangereux, ne pas rêver serait plus dangereux encore, puisque ce serait supprimer la possibilité même des créations futures. La jeunesse, a dit M. Boutroux[1] « c'est la joie de pouvoir régler ses actions exclusivement sur la vue de l'avenir et sur l'idéal. » Sans doute des déceptions se produiront, inévitables : mais ceux qui n'auront pas emporté dans la vie les cadavres soigneusement embaumés de leurs jeunes illusions, auront bien des peines à comprendre, par exemple vers la quarantaine, les nouvelles créations que chaque génération élabore à son tour.

1. *Rev. intern. de l'Enseign.*, 15 juin 1906, p. 535.

CHAPITRE III

LA DIALECTIQUE

Faut-il compter la Raison parmi les facultés qui naissent et se développent avec l'adolescence ? La réponse dépend du sens qu'on attribue à ce mot. Si par Raison on entend l'Intelligence sous sa forme objective et impersonnelle, nous avons vu déjà quelle difficulté présente pour l'adolescent la conformité de la Pensée aux choses. L'enfant, mieux équilibré avec le milieu, semble refléter bien plus fidèlement dans son esprit les relations qui unissent les faits dans le monde extérieur. Mais si par la Raison on entend la liaison logique des idées et aussi la tendance à chercher à propos de toutes les questions les causes et les effets, les principes et les conséquences, on peut la considérer comme un des caractères essentiels de la seconde naissance. Le pubère est peut-être moins *raisonnable* que l'enfant de dix à treize ans, mais à coup sûr il est infiniment plus *raisonneur*.

I

Dès que le jeune homme s'aperçoit pour la première fois de l'interdépendance logique des idées, il « s'en réjouit d'ordinaire comme s'il avait découvert un trésor de sagesse ; la joie le transporte jusqu'à l'enthousiasme, et il n'est point de sujet qu'il ne se plaise à remuer, tantôt le roulant et le confondant en un, tantôt le développant et le divisant par morceaux ». Le trait de caractère noté dans ce passage célèbre du Philèbe est un de ceux que Platon attribue le plus souvent aux adolescents de ses Dialogues, par exemple à Clinias le disputeur à qui Socrate persuade

d'abandonner la sophistique pour la philosophie, à Ménon le jeune sophiste qui se plaint que Socrate agit sur son esprit comme une torpille, à bien d'autres. Sans se lasser, ils prennent part aux plus longues discussions sur les matières les plus abstraites. « Ils ne sentent pas le poids des idées, ils courent sous la lourde cuirasse de la dialectique »[1]. Si Socrate fait mine de se taire, ils l'exhortent à continuer, l'empêchent de s'en aller, ne veulent pas qu'il retranche rien de l'entretien, et d'un ton gracieux et souriant, ils menacent de fondre sur lui.

Dans les anciennes classes de logique, les argumentations *pro et contra* comptaient parmi les exercices les plus goûtés des élèves : certains, aussi exclusifs que Stuart Mill et ses camarades benthamistes[2], en oubliaient les travaux littéraires des années précédentes. La manie raisonnante est si fréquente à cet âge qu'on peut la considérer comme une des distinctions les plus nettes qui le séparent de l'époque prépubère. Sans doute le don d'observation propre à beaucoup d'enfants suppose dans leur esprit l'existence de cadres où viennent se grouper avec leurs ressemblances et leurs différences des faits déjà abstraits et généralisés. Dans leurs questions perpétuelles sur la cause, la matière, la fin, etc., des objets et des événements qui les intéressent, dans leurs explications ingénues, on trouverait une logique immanente souvent plus rigoureuse que celle de l'adolescent. Mais d'autre part leur conception du temps et de l'espace est si étroite, la multitude de leurs impressions si débordante, leur crédulité si grande, leur absorption dans le monde extérieur si complète[3], que leur raisonnement va presque toujours du particulier au particulier et se maintient dans les bornes de leur expérience habituelle[4]. La puberté provoque l'apparition d'une nouvelle intellectualité. Les idées deviennent plus intéressantes par elles-mêmes que par les faits dont elles sont le résumé : les premières qu'on découvre, filles aînées de l'esprit, sont si charmantes que nulle joie ne pourra

1. Taine. *Essais de critique et d'histoire*, 8e éd., p. 163.
2. *Mes mémoires*, p. 104 sqq (F. Alcan).
3. Cf. St. Hall, II, pp. 451, 483.
4. Cf. Queyrat. *La logique chez l'enfant*, surtout chap. III (F. Alcan).

ensuite « égaler ou effacer le souvenir de ce premier bonheur. C'est vers quatorze ou quinze ans qu'on les trouve[1] ». Le nouveau rationaliste croit la pensée capable de créer la vérité à elle seule, de faire jaillir de son sein des formes innombrables qui deviendront aussitôt les lois des choses. Il s'enchante des mythes platoniciens, parce qu'ils satisfont à la fois son goût pour les symboles et son besoin de dépasser par l'entendement aussi bien que par l'imagination le monde où il vit, les apparences qui voilent la réalité intelligible. A aucun autre moment, la limite entre le possible et le réel ne sera aussi indécise. Les arguments les plus subtils, tels que ceux de Zénon d'Elée, sont l'objet de commentaires sans fins ; même les plus douteux, les plus puérils, tels que le *menteur*, le *chauve*, le *cornu*, le *voilé*, etc., lui font l'effet d'un véritable régal. Rares sont les jeunes disputeurs qui, comme Ctésippe, fondent sur les sophistes et mettent en lambeaux leurs subtiles toiles d'araignée. Au contraire, ils se complaisent dans des distinguo sans fin, sauf quand il s'agit des personnes aimées ou haïes, estimées ou méprisées. Dans ce cas leurs jugements, absolus et tout d'une pièce, ne tiennent compte ni de la limitation des idées les unes par les autres, ni à plus forte raison des circonstances atténuantes qui résulteraient d'un examen impartial des conditions expérimentales s'imposant à l'action. Tout entiers dans leur appréciation du moment, s'ils ne vénèrent pas, ils dénigrent; toujours dans les extrêmes ils pensent à la façon de Musset[2] qui, victime de la part d'un ami d'une trahison pourtant bien banale, exprime ainsi sa surprise : « C'était la première fois de ma vie que je voyais un monstre ; je le toisais d'un œil hagard pour observer comment il était fait. » Dans les cas de ce genre, la représentation actuelle, isolée par abstraction de l'objet complexe dont elle fait partie, acquiert pour le sujet la valeur d'une idée générale dont les rapports avec les autres modalités de la pensée sont indépendants de la contingence des événements. Au reste, distinctions subtiles et jugements entiers procèdent du

1. Taine, *op. cit.*, p. 163.
2. *Confession d'un enfant du siècle.*

même principe, de la subordination des relations logiques aux exigences du sentiment. Par là s'expliquent à la fois les contradictions où d'un moment à l'autre tombe le plus intransigeant des jeunes dialecticiens [1], et la conviction sincère qu'il met à soutenir avec les pires arguments les causes les plus fragiles. Le principe de finalité qui, d'après M. Ribot [2], régit toute la logique des sentiments, commande presque toujours en secret au mouvement de la pensée adolescente. Tandis que dans le raisonnement ordinaire la série des arguments conditionne la conclusion, dans la logique affective, la conclusion conditionne la série [3]. Le garçon le plus épris de dialectique disserte ou discute, non pour savoir ce qui est vrai, juste ou convenable, mais pour prouver que ce qu'il pense est vrai, juste ou convenable. Aussi le plus souvent ce goût est-il accompagné par des dispositions marquées à user des procédés de l'art oratoire, en particulier des moyens recommandés par les classiques pour stimuler les émotions. C'est à bon droit que l'ancienne classe de rhétorique était considérée avec la philosophie comme achevant l'éducation intellectuelle de l'adolescent. Si elle avait le défaut, fréquent encore à l'étranger [4], d'insister outre mesure sur les formes de l'expression, isolées artificiellement des idées à exprimer, elle répondait par là même à une nécessité psychologique, puisqu'à un certain moment de l'évolution juvénile, la connaissance se résout pour l'esprit en un système éphémère de formes verbales où le mot et la chose ne font qu'un. Comme les sophistes grecs, les jeunes gens combinent l'éloquence et la dialectique ; les discours échangés dans leurs réunions tiennent à la fois de la polémique, du plaidoyer et de la controverse ; les usages parlementaires y sont l'objet d'une imitation et d'un respect scrupuleux, comme on peut s'en assurer en assistant aux congrès d'étudiants et, mieux encore, aux parlottes que les candidats aux Écoles tiennent dans un coin de la cour du

1. Cf. Ribot. *Psychologie des sentiments*, p. 420 (F. Alcan).

2. *Logique des sentiments*, p. 49 (F. Alcan).

3. Page 73.

4. Voir sur ce point l'amusante critique faite par St. Hall, II, 437-438 de 23 Manuels de Rhétorique en vogue aux États-Unis.

lycée. Les anciens ordres enseignants, en particulier les dominicains et les jésuites, savaient profiter de ces dispositions pour maintenir sous leur influence leurs élèves de la veille ; ils fondaient des associations dont le principal intérêt résidait dans des conférences faites à tour de rôle par chaque sociétaire, suivies d'une discussion à laquelle toute l'assemblée prenait part. Je me rappelle avoir eu l'occasion d'assister à deux ou trois de ces réunions et je ne puis songer encore sans un serrement de cœur au ton de certitude, indignée que prenait le conférencier de dix-sept ou dix-huit ans pour développer des thèses partiales grosses de malentendus futurs, à l'aide d'arguments *a priori* ou de fantaisies historiques.

Les joûtes oratoires portant sur les sujets les plus divers fournissent aux *Vereine* des Universités allemandes, aux *Unions* d'Oxford, de Cambridge et d'ailleurs une de leurs occupations préférées [1]. En Amérique, l'initiative du College-Harvard a remis en honneur les controverses intercollégiales. « Ce mouvement a introduit une nouvelle méthode et même une manière spéciale de travailler. Les champions sont très soigneusement choisis parmi des concurrents préparés d'avance et la thèse à soutenir est divisée de façon que chaque controversite en présente une partie déterminée. » C'est sous la surveillance même des professeurs qu'ils s'entraînent à riposter aux arguments adverses. Parmi les critiques que Stanley Hall [2], adresse à ces pratiques, il en est certaines qui, bien que peu d'accord avec sa doctrine phylogénétique, valent contre tout abus prématuré du raisonnement. Il est dangereux, en effet, de prendre trop tôt position sur des problèmes importants et de s'habituer à les résoudre par des artifices de langage. En outre, à parler avec facilité sur toutes sortes de sujets, on risque de tomber dans le verbiage et dans l'impuissance à juger sainement des choses. Seule une forte dose d'ignorance rend possible à cet âge l'assurance de la parole et la rigueur des déductions, quand elles ont pour objet des questions complexes et incertaines [3].

1. Pour plus de détails voir St. Hall, II, p. 436.
2. Page 437.
3. Cf. Herbart. *Principales œuvres*. trad. Pinloche, p. 274 (F. Alcan).

Bien plus, comme le remarque J.-J. Rousseau [1] « souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir » et d'en parler « et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses ». Mais il ne faut pas exagérer le danger : il en est des abus de la raison naissante comme de ceux de l'imagination. La vie elle-même se chargera de les réduire en obligeant l'esprit à s'adapter avec toujours plus d'exactitude aux nécessités de fait.

II

Le seul travers d'esprit qui risque de persister, du moins chez nos jeunes compatriotes portés par atavisme aux généralisations rapides, est un psittacisme les prédisposant à confondre les idées justes avec les formules élégantes, lors même qu'elles n'ont qu'une valeur métaphorique. Il importe d'autant plus de réagir contre cette tendance qu'elle ne tarde pas à se consolider dans la pensée de l'adolescent en raison de l'influence omnipotente que les mots exercent sur elle. Ils lui apparaissent comme des entités douées d'une puissance indéfinie capable de se communiquer aux objets les plus divers sans rien perdre d'elle-même. Une des leçons que j'ai toujours eu le plus de peine à faire pénétrer dans l'esprit des élèves de philosophie, avait pour objet la critique de la théorie des facultés et autres formes purement verbales de la cause et de la substance. Le nominalisme est plutôt une doctrine de l'âge mûr aussi bien pour l'individu que pour l'espèce. Au contraire de quatorze à vingt ans, il suffit parfois d'une formule heureuse ou maladroite pour conférer à des aspirations jusque-là indécises la valeur absolue d'un objet nécessaire. C'est une des raisons pour lesquelles la littérature pornographique peut déflorer une âme pour toujours en enfermant avant l'heure, et dans une de ses formes inférieures, le sentiment sexuel en voie d'évolution. Par contre les mots où s'exprime le meilleur de l'âme humaine ont à cet âge une puissance de réalisation qu'ils n'atteignent à aucun

1. *Emile.*

autre. Non seulement le signe équivaut à la chose signifiée, mais il en provoque encore l'existence. « A force de l'appeler maman, dit Rousseau, parlant de ses relations avec Mme de Warens, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étais accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que je mis à la posséder, quoiqu'elle me fût si chère. » La souffrance même, imaginaire ou réelle, trouve un soulagement merveilleux dans les paroles de consolation, au point que de la plupart des maux adolescents on pourrait dire ce que Montaigne dit des maladies des paysans : « Et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. »

C'est pourquoi les formes verbales jouent dès la puberté un rôle prépondérant dans l'acquisition des idées, à peu près le même que les leçons de choses aux âges précédents. Ce n'est pas que la mémoire brute des mots soit en augmentation : d'après les recherches de Hawkins[1] elle atteindrait son maximum à quatorze ans avec 56 p. 100 de réponses exactes contre 52 p. 100 à douze ans, 55 p. 100 à treize ans, 51 p. 100 à quinze ans ; résultats confirmés en gros par les tableaux de A. Netschajeff[2]. Mais il est un facteur de premier ordre dont l'absence à peu près constante au cours des expériences procédant par interrogations et réponses verbales ou écrites, rend les résultats de ces épreuves toujours douteux. On a vu déjà que l'adolescent se représentait faiblement ce qui ne l'intéressait pas. Par suite les mots ne solliciteront son attention et ne provoqueront le maximum d'exactitude dont sa mémoire est capable qu'à condition de faire partie intégrante des objets de pensée aptes à provoquer une émotion. Qu'une formule vienne à le frapper par sa force, son étrangeté, son élégance ou tout autre caractère saillant ; elle s'incrustera en son esprit beaucoup plus qu'en celui de l'enfant, tandis que des lectures ou des cours qui l'auront laissé indifférent, il ne gardera qu'un vague souvenir. Par exemple, il devient moins capable qu'il ne l'était de réciter une

1. Expériences sur les types de Mémoires, Psycholog. Review, 1897, cité dans l'*Année psychologique*, VIII, p. 31.

2. Voir St. Hall, II, 489.

page de vers latins ou un théorème de géométrie sans les comprendre ; mais d'autre part, même les comprenant et par suite, les ayant retenus avec aisance, il lui sera très difficile de séparer la pensée de son expression et de la présenter sous une autre forme. Ceci ne viendra que plus tard. En attendant, il accommode à tous les sujets les tournures qui lui plaisent, soit en décrivant d'admirables spectacles dont il n'a rien vu, soit en dissertant longuement sur des doctrines dont il soupçonne à peine la signification.

Mais entre les nombreuses perspectives du monde moral qui commencent à s'ouvrir devant lui, et la pauvreté relative de son vocabulaire encore enfantin la disproportion ne tarde pas à se faire sentir[1]. Elle entraîne entre autres les deux conséquences suivantes qui se produisent surtout entre quatorze et seize ans. D'abord, il se met à piocher des dictionnaires[2], des recueils d'expressions, ou bien il imite le style d'un auteur préféré au point de couler dans ce moule jusqu'à ses lettres et ses conversations les plus familières. En second lieu, il cherche d'instinct à compléter le langage usuel par des inventions de son cru, parfois heureuses, le plus souvent bizarres ou puériles. Parmi les moyens auxquels il a recours, ceux-ci paraissent le plus généralement employés :

Tantôt il recherche avec prédilection les mots nouveaux ; il les emprunte de préférence à une langue étrangère, sans doute parce que n'en comprenant le sens qu'à demi, il y peut incorporer ses propres idées avec plus de succès que dans son parler natal, trop défini pour lui. Parmi les enquêtés de A. W. Trettien[3], il y avait « un garçon [qui] en écrivant à sa mère, remplissait la moitié de sa lettre de phrases étrangères » ; un autre prétendait s'exprimer en des langues étrangères lorsqu'il émettait des sons bizarres et inconnus. Des cas de ce genre n'expriment sou-

1. Cf. Miss Williams. Children's interest in words, *Ped. sem.*, IX, pp. 274-295.

2. C'est un des résultats de l'enquête de Conradi. *Ped sem.*, X, 359-404 : Il est vrai que cette tendance doit être plus marquée chez les jeunes Américains, à cause de l'extrême richesse du vocabulaire anglais.

3. Psych. of the langage interest of Children, *Ped. sem.*, XI, p, 169.

vent, il est vrai, qu'un pédantisme presque universel à cet âge; car le naturel suppose un état intérieur d'équilibre ou une maîtrise des idées que seuls parmi les adolescents, possèdent ceux en qui une mémoire exceptionnelle étouffe sous des apports étrangers la spontanéité des conceptions originales.

Tantôt, il se plaît à employer des mots défendus ou des termes de mauvais goût, sans doute parce qu'il éprouve, à faire ainsi, l'illusion de sortir du conventionnel et de s'affirmer avec plus de sincérité. La langue verte a eu de tout temps des pratiquants nombreux parmi les jeunes gens de toute éducation ; à user et abuser de l'argot, ils semblent prendre la revanche de ce qu'il y a d'inadéquat à leur esprit dans les remontrances qu'ils reçoivent sans cesse des adultes. Il leur arrive même de se délecter à prononcer des formules stupides, des mots dépourvus de sens ou sans rapport avec la pensée actuelle ; de goûter avec délices les plus usés des calembours, les jeux de mots les moins spirituels. D'autres fois ils s'entretiennent ou correspondent mystérieusement dans une langue secrète qu'ils ont créée en modifiant d'une manière systématique les termes usuels [1]. Ce trait semble universel. E. Schlegel qui l'avait observé en Hongrie ne fut pas peu étonné d'en retrouver l'analogue chez les enfants chinois qui appelaient ce langage « langue sa la » et le formaient en doublant ou triplant la syllabe et en remplaçant la consonne initiale par *s* ou *f*. Mais sur ce point encore, les extrêmes opposés se rencontrent dans le même lieu et parfois d'un moment à l'autre chez le même sujet. Il en est de la parole comme du vêtement. A côté du garçon débraillé dans sa tenue et son langage se rencontre le petit-maître qui ne trouve jamais ses gilets assez élégants et ses mots assez choisis. Celui-ci soigne ses phrases comme ses cravates et laborieusement il compose devant sa glace les gestes qui aideront aux effets de style, aux modulations de la voix. A défaut d'amourette en cours et en dehors de toute visée littéraire, le désir vague de plaire ou de briller suffit dans la plupart des cas à expliquer de telles préoccupations, au moment où l'individu commence à éprouver avec force le rôle prépondérant

1. A.-W. Trettien, article cité, p. 166.

que l'opinion joue dans la vie humaine. Mais peut-être par là même la précocité du style est-elle pour certains esprits un certificat de banalité. Qu'on se rappelle les remarques faites à cet égard dans quelques autobiographies, en particulier la différence entre le médiocre élève Loti et son brillant condisciple devenu plus tard un huissier. D'ailleurs les plus élégants phraseurs seront obligés de changer leur manière s'ils veulent progresser, non seulement parce que leur période est en général ou désespérément sèche ou encombrée de redondances par suite de l'abus des adverbes et des adjectifs [1], mais surtout parce que la plupart des idées, devenant moins absolues à cause du voisinage des faits, se présenteront plus tard à l'esprit autrement que sous la forme de réminiscences et ne soutiendront plus avec les mots des rapports aussi étroits. Par suite, il n'y a pas toujours lieu, lorsqu'un grand élève construit de lourdes phrases avec des termes impropres, de mettre en doute pour ce seul motif la netteté de son intelligence : souvent il ne manque que de la mémoire des formes grammaticales. A mesure qu'il enrichira son vocabulaire, surtout qu'il deviendra capable de former ses idées au lieu de les recevoir toutes faites et déjà étiquetées, les défauts pourront disparaître, peut-être pour faire place à l'espèce d'intelligence la plus précieuse, celle qui d'un mouvement spontané s'élève des faits aux idées, mais pense celles-ci en fonction des représentations sensibles dont elles résument les caractères, presque toujours mutilés par l'analyse qui les a abstraits.

III

L'intérêt des adolescents pour les formes verbales et leur goût pour la lecture nous donneraient déjà le droit de leur supposer une mentalité livresque : or l'expérience confirme cette hypothèse. A partir de seize ou dix-sept ans, le respect pour la lettre imprimée peut atteindre des proportions dont on ne trouve

1. Cf. St. Hall, II. 467 sqq.

presque jamais l'équivalent chez les enfants ou chez les adultes. Il suffit qu'une formule soit typographiée pour qu'elle acquière aux yeux des jeunes lecteurs une valeur supérieure à toute critique. Que de fois il m'est arrivé pendant les corrections de devoirs de m'attirer cette réponse : « Mais, monsieur, j'ai trouvé cette expression dans tel livre... » Et à beaucoup d'élèves il entre difficilement dans l'esprit que cette caution n'offre pas toute garantie pour la justesse de l'idée, la propriété des termes. Il n'est pas rare d'en trouver qui substituent à de bons développements dont ils sont les auteurs, des lieux communs puisés dans des manuels. Même chez les plus sincères, les formules livresques sont autant de cadres où doit entrer le réel pour être pensé : les spectacles naturels les intéressent d'autant plus qu'ils leur fournissent l'occasion de citer ou du moins de se rappeler quelque passage favori. Quant à leur vie intérieure, sa plasticité lui donne beau jeu pour se modeler à l'image des formes qu'ils ont admirées dans les livres. Il faut sans doute rattacher au même trait de caractère l'habitude assez fréquente qu'ils ont de parler par aphorismes, de donner à leurs jugements les plus familiers une forme didactique et impersonnelle.

Cette tendance à interposer un texte imprimé entre leur pensée et son objet se manifeste aussi bien dans l'acquisition des connaissances scientifiques que dans les exercices littéraires. Pas plus qu'ils n'ont besoin d'avoir vu une tempête ou éprouvé la violence des passions pour en parler avec éloquence, ils ne considèrent comme indispensable l'observation des faits naturels que les sciences positives ont pour tâche d'expliquer. Dans l'un et l'autre cas, les signes des choses, les mots-concepts leur suffisent.

C'est pour ce motif peut-être qu'en mathématiques ils préfèrent en général l'algèbre à la géométrie, les démonstrations aux problèmes dont les données supposent des connaissances expérimentales. Quelques-uns, ceux qui ont la « bosse », goûtent un plaisir visible à écrire au tableau des séries interminables d'égalités, savamment déduites, mais où ils ne voient qu'une « réussite » plus ou moins difficile, à la façon des mathématiciens des XVIe et XVIIe siècles qui luttaient de subtilité pour poser et résoudre

des problèmes compliqués, mais ne songeaient pas à utiliser les relations ainsi trouvées pour le progrès des sciences expérimentales. M. Buquet, directeur de l'École centrale, se plaignait[1] que les jeunes gens venant des lycées, très forts en analyse, ne comprissent rien aux applications, ni même au but de leurs formules. Il est à peine besoin de faire remarquer l'analogie que la dialectique de la quantité offre avec le raisonnement logique si cher aux adolescents. Dans les deux cas, même possibilité pour l'intelligence de se suffire seule, même incompréhension de la complexité indéterminée, et aussi même hardiesse pour imposer *a priori* à la nature et à la société des catégories rigides d'où le donné s'écoule à pleins bords. Ajoutons que l'invention en mathématiques est plus précoce que dans les autres sciences, comme l'attestent les noms de Pascal, Newton, Leibniz, Gauss, A. Comte et bien d'autres.

Dans l'étude de la physique et de la chimie, malgré les apparences, les mêmes dispositions intellectuelles jouent le rôle principal. Au premier abord, il semble que les grands élèves aient une prédilection très marquée pour les expériences. Mais si l'on met hors de compte la curiosité qu'éprouve le civilisé de tout âge en présence des phénomènes naturels qui frappent par leur nouveauté, il reste ceci : d'abord leur maladresse dans la manipulation des appareils est telle que là où le professeur n'exerce pas un contrôle très sévère, la casse revêt des proportions suffisantes pour que dans les petites villes l'administration soit obligée parfois, pour des raisons économiques, de faire en sorte que les élèves se bornent à assister à la préparation de la « cuisine scientifique » sans mettre la main à la pâte. Peu d'entre eux se représentent avec exactitude les conditions d'une expérience dont ils ont pourtant suivi tous les détails. A l'appui de cette affirmation, je pourrais citer de nombreux exemples que je dois à l'obligeance de mes collègues de sciences. En voici un tout récent : le professeur, après avoir devant les élèves de philosophie montré par le procédé habituel des deux ballons superposés combien l'ammoniaque est soluble dans l'eau, donne le lende-

1. *Enquête*, t. II, p. 503.

main pour sujet de devoir : Préparation de l'ammoniaque. L'un d'eux, pourtant intelligent et travailleur, indique la recette suivante : « on recueille sur la cuve à eau le gaz qui se dégage, etc... » Il y a fort à parier que si cet apprenti chimiste avait étudié dans son manuel, même séparément, la préparation de l'ammoniaque et les propriétés physiques de ce corps, les deux questions se seraient coordonnées dans son esprit de manière à rendre impossible une telle contradiction. Mais du moment qu'il était obligé de faire appel à ses perceptions visuelles, le souvenir de celles-ci, non encore intellectualisé, échappait aux catégories logiques. Presque toujours les connaissances scientifiques acquises dans les livres s'organisent dans la pleine lumière de la conscience ; il en est rarement ainsi, du moins chez nos grands élèves, de celles qui sont dues à la perception des faits ; ou bien, si celles-ci, grâce au caractère réaliste de certaines intelligences, forment de leur côté un système cohérent, il leur arrive rarement d'interférer avec les termes analogues de la série abstraite. Entre l'entendement et les sens, le divorce se consomme avec une telle spontanéité qu'un des soucis les plus constants de l'éducateur devrait être de rétablir entre ces deux fonctions mentales l'union nécessaire à la fécondité intellectuelle.

Pour le moment c'est la première qui s'essaye dans toutes les directions avec le même intérêt qui pendant l'enfance provoquait l'exercice de la seconde. Aussi les études trop concrètes par nature sont-elles délaissées, lors même qu'elles semblent devoir coûter peu d'efforts. La biologie qui aux élèves se présente encore sous le nom d'Histoire naturelle, rencontre relativement peu d'adhérents et l'on sait que parmi les jeunes normaliens de la section scientifique, il est parfois difficile de recruter un nombre suffisant de candidats à cette branche de l'enseignement. Ce ne peut être pour ces grands jeunes gens une question d'amour-propre, car ils savent que les sciences biologiques exigent autant de perspicacité et rapportent autant de gloire que les autres recherches ; mais ils éprouvent une répugnance instinctive pour des études où le calcul a une part moins grande que celle de l'observation et de l'hypothèse, celle-ci impliquant une intuition du réel que seul rend possible dans ce

domaine un contact perpétuel avec les détails les plus minutieux des phénomènes soumis à l'investigation. A plus forte raison les élèves de l'enseignement secondaire éprouvent-ils peu de curiosité pour la forme, la composition, la genèse et le rôle des organes dont on leur fait la description. Rares sont parmi eux, les collectionneurs de plantes, d'insectes, même de minéraux, et encore ceux-là s'intéressent-ils moins aux objets eux-mêmes qu'à leur classification [1]. Pour des motifs du même ordre, l'histoire et la géographie, malgré la forme à la fois plus vivante et plus scientifique que cet enseignement revêt depuis quelques années, comptent peu de partisans enthousiastes parmi les adolescents. De l'avis à peu près unanime des professeurs compétents, peu de classes sont aussi fatigantes, en ce sens que l'attention des élèves a besoin d'être stimulée sans cesse pour ne pas s'endormir. C'est qu'ici les faits jouent le rôle principal, du moins dans ce que les candidats au baccalauréat ou au brevet supérieur sont obligés de savoir. Dans ce domaine par excellence de la contingence peu de concepts rigides trouvent à s'insérer, peu d'événements se laissent enchaîner par des relations logiques. Même l'imagination adolescente ne s'intéresse que médiocrement à la résurrection du passé, parce que l'historien évoque le plus souvent les faits militaires et politiques où s'est manifestée l'activité humaine, non la vie intérieure dont ils étaient l'expression. En France, les preuves qu'on pourrait donner de cette affirmation sont corroborées par une contre-épreuve d'une force singulière, puisque Michelet, l'évocateur des âmes d'autrefois, est à peu près le seul historien qui ait le don de passionner la jeunesse.

Mais précisément parce que les adolescents répugnent à entrer dans le détail des faits et qu'ils se contentent en toutes choses de généralités tantôt vagues, tantôt rigoureusement définies, ils croient pouvoir prétendre à l'universalité du savoir. Ils diraient volontiers comme l'écolier de *Faust* à Méphistophélès : « Je voudrais devenir très savant, bien connaître le ciel et la terre et ne rien ignorer de ce qu'enseignent les sciences et la

1. Voir sur cette question Caroline Fr. Burk. The collecting instinct, *ePd. sem.*, VII, pp. 179-207.

nature » : formule d'autant plus typique que, commencé pendant l'extrême jeunesse de l'auteur[1], le drame semble par endroits traduire cette aspiration à tout connaître, à posséder tout ce que l'esprit peut embrasser, qui poussait déjà Gœthe, à Leipzig, à suivre à la fois les cours de droit, de lettres et de dessin. Faut-il d'autres exemples? L'*Avenir de la Science* n'aurait d'après Renan lui-même que le mérite « de montrer dans son naturel, atteint d'une forte encéphalite, un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité[2]. » Tarde, dès seize ans, avait résolu « de faire le périple des sciences »[3]. La plupart, à vrai dire, ne sont pas si ambitieux; mais il en est peu qui, avant les vingt ans, n'aient rêvé de se faire un nom dans la science et de consacrer leur vie à des recherches analogues à celles dont ils voyaient le modèle dans telle œuvre préférée[4]. Seuls font exception ceux que le manque de culture ou d'intelligence laisse étrangers à cet ordre d'idées ou bien encore, mais pas toujours, ceux que leurs goûts, exclusivement littéraires, dirigent d'un autre côté.

Par contre, l'étude de la philosophie jouit d'une faveur à peu près universelle auprès des jeunes gens de toute condition. Les élèves des sections littéraires et ceux des sections scientifiques, les précoces et les attardés, manifestent à peu près le même goût pour les questions de morale et de métaphysique, et ces derniers ne sont pas les plus lents à prendre position sur les problèmes les plus ardus. Même ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'être instruits sur ces matières, se plaisent à en parler sur un ton de conviction proportionné à leur ignorance : à un âge où le doute est inconnu comme état subjectif, sinon comme objet d'une doctrine dogmatique, les souvenirs dus au hasard des lectures, la diffusion de certaines idées sous la forme de croyances religieuses, et, par-dessus tout, le besoin primordial de trouver à toute question intéressante des raisons décisives,

1. Le 1er monologue date de 1771; voir Ed. Rod. *Essai sur Gœthe*, p. 298.

2. Voir la préface.

3. *Rev. intern. de l'Enseignement*, XLIX, p. 341.

4. Cf. Michelet. *Nos fils*. pp. 267-268.

sont des stimulants assez puissants pour créer dans des intelligences à peine dégrossies le goût des discussions relatives aux causes premières et aux fins dernières. C'est à bon droit qu'à l'Hôtel de Ville de Paris, dans la grande salle des Fêtes, Picard a représenté la Philosophie sous les traits d'un jeune homme qui, la torche à la main, porte la lumière dans une obscure caverne, malgré la résistance des adversaires de la Connaissance[1]. Seule la jeunesse aujourd'hui possède une foi assez optimiste en la puissance de la Raison pour la croire capable de dissiper par ses lumières propres les ténèbres de l'Inconnaissable. Plus tard l'esprit deviendra trop pessimiste pour ne pas verser dans un agnosticisme qui du coup ramènera à des bornes très étroites le domaine légitime de la dialectique. En attendant, lorsqu'une pensée nouvelle semble devoir éclairer le problème de la Destinée, c'est sur les jeunes intelligences qu'elle rayonne d'abord. Par exemple, parmi les études qui ont rendu quelque temps Nietzsche populaire en France, on peut citer comme ayant été des premières celles parues dans *le Mercure de France*, *le Banquet, la Revue blanche, l'Effort* et autres périodiques où cherche à se définir l'âme confuse de nos jeunes contemporains. On peut même affirmer qu'il y a plus de souci des problèmes philosophiques dans chacune de ces revues que dans tous les périodiques rédigés exclusivement par des adultes, les publications spéciales mises à part. L'invention est aussi précoce en philosophie qu'en mathématiques et pour les mêmes raisons. A vingt-trois ans, Descartes avait découvert sa méthode et l'application de l'algèbre à la géométrie. A vingt ans, Leibnitz avait écrit le *De arte combinatoria* et à dix-sept ans une thèse qui fut remarquée[2], sur le principe d'individuation. A dix-huit ans, il songeait déjà à trouver pour la philosophie des idées élémentaires, analogues aux notions mathématiques et permettant de découvrir la vérité par de simples combinaisons logiques. Berkeley, à vingt-cinq ans avait composé la *Théorie de la vision*, Hume à vingt ans le *Traité de la nature humaine*.

1. St. Hall, II, p. 554.
2. Boutroux. Éd. des *Nouveaux essais*, p. 7.

Au même âge Schiller publia *Le moi comme principe de la philosophie,* Herbart plusieurs essais[1] : on pourrait facilement allonger la liste. Et comme la gestation de ces ouvrages a demandé un certain temps, on est fondé à les considérer comme appartenant à l'adolescence des auteurs.

L'idéalisme prédomine dans ces premières tentatives comme il prédomine dans les essais de nos grands élèves. Enfermés dans leur vie intérieure, comment ne s'enchanteraient-ils pas de l'idée que le monde est leur représentation ?[2] Essayez de faire comprendre à un adulte de culture rudimentaire que les qualités sensibles ne sont pas dans les choses, il pensera que vous vous moquez de lui ou que vous déraisonnez : un adolescent entre sans effort dans votre pensée au point que les doctrines sur le degré de réalité propre au monde extérieur sont parmi celles qu'il goûte et retient le mieux. D'autre part, certaines questions de logique qu'*a priori* on pourrait juger fastidieuses, telles que l'opposition et la conversion des propositions, sont étudiées avec entrain. Lorsque dans un livre, à la rigueur dialectique se joint l'importance intrinsèque du sujet traité, il se produit dans un jeune esprit le maximum d'effet compatible avec son degré d'intellectualité. Cette influence s'exerce parfois de très bonne heure. M. Langlois, par exemple, n'avait pas plus de quinze ou quatorze ans quand il devint un lecteur fervent des ouvrages de Cournot : « Aucun livre, dit-il, n'a exercé sur moi pendant mon adolescence une action comparable »[3]. Il peut arriver que les premières idées acquises ainsi pénètrent l'intelligence jusqu'à devenir des sentiments exclusifs de toute idée contraire ; quelquefois aussi, le sujet a été amené par ses habitudes littéraires, par un tour spécial de son esprit, à prendre position sur certains problèmes avant d'en connaître l'énoncé, avant de savoir même qu'ils pouvaient se poser. J'ai connu un élève, le meilleur de sa classe, qui, adonné déjà à la poésie symbolique,

1. Cf. Burnham. *Adolescence,* p. 192.

2. Cf. St. Hall, II, p. 45 et surtout pp. 547-553. L'auteur déplore ce goût idéaliste qui fait vivre la jeunesse, à l'exemple de ses professeurs, en marge du réel.

3. *Bulletin des Bibl. populaires,* février 1907, p. 22.

accueillit avec empressement l'*Idée de Rythme* de M. Chide, parce qu'il y vit la justification de son antipathie secrète contre l'interprétation rationaliste du réel. Pourtant jusqu'à ce moment il l'avait admise avec une docilité intellectuelle comparable à celle de Théetète qui, voulant découvrir la nature de la connaissance, acceptait avec enthousiasme chaque définition provisoire que lui donnait Socrate.

Peu d'élèves de philosophie en effet, malgré les exhortations du professeur, se risquent à opposer une objection aux doctrines exposées : il ne peut guère en être autrement, car le plus souvent le développement qu'ils viennent d'entendre, représente tout ce qu'ils possèdent d'idées sur la question, et ils ne sauraient présenter une autre thèse sans rester courts ou sans sortir du sujet, — à moins que, contraints par la pénurie de leur vocabulaire à se servir des mots employés par leur contradicteur, ils n'aboutissent à leur insu à présenter comme leur la thèse qu'ils prétendent combattre. Mais il n'est pas impossible que les plus personnels soient les plus silencieux, parce que sentant vaguement ce qu'il y a d'erroné ou d'incomplet dans les idées qu'on leur expose, ils ne peuvent exprimer ce sentiment sous une forme intellectuelle qui le justifie. Pour cela une nouvelle intégration serait nécessaire qui demanderait pour s'effectuer un temps considérable ; avant qu'elle ne fût à terme, le jeune émotif-dialecticien aurait non seulement gagné l'escalier, mais encore oublié de quoi il s'agissait, les idées contestées étant venues se fondre en un composé original avec les nouvelles acquisitions relatives au même sujet. Ainsi donc, la lourdeur apparente peut masquer une pensée vivante en qui les concepts ont une tendance à se dissocier des mots et à modifier leur compréhension suivant les exigences des faits perçus.

Mais le cas est rare. Exprimée ou non, la thèse antagoniste est presque toujours empruntée à d'autres doctrines en cours, à moins que purement négative, elle ne traduise un état d'animosité fondé sur des raisons à côté, d'une nature très variable. Si peu d'adolescents sont indifférents aux questions philosophiques, il en est qui éprouvent une joie spéciale à pousser une idée jusqu'à ses conséquences extrêmes, tels les jeunes

Benthamistes dont Stuart Mill dit qu'ils aimaient surtout le côté choquant et paradoxal de la morale utilitaire[1]. D'autres passent avec rapidité de l'estime au dénigrement ou à l'ironie, ce qui est une autre façon de montrer qu'on est intéressé. Et encore, suivant le mot connu, sont-ils obligés de philosopher pour prouver qu'on ne doit pas philosopher, tel le très jeune auteur de *Il crepusculo dei filosofi*[2] qui, à la philosophie dont il caricature les principaux représentants, oppose un pragmatisme paradoxal non moins philosophique.

Le dogme et la critique sont chez eux également sincères, lors même qu'ils succèdent l'un à l'autre dans un très court intervalle. Malgré l'incohérence de leurs idées, une logique rigoureuse unit les états qui à un moment donné se groupent dans la pleine lumière de leur conscience; le divorce entre la pensée et l'action ne commencera pas encore de quelques années; leurs sentiments et leur conduite, dans la mesure où ils dépendent de leur initiative, supposent presque toujours des théories dont ils sont tantôt la cause, tantôt l'effet, et tantôt l'un et l'autre, par suite des réactions réciproques de l'intelligence et de la vie «... Dans la jeunesse, dit M. Rauh, nous construisons volontiers notre conduite d'après un modèle et un type préconçu. Rien n'y est plus commun que de fausser par des théories les sentiments naturels »[3]. Quelle que soit la personnalité du sujet, il se représente la vie comme devant s'insérer dans une des catégories tranchées dont se compose sa conception du réel, et il n'attribue de valeur à ses dispositions intérieures que dans la mesure où il se croit le droit de les désigner sous le nom de stoïcisme, épicuréisme, positivisme, etc., ou de les indentifier avec les formes sociales qu'il admire. Est-il besoin d'ajouter que ces étiquettes désignent des formules d'action qui pour la plupart ne seront jamais vécues? Que survienne un grand deuil ou une forte passion et aussitôt le frêle échafaudage de concepts se disloque, laissant l'âme désemparée en face du destin :

... Hang up philosophy
Unless philosophy can make a Juliet

1. *Mes mémoires*, p. 75.
2. Milan, 1906.
3. *Psychol. des sentiments*, p. 186.

dit Roméo au frère Laurence. Sauf chez les purs intellectuels, il n'est pas de construction *a priori* qui puisse à elle seule, je ne dirai pas créer l'objet du désir, mais même contenir le désir dans les limites de la puissance.

En somme, nos adolescents ont une tendance très marquée à vivre comme si les opérations discursives de l'intelligence étaient capables de créer la vérité sans qu'ils eussent besoin de vérifier leur fécondité par le contrôle de l'expérience.

Cependant nous avons vu quel intérêt nouveau présentait pour eux le monde de la nature et de l'esprit, et combien, d'autre part, leurs idées tendaient naturellement à se prolonger en actions. Cela n'indiquerait-il pas que si leur fureur de raisonnement sévit sans frein, c'est peut-être parce que les autres facultés naissantes ne trouvent pas dans l'éducation un emploi approprié. Il y aurait hypertrophie dans une des fonctions mentales, en partie parce que les autres, manquant de la nourriture nécessaire, seraient réduites à s'atrophier.

IV

« Notre éducation classique, écrivait F. Pécaut en 1873[1], est trop exclusivement formelle ; elle manque de substance et de moelle ; les mots, les formes y occupent tant de place qu'il en reste peu pour les choses. Quelle habitude mentale peut résulter à la longue d'une pareille culture ? Peu de curiosité, peu de goût pour l'observation de la réalité et nul sens critique ; une fâcheuse disposition à se contenter de généralités et de phrases au lieu de faits ; chez les élèves d'élite une remarquable aptitude à l'amplification élégante et l'art d'improviser sur tous les sujets après une préparation simplement littéraire. » L'esprit de l'enseignement a-t-il changé depuis cette époque ? Dans *la Revue universitaire* du 15 avril 1899 M. Payot, atteste que « les élèves isolés de la vie, de la réalité par des murailles de mots ne sont point habitués à regarder en eux-mêmes parce qu'ils

1. L'*Educat. nationale* (recueil d'articles écrits dans le *Temps* de 1871 à 1879).

sont distraits par le monde extérieur. Ce monde extérieur lui-même, ils le voient, mais ils ne savent pas le regarder. Toute leur vigueur intellectuelle est concentrée sur des mots »[1]. Au cours de l'enquête sur l'enseignement secondaire publiée la même année, des plaintes analogues se sont fait entendre[2]. Le mal n'est pas nouveau. Les « déclamations » de l'antiquité (*cura fuit tantum ut discerem sermonem facere quam optimum et persuadere dictione*)[3] et les controverses du moyen âge dénotent déjà des habitudes scolaires qui au fond se sont conservées en partie jusqu'à nos jours[4]. Rousseau les condamne en ces termes : « Quel extravagant projet... de croire leur faire sentir sur les bancs d'un collège l'énergie d'un langage des passions et toute la force de l'art de persuader sans intérêt de rien persuader à personne ? Si au lieu de ces magnifiques harangues, vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il serait plus attentif à vos règles »[5]. Mais la suppression de la rhétorique proprement dite dans l'enseignement actuel, loin de marquer un progrès vers le souci du réel, a consommé le triomphe du formalisme en substituant à la culture de la faculté dialectique, l'érudition grammaticale tout aussi formelle, mais beaucoup moins intéressant pour les adolescents comme ne correspondant à aucune de leurs tendances. Depuis que la mode s'est établie de faire de la philologie à l'imitation des Allemands[5], non seulement les grands élèves ne savent plus de grec ni de latin, malgré la science croissante des professeurs, mais encore les études classiques ont perdu pour eux à peu près toute valeur éducative[7]. Ils ont appris à la vérité qu'on doit écrire *adulescens* au

1. Cf. Les *Idées de M. Bourru, passim.*

2. Voir entre autres les dépositions de MM. Darboux, I, p. 302, Lippmann, II, pp. 33, 34, etc.

3. Saint Augustin. *Confessions,* II, II, 5.

4. D'après Pestalozzi, l'importance exclusive attribuée aux mots par l'éducation scolaire aurait détruit dans l'esprit humain « non seulement l'attention aux impressions de la nature, mais jusqu'à la faculté de recevoir ces impressions. » Guex. *Hist. de l'éducation,* p. 340.

5. *Emile.*

6. Cf. Enquête, dépos. de M. Doumic, I, 61.

7. *Id.*, dépos. de M. Boutroux, p. 117.

lieu de *adolescens*, *Vergilius* au lieu de *Virgilius*[1], mais « ils n'auront pas sympathisé avec les manifestations les plus élevées, les plus touchantes, les plus héroïques de la nature humaine », et si d'aventure ils veulent goûter *le Cid* ou *Polyeucte*[2], ils sont obligés de laisser de côté leurs éditions scolaires où le texte est submergé sous les notes de pure érudition, et de chercher dans la bibliothèque de leur père de vieux exemplaires où la pensée du poète se présente dans son harmonieuse nudité. Ils sont initiés aux particularités de la prosodie, mais lisent les vers sans le moindre souci de la quantité ni même de l'accent tonique malgré la simplicité de règles qu'il présente dans la langue latine [3]. En grec, c'est pis encore, puisque beaucoup d'entre eux se voient obligés d'apprendre les règles compliquées de l'accentuation, sans qu'élèves ou professeurs, quand ils lisent un texte, songent même à les appliquer. Jusqu'aux programmes de 1902, des errements analogues étaient pratiqués dans l'enseignement des langues vivantes, et beaucoup de partisans de l'ancienne méthode regrettent au fond le règne omnipotent de la grammaire, lors même qu'ils croient défendre la culture littéraire, menacée, pensent-ils, par les nouveaux procédés.

En somme, on a diminué dans l'enseignement littéraire la part de l'éloquence et de la dialectique qui avaient, entre autres avantages, celui d'utiliser quelques-unes des forces vives spéciales à l'adolescent, et on a mis à la place l'espèce de faits la moins propre à l'intéresser puisqu'elle porte sur les modifications qu'ont subies dans le temps les formes verbales de la pensée, abstraction faite de leurs rapports avec les nécessités logiques de l'intelligence ou les nuances du sentiment. Là où il serait si intéressant d'initier les jeunes esprits à la révélation

1. Cf. Enquête, dépos. de MM. Picot, p. 20, Gebhardt, p. 22.

2. D'après M. Picot.

3. Cf. Rey : « Telle que nous continuons à la prononcer c'est quelque chose d'informe, d'irréel, sans rythme, sans articulation, sans vie » (*Bull. de la Fédér. nat. des professeurs*, mars 1908). — Les Américains au contraire attachent une grande importance à la prononciation exacte du latin, estimant avec raison que pour bien le comprendre, il faut compter sur l'éducation de l'oreille aussi bien que sur celle de l'œil (Compayré. *L'enseign. secondaire aux Etats-Unis*, p. 83).

de la beauté, de leur faire connaître non seulement l'homme en général, mais aussi l'âme d'un peuple et l'image de sa civilisation, on se borne trop souvent à commenter des signes sans rien dire de la chose signifiée.

L'instruction scientifique est souvent aussi formaliste, mais d'une autre façon ; non plus en attribuant à l'expression de la pensée une valeur exclusive se substituant à celle même de la pensée, mais en faisant consister le savoir dans l'analyse et la combinaison des idées plutôt que dans l'interprétation des faits[1]. La place occupée par les mathématiques dans les programmes français en dit long à cet égard. Au lieu d'être considérées comme un instrument de recherche et de démonstration, elles forment, surtout dans les classes supérieures, un groupe de disciplines intellectuelles, ayant en lui-même sa fin, dont l'importance apparaît comme supérieure à tout autre parce que élèves et professeurs proportionnent implicitement le degré de réalité à celui d'intelligibilité. Dans l'esprit adolescent, naturellement exclusif et raisonneur, l'habitude de tirer des conclusions rigoureuses de données complètes dans leur genre diminue l'aptitude à la science positive, parce que les données du réel ne sont jamais complètes et laissent une large part aux divinations subtiles du sentiment[2]. Des professeurs de physique m'ont assuré que lorsqu'ils voulaient réagir contre cette tyrannie du calcul, les élèves étaient complètement déconcertés. Herbart[3] remarque que l'enseignement des Mathématiques cesse d'être pédagogique dès qu'il constitue par lui seul un *groupe d'idées* à part, soit qu'il exerce peu d'influence sur la valeur personnelle de l'homme, soit qu'il disparaisse bientôt de la mémoire, comme c'est le cas le plus fréquent. Or l'enseignement étant avant tout identification de l'inconnu au connu, c'est-à-dire raisonnement, il est bien difficile aux professeurs les mieux doués de ne pas

1. Est-ce habitude prise ou tendance naturelle de l'esprit français ? Le fait est que beaucoup de professeurs de sciences avouent leur répugnance pour les travaux pratiques auxquels participent les élèves, depuis les programmes de 1902.

2. Cf. John Saint-Blackie. *L'éducation de soi-même*, trad. Pécaut, p. 11 ; Mme de Saussure. *L'éducation progressive*, VII, 4.

3. *Op. cit.*, p. 42.

faire prédominer la déduction dans les leçons de Physique et même de Chimie, surtout dans celles qui ont trait à la Chimie organique. Quant à la Biologie, trop souvent la représentation schématique des organes faite au tableau, l'énumération fastidieuse des muscles, nerfs, pièces du squelette, etc... dont se surcharge la mémoire des élèves, se substituent à la perception directe des plantes, des animaux, à celle même des moulages ou des planches qui les représentent. L'enseignement de l'Histoire, malgré le goût des documents spécial à ceux qui en sont chargés, tombe parfois dans le même défaut. « Chercher pour le plaisir de chercher, disait récemment un professeur à ses élèves[1], connaître pour le plaisir de connaître : voilà le haut degré de culture désintéressée auquel vos maîtres veulent ouvrir vos cœurs et initier vos esprits ; voilà la région sereine de l'Idée où, par delà le terre à terre des exigences quotidiennes, ils vous invitent à vous hausser d'un coup d'aile. » Et surtout pas de jugements sur les faits et les hommes, dit l'auteur en substance, contrairement à Montaigne qui écrivait[2] : « Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge et qu'il n'imprime pas tant où mourust Marcellus que pourquoy il fut indigne de son devoir qu'il mourust là ; qu'il ne lui apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. » Que l'on compare à ces paroles la remarque de M. Gache[3]. « Nous avons consulté de nombreux Nîmois qui ont fait leurs études entre 1850 et 1890 : nul ne se souvient d'avoir été conduit pour commenter l'Histoire romaine et préciser les textes au milieu des inscriptions et des pierres réunies à la Maison Carrée, ni sous les arceaux des Arènes. Quelques-uns ont gardé le souvenir de professeurs érudits qui au tableau dessinaient le plan du temple grec pseudo-péristyle ! »

A plus forte raison l'instruction ainsi comprise est-elle sans influence sur la vie et lui arrive-t-il rarement de s'achever en éducation. Si l'élève « est devenu plus advisé, disait déjà Mon-

1. Discours de M. Labroue à la distribution des prix du lycée de Toulon ; toute la seconde partie est consacrée à l'exposé de la valeur éducative de l'enseignement historique. *Revue intern. de l'Enseign.*, LIV, p. 325.

2. *Essais*, I, XXVI.

3. *L'éducation du peuple*, p. 240.

taigne[1] c'était le principal et c'est ce qui demeure derrière... »[2]. Est-ce parce que ceux qui ont en charge l'hygiène morale de la jeunesse « cognoissent bien Galien, mais nullement le malade » ? D'après le Dr G. Le Bon[3] ce serait une des principales raisons de la stérilité pratique qui, selon lui, caractérise notre enseignement. Bien que la plupart des critiques formulées par cet auteur soient au moins exagérées, il a bien vu que le principal défaut des maîtres français était le caractère trop livresque de leur savoir, par suite l'indifférence fréquente aux questions de psychologie individuelle et à la pensée vécue. Tout récemment encore, il n'était pas rare de voir dans les cours de philosophie les dissertations érudites sur les questions de métaphysique empiéter sur les leçons consacrées aux autres parties du programme ; souvent la psychologie et la morale étaient enseignées à l'aide des notions empruntées à l'histoire de la philosophie, sans qu'il fût fait état de la manière dont se posaient actuellement les problèmes et des solutions déjà acquises. J'ai connu un professeur de grand lycée, esprit élégant et très informé, qui, jugeant sans doute fastidieux de parler lui-même de morale à ses nombreux élèves, chargeait de ce soin l'étudiant stagiaire qui venait faire cinq ou six classes, tantôt seul, tantôt sous sa direction. Et pourtant ces questions l'intéressaient assez pour que, trois ou quatre ans après, il publiât un livre sur un des principaux problèmes de l'éthique. Ce fait est symbolique d'un état d'esprit qui pendant une vingtaine d'années s'est rencontré fréquemment dans le personnel enseignant : le souci de la culture personnelle poussé jusqu'au dilettantisme et au mépris de l'action. Hâtons-nous d'ajouter qu'une tendance contraire semble se dessiner chez les jeunes, épris de « pragmatisme », et chez beaucoup de leurs aînés que la secousse occasionnée par des

1. I, XXV.

2. Cf. Ferri-Pisani. *Les pervertis, roman d'un potache*, p. 225 : « Dans le bahut on lui avait rabaché les verbes grecs irréguliers, mais on avait oublié de lui apprendre à marcher droit devant lui, à porter la tête haute sur le chemin de la vie ! » — Cf. Ibsen. *Ligue de la jeunesse*, cité par Wagner. (*Jeunesse*, p. 246) : « La faute capitale de notre éducation est d'avoir mis tout le poids sur ce qu'on *sait* au lieu de le mettre sur ce qu'on est.

3. *Psychol. de l'éducation*, pp. 19, 21, 218, etc.

événements retentissants a rappelés, depuis quelques années au sentiment du réel.

Seulement il ne dépend pas de la volonté des éducateurs les mieux qualifiés de supprimer le caractère formaliste de notre enseignement. De l'avis à peu près unanime des professeurs que j'ai consultés, la préoccupation des divers examens suggestionne les élèves à partir de la seconde au point de les rendre indifférents à tout ce qui ne fait pas partie de la préparation nécessaire. Non seulement ils délaissent les cours facultatifs, négligent les travaux pratiques, mais beaucoup ne lisent plus, perdent toute curiosité et deviennent indifférents même aux événements historiques contemporains [1]. Le mal est d'autant plus grand que la spécialisation inhérente aux nouveaux programmes limite l'horizon intellectuel avant que les jeunes esprits aient une représentation nette des régions avoisinant celles qu'ils sont appelés à explorer. Le bourrage intensif devient le seul procédé adopté par la moyenne des élèves, malgré les efforts les plus louables des professeurs pour réagir. Leurs leçons ont beau valoir par la netteté des idées, l'élégance de l'exposition, l'adaptation des méthodes à la diversité des esprits, si elles semblent s'écarter de la lettre des programmes ou des prévisions de l'examen, les jeunes gens n'essayent plus de les comprendre et vont chercher dans les manuels le viatique dont ils croient avoir besoin pour le jour de l'épreuve.

Une fois celle-ci subie, ils s'empressent d'oublier les acquisitions qu'ils avaient confiées à leur mémoire seule, de sorte qu'ils ont fini leurs études sans avoir presque rien appris : « la sève féconde est tarie, l'homme fait apparaît; et souvent, c'est l'homme fini » [2].

1. Cf. *Enquête*, dépos. de MM. Darboux, I, p. 302, Lippmann, II, 34, etc.

2. *Enquête*, dép. de M. Lippmann, II, 34. Cf. Payot, I. 426 ; — Guyau. *Education et hérédité*, p. 99 ; — Lavisse. *Etudes et étudiants*, p. 92 ; — Le Bon. *Psych. de l'éducation*, pp. 51-53.

Dans tous les pays à examen les mêmes inconvénients se produisent. En Allemagne « le but principal, dit le Dr Lietz, visé à la fois par les maîtres et les élèves n'est pas la formation des caractères, mais bien le succès à l'examen ». Cité par Demolins (l'*Educ. nouvelle*, p. 277) qui ajoute : « Les examens, les diplômes voilà l'idéal rêvé, le chauffage voila le système... Ce qui frappe le Dr Lietz, c'est cet *exclusivisme monstrueux* qui

Concluons que pour résister à de telles influences, pour garder leur pensée vivante, il faudrait à nos adolescents une rare originalité d'esprit : aussi la plupart n'y résistent-ils pas : livresques et pédants, ils se représentent la nature comme une série de définitions et de classifications à apprendre par cœur et semblent avoir oublié le rôle des sens dans la connaissance sensible. Souvent d'ailleurs, « l'organe de la vision... s'est émoussé et l'affaiblissement de la fonction a affaibli le désir et le besoin de la mettre en jeu. La faculté de l'employer et de tirer parti de ses informations s'est atrophiée. La myopie s'est étendue à la vision intérieure, le champ de la vision est occupé tout entier par d'innombrables combinaisons des lettres de l'alphabet représentant les innombrables mots et phrases des manuels et des cahiers. Sauf quelques rares exceptions, le grand alphabet de la nature n'est plus pour le bachelier... qu'un hiéroglyphe indéchiffrable[1]. »

V

Si, comme le pense Herbart[2], l'influence de l'instruction sur l'adolescent dépend de la valeur que lui-même attache à la conservation des notions acquises et à la continuation des études, il faut croire que notre enseignement est peu efficace ; car la plupart des jeunes gens gardent de leurs études peu de curiosité pour les questions scientifiques ou littéraires. Aux États-Unis c'est encore pire : parmi les élèves des Cours secondaires, 20 p. 100 seulement restent jusqu'à la fin ; d'après l'enquête faite par W. Book[3] les causes de désertion les plus fréquentes seraient l'attrait de la vie extérieure et le peu de goût qu'inspirent les études supérieures[4]. Sans la nécessité du baccalauréat

réduit l'homme à un cerveau qui ne pense point, mais qui retient et enregistre, que l'on gave et qui n'assimile pas, et où les sens, le corps qui forment pourtant avec l'esprit ce tout naturel qui est nous, ne comptent point » (p. 278).

1. Herzen. Éducation de la jeunesse allemande. *Revue intern. de l'Enseignement*, XIX, p. 633.

2. *Œuvres*, trad. Pinloche, p. 304.

3. Cité dans l'*Année psychologique*, XI, 672.

4. Cf. St. Hall, II, pp. 506-507.

et la pression exercée par les parents, beaucoup de jeunes français, du moins à ce qu'ils disent, se hâteraient de quitter l'École. N'y aurait-il pas moyen de rendre celle-ci plus attrayante à un âge où la curiosité intellectuelle réclame une pâture plus variée que jamais. Peut-être suffirait-il pour cela de doter l'enseignement secondaire d'une qualité sans laquelle toutes les autres sont forcément stériles : la vie. Ce terme en l'espèce n'a rien de mystérieux : il désigne simplement une organisation des programmes et des méthodes conforme aux tendances essentielles de l'esprit adolescent. Puisque le besoin d'aimer, de rêver, de disserter avec subtilité ou éloquence prédomine en lui, il serait désirable d'utiliser ces dispositions en les dirigeant peu à peu vers et la maîtrise des difficultés intérieures, sociales et professionnelles qui guettent déjà le grand garçon. Entre les deux mondes où l'instruction permet de se reconnaître, celui de la nature et celui de la pensée, l'intelligence de l'adolescent se tient hésitante, n'ayant plus du premier la claire perception d'autrefois parce que la vision du second dans sa confuse nouveauté le relègue à l'arrière-plan de la conscience. Débrouiller ce chaos intérieur, former peu à peu les cadres de l'entendement en les moulant sur les obligations du dedans et les nécessités du dehors doit être le but de l'enseignement. La culture littéraire est excellente pour la première partie, la culture scientifique pour la seconde, l'instruction philosophique les reliant l'une à l'autre de manière à montrer la part d'esprit qui transparaît dans les choses, la part de matière qui, en fixant la pensée, l'empêche de s'évanouir en fumée. Mais chaque âge exige son objet et sa méthode; vouloir contrarier ou devancer l'évolution psychologique, par exemple en imposant dès les quatorze ou quinze ans à l'intelligence une érudition desséchée peu conforme aux exigences du cœur et de l'imagination, ce serait, suivant la comparaison humoristique de Stanley Hall[1], couper la queue du têtard au lieu de la laisser se résorber, sous prétexte que le développement des pattes rend possible la vie terrestre d'un niveau plus élevé que la vie aquatique; ce serait,

1. II, p. 231.

pourrait-on dire en usant d'une comparaison analogue, comme si l'on voulait nourrir la larve carnivore de l'ichneumon avec le pollen dont se nourrit l'insecte adulte. A la première adolescence convient un enseignement littéraire ayant comme base les légendes où se reflète l'âme des races. La *Chanson de Roland* [déjà au programme de seconde], les *Niebelungen, Ossian* et les épopées vraiment nationales ont à ce moment le maximum de valeur éducative. Les mythes, nourriture fortifiante pour l'intelligence enfantine, gardent jusqu'à quinze ou seize ans une partie de leur efficacité, à condition qu'on les traite comme des symboles. Pour la même raison, la moralité des fables, indifférente ou inintelligible aux enfants, offre parfois un moyen commode d'adresser au pubère d'utiles leçons[1]. Mais il importe par-dessus tout, à un âge où les procédés de dressage ne sont plus de saison et où le rôle de la mémoire semble diminuer, de ne pas la surcharger de subtilités grammaticales, de menus faits impropres à soutenir le ton émotif ou à se transformer en idées. Un noyau d'une cinquantaine de règles parfaitement possédées suffit presque à l'intelligence des textes dont il convient de pénétrer l'esprit, les connaissances grammaticales ne pouvant à cet âge être considérées que comme un moyen, bien que beaucoup de maîtres semblent les élever à la dignité d'une fin.

Pour des motifs analogues, l'enseignement scientifique qui jusqu'à treize ans peut avoir pour objet les matières les plus diverses doit, dès la puberté, éviter un double écueil, le caractère encyclopédique et une spécialisation prématurée. En bon pépiniériste, celui qui est chargé de la culture des jeunes intelligences peut commencer par mettre beaucoup de plants sur un espace restreint, mais pour que chacun d'eux se développe et porte ses fruits, il importe sinon de l'isoler, du moins de dégager assez les alentours pour qu'il y puise sa part de sève et de lumière. Trop disparates, les notions scientifiques ne pouvant se coordonner, risqueraient de se chasser les unes les autres, peut-être de dégoûter l'élève qui ne trouverait dans ces

1. Cf. Rousseau. *Emile*.

études la satisfaction d'aucune de ses tendances prédominantes. « L'essentiel dans l'éducation, dit Renan [1], ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil. » Or si notre conception du savoir était moins *chosiste*, si nous nous représentions la science, comme les stoïciens, à la façon d'une ἕξις, si nous la définissions, comme Descartes, par l'ordre que l'intelligence cherche à mettre entre ses idées, nous estimerions peut-être que trois ou quatre disciplines bien choisies suffiraient à créer dans la pensée l'attitude scientifique, quelle que fût ensuite l'espèce de problèmes dont le sujet fût conduit par sa profession ou ses goûts à chercher la solution. Au contraire, si l'on met l'érudition à la place de la science, la grammaire à la place du sentiment littéraire, on aboutit, tout au plus, si les adolescents n'ont pas une véritable originalité intellectuelle, à faire des littérateurs ayant des âmes d'illettrés, des savants possédés par leur savoir et jugeant comme des enfants, quand on les sort de leur spécialité.

D'un autre côté, à restreindre le nombre des connaissances enseignées, on risque, si on ne sait pas remonter continuellement du détail aux idées générales, de déterminer avant l'heure la voie où l'élève s'engagera, souvent à la suite d'un caprice, d'un engouement irréfléchi pour telle étude, tel livre, tel professeur, etc... Comme nous l'avons vu, la réflexion est presque toujours, à cet âge, aiguillée par le sentiment, celui-ci pouvant être suscité par les causes les plus futiles, sauf à s'éteindre ou à être remplacé par une disposition contraire dès les premières difficultés. Raymond, par exemple, un des sujets observés par M. B. Pérez [2], manifeste à partir de l'adolescence des goûts intellectuels de plus en plus exclusifs : d'abord en faveur des sciences historiques, puis des sciences exactes, ensuite en faveur des sciences physiques. *A fortiori*, la précocité de l'instruction professionnelle, quoique socialement nécessaire dans bien des cas, risque-t-elle de faire subir au sujet une diminution psychologique pouvant aller jusqu'à l'avortement définitif des tendances les plus précieuses. L'initier pour toute éducation à la technique

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 184.
2. *Le caractère de l'enfant à l'homme*, p. 97 (F. Alcan).

d'un métier ou d'une carrière « ce serait, d'après l'excellente remarque de Mme Guizot[1], non lui procurer un état, mais le donner à un état, lui en faire un besoin, le disposer ainsi, dans le cas où il serait contraint de choisir, à se renoncer lui-même pour conserver son état et lui donner la satisfaction de sacrifier sa situation personnelle à la situation de ses affaires... ».

Ni enseignement encyclopédique, ni spécialisation prématurée[2], mais culture des facultés naissantes à l'aide de quelques disciplines bien choisies[3], telle devrait être l'idée fondamentale de toute doctrine pédagogique relative à la première adolescence. Les sciences elles-mêmes devraient se présenter à l'esprit de l'élève sous un aspect capable d'éveiller le sentiment, de frapper l'imagination et d'amorcer l'exercice spontané du raisonnement. Dans ce but, la biographie des savants célèbres, le tableau des principales batailles qu'ils ont livrées pour conquérir la vérité, l'exposé des explications imaginatives qui ont précédé l'ère du savoir positif, pourraient être utilisés comme une excellente préparation du terrain destiné à la culture scientifique.

A mesure qu'on aurait affaire à des garçons plus âgés, on pourrait augmenter parallèlement la part de la démonstration et celle de l'expérience. Mais celle-ci, loin de consister en une notation schématique de faits isolés de leurs alentours, devrait familiariser l'observateur novice avec les formes protéiques des phénomènes surpris autant que possible en pleine production naturelle. « Pourquoi, à la place des livres morts, disait déjà Coménius, n'ouvririons-nous pas le livre vivant de la nature ?... Il faut offrir à la jeunesse non les ombres des choses mais les choses elles-mêmes qui font impression sur les sens et l'imagination[4]. » Par exemple, la botanique générale ne prendrait-elle

1. *Lettres de famille sur l'éducation*, II, p. 435.

2. Cf. Lancaster : *Special High-Schools... would be pedagogical monstrosities. Op. cit.*, p. 126.

3. L'axiome de Jacotot : *Tout est dans tout*, est vrai, si l'on considère surtout la valeur subjective des connaissances acquises.

4. Cité par Guex. *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, p. 167 (F. Alcan). C'est là d'ailleurs presque un lieu commun chez les maîtres de la pédagogie, Rabelais, Montaigne, Rousseau, etc., même Herbart. Il y

pas dans les jeunes esprits une précision plus grande en même temps que de la couleur et de la vie, si on l'illustrait par l'examen en plein champ des phases successives que traverse le développement de telle plante, des phénomènes de la fécondation et du rôle qu'y jouent les insectes ? Y aurait-il de graves inconvénients à initier l'élève aux propriétés utiles, nuisibles ou symboliques des végétaux, à la genèse de leur domestication, même aux légendes, parfois si poétiques, qui se rattachent au nom populaire de beaucoup d'entre eux ? — De même pour l'enseignement vivant de la Zoologie, il serait facile d'organiser des chasses régulières aux mollusques, reptiles, insectes, etc. A eux seuls les deux ordres des coléoptères et des lépidoptères, en raison de leurs formes élégantes et de leurs brillantes couleurs, ainsi que des nombreux ouvrages facilitant leur recherche, seraient l'objet d'un intérêt sans fin. Des excursions de ce genre sont fréquentes en Angleterre : à tour de rôle, les élèves font des rapports sur leurs travaux pratiques d'Histoire naturelle. Par exemple, dans un compte rendu rédigé par un élève de Bedales (Sussex) on lit ceci :

Il y a plusieurs manières de préparer ces boîtes [de collections]... On peut disposer les oiseaux, les insectes, etc... dans leurs positions naturelles. Ainsi une larve sera placée sur une feuille, comme Lupton l'a fait avec succès dans deux cases. Un essai devrait être tenté pour représenter un insecte dans les différentes étapes de sa vie et dans toutes ses formes et positions : les œufs, la larve, la chrysalide et l'insecte arrivé à sa dernière métamorphose et volant, seraient placés chacun à la suite dans une case. On disposerait un insecte de couleur claire après un autre de couleur sombre, les ailes étendues et d'autre façon.

Les mêmes élèves appliquent les mathématiques aux comptes de l'école [1] et entourent le rucher de soins vigilants [2].

En France on craindrait la piqûre des abeilles et les poursuites en dommages-intérêts, de sorte que nos malheureux adolescents

avait lieu de revenir sur ce point à cause de l'éducation réaliste qu'exige la subjectivité exagérée de l'adolescent.

1. Edm. Demolins. *L'éducation nouvelle. L'école des Roches*, pp. 149, 189.

2. *Id.*, p. 193.

n'ayant plus, comme quand ils étaient enfants, le goût d'élever des chenilles dans leurs pupitres, en sont réduits à contempler la nature dans les images de leurs livres. Et pourtant il serait facile de profiter de leur tendance à la généralisation systématique, pour leur faire reconstituer sous forme de devoir ou de leçon, dans telle de leurs trouvailles, les grandes lignes de l'anatomie et de la physiologie, pour leur apprendre à classer fleurs et bêtes dans des boîtes vitrées qu'au besoin on pourrait exposer au parloir. Est-il utile d'ajouter que des pratiques analogues rendraient la Géologie plus intéressante, qu'il serait peut-être bon en Paléontologie d'insister moins sur les nomenclatures fastidieuses et davantage sur l'évocation du milieu et du genre de vie propre aux grandes espèces disparues ou bien sur la phylogenèse des types actuels les plus marquants? Mais, dira-t-on, on risquerait, à procéder ainsi, de tomber dans la rhétorique désuète particulière à certains ouvrages de vulgarisation. On pourrait répondre à une telle objection que c'est parce qu'on traite avant l'heure les enfants en adultes, qu'on est trop souvent obligé de tenir aux adultes un langage enfantin. Le tout est de savoir s'il importe plus à un garçon de quinze à dix-huit ans d'apprendre qu'il existe ou a existé quelque part des êtres mystérieux qu'on appelle radiolaires, bélemnites, etc., dont les affaires l'intéressent extrêmement peu, que d'incorporer dans quelques faits précis une conception de l'évolution biologique assez attrayante pour qu'il cherche spontanément à l'enrichir par des études personnelles. La conscience de soi est trop intimement mêlée aux opérations discursives de l'intelligence adolescente pour qu'on puisse espérer l'intéresser à des faits dont la vie et l'humanité sont absentes. Et comme l'homme intérieur devient à ce moment l'objet d'une vive curiosité, il importe de mettre en valeur le rôle joué dans l'histoire par les penseurs, trop souvent sacrifiés aux politiques et aux conquérants, de montrer comment l'homme, s'il est à certains égards le produit des conditions géographiques, a réagi à son tour sur la nature pour l'aménager telle qu'elle est maintenant, et d'insister sur les batailles de l'esprit contre la matière rebelle [causes de souffrance, de misère, de haine, d'ignorance, etc.]

plutôt que sur les luttes des hommes entre eux[1]. Dans quelques gymnases allemands, l'enseignement de l'histoire a été orienté dans cette direction. C'est ainsi qu'à Steglitz, près Berlin, « l'histoire véritable commence au second degré, en Quarta. Quel est le but? L'histoire est ici enseignée au point de vue concret ou de la sensibilité (*Empfindlichkeit*)... D'après M. Lück, le directeur du gymnase et du séminaire, ce qu'il faut montrer surtout en IV[a], c'est l'homme *extérieur*, en II[a], c'est l'homme *intérieur*» [2].

Quant à l'enseignement de la philosophie, de quelque manière qu'il soit présenté, il est rare qu'il ne réponde pas à un des besoins de l'intelligence juvénile. L'exposé dialectique des doctrines et l'analyse expérimentale de la vie consciente sont également goûtés. Peut-être conviendrait-il d'insister davantage sur l'unité à la fois subjective et objective de la connaissance rationnelle, en raison de la spécialisation[3] croissante due aux nouveaux programmes et, plus encore, à la progression accélérée de la division du travail dans tous les domaines. Le seul défaut que les adolescents ne pardonneraient pas au professeur de philosophie, est l'indifférence aux questions pratiques que la nouveauté de leur vie individuelle et l'attente de la vie sociale leur fait considérer à bon droit comme d'une importance vitale. La fermentation trouble de leurs sentiments, l'imprécision des nombreuses perspectives qui s'ouvrent vers l'avenir leur font éprouver avec force, sinon avec netteté, le besoin primordial d'une direction éclairée et accepter avec reconnaissance toute forme de pensée, toute marque d'affection s'exprimant dans ce sens. Pour eux, comme dit en substance G. Dawson[4], la vie devient une affaire considérable dont il leur importe avant tout de rendre claire la signification encore obscure, comme il leur importe de trouver une méthode permettant de tirer un parti personnel des richesses qu'elle promet. L'éveil du sens moral

1. Cf. St. Hall, II, pp. 130-132. Voir aussi les résultats de l'enquête de Miss Patterson sur le sens historique de 2.237 enfants de 6 à 15 ans, rapportés par St. Hall, II. p. 482.

2. Chabot. *La pédagogie au lycée*, pp. 26-27.

3. Cf. Michelet. *Nos fils*, pp. 270-271.

4. Children's interest in the Bible. *Ped. sem.*, VII, p. 166.

les porte à se sonder et à craindre des froissements plus ou moins douloureux dans leurs rapports avec les alentours les plus favorables. « L'éveil du sens de la vie comme vécue par autrui et pour autrui crée le désir de devenir une part du grand effort cosmique pour une existence plus complète. » Et l'auteur explique par là le goût prononcé de ses jeunes compatriotes pour l'Évangile. Le fait est que si devant le rationalisme rigide de nos adolescents, les dogmes religieux trouvent peu de faveur, au point que beaucoup d'aumôniers catholiques renoncent à leur en parler, il n'en est pas de même de la conception pratique du divin. Bien que, selon toute apparence, l'immanentisme ne soit pas à la veille de faire partie des programmes officiels, on peut affirmer que des besoins analogues à ceux qui ont créé cette doctrine, sont tellement intenses chez les grands élèves, que la morale laïque, malgré l'influence exercée par les idées de justice et de solidarité, ne produit tous ses effets qu'à condition de faire une large place au sentiment d'une Existence idéale dont chacun peut avoir conscience en proportion de ses efforts vers le bien[1].

VI

Au point où nous en sommes arrivés de notre étude, nous

1. St. Hall (II, 151 sqq) s'est efforcé d'exposer dans le détail l'enseignement scientifique qui conviendrait aux adolescents. Voici le résumé de sa doctrine touchant la Physique : A quel point la véritable psychologie de l'instruction scientifique est méconnue, la décadence de la Physique, science naturelle par excellence, le prouve (p. 154). Quelle en est la cause ? sans doute la violence faite aux besoins essentiels de l'âme adolescente. Car :

1° La Physique a ses saints, ses héros, ses annales; d'où résulte un sentiment du progrès apte à intéresser vivement ce devenir qu'est l'adolescent ;

2° Les manuels de Physique, très bien faits, sont farcis de mathématiques. Or, ce qui importe à l'adolescent ce sont les forces en mouvement, perçues à l'aide d'appareils même grossiers (p. 155) ;

3° Il est intéressé par les questions d'ensemble, le coté mystérieux et philosophique des solutions qui se dégagent des théories et des expériences sur l'électricité, l'éther, les rayons X, etc. ;

4° Enfin les applications scientifiques, les mécanismes par lesquels l'homme bride la nature, passionnent les jeunes imaginations et peuvent ouvrir les voies à la science pure qui ne viendra que plus tard (p. 156).

Plusieurs de ces indications concordent avec nos programmes actuels.

sommes fondés à conclure que la pensée de l adolescent se meut dans deux directions qui à première vue apparaissent comme divergentes : une sentimentalité imaginative où se succèdent des représentations aussi inconsistantes que la personnalité consciente qu'elles expriment ; une logique raide où chaque idée est posée par le sujet comme un jalon marquant une étape définitive du progrès intellectuel. Mais cette antithèse n'est qu'apparente. Dans l'un et l'autre cas, il y a prédominance de la vision intérieure sur la perception du dehors, tendance à ne penser la nature qu'en fonction de l'homme ; mais tandis que le jeune rêveur, malgré ses efforts pour se dépasser, reste presque toujours confiné dans les limites changeantes de son moi individuel, le jeune dialecticien réussit par moments à unir ses idées par un rapport universalisable, à donner à ses jugements une valeur spécifique ou sociale. Bien entendu, cette distinction n'est vraie qu'*in abstracto*, au moins pour les intelligences moyennes où le raisonnement, malgré l'intérêt qu'il présente par lui-même, est avant tout un instrument mis au service des combinaisons d'origine affective. Pourtant, c'est peut-être la fonction dialectique que donne à la pensée de l'adolescent sa marque la plus significative, car souvent l'enfant est d'autant plus crédule qu'une vive sensibilité et une imagination féconde permettent à ses idées presque toujours isolées de s'implanter avec plus de force dans son esprit ; au contraire, dès la puberté, l'attention se porte spontanément moins vers les termes du jugement que sur leurs relations ; les idées se présentent par groupes et ces groupes ont une tendance à former des systèmes, lesquels avortent presque toujours en raison des conceptions contradictoires qui finissent par se rencontrer dans une intelligence encore incapable d'ordonner en une synthèse supérieure les antithèses nées des premiers efforts de la réflexion. Aussi la crédulité de jadis fait-elle place assez souvent à un scepticisme passager qui, selon les caractères, prend une forme ou ironique ou agressive ou mélancolique ; ou encore à des alternatives d'affirmation et de négation qui seraient réjouissantes par la sincérité absolue dont sont empreintes du jour au lendemain les convictions les plus contradictoires, si la tendance

naturelle à brûler ce qu'on a adoré ne risquait de donner lieu à cet âge aux actes les plus fanatiques. J. Bourdeau[1] cite le cas d'un jeune homme timide et rougissant, plein de respect pour ses maîtres, qui, après la lecture de Nietzsche, tenta de faire violence à une *Frau Professorin* sous prétexte d'appliquer à la lettre le fameux précepte : « Rien n'est vrai : tout est permis. » Il va sans dire que de telles conséquences sont rares, même chez les sujets claquemurés dans leur idéologie. En général les précoces intellectuels ressemblent à Théétète qui passe peu à peu de la notion des figures géométriques à la contemplation des pures idées. Ils vont « parmi les sciences et les recherches sans heurt, d'une course unie, rapide, aussi doucement que l'huile qui coule sans bruit »[2]. Entre autres adolescents procédant de la sorte, j'ai connu un élève de mathématiques élémentaires qui, toujours calme et déjà maître de sa pensée, avait une intuition merveilleuse pour dégager dans un cours, un livre, une série d'interrogations, les idées directrices ; sans effort visible, il trouvait moyen d'y rattacher les diverses connaissances qu'il avait acquises en la matière, au point que ses camarades cherchaient à le copier ou à utiliser ses notes au même titre que leurs manuels. Sans doute, des cas de ce genre sont exceptionnels ; mais il n'en reste pas moins vrai que, bien ou mal doués, les jeunes gens acquièrent presque toujours avant les vingt ans, pour l'enchaînement logique des idées, le maximum de goût que comporte leur nature. En général, après cet âge, la foi en la puissance du raisonnement ne tarde pas à diminuer pour faire place, chez les uns au souci des conditions expérimentales de la vérité, chez les autres au goût pour les jugements conventionnels fondés sur le bon sens, les intérêts individuels, les préjugés de caste ou de classe, etc.

Y a-t-il un critérium physique ou psychologique permettant de préjuger le développement ultérieur de l'intelligence adolescente ? Les signes physiognomoniques qui d'après P. Mantegazza[3] ont le plus de valeur intellectuelle, ne se rencontrent pas

1. *Les maîtres de la pensée contemporaine*, p. 132 (F. Alcan).
2. Taine. *Op. cit.*, p. 192.
3. *La physionomie et l'expression des sentiments*, p. 245 (F. Alcan).

toujours. Sans doute chez beaucoup de sujets d'esprit vif et lucide « l'œil et tous les muscles de la face ont une mobilité, une vivacité, une tonicité constante, grâce à laquelle ils sont toujours prêts à exprimer rapidement les émotions les plus variées. » Mais ces caractères ne prédominent pas toujours, en particulier dans les cas de débilité organique et chez les tempéraments lymphatiques qui fournissent pourtant une forte proportion d'intellectuels. D'après les mesures de Segel [1], les élèves les mieux doués auraient la *ligne de base* notablement plus développée que les cancres : il faudrait, il est vrai, tenir compte de la brachycéphalie. Ainsi suivant que l'accroissement interpupillaire est plus lent ou plus rapide que celui de la taille, on serait fondé à conclure au retard ou à l'accélération du développement psychique.

D'autre part, les inductions tirées des qualités proprement intellectuelles sont tout aussi incertaines, d'autant plus qu'à un âge où l'acquisition du savoir est la fonction par excellence de l'esprit, une bonne mémoire suffit souvent à faire illusion sur la valeur réelle du sujet. La curiosité témoignée à l'égard des diverses matières de la connaissance, même à l'égard de celles qui sont étrangères aux examens, n'offre pas une garantie certaine pour l'avenir. Elle a manqué à Darwin, écolier ordinaire qui apprenait beaucoup plus lentement que sa sœur [2]. Les cours de sciences naturelles lui paraissaient « si incroyablement ennuyeux » qu'il jura de ne jamais lire un livre de géologie. A plus forte raison, les succès scolaires ont-ils fait défaut à beaucoup d'adolescents qui devaient être des hommes remarquables [3]. La question se complique de ce fait que les types intellectuels sont tellement nombreux que la plupart ne trouvent pas l'occasion de se déclarer, à cause de l'uniformité rigide des méthodes utilisées en éducation. Une fois qu'on a fait

1. Citées dans l'*Année psychologique*, XI, p. 518. — Voir dans le l. III, ch. I, les rapports du développement cérébral et de la croissance céphalique.

2. Fouillée. *Tempérament et caractère*, p. 182 (F. Alcan).

3. Par exemple à Wagner, Priestley, James Russell, Goldsmith, Huxley, Byron, Schiller, Hégel, Lyell, Heine, Humbold, Swift, Napoléon, Loti, Lemaître, etc

le départ de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse, opposé les scientifiques aux littéraires, il semble qu'on ait épuisé les formes que peut revêtir la vie intellectuelle de nos garçons. Mais aucune d'elles ne se suffit seule. « Le procédé de l'esprit est un, pourrait-on dire avec M. Rauh. Dans toutes ses manifestations, il s'élève de la pensée active, militante, qui travaille au contact direct des choses, à la pensée spéculative qui réfléchit. Un honnête homme ne pense pas par mots, mais par émotions ou par images d'actions. Son langage, c'est sa vie, et sa vie se développe comme une formule »[1]. De cette façon aussi procèdent l'homme intelligent et l'adolescent capable de le devenir. Malgré l'attrait tout-puissant exercé par sa double intériorité sentimentale et logique, peut-être le meilleur criterium qui permette de pronostiquer la fécondité de sa vie spirituelle, consiste-t-il dans le goût spontané qu'il manifeste, malgré les circonstances défavorables, pour une pensée apte à trouver une interprétation intellectuelle des faits observés au jour le jour.

L'enfant dispersait son esprit dans les choses ; l'adolescent après s'être absorbé dans sa vie subjective témoigne d'une valeur intellectuelle d'autant plus grande qu'il retourne au monde extérieur en lui apportant en don les richesses intérieures dont il a ébauché la création.

1. *L'expérience morale*, p. 8 (F. Alcan).

CHAPITRE IV

LE COURAGE

L'humeur combative que j'ai signalée comme un des traits caractéristiques de la période prépubère, ne dure qu'un temps. L'adolescent ne tarde pas dès sa quatorzième ou quinzième année à prendre des allures plus pacifiques, souvent même à s'enlizer dans une timidité gauche qui contraste singulièrement avec la désinvolture insouciante de l'enfant. Mais si celui-ci se plaît dans les situations les plus dangereuses en apparence, c'est qu'en réalité elles le sont rarement pour lui, en raison de la merveilleuse souplesse de ses organes sensoriels et moteurs ; de plus, son besoin de mouvement, le peu de consistance des idées funèbres dans son esprit, un état fréquent d'anesthésie relative lui permettent de traverser sans effort des conjonctures critiques. Ses peurs sont surtout imaginaires; mais fictives ou réelles, il s'y abandonne sans fausse honte et essaie rarement de réagir. Au contraire l'adolescent, moins bien équilibré, se montre plus hésitant dans ses démarches ; ses terreurs sont causées non plus par une fantasmagorie plus ou moins mythique, mais par le mystère de sa nouvelle âme, par le souci de l'opinion d'autrui, par les obstacles qui lui paraissent rendre inabordables les tâches nécessaires. Cependant à partir de la puberté grandit une puissance nouvelle, le *courage* ou l'aptitude à lutter contre la peur. La générosité et l'amour-propre dirigés par un contrôle intellectuel de plus en plus éclairé poussent la jeune conscience à s'affirmer dans l'action comme une cause créatrice, comme une liberté capable de substituer le choix responsable au déterminisme des influences subies.

I

D'après Marro[1], le courage serait naturel aux adolescents et pourrait être facilement cultivé, en raison de l'influence biochimique exercée par les organes sexuels sur le système nerveux, dont le tonus s'élève en même temps que s'accroît l'instinct de combativité[2]. Organique ou mentale, la relation entre l'amour et le courage est de notoriété universelle à tous les degrés de l'échelle animale, à plus forte raison dans l'espèce humaine : *Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans...*

Mais plus important peut-être est l'accroissement brusque de la puissance motrice dû à une innervation moins diffuse[3] et aux progrès rapides du système musculaire à partir de quatorze ans[4]. La longueur des fibres, leur grosseur et peut-être leur nombre augmentent dans des proportions considérables[5]. D'après J. Allen Gilbert[6], la force musculaire croît rapidement jusqu'à quatorze ans, brusquement de quatorze à quinze et moins vite jusqu'à dix-neuf ans. — La vigueur dynamométrique du poignet triple de dix à vingt ans et double presque de quatorze à dix-sept, comme l'attestent les chiffres suivants exprimant le nombre de kilogrammes soulevés :

	kilogrammes.		kilogrammes.
10 ans	9.8	15 ans	18.7
11 ans	10,3	16 ans	22,
12 ans	12,	17 ans	25,3
13 ans	13,	18 ans	25,3
14 ans	14,1	19 ans	27.

1. Page 433.

2. A supposer même qu'il s'accroisse, cet instinct, il est facile de le constater, se manifeste bien moins que chez l'enfant.

3. L'effort devient plus localisé ce qu'indique l'expression de la physionomie beaucoup moins accusée que celle des enfants pendant les expériences dynamométriques. *Ann. psych.*, IV, p. 194.

4. Voir les mesures prises par Kotelmann sur des garçons de 9 à 21 ans, élèves dans un gymnase de Hambourg (*Die Körperverhältnisse der Gelehrtenschule*, Berlin 1879), cité par St. Hall, I, pp. 83-88.

5. St. Hall, I, p. 84.

6. Researches upon school Children and College students (*Studies in Psychology*, p. 1-39, Iowa, 1897).

Progression analogue dans la force de traction verticale, où intervient l'énergie des masses musculaires du dos.

	kilogrammes.		kilogrammes.
10 ans	68,5	15 ans	130,1
11 ans	78,	16 ans	138,4
12 ans	85,7	17 ans	158,9
13 ans	94,4	18 ans	171,9
14 ans	107,1	19 ans	171,9

Ainsi c'est à quinze ans qu'aurait lieu le progrès le plus appréciable ; de quinze à seize la force générale semble croître moins que celle du poignet[1].

Des recherches de provenance diverse, (citées par Stanley Hall), ont abouti à des résultats similaires dont voici les principaux : Les gains très rapides acquis pendant les premières années de l'adolescence sont relatifs surtout à la force du dos[2]. Celle des bras augmente de quinze à seize ans dans des proportions extraordinaires; leur force d'impulsion progresse d'une façon soudaire vers les quatorze ans, est deux fois moindre que celle de compréhension, mais croît plus longtemps, de manière à l'égaler vers vingt et un ans. La pression des deux mains l'une contre l'autre est deux fois plus forte que leur puissance de séparation ; elle s'accroît plus que celle-ci jusqu'à quatorze ans, puis subit un déclin lent et irrégulier. — Quant à la vigueur des jambes, elle croît tellement au début de l'adolescence qu'à quatorze et quinze ans elle semble dépasser celle de l'adulte, bien que la volonté soit peut-être incapable de produire dans les muscles le maximum de contraction[3].

En somme le jeune pubère se sent une vigueur nouvelle ; et il cherche toutes les occasions, même les plus extravagantes, de la manifester : il s'essaye à soulever des fardeaux de plus en plus lourds, à renverser ses camarades à la lutte, à soutenir une chaise avec les dents ou une table à bras tendu, à sauter d'un bond par-dessus une demi-douzaine de ses camarades rangés côte à côte, etc...

1. Binet et Henri. *La fatigue intellectuelle*, p. 174. Cf. St. Hall, I, p. 153.

2. Voir dans St. Hall, I, pp. 133,134, les tables de Quételet et de Marro.

3. St. Hall, I, p. 137.

Peut-être y a-t-il lieu d'attribuer une importance spéciale à la force manuelle de compréhension non seulement en raison de son accroissement rapide, mais surtout de ses rapports avec l'innervation centrale. D'une part, les recherches de Quételet, Kotelmann, etc.[1], permettent de conclure que la pression dynamométrique double de onze à seize ans ; d'autre part, l'effort brusque de compression serait, d'après Kline[2], proportionné à l'énergie habituelle de l'intelligence et de l'activité mentale. D'une telle conclusion on pourrait rapprocher la remarque de Cl. Wissler[3], d'après laquelle les lycéens amènent des chiffres plus élevés que les primaires du même âge, y compris les élèves des écoles normales[4].

D'après St. Hall[5] la rapidité de percussion, évaluée d'après le nombre des coups frappés avec les doigts dans un temps donné, serait avec la force de compréhension une des manifestations les plus nettes de la motricité volontaire. Or, ses progrès, pour les diverses articulations s'échelonnant du doigt à l'épaule, sont plus grands pendant l'adolescence qu'à tout autre moment. D'une manière générale, il semble que les mouvements gagnent en vitesse aussi bien qu'en énergie, comme l'atteste la rapidité croissante des réactions jusqu'à seize ans[6]. Des expériences de MM. Binet et Vaschide[7] portant sur la vitesse des réponses motrices à un signal donné, il résulte qu'au début il y a une accélération chez les enfants comme chez les adolescents ; mais chez ceux-ci « ce gain ne s'arrête pas ; depuis le commencement jusqu'à la fin de l'expérience les réactions augmentent de rapidité ».

La régularité semble aller de pair avec la vitesse : « l'élève le plus lent a la variation moyenne la plus forte »[8]. Par contre,

1. *Id.*, pp. 139-140.

2. *Ped. sem.*, 1898.

3. Citée dans l'*Année psychol.*, XI, p. 613.

4. Cf. dans la *Revue phil.* (XLI, p. 623 la remarque de Féré concernant la supériorité des classes supérieures dans un effort, même musculaire, à produire.

5. I, pp. 142,144.

6. *Id.*, p. 152.

7. *Année psych.*, IV, p. 208.

8. *Op. cit.*

elle ne concorde pas avec une grande vigueur musculaire; car, l'adolescent qui donne au dynamomètre les pressions les plus régulières est un des plus faibles, le plus fort est très irrégulier, ce qui nous permet déjà de soupçonner dans la force du pubère plus de vivacité que d'endurance.

En même temps que les muscles augmentent en grosseur et en poids, ils deviennent le siège d'un métabolisme plus actif dû à l'élévation du tonus vital, à une sorte d'éréthisme général des cellules dont l'expression biologique la plus nette apparaît peut-être dans les changements qui s'opèrent dans les organes de la circulation et de la respiration. En effet, le cœur croît plus vite que le reste du corps au point d'atteindre vers seize ans le maximum de son poids relatifs (0, 52 p. 100) [2]. Si ses battements diminuent en nombre, peut-être à cause de la taille de plus en plus élevée, ses pulsations contre la paroi thoracique deviennent plus fortes, parfois assez pour inquiéter le sujet [3]. La pression sanguine augmente sauf aux poumons, la température s'élève d'un demi-degré Farenheit, mais varie avec l'état de santé [4]. Avant la puberté les vaisseaux sont grands, le cœur petit; puis le rapport devient inverse, ce qui contribue à rendre plus vive la poussée de l'onde sanguine.

Malgré la croissance rapide du cœur, la capacité thoracique augmente, le tissu pulmonaire acquiert une surface plus étendue. D'après les tables de Beyer, de Moon, etc. [5], la circonférence et la capacité de la poitrine grandiraient plus vite à partir de quatorze ans et atteindraient leur accroissement le plus rapide vers seize ans. Or, le rapport de la capacité pulmonaire au poids est considéré par la plupart des physiologistes comme l'indice même de la vitalité. — MM. Binet et Vaschide ont pu conclure d'expériences faites sur des garçons de seize à vingt ans [6] que l'état des forces est indiqué par la capacité vitale, le périmètre de la poi-

1. *Op. cit.*, p. 184.
2. St. Hall, I, p. 90.
3. *Id.*, pp. 92-93.
4. *Id.* p. 94.
5. *Id.* pp. 100-102.
6. *Op. cit.*, p. 243.

trine, le poids, la traction verticale, la taille, — mais surtout la capacité vitale. Ces divers facteurs sont en voie de progression rapide dès le début ou vers le milieu de l'adolescence.

II

Cette vigueur organique nouvelle, jointe aux désirs qui sollicitent le pubère dans tous les sens, explique pourquoi l'enfant sage de la veille devient tout à coup indisciplinable. Ah ! ces divisions de « moyens », que de répétiteurs les maudissent et plus tard se les rappellent avec un serrement de cœur, en songeant à la manie destructrice, à la férocité puérile, à tous les caprices douloureux, où se déverse pour un instant le trop-plein d'une vitalité d'autant plus débordante que les internes de treize à quinze ans, abandonnés à eux-mêmes, souvent indifférents à leurs études et non absorbés encore par le souci des examens, ne trouvent aucune issue par où elle puisse s'épancher normalement. Ici c'est une bibliothèque brûlée, là un surveillant assassiné dans son lit par suite de l'ingestion forcée d'un liquide alcoolique, ailleurs des grilles démolies, des serrures enlevées, des portes défoncées, des dépôts malodorants confiés toutes les nuits au paillasson de M. le Censeur, etc. — Dans tous les milieux se manifeste une agitation analogue dans son principe, quoique différente dans ses effets. A cet âge, les jeunes Anglo-Saxons commencent à trouver la maison insupportable et à vouloir courir le monde, poussés par le désir de chercher aventure, de faire connaissance avec l'autre sexe, de se lancer dans la vie, etc.[1]. Malgré la pression à rebours qu'à cet égard exercent chez nous les influences sociales, beaucoup de nos adolescents manifestent la même intention à la grande frayeur des parents qui, pour retenir leur progéniture au nid familial, multiplient les gâteries et abandonnent souvent les dernières parcelles d'une autorité plus nécessaire que jamais. D'autres renoncent à leurs études vers les quatorze ans pour

1. Voir sur ce sujet Kline. The migratory impulse. *Amer. Journ. of Psychol.*, oct. 1898, X, p. 1.

entrer en apprentissage; le cas se produirait encore plus souvent si les parents par snobisme ou affection ne s'y opposaient en général de toutes leurs forces. Ceux que leur situation de fortune libère des soucis matériels et en qui une délicatesse native s'oppose aux excentricités vulgaires, s'adonnent avec fougue à la pratique d'un art, à la défense naïve d'une grande cause humanitaire ou mystique, ou plus simplement s'éprennent pour un temps de toutes les formes violentes du mouvement, escrime, équitation, canotage, chasse, etc... Bonne ou mauvaise, l'explosion de l'énergie accumulée dans l'organisme est d'autant plus violente que la discipline de la famille ou de l'école agit davantage au moyen de la seule contrainte extérieure. Nombreux sont parmi les meilleurs adolescents ceux qui souffrent et jouissent à la fois d'un état d'exubérance analogue à celui que décrit Chateaubriand[1]. « Lorsque après un dîner silencieux où je n'avais osé ni manger, ni parler, je parvenais à m'échapper, mes transports étaient incroyables; je ne pouvais descendre le perron d'une seule traite : je me serais précipité. J'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser se calmer mon agitation ; mais aussitôt que j'avais atteint la cour verte et les bois, je me mettais à courir, à sauter, à bondir, à fringuer, à m'éjouir jusqu'à ce que je tombasse épuisé de forces, palpitant, enivré de folâtreries et de liberté... » Croire que les procédés les plus énergiques de compression peuvent calmer ce bouillonnement tumultueux est à la fois une erreur et une faute. « Il faut, affirme avec raison M. Payot[2], que cette ardeur se dépense. Si elle ne se porte pas vers des occupations honorables, elle risque de se porter vers les plaisirs vils et honteux. C'est à ce moment la lutte d'Hercule entre le vice et la vertu : quel que soit le parti choisi, on l'adoptera avec une fougue extrême. » Heureusement que le combattant novice a de grandes chances de vaincre, s'il utilise les armes nouvelles que lui donne la nature : ses muscles plus puissants mis au service des sentiments altruistes et des idées générales qui tendent à prédominer dans sa conscience, vont permettre à l'attention de se concentrer sur la création réfléchie

1. *Mémoires*, p, 139.

2. *L'éducation de la volonté*, p. 194.

des habitudes qui seront indispensables à la transformation progressive de la bonne volonté en une volonté efficace et libre.

III

Quoique à tout âge la faculté d'attention dépende en partie de la puissance musculaire et de la capacité vitale, il s'en faut que ces différents facteurs dans la personnalité adolescente évoluent suivant des courbes parallèles. La lenteur et la profondeur des inspirations pulmonaires, la contraction du frontal, de l'orbiculaire supérieur des paupières, etc., sembleraient n'avoir qu'une importance relative puisque très souvent les plus attentifs parmi les grands élèves sont affligés d'une constitution chétive : muscles grêles, poitrine étroite, front enfantin et dépourvu des rides horizontales ou verticales, etc. D'après les tests dynamométriques de Schuyten[1], relatifs à 54.200 enfants ayant pour la plupart de douze à seize ans, le progrès de l'attention et celui de la force musculaire s'accéléreraient d'octobre à janvier et se ralentiraient de janvier à mars ; « à ce moment les deux courbes se séparent et prennent une direction opposée : tandis que l'attention diminue pendant les mois d'été, la force musculaire augmente d'une façon remarquable jusqu'à juin ou juillet. » En général, cependant, les yeux et le front deviennent beaucoup plus mobiles à partir de la puberté, en même temps que la conscience moins éparpillée se concentre davantage sur un petit nombre d'objets souvent choisis arbitrairement. En même temps la fonction physiologique d'inhibition se manifeste de plus en plus. Quelles qu'en soient les conditions cérébrales, qu'elle soit liée au développement des fibres d'association rendant l'encéphale tout entier, surtout les centres supérieurs, solidaires de chaque réaction, ou à tout autre cause, un fait est certain : c'est qu'elle progresse rapidement au cours de l'adolescence. Les enfants ont beaucoup de peine à réfréner ou limi-

1. *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, XXXII, 1896.

ter leurs mouvements; des expériences de Hancock[1] il résulte que leurs efforts pour se tenir tranquilles produisent des symptômes d'irritation nerveuse; l'inhibition motrice n'est que partielle, des contractions involontaires lui échappent, et l'auteur compare, pour le manque de coordination et de contrôle, les enfants normaux aux malades atteints de chorée, d'ataxie ou de paralysie. D'après les expériences de Partridge sur 583 garçons de cinq à quinze ans[2], l'inhibition volontaire du réflexe des paupières est obtenue après des essais bien moins nombreux par les sujets au-dessus de douze ans.

Et de même que l'adolescent devient peu à peu capable de gouverner son activité réflexe, d'innerver un système de muscles déterminé à l'exclusion de tous les autres, il s'habitue à lutter contre l'automatisme des associations et à diriger son activité intellectuelle vers un but choisi, par des voies voulues, sans se laisser distraire par les représentations attrayantes qui le sollicitent vers les chemins de traverse. Disons, pour employer une expression de M. Payot[3], qu'il devient capable de composer un paragraphe, au sens spéculatif et au sens pratique de ce terme.

Mais l'attention réfléchie ne peut se constituer qu'en utilisant l'attention spontanée comme principale ouvrière. L'inhibition mentale ne peut fixer l'énergie consciente sur un ordre de représentations ou de rapports que si celui-ci correspond à un des nombreux objets pour lesquels la jeune âme éprouve un vif intérêt. D'après M. Ribot[4], la genèse de l'attention comporte trois périodes successives. Dans la première l'éducation n'aurait d'action que sur les sentiments simples, désir, crainte, affection, etc.; dans la deuxième elle pourrait faire fonds sur les sentiments de formation récente, amour-propre, émulation, ambition, intérêt, devoir; dans la troisième l'attention est organisée : elle consiste dans l'habitude prise d'accomplir certains actes, même désagréables, sous l'influence des mobiles les plus variés, de sorte

1. *Ped. sem.*, III, 1894.

2. Experiments upon the control of the reflex wink. *Amer. Journ. of Psych.*, XI, p. 247 (janv. 1900).

3. *Les idées de M. Bourru*, p. 91.

4. *Psychologie de l'attention*, p. 53 (F. Alcan).

que l'attitude ou le mouvement commencés entraînent le reste de la série psycho-physiologique. Ceci est encore plus vrai de la volonté proprement dite que de l'attention : sans un faisceau d'automatismes fortement constitués, l'homme le plus énergique, au lieu de consommer la volition en la poussant jusqu'à l'accomplissement de l'acte, s'en tiendra le plus souvent à des intentions fortement arrêtées, mais dont l'impuissance attestera que la bonne volonté, même unie aux qualités de l'intelligence, ne suffit pas aux tâches nécessaires ; et peut-être est-il impossible à la plupart des personnes dont l'éducation physique a été négligée, de faire complètement leur devoir. L'attention, au contraire, n'implique pas parmi ses conditions physiologiques un dressage musculaire aussi circonstancié. Parce qu'elle a pour fin la connaissance et non l'action, l'inhibition qu'elle suppose concerne plutôt la formation des idées que leur réalisation, le cerveau que les muscles, les fibres d'association que celles de projection. Mais chez l'adolescent, encore indéterminé, ces différences ont moins d'importance que chez l'adulte ; et, malgré l'autonomie fréquente de la faculté dialectique, le lien naturel qui unit la pensée à l'action n'est pas encore assez relâché pour que l'on puisse considérer les deux termes comme des variables indépendantes. De plus, bien que la période par excellence du dressage soit à peu près passée, le pubère peut encore utiliser sa vigueur croissante pour l'acquisition de nouvelles habitudes motrices, chacune d'elles exigeant pour s'organiser des exercices réitérés où sont impliquées les conditions psycho-physiologiques de la volonté et de l'attention.

IV

Ainsi l'adolescence correspondrait à la seconde des trois périodes distinguées par M. Ribot. Parmi les inclinations dont l'influence peut susciter l'énergie du sujet et la concentrer par inhibition sur une tâche déterminée, il en est une, *l'amour-propre*, sur laquelle on ne compte jamais en vain à cause des formes protéiques qu'elle revêt sans interruption. Lié à la cons-

cience de soi, toujours très vive à cet âge, il est le principe des sentiments les plus dynamogéniques, malgré leur valeur très inégale. Nous allons en examiner quelques-uns.

Et d'abord la *vanité*. Elle est le ressort par excellence de l'activité chez la plupart des jeunes gens, très souvent aussi une des principales causes de lâcheté. Combinaison de l'amour-propre et de deux autres tendances nouvelles, l'instinct sexuel et l'instinct social, elle est commune aux adolescents de tous les pays, mais, comme il est naturel, s'exagère davantage chez les jeunes Français. Tandis qu'en Amérique, par exemple, les élèves des Universités et des Collèges gagnent souvent par un travail manuel de quoi subvenir aux frais de leurs études, nos étudiants et nos lycéens rougissent de porter une valise, d'être vus avec des personnes de condition modeste, fût-ce leurs parents, etc. Michelet, à seize ans, cachait à ses camarades sa pauvreté comme une honte ; avec le sou de son déjeuner il achetait un gâteau plutôt que du pain, et quand surpris en classe à le grignoter, ses camarades lui demandaient : Que manges-tu ? il répondait : Mon dessert ! quoiqu'il fût sur le point de tomber d'inanition. Le chapitre de la toilette à lui seul fournit à la vanité du pubère des thèmes innombrables : la hauteur des faux-cols, la couleur des cravates, la forme de la chaussure, la coupe des vêtements, l'arrangement de la coiffure, absorbent une bonne part de ses préoccupations. M. Payot[2] avoue avoir éprouvé une honte très pénible à la sortie du collège à cause d'une tunique portant au coude une pièce minuscule. — *Edouard,* un des sujets observés par M. B. Pérez, rêve à quinze ans de se faire un nom dans l'armée, les lettres ou les sciences ; dans sa classe, il rougit des éloges reçus et en rabat ; mais il aime à se regarder dans la glace, à parler de ses mains et de ses pieds « fins et indiquant la race (je ne sais quelle aïeule à particule il avait dénichée parmi ses ancêtres) » ; certain jour, il a une crise de larmes et fait une scène de dépit, parce qu'il est obligé de porter pendant un second été un habit à la française

1. Michelet. *Ma jeunesse,* p. 119.
2. *L'éducation de la volonté,* p. 254.

de couleur bronze au lieu du léger vestonnet citron arboré par ses camarades[1].

Pourtant l'orgueil de caste, un des traits indiqués dans l'observation précédente semble être plutôt en décroissance[2], comme en général les sentiments conventionnels dont il est un spécimen. « Un de N... ne traîne personne » disait devant moi le rejeton d'une famille aristocratique, âgé de neuf ans, à ses petits camarades qui dans un jeu l'invitaient à tirer le chariot à son tour. Un autre enfant, à peu près du même âge, honteux de son origine plébéienne dans un milieu où abondaient les noms à particule, confiait à ses amis sous le sceau du secret que son père, à la suite de grands malheurs, avait été obligé de renoncer à son nom véritable qui était celui d'une grande famille historique. Vers quatorze ou quinze ans le snobisme ne tarde pas à changer d'objet : la situation sociale des parents, leurs relations, leur état de fortune, les manières, la mise extérieure, passent au premier rang parmi les éléments d'appréciation. Dans la conscience du jeune vaniteux la primauté de la classe se substitue à celle de la caste, l'estime de la noblesse d'argent à celle de la noblesse de sang. Cette transition, coïncidant avec l'accroissement du social dans la conscience individuelle, semble due, il est vrai, moins à l'évolution psychologique qu'à la prédominance des facteurs économiques dans les sociétés contemporaines[3].

En effet, malgré la spontanéité de sa vie intérieure, la jeune âme, incapable encore de trouver sa formule, se laisse gouverner pendant quelques années et, si elle est médiocre, se laissera gouverner toujours par l'opinion publique. « Ce n'est ni par le tempérament ni par les sens que commence l'égarement de la jeunesse, disait déjà Rousseau, c'est par l'opinion. » Dans un

1. *Op. cit.*, p. 70,

2. Cf. St. Hall. II, p. 398.

3. Quoi qu'il en soit, cet état d'esprit a paralysé pendant longtemps l'influence éducatrice des répétiteurs les plus dévoués. Les grands élèves n'éprouvaient que du dédain pour des personnages aussi mal nantis, témoin cette réponse typique, analogue à beaucoup d'autres, faite par un jeune « cornichon » à un maître qui le réprimandait : « Monsieur, vous commandez aujourd'hui, mais demain nous reprendrons la supériorité sociale à laquelle nous avons droit. »

milieu corrompu l'adolescent « raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises et se pique de débauche sans savoir être débauché..., il cède plus aux penchants d'autrui qu'aux siens, et l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour ».

Ainsi la vanité de l'adolescent est une force vive qui, abandonnée à elle-même, ne produit guère de bons effets. Mais comme la plupart des forces naturelles, il est possible de la discipliner en vue des fins utiles. La représentation habituelle de celles-ci, incorporée à la vie même des sentiments ayant l'amour-propre pour principe, peut modifier peu à peu leur contenu jusqu'à contribuer pour une grande part à la création du sentiment de la dignité humaine, en dehors duquel il ne saurait y avoir de courage au sens complet du mot. Par exemple, si peu que les circonstances s'y prêtent, la vanité devient d'elle-même *émulation*, c'est-à-dire l'un des stimulants les plus efficaces de l'activité juvénile. L'observation courante et les expériences de laboratoire s'accordent à témoigner de l'incomparable valeur dynamogénique de ce sentiment. Qu'il s'agisse des exercices athlétiques ou des travaux de l'esprit, l'adolescent s'efforce avant tout de surpasser ses camarades. Même ceux qui sont naturellement désireux de bien faire, désirent encore davantage faire mieux que les autres. Beaucoup ne donnent toute leur mesure que s'ils ont à lutter contre un rival, tel Newton qui d'abord piètre écolier, devint le meilleur élève de sa classe afin de surpasser un grand qui l'avait maltraité. Des expériences de MM. Binet et Vaschide sur 31 enfants de douze à treize ans, il résulte que le total de cinq pressions dynamométriques accompagnées d'émulation l'emporte de 992 kilogramme sur les chiffres obtenus en dehors de toute émulation [1]. Il y a lieu de croire que la différence eût été encore plus grande avec des adolescents, témoin l'incident qui survint au cours d'expériences faites par les mêmes auteurs sur des normaliens primaires de seize à vingt ans : l'un de ceux-ci poussait avec le petit doigt l'aiguille du dynamomètre et amenait ainsi 60 kilos au lieu de 32, sa force

1. *Année psychol.*, IV, p. 35.

réelle[1]. Bien plus, à l'occasion d'essais du même genre dirigés par M. Clavière[2], les sujets, de grands garçons de quinze à dix-huit ans, allaient jusqu'à organiser des matches avec épreuves de force et épreuves de fond. Ils atteignirent des maxima de 73 kilos et arrivèrent à donner 299 pressions en seize minutes. L'auteur attribue ces « chiffres fantastiques » à l'adaptation de la main : il est probable que l'émulation a joué un rôle au moins aussi important, comme cela s'est produit dans des expériences analogues faites en Amérique et ailleurs[3].

Je sais bien que l'influence de Rousseau[4] et peut-être l'exemple de Port-Royal, ont suscité dans l'Université un courant d'idées très défavorable aux pratiques fondées sur la rivalité entre élèves ; pour beaucoup de nos contemporains il semble entendu que la volonté stoïque de nos adolescents trouve une excitation suffisante dans l'émulation avec soi-même, la rivalité avec autrui étant tout au plus nécessaire pour stimuler le courage plus défaillant des adultes : aussi est-il question de supprimer les prix à ceux-là, mais non les distinctions honorifiques à ceux-ci. Sans nier la fécondité morale de la comparaison avec soi, remarquons que, d'une part, il est difficile de conférer une valeur objective aux jugements où elle s'exprime et que, d'autre part, le régime croissant des concours à l'entrée des carrières est fondé sur le principe opposé. L'émulation est si nécessaire à la jeunesse que les maîtres de Port-Royal qui l'avaient supprimée, ne pouvaient malgré leur mérite empêcher leurs élèves de tomber dans la nonchalance[5]. Les Jésuites au contraire l'ont toujours considérée « comme un des ressorts essentiels de l'art d'élever les hommes », et leur *Ratio studiorum* contient un

1. *Année psychol.*, p. 175.
2. *Id.*, VII, p. 207.
3. Voir St. Hall, I, p. 137.
4. « Jamais de comparaison avec d'autres enfants ; point de rivaux, point de concurrents même à la course, aussitôt qu'il commence à raisonner ; j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n apprendrait que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits ; je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante, je lui dirai, etc. » *Emile*, III.
5. Compayré. *Histoire des doctrines de l'éducation*, I, p. 170.

certain nombre de procédés à employer à cet effet[1]. Sur ce point, ce sont les Jésuites qui ont raison, du moins en ce qui concerne l'adolescence. Le désir de primer est si violent à cet âge que, dans la plupart des cas, on ne saurait le négliger sans priver la volonté naissante d'un stimulant dont la puissance peut décupler les forces du sujet, lorsque celui-ci sent le souffle d'un rival lui brûler les talons[2].

De plus, la camaraderie entre grands élèves, du moins en France, est en général si amicale que le double écueil que l'on redoute, la suffisance et l'envie, se rencontre rarement. Si beaucoup d'adolescents comme le jeune Ménon sont très fiers de ce qu'ils ont appris et se reposent tranquillement et superbement dans le luxe de leur sagesse, s'ils tranchent sur tout avec une intrépidité d'affirmation qui n'admet pas le doute, ce n'est pas qu'ils se croient mieux doués que leurs émules : il y a là un état d'âme plus générique qu'individuel, dont le *self-feeling* accru par la fierté des premiers succès, l'ignorance de la complexité des questions sont les principaux éléments ; son extrême fréquence parmi les normaliens primaires, en général plus spontanés et moins cultivés que les lycéens, confirme cette explication. D'un autre côté, l'adolescent a moins de peine que l'enfant ou l'adulte à supporter sans malveillance qu'on lui soit supérieur et même qu'on soit *autre* que lui. Dans les classes à examens non seulement les élèves médiocres ne jalousent pas leurs camarades plus brillants, mais il leur arrive assez fréquemment de les admirer avec ingénuité jusqu'à copier leurs compositions sans le moindre scrupule.

Par contre un des pires malheurs dont puisse souffrir un garçon de quatorze à vingt ans, c'est de n'avoir personne à qui se comparer. Dans ce cas, à cause du travail perpétuel de son imagination sur lui-même, le moindre éloge peut le griser, la réprimande la plus légère peut l'abattre, l'un et l'autre de ces effets risquant de troubler la formation normale de sa volonté. La griserie peut monter jusqu'à un degré d'exaltation suffisant

1. Compayré. *Histoire des doctrines de l'éducation*, I. p. 178.

2. Cf. Lagrange. *L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, p. 270 (F. Alcan).

pour que le malheureux garçon, se croyant en passe de devenir un grand homme, suive son idée fixe, rompe de plus en plus avec le milieu et présente parfois des symptômes d'hébéphrénie; tel un pauvre lycéen de seize ans, esprit fin et délicat, qui ne fut arrêté quelque temps sur cette pente que par une intervention volontairement brutale d'un de ses professeurs, à qui huit jours après il écrivait une lettre de remerciements dont voici quelques lignes : « Vous serez sûrement étonné de recevoir une lettre de moi, mais je ne puis m'empêcher de vous écrire maintenant que je suis calmé. Je viens de traverser une période d'exaltation qui m'a fait sortir de moi-même, mais d'une mauvaise façon, et il me semble aujourd'hui que je ne suis plus celui que j'étais la semaine dernière... J'ai compris que vous aviez raison, » etc...

Mais des cas de ce genre sont exceptionnels. D'habitude les réprimandes doivent être prudentes et nuancées, c'est-à-dire tenir compte non seulement du caractère de l'inculpé, de ce qu'il pense de vous, de lui et de sa faute, mais encore et surtout des associations rapides qui se forment en lui pendant que vous parlez et où il faut savoir insérer des idées appropriés. MM. Binet et Vaschide ont expérimenté que les réactions à un signal donné deviennent de plus en plus exactes chez des adolescents de seize à vingt ans comme chez des enfants de onze à treize ans; mais chez les premiers se produisent des irrégularités caractéristiques en rapport avec la manière dont se suivent les mauvais signaux. « Il nous paraît probable, concluent les auteurs, que la part du raisonnement et des prévisions semi-conscientes est moins grande chez les enfants que chez les adultes. » En d'autres termes une influence extérieure s'exerce sur l'adolescent avec d'autant plus de sûreté qu'elle correspond à sa mentalité présente, presque toujours provisoire.

Il importe pourtant de tenir compte des formes constantes que peut revêtir l'amour de soi. Par exemple il est évident que l'orgueil exige un traitement bien différent de celui que supporte la vanité. Malheureusement la plupart de nos adolescents tiennent plus à paraître qu'à être ; ils recherchent l'estime d'autrui plus que la leur et visent moins à la mériter par leur bonne

volonté qu'à l'obtenir par des moyens qui ne sont pas toujours recommandables. Or, on peut poser en règle à peu près générale qu'un garçon qui de quinze à vingt ans n'a pas éprouvé le besoin de justifier à ses propres yeux par un effort persévérant l'idée avantageuse qu'il se fait de sa personne, ne possédera jamais le véritable courage moral, celui qui malgré les obstacles du dedans et du dehors travaille à traduire en actions une pensée consciente de sa valeur. La vanité, bien que multipliant souvent les forces du sujet, est aussi incohérente que les opinions étrangères où elle s'alimente; loin de contribuer à la formation du caractère individuel, à la victoire de la pensée sur les choses, elle est un ferment de dissolution et représente le triomphe du monde sur l'esprit. Au contraire, l'orgueil quand il s'accompagne d'intelligence, confère une logique souveraine aux actes les plus divers en ne les admettant que dans la mesure où ils ne sont pas en contradiction avec le sentiment permanent de la dignité virile, lequel dans beaucoup de jeunes consciences est ressenti dès la puberté avec une force singulière.

De là viennent en partie ces améliorations subites dans le caractère, dont les éducateurs s'étonnent quelquefois. Vers les quinze ans, il peut suffire par exemple à un garçon paresseux de perdre ses protecteurs naturels pour que grandi par sa nouvelle situation de soutien de famille il se mette à travailler avec une ardeur inlassable. Gœthe était à peine plus âgé, lorsque humilié d'être considéré comme un enfant par Gretchen, son premier amour et son aînée de deux ans, il réussit à se corriger de l'habitude de pleurer et de railler[1]. Chacun a pu remarquer autour de soi des transformations de ce genre. La fierté croissante qu'elles dénotent, quoique impliquant suivant les sujets des tendances d'une valeur très inégale, présente deux caractères assez constants : une susceptibilité avivée jusqu'au point parfois de paraître maladive, un contrôle intérieur dont nous avons vu déjà les conditions. Quoique sentant plus vivement une offense reçue que lorsqu'il était enfant, l'adolescent devient moins enclin à rendre à l'instant blessure pour

1. D'après St. Hall, I, p. 582.

blessure. Est-ce à dire que l'instinct batailleur des douze et treize ans s'est résorbé dans un naturel plus pacifique ? En apparence seulement : Parce que l'injure, à cause de la mentalité devenue plus consciente, éveille de proche en proche une résonnance qui l'amplifie et la rend moins distincte, la réaction motrice perd peu à peu l'automatisme d'un réflexe et s'accomplit avec toute la lenteur d'une décision volontaire. La colère ne se traduit plus autant par des cris, des grimaces, des mouvements convulsifs ; peut-être agit-elle davantage sur les organes internes, quelquefois assez violemment pour y causer des désordres ; mais, combinée avec les états intellectuels familiers au sujet, elle se transforme en indignation, persiste en rancune et, servie par des muscles plus puissants, aboutirait à une vengeance redoutable, si la sympathie et l'instinct social naissant ne lui imposaient un frein salutaire. Le moment n'est pas loin où le duel, cher aux étudiants allemands, viendra avec son cérémonial quasi-rituel se substituer aux coups de poing échangés sans façon. Mais remarquons à l'appui de ce qui précède, qu'il finit rarement par un dénouement tragique, malgré la combativité particulière aux sentiments mis en jeu : amour, amour-propre, vanité, etc. Le plus souvent ces sortes d'affaires se terminent par une légère piqûre permettant de porter le bras en écharpe pendant des semaines, ou par de glorieuses balafres qu'on entretient à vif le plus longtemps possible. Si un moment de fureur aveugle ou le hasard des coups portés ont produit un malheur irréparable, le vainqueur, loin de se réjouir à l'idée de sa victoire, peut en ressentir un chagrin si violent qu'il songe au suicide et traîne pendant des années le souvenir de l'événement comme un remords intolérable. Mais le duel lui-même, du moins tel qu'il se pratique dans les Universités d'Allemagne, est dangereux pour le courage proprement humain de l'adolescent en ce sens qu'il dégénère en un usage formaliste, exigeant la même sanction pour des froissements involontaires ou insignifiants que pour une atteinte grave à la dignité personnelle[1].

1. Cf. Ziegler. *Das deutsche Student*, p. 88 ; — Voir aussi Walter Bloen. *Der Krasse Fuchs;* — Jules Huret. *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, surtout pp. 404-459.

Le point d'honneur y remplace trop souvent l'honneur véritable, ce qui est d'autant plus fâcheux que chez beaucoup de jeunes gens ce dernier sentiment, s'identifiant presque avec la moralité tout entière, ne saurait être perverti sans que fût gravement compromise la valeur future de l'adulte. Si l'honneur, suivant la formule célèbre de Montesquieu, est le préjugé de chaque personne et de chaque condition, on voit quel rôle il doit jouer chez le pubère dont l'imagination ne cesse d'embellir la condition d'homme à laquelle il aspire, et les moyens dont il croit disposer pour l'atteindre. Il est une des bases les plus solides sur lesquelles on puisse fonder l'éducation morale de la jeunesse [1], et dans bien des cas il suffit d'obtenir d'un grand élève la promesse d'un effort dont on l'aurait cru incapable, pour que se croyant obligé d'honneur à l'accomplir, il l'accomplisse en effet. Un proviseur qui répond : « Je n'ai pas confiance en des élèves » [2], à un grand garçon qui, à propos d'une sortie et à défaut de surveillant, se porte garant de la bonne tenue de ses camarades, ne donne peut-être pas, comme l'affirme M. Laisant [3], « la mesure d'une véritable dégradation morale », mais à coup sûr fait preuve d'un manque de sens pédagogique que seul peut expliquer le trouble émotionnel dû à la crainte des responsabilités civiles et administratives. Combien meilleurs psychologues sont dans les Universités américaines du Sud les professeurs qui, pour éviter la fraude aux examens, demandent aux candidats de joindre à leur copie la déclaration suivante : « Je certifie sur l'honneur que je n'ai reçu ni donné aucune aide au cours de cet examen. » Si l'étudiant manque à sa déclaration, il est déféré au Comité d'honneur et expulsé [4]. Ou bien l'atavisme n'a aucun sens ou bien nos adolescents seraient plus particulièrement aptes à se laisser influencer par un tel mobile. Ajoutons de suite que l'esprit chevaleresque n'est spécial ni à un

1. Cf. A. Leclère. *Le même enseignement moral convient-il aux deux sexes* (*Rev. de Métaph. et Morale*, VIII, p. 236).

2. Enquête, I, p. 336.

3. *L'éducation fondée sur la science*, p. 90.

4. Alph. Smith. *Le sentiment de l'honneur chez les étudiants*, cité dans la *Revue intern. de l'Enseign.*, 15 janv. 1897, p. 95.

pays ni à une race, mais se retrouve à des degrés divers dans la jeunesse de tous les pays civilisés ou en voie de le devenir : Par exemple, les jeunes Japonais aspirent à laisser derrière eux le nom de quelqu'un qui n'a jamais menacé un garçon plus faible ou tourné le dos devant un plus fort. Honneur signifie pour eux valeur et dignité personnelle : A quinze ans, les *samuraï* reçoivent deux épées, une longue et une courte, qu'ils doivent porter comme des symboles de loyauté et de contrôle intérieur ; car, ils ne doivent jamais les tirer à la légère. Indifférents à l'argent, ils sont tenus de préférer l'honneur à la vie et de mourir s'ils l'ont perdu [1]. Leur chevalerie, ou *bushido*, est à la fois un code de morale et une éducation physique qui rappelle par certains points l'éphébie attique ou l'institution des écuyers au moyen âge.

Parmi les vertus nouvelles ayant leur principe dans l'honneur, une des plus significatives est la *sincérité*. Sauf de rares exceptions, les enfants comme les sauvages mentent par intérêt, par plaisir ou même sans s'en apercevoir : De la meilleure foi du monde il leur arrive de raconter les faits non comme ils se sont passés, mais comme ils voudraient qu'ils se fussent passés ; — et c'est un chapitre de psychologie bien intéressant que l'étude des mensonges enfantins [2]. Dès la puberté, les paroles commencent à être contrôlées comme les actes et, quoique les adolescents se plaisent non seulement à faire étalage de leur force, de leur adresse, de leur science, mais encore à insinuer qu'ils possèdent une foule d'autres qualités dont celles-là ne sont que des spécimens, ils ne tardent pas à considérer le mensonge comme une des formes les plus répugnantes de la lâcheté. A vrai dire, il leur est difficile de mentir sur eux-mêmes, tant la confusion de leur vie intérieure se prête à des interprétations variées : Tantôt leurs souvenirs se présentent par masses, de sorte que la partie claire de leur pensée rejetant violemment le reste dans l'ombre les porte à s'exprimer avec une franchise brutale ; tantôt sous l'influence d'un

1. Inazo Nitobé. *Bushido : the soul of Japan*, cité par St. Hall, I, p. 219.

2. Voir un essai dans les *Children's lies* de St.-Hall. *Amer. Journ. of Psychol.*, pp. 59-70 (janv. 1890).

sentiment momentané, parfois semi-conscient, ils se complaisent dans des *distinguo* à rendre jaloux les casuistes les plus subtils ; ou bien, pour donner libre cours à leur imagination, ils inventent des hâbleries auxquelles il leur arrive souvent de croire à moitié ; et, somme toute, à cause de leur émotivité plus intense, leur témoignage n'est guère plus sûr que celui des enfants. Mais, en attendant que les meilleurs d'entre eux s'élèvent peu à peu jusqu'à la sincérité envers soi, tous s'efforcent plus ou moins de pratiquer la sincérité envers autrui. En général, un enfant qu'on traite de menteur ne se formalise pas pour si peu ; l'adolescent considère cette injure comme une des plus graves qui puissent lui être adressées, de même que son mépris le plus intransigeant va de préférence à toutes les formes d'hypocrisie qu'il surprend autour de lui : raison de plus, entre parenthèses, pour que sur les questions sexuelles on ne se départe pas à son égard d'une franchise avisée. Incapable encore de comprendre la relativité des maximes morales les plus incontestables, il croit volontiers comme Télémaque [1] qu' « il suffit que le mensonge soit mensonge pour n'être pas digne d'un homme ». Aussi la dissimulation coutumière peut-elle être considérée à cet âge soit comme un symptôme de dégénérescence, soit comme l'indice des mauvaises habitudes dont il a été déjà question et où il faut voir le principal obstacle qui s'oppose à la genèse du courage civil. Il est vrai que, d'après Despine [2], elle serait quelquefois une marque de contrôle intérieur, puisque les jeunes gens tendent naturellement à prolonger leur pensée en paroles et en actions. Sans doute il peut en être ainsi dans certains cas : tout dépend des motifs qui poussent le sujet à se surveiller. S'il cache ce qu'il aurait honte de montrer, s'il se laisse influencer par la crainte des sanctions désagréables qui suivraient son mouvement de sincérité, l'inhibition diffère fort de la maîtrise de soi : elle ressemblerait plutôt à l'attention spontanée qui soumettant l'esprit aux impressions extérieures empêche là où elle prévaut, le caractère de se constituer. Mais

1. Livre III.
2. *Psychologie naturelle*, cité par St. Hall, I, p. 394.

un trait qui montre à quel point est indécise la psychologie de l'adolescent, c'est que avec les dissimulateurs soi-disant volontaires on peut confondre des sujets d'une mentalité toute différente, sinon opposée, à savoir ceux qui appartiennent à la grande classe des timides.

V

Grande classe en effet, puisqu'elle comprend au moins pour un temps à peu près tous les pubères destinés à évoluer normalement. Que d'hommes remémorant leurs impressions de jeunesse pourraient dire comme l' « ami » d'Anatole France : « J'avais été un enfant très intelligent, mais vers dix-sept ans[1] je devins stupide. Ma timidité était telle alors, que je ne pouvais ni saluer, ni m'asseoir en compagnie, sans que la sueur me mouillât le front.[2] » On peut dire même plus : Les adolescents qui de quinze à dix-huit ans sont trop sûrs d'eux-mêmes et ne se troublent ni devant les femmes, ni devant les étrangers, ni devant leurs supérieurs, ont gardé quelque chose de la mentalité enfantine; leur assurance est peut-être un signe d'arrêt; tout au plus sont-ils destinés à fournir des hommes médiocres ne se faufilant à l'aise parmi les difficultés que parce que le manque d'originalité leur permet de s'adapter sans effort à des conditions sociales qui par leur nature même doivent être appropriées à la moyenne des esprits. Or, nous avons vu déjà que le pubère était condamné par sa mentalité à la fois enthousiaste, rêveuse et raisonnante à traverser une période de synthèses originales mais irréelles, durant laquelle il essayait obscurément tous les possibles sans se déterminer dans aucun et surtout sans accorder ses créations avec les exigences du milieu extérieur. Cette intériorité, jointe à la hantise des sensations nouvelles, exagère le sentiment de sa personnalité et lui cause une souffrance très vive, lorsqu'il est obligé de mettre à nu devant autrui

1. Plus tôt en général.
2. *Le livre de mon ami*, p. 172.

quelque aspect de son âme. Incapable de trouver les mots convenus, de faire les gestes usuels qui siéent à la banalité de la vie quotidienne, il lui faut pour dire « Oui, Monsieur », « Pardon, Madame », le même effort d'invention que demande à un poète la création d'une image nouvelle. De là vient en partie sa gaucherie : il est difficile d'avoir la répartie prompte et les mouvements aisés, quand chaque impression, au lieu de susciter la réaction attendue, évoque un état émotionnel diffusant la réponse motrice dans des sens divergents, parfois même contradictoires. Et comme la conscience de cette gaucherie ne contribue pas peu à l'aggraver, pour beaucoup d'adolescents des actes très simples, comme faire une visite, procéder à des achats dans un magasin, répondre en classe à une interrogation, prennent l'importance d'une entreprise hérissée de difficultés. Des causes secondaires viennent encore renforcer cet état de timidité, entre autres le besoin immodéré de plaire qui, se transformant presque toujours en une crainte excessive de déplaire, manque rarement de susciter les actes qui peuvent la justifier, — la peur de ne pas être à la hauteur des circonstances, de ne pas réaliser les espérances ou l'idée qu'on croit avoir fait concevoir, de ne pas atteindre les fins vers lesquelles se portent les nouveaux désirs, etc...[1] Parmi les causes générales de la timidité[2] quelques-unes trouvent dans le caractère adolescent un terrain des plus propices à leur action, en particulier la sensibilité affective aux impressions extérieures d'ordre psychique. La divination de la conscience d'autrui atteint chez beaucoup de pubères une délicatesse dont la plupart ne tarderont pas à perdre le secret, lorsque, moins intéressés par leur propre conscience, ils n'auront plus à leur disposition autant d'intuitions pour former par analogie des jugements implicites ayant les autres pour objet. Telle est leur spontanéité à découvrir la valeur morale des personnes à qui ils ont affaire, la sympathie ou l'indifférence qu'elles éprouvent à leur égard, qu'il ne leur arrive presque

1. Cf. St. Hall, II, p. 371 : « Every new desire means a new fear of failure to attain it. »

2. Voir Dugas. *La timidité* (F. Alcan). — Dr Hartenberg. *Les timides et la timidité* (F. Alcan).

plus de se laisser duper par les apparences austères, solennelles ou paternelles auxquelles se laissent si bien prendre les enfants. Ce motif, plus que les autres, concourt à donner à leur timidité les caractères extérieurs de la dissimulation : Au contact des personnes pour qui, à tort ou à raison (cela peut dépendre de leur propre valeur morale), ils ont peu d'estime ou de sympathie, la pudeur de leurs sentiments, la crainte de n'être pas compris s'exagèrent au point qu'ils revêtent une personnalité d'emprunt où le moi véritable n'apparaît que par de rares échappées, visibles surtout dans les moments d'irritation, de mélancolie, etc., ou dans la libre activité du jeu.

L'influence du tempérament est moins importante qu'il ne semblerait au premier abord : Beaucoup de nerveux se meuvent à l'aise dans les milieux les plus divers, tandis qu'il est des lymphatiques dont l'apathie congénitale se trouble avec une facilité telle qu'ils ne peuvent sans rougir aborder un professeur ou recevoir un éloge. A ce type appartenait le meilleur élève de mathématiques que j'aie connu : Très blond, très pâle, toujours calme et réglé dans son allure, il rougissait pour un rien et n'osa jamais élever la voix pour demander une explication. Sa timidité était d'autant plus caractéristique qu'elle datait de l'époque où, vers les quinze ans, il était devenu à la grande surprise de ses professeurs un esprit à la fois très docile et très personnel, très conscient aussi de ses qualités et de ses lacunes. — Il est vrai que Mme Bérillon[1] considère le lymphatisme comme une des causes de la timidité. Mais cette diathèse dans le cas précédent n'avait rien de morbide : tous les tempéraments fournissent à cet âge leur quote-part de timides, parce que la cause de cet état mental est ailleurs.

C'est chez les adolescents les plus personnels qu'il peut atteindre un degré d'acuité presque maladif. Gœthe, quand il était à Leipzig, ne pouvait passer dans une rue ou aller en société sans se croire le point de mire de tous les regards. M. Hervieu, dans sa jeunesse, avait des hésitations qui l'arrê-

1. *La timidité envisagée au point de vue scolaire.* Voir l'*Enseignement secondaire*, 1er janvier 1907.

taient au seuil des magasins[1]. Presque tous les auteurs d'autobiographies relèvent des traits analogues dans leur mentalité d'adolescent. Les sujets en qui une sensibilité trop vive rend plus difficiles les réactions volontaires, peuvent, quand ils sont observés de trop près ou sont appelés à donner devant les adultes la mesure de leur valeur, perdre presque complètement l'usage de leurs facultés les plus hautes, n'émettre que des sons inarticulés ou chercher dans la fuite un remède à leur angoisse. C'est surtout en présence des personnes de l'autre sexe que des faits de ce genre se produisent fréquemment. Le mot de Chérubin à Suzanne : « Tu saïs bien, méchante, que je n'ose pas oser » serait au-dessous de la vérité, s'il ne s'adressait pas à une soubrette familière. Les systèmes d'émotions qui se forment autour d'une image féminine, sont si tumultueux chez les jeunes sensitifs que les mouvements nécessaires à la formule d'un aveu, à la demande de la plus légère faveur, leur apparaissent souvent comme au delà des forces humaines. « Ma timidité déjà excessive avec tout le monde, dit Chateaubriand[2], était si grande avec une femme que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de demeurer seul avec cette femme... » De même Michelet : « Ma tête se monta, je passai, je repassai devant sa fenêtre, je fus remarqué, du moins je crus l'être et je n'osai plus passer »[3]. Plus significatif encore est dans le *Livre de mon ami*, le chapitre intitulé « La forêt de myrtes », dont voici un passage essentiel : « Elle me demanda si j'aimais la musique; sa voix me donna le frisson. Je rouvris les yeux et je vis qu'elle me regardait, ce regard me perdit. — Oui, Monsieur, répondis-je dans mon trouble... » Matière de littérature, objectera-t-on peut-être à des faits de ce genre; à quoi on peut répliquer que la vie en présente tous les jours de semblables. J'ai connu des étudiants novices qui ne réussissaient pas à parler à de petites amies d'occasion ou aux femmes les moins recommandables sans des balbutiements dans la voix ou un tremblement tel que l'un d'eux en devenait, non pas sourd, comme tel personnage de comédie,

1. *Année psych.*, X, p. 13.
2. *Mémoires*, p. 149.
3. *Ma jeunesse*, p. 102.

mais littéralement bègue et agité par des mouvements involontaires de la face et des mains. Certains après avoir attendu pendant de longs moments la sortie d'un atelier, s'enfuyaient lorsqu'ils entendaient près de la porte les fous rires des ouvrières, ou poussaient tout au plus le courage jusqu'à leur jeter une lettre écrite en prose ou en vers, dont ils surveillaient l'effet à distance.

Cet état de méfiance de soi, quel qu'en soit l'objet, est en général de courte durée. Il s'atténue peu à peu jusqu'à disparaître, à mesure que l'expérience familiarise le jeune homme avec les mœurs et les sentiments usuels. Il ne persiste guère au delà de dix-huit ou vingt ans, sauf chez ceux qui sont destinés à rester plus ou moins des inadaptés pour des causes diverses parmi lesquelles semblent intervenir en première ligne une subjectivité trop consciente, une imagination trop riche, une logique trop rigide ou encore l'influence d'une éducation trop différente de la vie imposée par la société moderne. Dans ces cas, il peut arriver ou que le sujet se résigne à son caractère et vienne grossir la catégorie des humbles (ou celle des orgueilleux), ou qu'il s'insurge contre l'incoordination dont il souffre, soit en prenant un air raide et gourmé, soit en affectant le mépris des usages et des personnes qui l'intimident, soit en se dérobant par la fuite à leur action douloureuse.

Ces deux derniers cas, plus fréquents qu'il ne semblerait d'abord, se produisent en général vers les seize ou dix-sept ans. Beaucoup de jeunes gens ne pouvant prendre le ton du monde où ils vivent s'avisent d'en prendre un qui leur est propre. Leur « sotte et maussade timidité » qu'ils ne peuvent vaincre, « ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances », leur fait prendre comme à J.-J. Rousseau[1] le parti de les fouler aux pieds ». Ils se font cyniques par honte et se glorifient de mépriser la politesse qu'ils ne savent pas pratiquer. Cette diversion leur est d'autant plus facile que pour faire les hommes ils affectent souvent un air cavalier, des manières brusques, un ton haut, des paroles grossières, même en s'adressant à leur mère

1. *Confessions*, p. 192 (éd. Didot).

ou à leurs sœurs[1]. Aussi est-ce une ressource précieuse pour un garçon de cet âge d'avoir contracté déjà de bonnes manières. Non seulement, il risque moins de tomber dans le défaut que signale Rousseau, mais encore les automatismes acquis dès l'enfance, en donnant à ses gestes, à ses paroles, à ses mouvements, l'aisance nécessaire, réagissent sur le dedans comme un remède excellent contre la timidité. C'est avec raison que Ennis Richmond[2] considère la tenue à table, la manière de manger et de découper, comme très importantes pour le contrôle de soi. En général le savoir-vivre est prisé très haut dans les écoles anglaises et beaucoup de jeunes gentlemen adopteraient volontiers comme leur la devise qui est écrite sous les armoiries du collège de Winchester : Manners makyth man [3]. Mais, quoi qu'en dise Rousseau [4], l'adolescent, malgré son désir de plaire, prend avec peine l'usage du monde, à moins qu'il ne fasse son apprentissage dans un milieu très sympathique; sinon il reste presque toujours emprunté, alors que l'enfant ne l'est presque jamais. Bien plus, comme aux causes psychologiques de la gaucherie viennent s'ajouter une certaine incoordination motrice et un accroissement de force musculaire difficile à utiliser dans les relations sociales, il risque de prendre de mauvaises façons, non des habitudes correctes[5] ; motif de plus pour penser avec Aristote[6] qu' « il faut former les habitudes des enfants avant de former leur raison et le corps avant l'esprit ».

D'autres fuient la société et se réfugient dans les livres ou bien dans la solitude des champs et des bois, partout où ils peuvent satisfaire leur besoin désordonné de rêve ou de mouvement sans être troublés par la banalité oppressive des formules stéréotypées. Tantôt ils restent étendus pendant des heures dans quelque coin bien ombragé, tantôt ils se plaisent à courir la campagne jusqu'à ce que, harassés de fatigue,

1. Cf. Gache. *L'éducation du peuple*, p. 327.
2. *Through boyhood to manhood*, pp. 72 sqq.
3. Mosso. *L'éducation physique de la jeunesse.*
4. *Emile*, IV.
5. St. Hall, I, p. 164.
6. *Politique*, trad. Thurot, V, 3, 2.

ils puissent enfin, dans un sommeil profond, s'échapper à eux-mêmes. D'après Lancaster [1] le goût de la solitude serait un bon signe chez l'adolescent comme attestant « la présence d'un esprit capable de s'entretenir lui-même ». De fait, beaucoup de personnages diversement célèbres, comme Gœthe et Nansen, semblent avoir pris loin du monde et en communion avec la nature, une conscience plus efficace de leurs forces juvéniles ; et il est peut-être sans exemple qu'un adolescent, capable de devenir quelqu'un, ne se soit pas à un moment donné trouvé assez dépaysé parmi les siens pour désirer s'enfuir dans

... un endroit écarté
Où d'être *avec soi-même il* eût la liberté

La contre-épreuve aboutit à la même conclusion : les adolescents qui ont plus de vanité que d'orgueil, plus de suffisance que de méfiance de soi, supportent l'isolement avec peine, ne goûtent de plaisir que s'ils sont en nombre et s'efforcent de tout leur pouvoir, au besoin par des excentricités, d'acquérir la réputation de jeunes gens qui s'amusent et remportent des succès suivant la formule convenue.

Et pourtant s'il y a quelque vérité dans les chapitres précédents, la solitude, malgré les avantages qu'elle présente pour les sujets très sains, est pleine de dangers pour la moyenne des précoces misanthropes. Non seulement, comme tous les isolés, ils peuvent, faute de terme de comparaison, tomber dans la jouissance orgueilleuse de soi ; mais surtout à vivre avec leur pensée ils risquent, si elle n'est pas déjà très nourrie, de fausser leur conception du monde social et d'être menés peu à peu par leurs rêves ou leur raisonnement aux troubles morbides de l'esprit. Les désirs trop longtemps contenus, les idées non contrôlées mais fortement systématisées risquent, comme dit Marro [2], de provoquer des explosions imprévues et terribles. Après avoir cité le cas de deux jeunes gens, bons sujets, travailleurs, mais taciturnes et solitaires, qui tuèrent à coups de couteau l'un son camarade, l'autre sa fiancée, l'auteur conclut en

1. *Adolescence*, p. 98.
2. Page 435.

ces termes : « La taciturnité et l'amour de la solitude chez les jeunes gens doivent inspirer autant d'appréhension du côté moral... que l'aversion pour la nourriture et le mouvement du côté physique », et comme remède, il conseille de favoriser la vie de relation sous toutes ses formes[1].

Sans nier la valeur d'une telle ordonnance, remarquons seulement que les faits que cite Marro, étant par leur nature même exceptionnels, ne peuvent résulter qu'en partie du penchant à la solitude. Plus certaine est la réaction de l'isolement sur la principale cause qui le produit, la timidité. Celle-ci s'en trouve accrue au point que le malheureux adolescent quand il retourne à la vie sociale se trouve complètement dépaysé là où il n'était que gêné ; même la belle confiance qu'il vient de puiser dans la contemplation intensive de son moi, ne tarde pas à s'évanouir à la lumière crue des événements quotidiens qui lui montrent son insuffisance dans mille circonstances où il se croyait supérieur à son rôle.

Comment concilier cet état quasi-normal de timidité avec la présomption particulière à l'adolescence ? A cet âge, dit Taine[2] « on ne doute pas de soi parce qu'on n'a pas mesuré ses forces ; il semble qu'il n'y ait pas d'intervalle entre le but et les souhaits, qu'il suffit d'étendre la main pour l'atteindre, qu'espérer c'est avoir », et plus loin : « on touche à toutes choses en véritable enfant, témérairement, en tranchant d'un coup des difficultés que plus tard on trouvera invincibles ; mais on croit les avoir vaincues, et cette joie de vaincre n'est attristée ni par les prévisions d'une défaite, ni par la satiété de la jouissance, ni par la fatigue de l'effort »[3].

Plus apparente que réelle, la contradiction est déjà virtuellement résolue par tout ce qui précède. La confiance du pubère est illimitée dans le monde des idées, des sentiments, des projets, etc., parce que la conscience nouvelle de sa puissance ne s'y trouve arrêtée par aucune barrière infranchissable : l'expérience seule pourrait en poser de telles ; or des années s'écoule-

1. Page 436.
2. *Essais de critique et d'histoire*, p. 162.
3. *Id.*, p. 163.

ront avant qu'elle en soit capable. Mais comme d'autre part, elle seule fournit les moyens de réaliser la pensée dans les choses, il en résulte que tant qu'elle est absente, la jeune âme est profondément blessée par les limitations perpétuelles que le contact des adultes lui impose nécessairement. En général et à l'inverse de ce qui se produira plus tard, les jeunes gens sont d'autant plus craintifs devant les hommes qu'ils sont hardis devant les idées, tel l'*Edouard* de M. Pérez[1] qui, après avoir écrit un article violent, le fait porter par un ami au journal, n'osant pas y aller lui-même. D'un côté l'instinct social naissant, le besoin d'épanchement dû au trop-plein de la vie affective, la confiance dans le savoir fraîchement acquis les poussent à exprimer leur pensée devant autrui avec beaucoup de force et de conviction; mais d'un autre côté, comme leurs idées sont toujours incomplètes et leurs sentiments confus, comme les fins qui les intéressent, les raisons qu'ils ont de s'y intéresser, le sérieux et le mouvement de leur pensée sont très différents de l'allure et des objets habituels à la conscience adulte, il est rare qu'un courant de sympathie s'établisse entre deux mentalités si dissonnantes. Aussi l'adolescent est-il en général moins timide et plus primesautier avec les personnes de sa connaissance qu'il a perdues de vue depuis quelque temps parce qu'il peut se représenter leur état d'âme par analogie avec le sien, à condition, bien entendu, que parmi les souvenirs qui les concernent, il en puisse isoler d'assez favorables pour amorcer son travail de cristallisation. La lettre suivante écrite par un garçon de quinze ans et demi à un professeur qui, cinq ans auparavant, l'avait assisté de ses conseils en qualité de répétiteur, va nous fournir un spécimen de cet état d'esprit :

Collège de..., 5 janvier 1904.

Mon cher Monsieur,

...Vous me pardonnerez si humble élève de 1e B, je viens vous importuner, vous mon ancien Maître, par cette lettre inspirée seulement par le bon souvenir que vous m'avez laissé ; mais afin de vous

1. *Op. cit.*, p. 66.

montrer que je ne vous ai pas oublié, afin de vous montrer que je me rappelle vos marques d'amitié (si j'ose m'exprimer ainsi), je viens m'entretenir un instant avec vous, vous déranger peut-être, vous demander enfin une fois de plus vos conseils éclairés. Lorsque vous m'avez quitté il y a bientôt six ans, je n'étais qu'un petit élève, innocent, travailleur et appliqué. Hélas, avec l'âge, les temps ont changé... Presque désespéré, me trouvant ici au milieu de professeurs indifférents, au milieu de maîtres bien gentils pour moi, mais ne s'attachant guère à me donner des conseils, sans ami sûr... j'ai songé à vous, cher Maître; écrivez-moi si vous n'avez pas perdu de vue votre ancien élève, écrivez-moi et donnez-moi des conseils, faites de moi un bon élève, vous le pouvez, etc.

Votre M. D.

Les « professeurs indifférents » dont il est question dans cette lettre sont des fonctionnaires très consciencieux, en qui leur élève aurait à coup sûr trouvé des guides bienveillants, s'il avait osé les chercher. Mais le moyen de confier ses angoisses, ses regrets, ses désirs à un monsieur dont on ne connaît que la science et la sévérité qui intimident, ou le manque d'autorité qui suscite le mépris! On a beaucoup plus de courage pour verser ses confidences sur une feuille de papier, d'autant plus que celui à qui on l'adresse a tout le mérite qu'on veut bien lui attribuer, puisque résidant depuis longtemps à 500 kilomètres de distance, il ne peut être vu comme il est en réalité.

Des faits de ce genre sont fréquents : ils attestent que la timidité de l'adolescent vient surtout du peu d'efforts que les adultes font pour le comprendre en sympathisant avec lui, — pour l'élever jusqu'à eux en se penchant d'abord vers lui : l'influence réconfortante exercée sur la jeunesse par les éducateurs religieux « repose sur une connaissance plus fine et plus adéquate des réalités de l'âme » [1], et sur une familiarité qui, de part et d'autre, cesse rarement d'être respectueuse. Malheureusement, lorsque leurs élèves reviennent dans « le siècle », ils n'en sont que plus timides à cause de la difficulté d'adapter aux conditions de la vie moderne les idées fondamentales dont on a saturé leur esprit; ils risquent d'être doublement incompris, par suite

1. J. Payot. *La Croyance*, p. IX (F. Alcan).

de professer à l'égard des personnes le mépris à la fois craintif et batailleur qu'ils éprouvent pour les doctrines adverses.

Issue d'autant plus redoutable que la timidité des adolescents loin d'exclure le courage contribue souvent à le créer. Bien différente de la peur enfantine qui est une réaction automatique de l'instinct de conservation, elle s'organise peu à peu sous la forme d'un sentiment systématique dont certains éléments comme la conscience avivée des nouvelles tendances, la compréhension vague de ce qu'elles ont d'incomplet, le désir de les affirmer joint à celui de les compléter, la colère contre les obstacles extérieurs et intérieurs qui s'opposent à leur expression, peuvent, lorsque cesse l'inhibition provenant du désir de plaire, du respect des personnes et des usages, etc., donner lieu à une intrépidité d'autant plus résolue que le sujet ne demande qu'à se griser d'action. Le mot de Rousseau[1] : « Un homme timide chez un danseur pourrait bien ne pas l'être dans la Chambre des Communes », peut s'appliquer plus spécialement aux adultes ayant gardé pour des raisons variables quelque chose de la gaucherie propre à l'adolescent.

En somme, de quatorze à dix-huit ans, la timidité est un état normal qui, loin de se réduire à la peur, décèle plutôt le travail de la volonté en voie d'organisation, puisqu'elle se manifeste surtout chez ceux qui souffrant de leur émotivité ou de leur faiblesse sont amenés par là à faire effort pour se durcir ou se fortifier. Bien plus, ils accumulent en eux des trésors d'émotions dont le souvenir, lorsque sera venu l'âge de la force, leur permettra, sinon d'en faire de la matière littéraire[2] (*non licet omnibus*...), du moins d'agir avec plus d'efficacité sur les consciences mieux comprises, sans se départir de la délicatesse affective qui seule peut empêcher l'énergie volontaire de dégénérer parfois en brutalité.

VI

Les mêmes causes qui rendent l'adolescent timide, la timidité

1. *Émile*.
2. *Année psych.*, X, p. 13.

elle-même ne contribuent pas peu à le soustraire pour un temps à l'autorité des adultes, avant qu'il ne soit capable de se gouverner. Embarrassé parmi les grandes personnes mais peu respectueux à leur égard, confiant dans ses propres lumières, pressé d'agir par lui-même et d'expérimenter sa force au gré de ses rêves, il croit, parce que les ailes lui poussent, pouvoir déjà voler sans guide ni soutien. Incapable encore de se dire : « Je dois » il supporte avec impatience qu'on lui dise : « Vous devez »[1]. Tandis que jusque-là, il se complaisait dans la compagnie des adultes, il recherche maintenant celle des camarades du même âge « avec lesquels il peut donner libre cours à son besoin d'action et de parole, au gré du caprice, sans ombre de frein, ni de correction[2]. » Ce goût de l'indépendance est si naturel aux adolescents qu'on le retrouve chez les meilleurs et les pires d'entre eux. D'une part, beaucoup de « mauvais esprits » qui se plaisent à fronder les règlements scolaires ou sociaux, à prendre le contre-pied des manières, des idées, des ordres émanant des adultes, semblent poussés par un instinct du même genre que la tendance à varier en biologie[3], de sorte que leur indocilité serait le symptôme d'un esprit original ou capable de le devenir ; de fait la jeunesse des grands hommes offre des cas très fréquents d'insubordination. D'un autre côté, il arrive souvent que de grands garçons qui vers les quatorze ou quinze ans s'insurgeaient contre toute espèce de frein, s'assagissent peu à peu jusqu'à devenir des adultes soumis à toutes les formes de l'autorité. En Russie, le progymnase de Wolsk, où sont envoyés des autres collèges les élèves trop indisciplinés, les retient jusqu'à ce qu'ils soient entièrement corrigés. Après l'âge de dix-sept ans presque tous les mauvais sujets s'amendent et il est rare de trouver à Wolsk un jeune homme de dix-huit ans[4]. En général les jeunes gens qui sortent des lycées sont plus faciles à gouverner qu'ils ne l'étaient en troisième ou en seconde, et si trop souvent la crise d'indiscipline se prolonge jusqu'au delà

1. Cf. W.-B. Forbush. *The boy problem*, 6e éd., p. 35.
2. Marro, p. 67.
3. St. Hall, II, p. 275.
4. Marro, p. 379.

de la vingtième année, c'est pour des raisons extérieures à la psychologie de l'adolescent, c'est parce que dans nos mœurs, diverses causes concourent à empêcher la formation du caractère viril, la transformation de l'*anomie* en *autonomie*.

Parmi ces influences fâcheuses, l'attitude des parents envers leurs grands enfants n'est pas la moins regrettable. Quel est le professeur, quel est surtout le chef d'établissement qui n'a pas reçu de divers pères de famille des confidences comme celle-ci : « Depuis un an, deux ans, trois ans, notre garçon nous échappe entièrement, nous n'osons pas le brusquer parce qu'il nous menace de partir, de faire des sottises, etc. ». — Mais à côté des pères faibles qui sont légion, il en est d'autres, plus rares, qui ne font aucune différence entre l'enfant et l'adolescent, et qui exigent, au besoin par la violence, la même obéissance passive du jeune homme de seize ans que du garçonnet de dix ans. Or, dans l'espèce la manière forte, surtout si elle devient brutale, offre autant de dangers que la manière faible. Si celle-ci a l'inconvénient de laisser les jeunes volontés se déshabituer de toute règle au point que leur allure désordonnée, malgré la pression des événements, n'arrive pas toujours à se plier à la discipline exigée par les institutions sociales, celle-là, comme le montrent, entre autres documents, les analyses de Chateaubriand[1], de Benjamin Constant[2], de Rousseau[3], risque de paralyser la spontanéité de l'énergie adolescente, de la forcer à se dépenser en cachette par des voies détournées qui ne sont pas toujours les meilleures. Deux de mes élèves, traités depuis l'enfance avec une extrême sévérité, en étaient arrivés, l'un à une timidité presque maladive le rendant totalement incapable d'exprimer devant des adultes une idée ou un désir personnels, l'autre à une dissimulation habituelle dont il ne pouvait se départir même avec les personnes en qui il avait confiance. Fils d'un gentilhomme qui tenait à honneur de se conformer dans sa famille aux anciens préceptes de l'autorité patriarcale, il cherchait parfois dans ses dissertations philosophiques une issue aux sen-

1. *Mémoires.*
2. *Adolphe.*
3. *Confessions.*

timents qu'il était obligé de refouler, ou bien une occasion de protester en termes généraux contre la contrainte rigide exercée à son égard.

Quant à l'éducation donnée en France par l'État ou l'Église, elle ne fait aucune différence, sauf dans certaines parties de l'enseignement, entre l'enfant et l'adolescent. Fondée sur la contrainte extérieure, elle se borne le plus souvent à comprimer sous des règles uniformes les tendances personnelles considérées *a priori* comme mauvaises et semble ignorer qu'un certain degré d'initiative et par suite d'indépendance est nécessaire à la formation du caractère[1]. Il est vrai que Locke[2] considère la liberté, au même titre que les voyages, comme dangereuse pour les adolescents, sous prétexte qu'à cet âge l'exemple des camarades et des adultes est tout-puissant, l'obéissance pénible. Mieux vaut, dit-il, lâcher les rênes plus tôt ou plus tard. Mais le second des motifs allégués semblerait plutôt appeler une conclusion opposée. Quant au premier, on peut lui objecter qu'il est possible dans une certaine mesure d'entourer le nouvel affranchi de bons exemples. En outre l'autorité la plus efficace n'est pas celle qui s'exerce par des moyens matériels et par des interventions de détail. Comme le remarque Spencer, il y a une émancipation progressive des individus comme des nations : au despotisme absolu doivent succéder d'abord un constitutionalisme naissant, puis une liberté de plus en plus élargie. Notre tort est de ne pas ménager les transitions, de croire qu'un garçon dont on a réglé les moindres pas jusqu'à dix-huit ans ou plus, peut sans broncher être soudain laissé à lui-même, au milieu des tentations de tout genre, qu'aggraveront encore le sentiment nouveau de la liberté et un désir d'en abuser rendu plus violent par le contraste avec la contrainte de la veille. Même si, comme le croient certains éducateurs indulgents, il est bon qu'un jeune homme jette sa gourme, encore y a-t-il une nécessité urgente à ce qu'il soit assez exercé au gouvernement de soi pour ne pas se laisser emporter jusqu'aux sottises irréparables. Enfin, peut-

1. Cf. *Enquête*, p. 115 (Boutroux); — Ed. Maneuvrier. *L'éducation de la bourgeoisie sous la République*, 3e éd., pp. 63, 68, 292, etc.

2. *Quelques pensées sur l'éducation*, trad. Compayré, p. 339.

être n'est-il pas sans intérêt pour une société démocratique de posséder des hommes de caractère, familiarisés avec la liberté d'assez longue date pour en vouloir l'exercice autant chez les autres que chez eux et ne pas la rejeter, dès les premiers obstacles ou les premières tentations comme un fardeau trop pesant.

Il serait oiseux d'insister après tant d'autres[1] sur la supériorité de l'éducation pratique que reçoivent les jeunes gens des autres grandes démocraties. On sait qu'en Angleterre et aux États-Unis la formation de leur caractère est le but auquel on subordonne et parfois on sacrifie tout le reste. Qu'il s'agisse des études, des sports, de l'administration de l'établissement, ils sont habitués de très bonne heure à exercer leur initiative, à prendre la responsabilité de leurs actes, en un mot à vouloir. Chose curieuse qui en dit long sur notre méfiance de la liberté, ces enfants jouissent à certains égards d'une autonomie que nos professeurs en sont encore à réclamer pour eux-mêmes[2].

Sans doute, les jeunes Anglo-Saxons, en raison de leur atavisme, usent de la liberté aussi sûrement que d'un instinct ; mais la différence de la race ou du caractère national, même la crainte des responsabilités judiciaires, ne sauraient excuser la contrainte étroite qui ligotte nos adolescents. On peut dire plus : leur besoin d'indépendance est tel que la plupart de leurs fautes sinon des accidents qui leur surviennent, sont dus à une réaction de leur conscience méconnue contre les lisières artifi-

1. Voir entre autres : G. Compayré. *L'Enseignement secondaire aux États-Unis*, pp. 177, 181. — Max Leclerc. *L'éducation en Angleterre.* — Demolins. *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ; — L'éducation nouvelle.* — H. Thiselton Mark. *L'éducation morale dans les écoles américaines* (*La Revue*, XLIV, p. 419). — B. Minssen. *Un établissement d'enseignement secondaire en Angleterre : le collège de Harrow* (*Rev. intern. de l'Enseignement*, L, p. 68), etc.

2. Par exemple, leurs délégués font souvent partie des conseils d'administration, sont chargés de la Bibliothèque, etc. Voir surtout Compayré (*op. cit.*, p. 13), Demolins (*L'éducation nouvelle*, p. 68). — De même, au *Philanthropinum* de Dessau, une des plus grandes récompenses pour les élèves âgés était d'être admis temporairement à l'honneur d'assister comme auditeurs au conseil de direction ou même, dans certains cas, d'y prendre part avec voix délibérative (Guex. *Hist. de l'Education*, p. 252).

cielles qu'on leur impose. Le sentiment de la surveillance continuelle qui pèse sur eux finit par les obséder tellement, que simplement, pour ne pas étouffer, ils organisent des « chahuts », des « gueuletons » de nuit etc., ou bien ils s'échappent pendant les promenades, parfois pour fumer ou pour s'attabler chez le mastroquet, plus souvent pour courir au hasard devant eux, selon les caprices du terrain et de l'heure. De cette liberté momentanée qu'ils ont volée, ils sont naturellement portés à abuser : de là les accidents et les sottises ; et si, au conseil de discipline, on leur demande pourquoi ils ont agi ainsi, ils ne savent que répondre, ou se répandent en de vagues récriminations contre les « tracasseries » ou la « tyrannie » d'un répétiteur, qui pourtant ne cherche qu'à faire son métier comme le veulent les règlements, en s'efforçant d'avoir le moins d'ennuis possible.

Peut-être ne serait-il pas impossible de soumettre les adolescents aux minuties d'une réglementation étroite si on prenait soin de justifier celle-ci à leurs yeux. La puissance du raisonnement est telle à ce moment qu'une idée acceptée par l'intelligence prend place, pour un temps, parmi les tendances qui aboutissent à l'action. Une telle justification atteindrait son maximum d'effet si on persuadait l'intéressé qu'en obéissant il se conforme à une règle supérieure qui oblige tout le monde, élèves et maîtres. Dans cet ordre d'idées, l'éducateur n'a pas à craindre de parler de soi ; par de telles confidences, il fortifie à la fois son influence et l'autonomie de son disciple. Ce goût nouveau pour une règle abstraite, expression d'une justice impersonnelle, est si naturel aux adolescents que S. Bell[1] croit pouvoir expliquer par là la préférence très marquée qu'à la différence des enfants ils manifestent pour l'autorité des maîtres comparée à celle des parents.

Mais de ce côté un autre danger, analogue à celui dont pâtit le royal élève de Fénelon, menace les jeunes volontés ; l'habitude non plus de subir, mais d'accepter et bientôt de désirer pour les moindres détails de la conduite les ordres d'une volonté

1. A study of the teacher's influence. *Ped. sem.*, VII, p. 87 (résultat d'une enquête portant sur 2 000 sujets).

étrangère, fût-elle anonyme, risque à la fois de tuer l'initiative avant qu'elle ait pu se manifester et aussi d'empêcher ces essais en tous sens qui seuls permettent à la spontanéité juvénile de se déterminer en connaissance de cause. La règle aura beau se justifier aux yeux des jeunes administrés : s'ils ne contribuent pas soit à l'élaborer, soit à l'appliquer, en un mot, s'ils ne sont pas obligés à chaque instant de faire un choix, ils garderont le besoin d'être dirigés par la main comme des enfants ; c'est en enfants qu'ils risqueront par suite d'agir toute leur vie, se laissant absorber par les potins, les questions de préséance, et convenant par un accord tacite de ne jamais aborder dans la conversation les questions sérieuses, celles même qui par leur nouveauté intéressent tant les adolescents : ou bien, si leur originalité se fait jour quand même, ce sera dans des combinaisons intellectuelles indifférentes à l'action.

« Il faut traiter les enfants comme des hommes », disait le Rev. West, *headmaster* de l'*Ascham school* à Bornemouth. Et dans ce but, il donnait de temps en temps des fêtes et des bals auxquels il conviait les personnes les plus distinguées de la petite ville, même des jeunes filles, afin que ses collégiens apprissent à se tenir dans le monde[1]. En effet, l'usage seul de la liberté peut créer la liberté[2]. Celui-là seul la mérite qui sait la conquérir chaque jour[3]. Mais c'est une conquête qui ne se fait pas par procuration ; chacun des prétendants doit la tenter à ses risques et périls, ce qui est impossible si on lui refuse toute occasion de se risquer.

Privilégiés sont à cet égard les jeunes ouvriers. Un garçon qui commence à gagner sa vie et à satisfaire ses désirs avec l'argent de son travail, apprend par là même à vouloir, c'est-à-dire à compter sur lui et non sur les subventions paternelles, les hasards du jeu, la richesse d'une dot, etc[4]. Par la pratique de l'épargne, il peut s'habituer à subordonner ses plaisirs actuels à l'idée des joies futures. Par contre, un fils de famille

1. Mosso. *L'éducation physique de la jeunesse*, p. 65 (F. Alcan).
2. Cf. Demolins. *Op. cit.*, p. 73.
3. Dernière parole de Faust et idée fondamentale du drame.
4. Cf. Marro, p. 377.

qui économise, cède presque toujours à un penchant dominant qui ne tarde pas à présenter les caractères de l'avarice. Du reste, la sujétion à laquelle il est tenu surtout comme interne, ne lui permet guère de prendre des décisions volontaires en dehors des exercices physiques ou parfois du travail intellectuel exigé par les études scolaires. Chose singulière, dans beaucoup d'établissements libres on se soucie plus que chez nous de dresser les grands élèves au *self government*. Non seulement ils élisent les dignitaires des « congrégations » religieuses, des associations de jeux, etc., mais parfois on leur fait organiser des tombolas pour les pauvres, chacun se piquant de placer plus de billets que ses camarades ; on les induit à solliciter et à mériter telle promenade de faveur dont ils fixent le jour, etc. Il y a longtemps même qu'on aurait trouvé, chez les Jésuites, l'équivalent des innovations de l'ancien proviseur de Lakanal[1], M. Bazin de Bezons, qui avait aménagé pour les grands des chambres séparées et partagé ses élèves en groupes dont chacun était placé sous la surveillance d'un directeur qui, connaissant tout son petit monde, autorisait, le cas échéant, des dérogations aux règles jadis immuables, et reconnaissait en libéralité de traitement les efforts méritoires et le respect d'une discipline librement consentie.

De telles mesures sont excellentes en ce qu'elles octroient aux intéressés juste autant de liberté qu'ils sont capables d'en supporter; leur valeur est d'autant plus grande qu'elle permettent l'application d'un principe en dehors duquel il ne saurait y avoir d'éducation de la volonté, à savoir l'association progressive du pubère à toutes les affaires, à toutes les responsabilités, surtout à celles où sa personne se trouve engagée.

On peut d'autant plus faire fond sur sa bonne volonté, que celle-ci est la résultante normale de la plupart des tendances dont se compose le caractère adolescent, altruisme, désir d'atteindre toujours plus haut, sentiment de la dignité virile, rigidité quasi-mathématique qui fait préférer dans l'action la ligne droite comme la plus courte, etc. En particulier, les intérêts

1. M. de Fleury. *Nos enfants au collège*, p. 41.

nouveaux qui colorent la vie, fournissent à l'éducateur un point d'appui d'autant plus solide que l'émotivité du pubère donne à son caractère un sérieux qui contraste singulièrement avec la légèreté de l'enfant et aussi avec celle des adolescents en qui les facultés affectives restent atrophiées. « Loin que le feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, dit Rousseau [1], c'est par lui qu'elle se consomme et s'achève, c'est lui qui vous donne prise. » S'il est vrai qu'on ne veut que ce que l'on désire et qu'une résolution durable n'est qu'une passion fixée [2], si l'on doit considérer une sensibilité intense comme la condition qui permet, une fois cultivée, d'exercer sur soi-même un puissant empire [3], la genèse d'une virilité morale maîtresse d'elle-même implique comme sa principale condition un appel constant aux virtualités émotives qui dans l'âme adolescente s'éveillent spontanément en présence des fins généreuses ou simplement difficiles. « On devrait, dit Herbart [4], chercher à donner libre cours aux forces de la jeunesse. On ne peut le faire à propos, il est vrai, que si les désirs sont dirigés dans une bonne voie au moment même où ils naissent et surtout au moment où ils découlent de l'*intérêt également réparti.* » La difficulté est de surprendre la naissance des inclinations, d'autant que le plus souvent elles s'évanouissent après un semblant d'ébauche qui peut s'opérer à l'insu même de la jeune conscience. A la vérité, elles ne sont pas toujours résorbées, mais quand la nourriture appropriée leur fait défaut, lorsque l'intérêt naissant ne trouve aucun objet suffisant auquel il puisse se fixer, elles peuvent se pervertir, de créatrices devenir destructrices et contribuer non à la formation, mais à la dissolution du caractère. Le mot de W. James [5] : « On ne peut agir sur la volonté d'autrui qu'en touchant son moi actuel ou virtuel », pourrait peut-être se paraphraser ainsi : On ne peut contribuer

1. *Émile.*
2. Taine, *op. cit.*, p. 305.
3. Voir sur ce point Stuart-Mill. *Assujettissement des femmes*, p. 150 sqq. (F. Alcan).
4. *Œuvres*, trad. Pinloche, p. 243.
5. Cité par W. Forbush. *The boy problem*, p. 34.

à la genèse d'une volonté qu'en surveillant l'éclosion des tendances individuelles et en actualisant par une culture appropriée les plus précieuses des innombrables virtualités qui s'efforcent un instant, la plupart en vain, de prendre une forme définie. Et comme il n'est rien de plus multiforme que les tendances individuelles à cause de leur pénétration réciproque, à cause du retentissement du moi tout entier dans chacune d'elles, il s'ensuit que les règles générales, les idées préconçues, le régime des classes nombreuses et des grands internats, rendent malaisée ou impossible pour l'éducateur le plus avisé la sélection des intérêts propres à favoriser le développement des jeunes activités. Tant mieux, diront certains [1], la liberté du sujet ne risquera pas d'être compromise dès sa naissance par l'influence d'un adulte qui ne pourrait s'empêcher de vouloir modeler la jeune conscience à l'image de la sienne propre [2]. Il y aurait, en effet, peut-être lieu de s'en féliciter, si l'adolescent restait le disciple d'un seul maître ou d'un seul livre ; mais, outre que les influences personnelles se neutralisent dans ce qu'elles ont de trop individuel, il ne peut manquer d'y avoir parmi les adultes cultivés une entente à peu près générale sur les qualités fondamentales du caractère qui font l'honnête homme. De plus, en abandonnant les jeunes gens à eux-mêmes, on ne les soustrait pas aux influences qui pourraient limiter leur liberté : bien au contraire, puisqu'on laisse le champ

1. Mais pas les mieux qualifiés pour parler au nom de l'Université. Ceux-ci préconisent plutôt l'interventionnisme moral ainsi que l'atteste un art. de M. Darlu dont j'extrais les lignes suivantes : « La source des émotions tendres qui a jailli dans les premières années n'a-t-elle pas besoin de se renouveler à ce moment de la puberté ? Ne risque-t-elle pas, au contraire, de se dessécher dans la vie aride du lycée où tout l'effort des maîtres porte sur l'acquisition de notions presque exclusivement intellectuelles ? Et dans cette crise d'âge souvent si grave, la disposition morale de la volonté, encore chancelante sans doute, ne doit-elle pas être secourue, soutenue, défendue avec plus de vigilance et d'effort que jamais contre les désirs égoïstes et sensuels dont la vivacité s'accroît singulièrement ?

... Les bonnes raisons à donner à l'élève ne doivent pas être cherchées trop loin : ce sont celles qui sont propres à produire le plus directement chez lui la conviction, etc. » Tout l'article serait à citer comme spécimen du réalisme psychologique qui devrait prédominer en éducation (*Rev. pédag.*, 15 avril 1908, p. 346).

2. Cf. *Enquête*, p. 253, dépos. de M. Boudhors, prof. de seconde à Henri IV.

ouvert aux suggestions malsaines de toute espèce qui, si elles excellent à donner aux chercheurs novices la formule de leurs instincts vulgaires, ne peuvent que faire obstacle à l'apparition consciente des inclinations capables d'élever la personnalité à la dignité d'une cause autonome. Seuls, les rares sujets doués d'une véritable originalité morale pourraient se passer de direction.

Ainsi, c'est à l'âge où des forces croissantes, des désirs nouveaux, des stimulants plus nombreux, un contrôle naissant suscitent chez l'adolescent le besoin d'une vie propre et indépendante que l'éducateur doit redoubler de vigilance pour favoriser ou empêcher les déterminations d'où sortiraient les habitudes bonnes ou mauvaises. Problème des plus difficiles à résoudre, puisqu'une surveillance étroite tue la spontanéité et suscite la révolte, puisque l'abstention risque de favoriser la suprématie des tendances inférieures. Le seul moyen d'échapper à l'alternative, c'est d'utiliser des moyens d'action et une discipline non seulement acceptés par les intéressés, mais dans la mesure du possible, désirés, voulus, même créés par eux. De la sorte, gouvernés et soumis, ils auront l'illusion, équivalente ici à la réalité, de ne relever que de leur volonté jusqu'au moment où celle-ci, devenue assez forte et assez éclairée, les dispensera d'une tutelle étrangère.

VII

Mais quand arrivera l'âge d'une telle majorité, l'adolescence sera déjà passée. Tant qu'elle dure, la jeune volonté a beau essayer de se suffire, lors même qu'elle croit y avoir réussi, elle se voit bientôt forcée, en présence d'une difficulté imprévue, de solliciter à nouveau la direction ou le soutien auxquels elle est habituée. Sans un riche fonds d'habitudes mentales, à la fois affectives, intellectuelles et motrices, il ne saurait être question pour la conscience la mieux intentionnée de se poser comme une liberté créatrice. Or, un des traits qui caractérisent le pubère c'est, nous l'avons vu, le sentiment exagéré

des moindres efforts par lesquels il cherche à suffire aux nécessités de l'adaptation. D'une part, les automatismes de l'enfance sont relégués sur un plan inférieur dont l'esprit, qui évolue normalement, s'éloigne de plus en plus ; d'autre part, l'adolescence tout entière peut être considérée comme un ensemble de tentatives pour passer à un plan supérieur, pour créer un fonds solide de déterminations nouvelles que l'adulte pourra utiliser comme une riche armature d'instincts acquis. Une telle élaboration, loin de se faire suivant une direction rectiligne qui serait tracée d'avance, comporte des volte-face subites qui donnent à la personnalité de l'adolescent une allure capricieuse, très différente en apparence de la constance propre à l'activité volontaire.

Mais le désordre et l'incohérence ne sont qu'à la surface ; ils ne paraissent tels que pour nos catégories logiques où les actions sont étiquetées et classées après avoir été coupées du désir qui les reliait dans son unité fondamentale. De même que la timidité des jeunes gens peut être une forme du courage, de même que leurs folles imaginations marquent souvent une vive aspiration vers la sagesse, de même leurs incartades révèlent parfois le même principe d'évolution que leurs progrès en maîtrise de soi, à savoir le désir de se *poser* comme une cause individuelle et cela en s'*opposant*, s'il le faut, aux préjugés, aux conventions, aux règlements, dans ce qu'ils ont d'extérieur à la mentalité adolescente. Toute barrière étrangère suscitant dans les jeunes esprits le désir de la renverser, le seul moyen de la rendre inviolable est de la reporter au dedans d'eux-mêmes, en l'insérant dans un des nombreux systèmes provisoires dont se compose leur moi actuel, ce qui est presque toujours possible parce que la diversité imprécise des tendances qui se disputent leur faveur permet d'éveiller d'une manière ou d'une autre, même chez les plus indisciplinés, un écho analogue à celui que Socrate éveillait dans l'âme d'Alcibiade.

Un tel appel est d'autant mieux accueilli que si la moralité de l'adolescent est, somme toute, assez précaire, son désir de la moralité est très puissant. On peut citer à l'appui de cette affirmation un fait d'observation courante, à savoir l'estime respec-

tueuse qu'il éprouve pour la valeur morale des adultes encore plus que pour leur supériorité intellectuelle, et par contre le mépris où il tient leur indifférence et leur malhonnêteté[1]. Bien plus, il admet difficilement qu'on ne l'instruise pas du sens de la vie, des difficultés qu'elle présente, des armes dont il dispose pour en triompher. « Qui m'instruira ? dit Alcibiade à Socrate. L'homme qui le fera, avec quelle joie je le verrai ! Qu'il dissipe mes ténèbres et tout ce qu'il voudra, puisque je suis préparé à ne rien fuir de tout ce qu'il me prescrira, quel que soit cet homme, pourvu que je devienne meilleur. » Que de fois nos grands élèves se plaignent de n'avoir pas été avertis.

C'est à partir de seize à dix-sept ans que ce besoin de moralité se fait surtout sentir : il ne se manifeste guère au début de l'adolescence, puisque les statistiques montrent qu'entre treize et seize ans on est deux fois plus incorrigible qu'à tout autre âge[2]. La précocité ou le retard de la crise pubère semblent jouer à cet égard un rôle important. D'après les observations de Marro[3], « à l'âge de treize et quatorze ans, les impubères fournissent un contingent moindre de mauvaise conduite, tandis que ceux qui commencent à présenter les symptômes de la puberté fournissent un contingent plus élevé ; dans les deux années suivantes, au contraire, la proportion plus grande de conduite mauvaise est donnée par ceux qui ne présentent pas encore de symptômes de puberté. » Le plus souvent cette « mauvaise conduite » est toute relative et consiste surtout dans le besoin d'indépendance signalé plus haut. Marro cite lui-même un cas très intéressant qui confirmerait cette manière de voir : Chez un enfant de neuf ans et demi, tandis que les symptômes physiques de la puberté se développaient prématurément, « on observait dans le moral une gravité d'application naissante, de la docilité aux conseils persuasifs, mais un esprit de résistance et de révolte contre les injonctions impérieuses, tandis qu'après l'ablation du testicule, en même temps que le retour en arrière

1. Cf. Ferri-Pisani. *Les pervertis*, p. 42. Même inventée, le récit de cette scène par le très jeune auteur est à lui seul très significatif.

2. St. Hall, I, 407.

3. Page 70.

des symptômes physiques de la puberté, le caractère reprit le type enfantin, la jovialité, la propension aux jeux et à la compagnie des enfants de son âge, la docilité à la voix impérieuse[1]. »

A partir de seize ans en moyenne, le besoin simultané de moralité et d'indépendance donne lieu à des manifestations bizarres, telles que la manie de compliquer par une casuistique oiseuse les devoirs simples et rigoureux, un mépris tout de surface pour les formes courantes de l'honnêteté, joint, chez les sujets lettrés, à l'affectation d'une sentimentalité perverse qui leur fait rechercher de préférence les œuvres aux sujets risqués, aux titres scandaleux. Il en est qui font leurs délices d'Edgard Poë ou de Huysmans et qui prennent au sérieux les fantaisies de Baudelaire[2] ou du Musset des premières poésies. D'autres, oppressés par le remords de quelque peccadille, éprouvent un besoin irrésistible d'avouer leur faute, moins peut-être pour savourer le sentiment de la délivrance que pour prouver à eux-mêmes et aux autres la crânerie dont ils sont capables. Par contre, il arrive parfois aux jeunes croyants de se décourager à l'idée que leur volonté ne prévaudra pas contre la corruption originelle, état dont on trouve l'équivalent chez les jeunes scientistes souvent enclins à interpréter leurs faiblesses comme les conséquences d'une lourde hérédité biologique dont ils seraient fatalement les victimes[3]. En somme la vie morale de l'adolescent, comme sa vie intellectuelle ou affective est avant tout un *désir*, un désir qui peut avoir pour objet, suivant les circonstances, des vertus sublimes ou des actions héroïques, mais aussi une perversité voulue, un abandon de tout l'être aux plaisirs dont l'image transfigurée obsède l'imagination. La bonne volonté et la bienveillance envers autrui, dit en substance Stanley Hall[4], sont à ce moment supérieures à ce qu'elles seront jamais ; d'autre part, la tendance à satisfaire les désirs les plus

1. St. Hall, p. 376.

2. « Je voudrais lui ressembler, en vain j'y tâche. » P. Margueritte, *op. cit.*, p. 533. Il avait dix-neuf ans ; quatre ans auparavant, il faisait ses délices de Musset.

3. Cf. St. Hall, II, p. 309.

4. II, p. 83.

bas, à enfreindre les contraintes sociales, à afficher la débauche nocturne est telle qu'il semble que la maîtrise de soi ne puisse s'acquérir qu'après certaines fautes... Pour tous les garçons robustes, il y aurait vers seize ans une période de demi-criminalité qui rend indispensable le contrôle des adultes[1].

Parfois, la plus légère influence peut arrêter ces oscillations de la volonté et fixer celle-ci dans une attitude bonne ou mauvaise dont elle ne se départira jamais complètement. S'il est un âge où la vertu puisse s'enseigner, c'est bien celui-là, puisque à ce moment, la plupart des fautes ne sont que des erreurs dont le plus souvent l'élève ne demande pas mieux que d'être détrompé. La formule de Herbart[2] : « L'éducation du caractère réside surtout dans l'éducation des idées », très contestable dans sa généralité, est vraie pour l'adolescent en qui l'idée directrice est un besoin, un passage à l'action. « En général, dit le même auteur, dès que l'homme devient plus libre de ses mouvements, il cherche à se reporter dans la situation de sa vie qui lui avait paru de bonne heure comme la plus désirable. » Or, ni chez l'enfant, ni chez l'adulte, le désir ne se porte avec autant de vivacité vers les formes idéales de l'existence, mais, dans certaine natures d'adolescents, il peut provoquer un frémissement si profond que l'âme, même devenue sceptique, en restera émue pour la vie. « Mes maîtres, dit Renan[3], m'enseignèrent quelque chose qui valait infiniment mieux que la critique ou la sagacité philosophique : ils m'apprirent l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. Voilà la seule chose en moi qui n'ait jamais varié. Je sortis de leurs mains avec un sentiment moral tellement prêt à toutes les épreuves que la légèreté parisienne put ensuite patiner ce bijou sans l'altérer. » A plus forte raison une telle influence persiste-t-elle dans les esprits ordinaires où elle n'a pas à lutter contre l'action dissolvante du dilettantisme; mais, si elle garde une base religieuse, seules y sont accessibles les jeunes consciences que la foi, c'est-à-dire l'idée théologique combinée avec

1. St. Hall, I, p. 404.
2. *Op. cit.*, p. 245.
3. *Souvenirs*, p. 135.

le désir, n'a pas encore désertées. Or ce cas, du moins en France, tend à devenir exceptionnel, de sorte qu'une éducation morale fondée sur la religion risque d'exercer une action à rebours en rendant, dans les jeunes esprits, les vérités les plus incontestables de l'éthique solidaires d'un dogme auquel ils ne croient plus.

Je laisse à d'autres le soin de décider si nos grands élèves reçoivent une nourriture du vouloir appropriée à leurs besoins et à l'intérêt vital du pays[1]. En tout cas, ce ne sont pas les aliments qui manquent : à elles seules les conditions psychologiques et sociales d'une vie proprement humaine fournissent une matière d'enseignement d'autant plus réconfortante qu'il n'en est pas de plus assimilable pour la majorité des adolescents. En particulier l'idée de justice, qu'on la présente comme une catégorie de la raison pratique ou comme le résidu le plus important qu'on trouve au fond du progrès historique, agit sur eux comme un impératif absolu dont, malgré leur ardeur dialectique, il ne saurait être question de discuter la valeur. A cet âge, Jahn, « le Père du Gymnase », sentit croître en lui un sentiment inextinguible du droit qui, pensait-il, fut plus tard la cause de tout son bonheur intime et de ses souffrances extérieures[2]. « Je ne voudrais pas commander par force, ni comme les tyrans, dit le jeune Théagès à Socrate, mais du consentement des citoyens. » Et de fait, d'enquêtes faites en Amérique et portant sur des milliers de sujets[3], il résulte qu'à partir de la puberté, le sens de la légalité se développe spontanément, le châtiment cesse d'apparaître comme une vengeance, mais est considéré, dans son caractère répressif ou préventif, comme relevant de la raison, non du sentiment.

Le patriotisme est un autre de ces impératifs ; son prestige est tel que j'ai vu des jeunes gens dont le catholicisme intransigeant

1. Voir sur ce point Guyau. *Éducation et hérédité*, p. 117 (F. Alcan) ; — Lavisse. *Études et étudiants*, p. 43 et *passim* ; — Th. Ferneuil. *Réforme de l'Enseignement public*, pp. 177-178 ; surtout dans l'*Enquête* les dépositions de MM. Beck, Lippmann, Max Leclerc, Sigwalt, Hanotaux, etc.

2. St. Hall, I. 540.

3. Voir divers articles des *Barne's studies in education*, surtout pp. 213, 332, 344, etc.

proclamait la nécessité d'une obéissance aveugle aux ordres du Saint-Siège, s'arrêter court, sans même essayer de répondre devant l'objection suivante : Que feriez-vous si ces ordres, venant d'un étranger, étaient contraires à l'intérêt du pays ! » Qu'on se rappelle le rôle de Burschenchaften en Allemagne [1].

Mais quelles que soient les fins psychologiques ou sociales vers lesquelles on dirige la volonté adolescente, une double précaution s'impose. En premier lieu il importe d'éviter le dilettantisme, de ne pas se complaire, comme il arrive parfois, à l'exposé des doctrines ingénieuses qui remettent chaque mois en question la valeur des idées fondamentales sur lesquelles repose la vie même de l'humanité. Ces jeux d'esprit, inoffensifs chez les intellectuels, deviennent délétères à mesure qu'ils gagnent un milieu plus simple. Avec les adolescents, incapables de séparer l'action de la pensée, on s'exposerait à voir des faits regrettables illustrer des idées célèbres, à moitié comprises [2].

En outre, le besoin de mouvement, proportionné à l'accroissement de l'énergie musculaire pendant l'adolescence, rend indispensables ce qu'on pourrait appeler les expériences de morale. La pratique des sports, les exercices physiques peuvent être organisés de façon à donner lieu à des actes journaliers de décision, à l'habitude de passer sans effort de la pensée à l'action. Par-dessus tout, il importe de mettre à profit la force et les mobiles variés qui poussent le sujet à s'affirmer contre les obstacles de tout genre. Il ne faut pas oublier que « la lutte est la condition essentielle de la vie, et il convient que le jeune homme y soit habitué. En luttant, il gagne de la vigueur, et tel qui s'est montré récalcitrant au frein de ses parents et de son maître, peut par les efforts soutenus de la lutte obtenir une éducation de caractère qui lui sera une aide pour les plus hautes destinées » [3]. Les jeunes ouvriers qui sont obligés de gagner leur vie de bonne heure ont en général plus de courage et une moralité plus généreuse que leurs contemporains moins frustes

1. Sur l'éducation patriotique des adolescents voir Ch. Wagner. *Jeunesse*, p. 367.

2. Cf. Wagner, *Op. cit.*, p. 44.

3. Marro, p. 379.

de la classe bourgeoise ; le plus mauvais service qu'on puisse rendre à un grand garçon est de lui aplanir toutes les difficultés, témoin les nombreux jeunes gens qui, victimes de la fortune paternelle, laissent avorter leurs facultés les plus précieuses. Il convient d'aguerrir le caractère de l'adolescent, comme Rousseau veut qu'on aguerrisse le tempérament du petit enfant. Les procédés varient avec les circonstances, le genre de vie, l'état de santé, etc. ; à peine est-il besoin d'en indiquer quelques-uns tels que le tub ou les bains froids contre la peur des sensations désagréables, une mise modeste contre la vanité, etc. L'essentiel est de ne pas imposer au sujet des pratiques de ce genre, mais de l'amener à les vouloir. Un premier acte accompli de propos délibéré est le plus solide des engagements contractés par l'agent envers lui-même ; c'est une détermination qui limite le champ des défaillances possibles et inaugure la création des habitudes agissantes en dehors desquelles, comme l'a montré M. Rauh [1], il ne saurait y avoir de vérité morale.

Ainsi entendue, l'éducation morale de l'adolescent, contrairement à celle de l'enfant peut se passer de toute espèce de sanction. D'abord, il ne saurait être question pour nos jeunes compatriotes des châtiments physiques encore en usage à l'étranger, lors même qu'ils consisteraient, comme le veut A. Bain [2], en des « souffrances artificielles graduées agissant directement sur les nerfs au moyen de l'électricité ». Le correcteur électricien risquerait trop de s'attirer du patient une riposte analogue à celles dont Chateaubriand, plutôt que de recevoir le fouet, ne craignit pas de gratifier l'abbé Egault. Il est même curieux que les adolescents anglais, dressés de bonne heure à la respectabilité, soient beaucoup moins chatouilleux sur ce point, non seulement que nos jeunes compatriotes, mais même que nos bambins de dix ans. Peut-être y aurait-il lieu d'en conclure que le sentiment de la dignité humaine et l'autonomie morale peuvent exister l'un sans l'autre.

Ce qui contribue pour une grande part à rendre l'adolescent ingouvernable, c'est que les sanctions habituelles dont on use à

1. *L'expérience morale*, pp. 68, 75, 189, etc.
2. *Science de l'éducation*, p. 47 (F. Alcan).

la maison et à l'école semblent n'exercer que peu d'empire sur lui. Les blâmes officiels ou simplement fondés sur les idées courantes, le laissent froid; le tableau, même poussé au noir, des conséquences qui menacent sa santé, son avenir, ne parvient pas à l'émouvoir parce qu'elles font partie d'un ordre de faits trop réel pour qu'elles puissent prendre place dans le monde de ses projets et de ses rêves, par suite, devenir l'objet de ses regrets anticipés. Cette insouciance dans les pires situations explique les imprudences, le mépris de l'épargne, la légèreté apparente qu'il affecte souvent.

Les récompenses ne le stimulent pas davantage. A mesure qu'il grandit, le « tableau d'honneur » le laisse de plus en plus indifférent; les distinctions honorifiques, croix, médailles, etc., usitées autrefois chez les Jésuites étaient remisées en général à partir de la quatrième par leurs titulaires, tandis que les élèves des classes inférieures les arboraient avec ostentation. La distribution des prix ne le fait plus palpiter d'attente comme les années précédentes et souvent, s'il est absent du lycée ce jour-là, il ne songe pas à y revenir pour emporter ses lauriers. Exception est faite quand un professeur, à ses risques et périls, s'est informé de ses goûts et lui a laissé espérer l'attribution d'un ouvrage préféré. Ceci nous indique le genre de sanctions qui convient à l'adolescent. Attachant peu d'importance aux récompenses et aux punitions qu'on lui octroie sans se préoccuper de ce qu'il désire ou de ce qu'il craint, il est par contre plus sensible que l'enfant aux mesures inspirées par une compréhension exacte de sa personnalité. Désireux avant tout de s'affirmer dans la jouissance de soi, il recherche comme une faveur les circonstances où il faut jouer un rôle difficile, payer de sa personne, et bien que capable de faire des prodiges pour mériter le premier fusil [1], la bicyclette, etc., qu'on lui a promis, il aime mieux en général rendre des services qu'en recevoir; les postes de confiance, les menues fonctions qu'on lui attribue, tout ce qui le confirme dans le sentiment de l'efficacité de son vouloir, lui paraissent éminemment désirables. A

1. Voir l. III, ch. III.

l'école de Bedales (Sussex), les grands sont chargés des jeux, de la bibliothèque, du jardinage, des collections, etc., les élèves moins âgés leur doivent obéissance ; mais en cas de mauvaise conduite ou d'injustice, le grand est déclassé et soumis à un élève plus jeune. « De toutes les punitions, dit Demolins[1], c'est la plus dure et la plus déshonorante. » A cette même école, des prix sont accordés à ceux qui font des progrès sur eux-mêmes. S'il y a quelque vérité dans l'analyse des mobiles dont nous avons cherché à montrer l'action sur la volonté adolescente, l'honneur et le déshonneur (*esteem and disgrace*), préconisés par Locke[2] comme les sanctions par excellence, comme les moyens les plus efficaces pour soumettre les instincts à la raison[3], acquièrent à partir de la puberté une puissance moralisatrice telle que, bien cultivés, ces sentiments suffiraient le plus souvent à créer dans la jeune conscience les formes d'honnêteté les plus viriles.

VIII

« Les jeunes gens, dit Aristote[4], sont plus braves qu'on ne l'est à un autre âge ; ils ont l'âme élevée parce qu'ils n'ont pas été rabaissés par la pratique de la vie et qu'ils n'ont pas subi l'épreuve du besoin. De plus rien n'élève l'âme comme de se croire digne de grandes choses. Ils se déterminent plutôt par le beau côté d'une action que par son utilité. Ils se conduisent plutôt d'après leur caractère moral que d'après le calcul. » Il semble au premier abord que ce jugement résumerait bien les analyses précédentes ; mais une telle conclusion ne contiendrait que la moitié de la vérité. D'abord, les tendances généreuses ou viriles peuvent, par la faute du milieu ou de l'éducation, rester à l'état virtuel, beaucoup de nos adolescents ressemblant au gamin de Paris dépeint par Brouardel, précocement brillant et

1. *Op. cit.*, p. 68.
2. *Pensées sur l'éducation*, trad. Compayré, p. 62.
3. *Id.*, p. 325.
4. *Rhétorique*, II, 12 et 13.

actif de huit à treize ans, mais à seize ans, paresseux, blasé et parfois déjà impuissant[1]. En outre, le sentiment exagéré de soi peut, entre autres causes, donner lieu dans certaines natures à une attention vacillante, à des goûts efféminés, à un état craintif très différent de la timidité décrite plus haut. Malgré Aristote[2], l'expérience nous montre trop souvent des jeunes gens péchant plutôt par défaut que par excès et dont les offenses ou les moqueries prennent aussi bien la forme de la bassesse que de l'insolence. Bien plus, les traits esquissés jusqu'ici indiquent dans leur ensemble la direction générale suivant laquelle évolue la jeune conscience. Mais, sauf chez quelques natures très bien équilibrées, la formation du caractère psychologique et non seulement moral, est loin de se faire suivant un progrès régulier, allant toujours dans le même sens. L'adolescence est peut-être plus instabilité qu'indécision : aucune période de la vie n'est plus féconde en surprises de tout genre ; car à côté des facultés nouvelles qui commencent à se dessiner, les habitudes enfantines persistent plus ou moins ; de plus, il semble que les nouvelles tendances ne puissent se consolider dans des sentiments durables sans susciter juste les désirs et les actes d'où résulterait leur avortement. D'un jour à l'autre, parfois au même moment, les systèmes les plus contradictoires se disputent la conscience, à moins qu'ils ne s'ignorent, et lui donnent un aspect chaotique qu'on ne retrouvera jamais plus au même degré. Des variations de la personnalité peuvent se produire normalement qui à un autre âge seraient considérées comme nettement pathologiques. Il reste à étudier les principaux caractères que présentent cette incohérence et ces révolutions.

1. St. Hall, I, p. 329.
2. *Loc. cit.*

LIVRE III

L'ANARCHIE DES TENDANCES

Les analyses qui précèdent auraient beau être moins incomplètes qu'elles ne permettraient pas même un essai de synthèse. Quelque prédominantes que soient à un moment donné les tendances qui poussent l'adolescent dans une ou plusieurs directions, il peut arriver qu'elles fassent place en très peu de temps à des aspirations d'une nature toute différente, de sorte que souvent il est presque impossible de prévoir même en gros le type éthologique auquel appartiendra l'adulte; dans certains cas l'examen du caractère enfantin en apprendrait beaucoup plus.

Ces variations, lentes ou subites, affectent à la fois le corps et l'esprit. D'une part, les organes croissent avec une rapidité inégale, ce qui produit des douleurs internes, des tiraillements, toute la série des malaises résultant de la rupture de l'équilibre organique; d'autre part, des volte-face, analogues dans tous les domaines psychiques aux *Conversions* étudiées par les pédologistes américains, nous montrent la jeune conscience se délectant à poursuivre des fins pour lesquelles auparavant elle n'avait que du dédain. Mais, malgré leur inconsistance les divers systèmes psycho-physiologiques dont se compose le caractère de l'adolescent, changent encore moins dans leurs éléments que dans leurs rapports de coordination; l'évolution de la synthèse totale peut être si pleine d'imprévu que chez certains sujets une personnalité nouvelle semble s'ébaucher à chaque instant.

CHAPITRE PREMIER

DISCORDANCES ORGANIQUES

Chacun sait qu'entre le corps d'un petit enfant et celui d'un adulte il y a des différences non seulement dans la grandeur totale, mais aussi dans les proportions des diverses parties. Depuis le moment de la naissance, chacune de celles-ci semble croître sinon pour son propre compte, du moins suivant un rythme plus ou moins accéléré, d'où résulte pour chaque âge un canon spécial de la forme humaine, variable d'ailleurs dans une certaine mesure suivant la race, l'état de santé, la nourriture, etc.[1]. Dans ce progrès continu, l'avènement de la puberté détermine non seulement un accroissement de vitesse, mais surtout des variations plus rapides qu'auparavant dans les proportions extérieures et plus encore dans le volume et le poids des organes, dont les uns semblent s'hypertrophier pendant que les autres se développent moins vite ou s'atrophient, de sorte que l'état cénesthésique de l'adolescent subit de profondes modifications, parfois douloureuses jusqu'à la défaillance, en particulier lorsque, vers les dix-huit ans, la croissance s'étant ralentie, un nouvel état d'équilibre s'établit entre les systèmes organiques devenus adultes.

I

D'après la plupart des observations, entre autres celles de P. Godin portant sur 100 garçons mensurés chaque année depuis

1. Voir là-dessus les tableaux de Vierordt. *Physiologie des Kindesalters*, pp. 271-272 ; — les graphiques de Godin. *Recherches anthropométriques sur la croissance*, p. 54 ; — Cf. Topinard. *Eléments d'anthropologie générale*, p. 420 ; — *Année psychologique*, V. p. 317, XI, p. 517, etc. ; — St. Hall, I. p. 2 sqq.

treize ans et demi jusqu'à dix-huit ans, c'est de quatorze à quinze ans, c'est-à-dire dès l'avènement de la puberté qu'aurait lieu l'accélération la plus rapide dans la croissance en hauteur[1]. En général, plus celle-ci est rapide et plus les dimensions horizontales sont lentes à progresser[2]. Vers les dix-huit ans[3] un certain fléchissement semble se produire chez la moyenne des sujets ; après cet âge, on ne sait pas encore d'une manière précise s'il existe une courbe régulière de croissance[4]. Les adolescents des classes pauvres prennent leur élan plus tard que ceux des classes aisées et, si ensuite ils poussent plus vite, il n'est pas sûr en fin de compte qu'ils puissent rattraper le temps perdu. Toutes les conditions hygiéniques, toutes les causes de force ou de faiblesse peuvent exercer une influence bonne ou mauvaise sur l'accroissement général. Il arrive même que la progression, retardée par un régime défavorable, continue après les périodes normales, lorsque le genre de vie devient meilleur. Ce cas ne serait que l'exagération de la marche rythmique que suit en général l'organisme dans ses progrès : il y a des saisons d'accroissement rapide suivies de repos, puis de nouveau une période d'élan et ainsi de suite à plusieurs reprises. Ces intermittences, d'après Viasemsky[5], seraient en relation avec le développement des organes génitaux, celui-ci modifiant profondément l'équilibre entre les recettes et les dépenses organiques ; il faudrait tenir compte aussi de la température, de l'état de santé, etc.

Celui-ci est presque toujours indiqué par la croissance de la taille et celle du poids, quoiqu'il n'y ait pas correspondance

1. *Op. cit.*, p. 224. — Voir de nombreuses tables de provenance très diverse dans St. Hall, I, p. 6 sqq.

2. St. Hall, I, p. 19.

3. Dix-sept ans d'après Topinard, dont voici les chiffres :

Accroissement en centimètres	12 ans	4,6
	13 ans	5,3
	14 ans	6,8
	15 ans	6,1
	16 ans	6,9
	17 ans	2,1

4. St. Hall, I, p. 27.

5. *Id.*, p. 10.

entre les deux : car chacune d'elles a sa saison, le maximum de l'une correspondant au minimum de l'autre; l'accélération la plus rapide se produit pous la seconde vers les seize ans[1], un an plus tard que pour la première. — De plus, les gains ou les pertes de poids ne sont pas toujours significatifs; car la dégénérescence ou l'état stationnaire des tissus les plus importants peuvent être compensés par la formation de la graisse ou de l'eau, par l'élimination imparfaite des déchets, etc...; d'autre part le pubère s'amaigrit en général jusqu'à dix-neuf ans; d'après M. Lagrange, il présente cette particularité d'être alourdi par les exercices de force, allégé par les exercices de vitesse, les uns et les autres[2] exerçant sur la santé du sujet une influence des plus salutaires.

II

Plus caractéristiques sont encore les changements dans les proportions des diverses parties somatiques. Si l'on compare un adolescent à un enfant, un fait frappe d'abord, à savoir le développement chez le premier des membres inférieurs, développement tel que certains sujets ont l'air d'être tout en jambes. C'est vers quinze ans que s'accuse en général cette prédominance, sensible déjà dès la douzième année[3]. Le plus souvent les extrémités croissent plus vite que le milieu du corps, de sorte que le nouveau pubère présente de fausses anomalies qui, d'après Marro, rappelleraient celles de l'acromégalie. Mais à partir de quinze ans la croissance du tronc s'accélère au point que de seize à dix-sept ans elle irait plus vite que celle de la stature totale.

Ces changements, comme tous ceux qui concernent la forme générale du corps, sont liés à la croissance du tissu osseux et secondairement à celle du tissu musculaire. Or ces deux systèmes anatomiques sont loin de progresser suivant le même rythme.

1, St. Hall, I, p. 17.

2. *L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, p. 111 (F. Alcan).

3. St. Hall, I, p. 62.

C'est à partir de treize ans environ que les pièces du squelette, surtout les os larges ou longs augmentent à la fois en longueur et en grosseur ; d'après un tableau de Mühlmann[1], leur poids total serait à seize ans les 23,7 p. 100 de celui du corps, tandis qu'à trente-trois ans il descendrait aux 15, 9 p. 100, par suite de l'accroissement continu des autres tissus. Si nous entrons dans le détail, voici les principales modifications qui se produisent au cours de l'adolescence. Les épiphyses de l'humérus se soudent à leur partie centrale vers les vingt ans, le noyau du condyle externe apparaît entre treize et dix-sept ans, celui du condyle interne se soude vers les dix-sept ou dix-huit ans. Les épiphyses supérieures du tibia se soudent vers les dix-sept ou dix-huit ans, les épiphyses inférieures à dix-huit. Les épiphyses de la clavicule apparaissent vers les dix-huit ans pour ne se souder que vers les vingt-cinq. Les omoplates ont deux centres d'ossification qui se rejoignent de seize à dix-huit ans. C'est de quatorze à quinze ans que les membres supérieurs semblent croître le plus en longueur.

Même diversité d'époques pour la croissance et la soudure des os des membres inférieurs[2].

Ceux du genou, de la hanche, du coup de pied, du coude et du poignet deviennent relativement moins gros de onze à treize ans, puis gagnent de l'avance jusqu'à quinze ans. A cette même époque s'achève l'ossification du calcanéum et apparaissent dans la tête et la tubérosité des côtes les deux points épiphysaires qui ne seront réunis à la portion médiane que vers les vingt-cinq ans[3]. Déjà depuis l'année precédente la circonférence du thorax a atteint sa rapidité maxima de croissance. Bref, il n'est pas une partie du système osseux qui tôt ou tard ne reçoive de la puberté un accroissement considérable.

Plus prononcée encore est la croissance des muscles, puisqu'elle dépasserait celle de tous les autres tissus. Elle s'accuse non seulement dans la longueur et la grosseur des fibres mais encore dans leur nombre; à seize ans, ils atteignent le poids

1. *Ueber die Ursache des Alters*, p. 150.
2. St. Hall, I, p. 66.
3. *Id.*, p. 69.

relatif de 44,2 p. 100[1] qui ne sera guère dépassé dans l'organisme adulte. Comme le montrent les mesures de Kotelmann sur les extenseurs et les fléchisseurs des bras et des jambes, l'âge de quatorze ans, c'est-à-dire l'avènement de la puberté, correspond à une élévation subite de la courbe. D'une manière générale la croissance musculaire relative et absolue s'accélère plus à ce moment qu'aux époques antérieures ou ultérieures.

D'après M. Lagrange[2], les muscles de l'enfant ne grossissent guère par suite du travail ou des exercices physiques, ceux de l'adolescent peuvent acquérir, au contraire, un développement préjudiciable à celui des autres organes. En particulier les douleurs de croissance peuvent résulter de la disproportion entre les progrès du système musculaire et ceux du système osseux : suivant la prédominance de l'un ou de l'autre il peut y avoir des tiraillements très douloureux ou des attitudes vicieuses aboutissant parfois à de véritables déformations. En tout cas l'inégalité de croissance des os et des muscles et surtout[3] des muscles grands et petits explique ces alternatives de légèreté et de lourdeur, de souplesse et de raideur, d'adresse et de gaucherie, qui distinguent les mouvements de l'adolescent de ceux de l'enfant.

Une place à part doit être réservée aux dimensions du crâne et de la face pour lesquelles il se produit « une accélération de la puberté » encore plus considérable que pour la taille[4]. A une seule exception près (la distance ophryo-sous-nasale) toutes les mesures céphaliques augmentent davantage pendant la période pubère, mais non simultanément, comme on peut s'en rendre compte en étudiant les tables de M. Binet. C'est ainsi que le maximum d'accélération se produirait de douze à quatorze ans pour le diamètre frontal ($3^{mm},6$), le diamètre biauriculaire ($5^{mm},4$), la hauteur du menton ($4^{mm},2$) et le diamètre bizygomatique (5,3); — de quatorze à seize ans, pour le diamètre antéro-

1. St. Hall, I, p. 85.
2. *Op. cit.*, p. 99.
3. St. Hall, I, p. 88.
4. Binet. Le crâne et la face chez les normaux. *Année psych.*, VIII, pp. 360-362.

postérieur (5 millimètres), le diamètre métopique (3^{mm},1), surtout le diamètre bigoniaque (6^{mm},3, contre 1^{mm},5 et 0^{mm},9, chiffres des périodes bisannuelles antérieure et suivante); — de seize à dix-huit ans pour le diamètre transversal et la hauteur du nez. — L'ossification des parties du crâne, surtout du temporal fait de grands progrès[1].

D'après Vitali[2] l'angle facial qui a une tendance à diminuer à partir de onze ans présenterait pourtant son maximum d'ouverture à seize ans avec une moyenne de 76°2 contre 75 à onze ans, 74, 4 à dix-huit. M. Binet s'accorde avec cet auteur pour remarquer le développement plus rapide et plus marqué de la région frontale pendant l'adolescence[3]. Il ajoute que la puberté détermine une accélération telle dans le développement de la face que la vitesse antérieure est presque doublée; or, comme toutes les mesures de la face intéressent la fonction masticatrice sauf une, la hauteur du nez, on peut en conclure, dit-il, que la puberté est surtout caractérisée par le développement de la mâchoire. Stanley Hall n'est pas loin de tirer la même conclusion de ses « retours » de questionnaires[4], et il explique par la force musculaire de la mâchoire inférieure la tendance du pubère à mâcher, à mordre les objets durs, à accomplir des prouesses avec les dents, à s'irriter plus facilement, etc. Peut-être faudrait-il considérer comme contribuant à ces dispositions l'apparition vers les treize ou quatorze ans, des secondes grosses molaires, les troisièmes ou dents de sagesse ne sortant guère avant les dix-huit ans dans les cas les plus précoces. D'un autre côté, il semble que les bonnes dentitions deviennent de plus en plus rares. D'après G. E. Johnson[5], une dent permanente manque en moyenne, à partir de quatorze ans, aux écoliers américains, nos jeunes compatriotes comme j'ai pu m'en rendre compte par une

1. Cf. St. Hall, I, p. 74.

2. Observations sur les Romagnoles. *Année psych.*, V, p. 290.

3. Pourtant la ligne de base (entre les deux pupilles), quoique augmentant de 6^{mm},50 dans l'espace de onze ans, de neuf à vingt ans, présente un accroissement plus lent que celui de la taille de treize à dix-sept ans (d'après Seygel, cité dans l'*Année psych.*, XI, p. 518).

4. I, p. 77.

5. Teeth of children in public schools. *Ped. sem.*, VIII, p. 50.

enquête portant sur plus de 100 sujets entre seize et dix-neuf ans, ne sont guère plus privilégiés; car un peu moins de 12 p. 100 ont affirmé posséder une mâchoire à peu près intacte.

En même temps qu'augmentent presque toutes les dimensions céphaliques, la physionomie change de caractère. En un sens, tous les enfants se ressemblent, « leurs traits ne laissent pas encore apparaître le *genre moral* dans lequel ils se rangeront plus tard » [1], c'est après la crise de l'adolescence que la différenciation humaine se produit avec netteté. Bien que la plupart des changements portent sur le nez et le menton [2], tous les traits peuvent se modifier. Des ressemblances nouvelles avec des personnes de la famille se dessinent parfois d'une manière définitive, parfois pour faire place, après une ébauche indécise, à une expression toute différente; entre quatorze et dix-sept ans en particulier les variations peuvent être telles que le garçon devient méconnaissable pour ceux qui l'ont perdu de vue. Dans cette instabilité de la physionomie, Lancaster [3] voit un symbole des changements psychiques, un symptôme significatif dont il faut tenir compte dans l'éducation.

III

L'accroissement remarquable des mesures craniométriques pendant l'adolescence ne correspond nullement à l'augmentation du cerveau en poids ou en volume. On sait que l'encéphale cesse à peu près de croître en pesanteur vers les sept ou huit ans : il atteindrait son volume maximum vers les douze ou quatorze ans, quoique de récentes déterminations de Mies et Pfister [4] signalent une légère progression entre vingt et trente ans. Pourtant les tables de Vierordt et de Mühlmann [5], indiquent, après un fléchissement assez accusé à quatorze ans un relèvement de poids à

1. Eug. Maillet. *Psychologie*, p. 55.
2. Voir l'enquête de Lancaster, *op. cit.*, p. 74.
3. Page 127.
4. St. Hall, I, p. 105.

peu près équivalent pour l'année suivante avec des hauts et des bas peu prononcés jusqu'à vingt et un ans, soit à :

Treize ans	1486gr,5
Quatorze ans	1289
Quinze ans.	1490 ,2
Seize ans.	1435 ,1, etc.[1].

Mais, « les changements dans la complexité de la structure peuvent continuer indéfiniment; ou bien certaines parties peuvent diminuer de poids et d'autres augmenter d'une quantité égale, ou encore des modifications dans la constitution chimique peuvent caractériser les progrès de l'âge »[2]. D'après Kaes la complexité du cerveau progresse énormément depuis seize ou dix-sept ans.

En particulier les couches moyennes (*middle layer*) d'association s'accroissent, d'après Vulpius, dans les régions frontales et une partie des régions pariétales surtout vers dix-sept et dix-huit ans; à partir de ce moment les fibres tangentielles semblent s'accroître en calibre et surtout en nombre. Le manteau gris des hémisphères, dont les 2/3, d'après les recherches récentes de Flechsig[3], semblent autonomes, c'est-à-dire sans communication directe avec les centres sensoriels ou moteurs, se développe probablement pendant l'adolescence en même temps que la faculté dialectique dont il a été déjà question. Par là s'expliquerait peut-être en partie le caractère irréaliste des adultes dont les centres supérieurs ont été hypertrophiés par une éducation formaliste au moment de leur plus grand développement.

Quoi qu'il en soit, un fait est certain : c'est qu'à partir de la puberté la croissance de la tête porte presque exclusivement sur les parties extérieures à la masse nerveuse et que celle-ci, au moment même où le cerveau acquiert sa structure la plus différenciée, remplit de moins en moins la boîte cranienne, ce qui infirme dans un de leurs principes les diagnostics psycholo-

1. Cf. *Année psych.*, II, p. 566.
2. St. Hall, I, p. 106.
3. *Id.*, p. 109.

giques fondés sur les dimensions ou la conformation du crâne adulte.

IV

Même disproportion entre la croissance générale du corps et celle des divers organes, avec cette différence que le poids et le volume relatifs de ceux-ci se montrent tantôt supérieur et tantôt inférieur à ce qu'ils étaient avant l'adolescence. C'est dans le système circulatoire que les variations sont le plus prononcées.

D'abord dans le poids relatif du cœur, comme on peut en juger par les chiffres suivants de Mülhlmann[1].

AGE	POIDS DU CORPS	POIDS DU CŒUR	POIDS RELATIF
11	26.250	130	0.49 p. 100
12	29.000	147	0.50 —
13	32.800	165	0.50 —
14	36.700	184	0.50 —
15	40.600	205	0.50 —
16	44.400	218	0,52 —
17	48.850	230	0.47 —
18	51.850	240	0.46 —

Ces nombres n'acquièrent leur signification que si on les rapproche de ceux qui expriment la croissance en volume du cœur et des vaisseaux[2]. Les vaisseaux, en effet, ne grossissent pas, il s'en faut, aussi vite que le cœur : Par exemple, au début de la puberté la section du cœur est à celle des artères comme 140 à 50; à la fin de l'adolescence comme 290 à 61. Même discordance entre les progrès des différents vaisseaux : c'est ainsi que l'artère pulmonaire d'abord plus grande que l'aorte finit par ne pas la dépasser.

D'autre part la distribution du sang dans les divers organes[3],

1. St. Hall, I, p. 90.

2. D'après le Dr Pitt (On cardiac dilatation at puberty, *British medical journal*, 1886) entre treize et quatorze ans le volume du cœur passe de 120 à 215 centimètres cubes gagnant ainsi 95 centimètres lorsque, durant sa plus rapide croissance, dans la première année de la vie, il croît seulement de 15 à 16 centimètres.

3. St. Hall, I, p. 95.

et la quantité produite suivant les influences excitantes ou déprimantes ne varient jamais autant que pendant l'adolescence. En général le nombre des corpuscules rouges augmente tandis que diminue celui des leucocytes. Mais tandis que la pression sanguine devient plus forte[1] sauf aux poumons, la circulation se ralentit, le nombre des battements diminue, surtout chez les sujets de grande taille; parfois au contraire ils s'accélèrent momentanément et chez les garçons qui poussent trop vite, présentent de fréquentes irrégularités, en général passagères.

Le développement de la poitrine est plus lent que celui du cœur, au point que le poids des poumons ne dépasse guère chez l'adolescent 2 p. 100 du poids total du corps, tandis que pendant la maturité il peut atteindre près de 4 p. 100[2]; la circonférence thoracique augmente encore après vingt ans, lorsque le sujet a déjà cessé de grandir[3]; l'élan de croissance qui pour l'appareil respiratoire comme pour les autres systèmes organiques caractérise la puberté est un peu plus tardif et surtout moins régulier comme on peut en juger par la table suivante de Pagliani[4], citée par St. Hall parmi bien d'autres.

AGE	CAPACITÉ VITALE	CIRCONFÉRENCE THORACIQUE
10	1660	61
11	1700	61,2
12	1860	62.8
13	2045	65.2
14	2100	66.4
15	**2445**	**69.5**
16	2485	70.3
17	2660	71.6
18	**3115**	72.6

On remarquera que les deux séries de mesures ne croissent pas toujours proportionnellement en particulier de dix-sept à dix-huit ans. Il est vrai que d'après MM. Binet et Simon[5] le

1. Voir pour les chiffres Potain. Pression artérielle de l'homme à l'état normal et pathologique, *Année psych.*, VIII, p. 394.

2. St. Hall, I, p. 97.

3. Lagrange, *op. cit.*, p. 107.

4. Page 99 et suiv.

5. Misère physiologique et sociale. *Année psych.*, XII, p. 6.

périmètre ne dénote pas d'une manière exacte la capacité thoracique. De plus il faut tenir compte de la forme du thorax, les poitrines rondes, à circonférence égale, étant plus volumineuses que les poitrines plates. Enfin, les tables dressées par les divers auteurs ne concordent pas exactement, à cause surtout des variations dues à la race. Il semble cependant que dans la plupart des cas le maximum d'accroissement se produise entre quatorze et seize ans non seulement pour les dimensions de l'appareil respiratoire et le poids des poumons, mais aussi pour la quantité d'air expiré[1], bien que par rapport au poids du corps il y ait dans un temps donné moins d'acide carbonique éliminé qu'avant la puberté[2].

Les organes glandulaires sont encore moins solidaires dans leur développement. Certains croissent moins vite que le reste du corps. C'est ainsi que les reins[3] qui à onze ans avaient 0,64 p. 100 comme poids relatif n'ont plus à seize ans que 0,55 et à dix-huit ans, 0,50. Même régression pour le foie[4], malgré l'accroissement considérable du poids absolu : Aux mêmes âges le poids relatif est respectivement de 3,22, 2,95, 2,80. Bien entendu la proportion des produits sécrétés diminue aussi, en même temps que leur composition est modifiée. L'urine semble contenir moins d'urée, surtout de treize à seize ans, et moins d'acide phosphorique, sans doute à cause de la formation du phosphate de chaux exigé par la croissance rapide des os ; la bile renferme moins d'acide taurocholique, etc.

A plus forte raison le thymus qui commence à s'atrophier dès l'âge de deux ans, peut-il se réduire presque à l'état de vestige ; le corps thyroïde lui-même, malgré son importance encore mystérieuse dans le métabolisme général, fait des progrès très lents puisque son poids chez l'adulte n'est que $\frac{1}{1.800}$ du poids total au lieu de $\frac{1}{400}$ chez le nouveau-né[5].

1. St. Hall, I, p. 98.

2. *Id.*, p. 104.

3. D'après Benecke. *Constitution und constitutionelles Kranksein des Menschen*, Marbourg, 1885, cité par St. Hall, I, p. 114.

4. D'après les tables de Mühlmann.

5. St. Hall, I, p. 122. D'après Philippe et Boncour (*Les anomalies men-*

Par contre les glandes salivaires manifestent une progression anatomique et physiologique très nette qui explique, en partie, la tendance du pubère à mâcher, à fumer, à goûter aux substances ptyalagogues et surtout à réaliser de véritables tours de force en pratiquant, non sans orgueil, l'art de cracher au loin avec une élégante désinvolture[1].

De même le pancréas et la rate présentent une accélération de croissance telle que le premier de ces organes double son poids de quatorze à quinze ans[3] et que le second, sans progresser aussi rapidement, pèse cependant 5 onces 14 de quatorze à vingt ans, au lieu de 3,03 de sept à quatorze ans[3].

Ainsi tandis que quelques glandes croissent moins vite que le corps, d'autres prennent un développement supérieur à celui de tous les autres organes. Si on rapproche de ces changements les modifications qui ont lieu dans les glandes génitales, on pensera sans doute qu'il y a là tout un ordre de transformations dont le retentissement dans la conscience de l'adolescent doit provoquer des troubles profonds, le plus souvent douloureux.

V

Les quelques indications qui précèdent suffisent à montrer que la croissance de l'organisme adolescent est essentiellement irrégulière et asymétrique. Certains organes se développent moins vite que le reste du corps, d'autres au contraire reçoivent de la puberté une poussée subite dont l'effet se poursuit pendant un temps très variable. Les uns, tels les os et les muscles, le cerveau et le crâne, ont une évolution à peu près indépendante, d'autres, tels le cœur et les vaisseaux, varient en raison inverse l'un de l'autre, d'autres enfin, par exemple les poumons et le thorax, progressent suivant des courbes à peu près

tales chez les écoliers. 1905. p. 97), l'infantilisme de corps et d'esprit proviendrait de l'insuffisance thyroïdienne et serait une forme atténuée du myxœdème.

1. Cf. St. Hall, I, p. 118.
2. 70 et 145 grammes d'après les tables de Mühlmann.
3. D'après les tableaux de Robert; voir St. Hall, I, p. 119.

parallèles[1]. De ce désordre et des nouveaux arrangements qu'il rend nécessaires résulte une double conséquence : d'abord une plasticité telle que l'éducation physique peut agir avec une efficacité suffisante pour redresser les natures vicieuses ou du moins modifier le tempérament dans de larges limites; — mais aussi un état d'inadaptation qui se traduit le plus souvent par l'exagération des sensations internes, par un état cœnesthésique douloureux se localisant tour à tour dans les régions somatiques les plus diverses, ce qui ne contribue pas peu à donner à l'adolescent un aspect de provisoire, d'inachevé qui incline l'observateur à craindre ou à espérer que du jour au lendemain ne se manifeste quelque nouveau trait de caractère, parfois durable, plus souvent passager, presque toujours imprévu[2]. La sensibilité organique est encore avivée par le surmenage auquel est condamné le tube digestif pour faire face à un métabolisme singulièrement accru. Ici l'activité de la fonction progresse plus que le poids et le volume des organes. D'ailleurs, d'après une loi de Saint-Hilaire, toute croissance serait rythmique en ce sens qu'il y aurait alternance entre l'accroissement de l'organe et le développement de la fonction. Par là s'expliquerait peut-être l'état particulier de débilité dont souffrent les garçons de dix-huit ans. A ce moment la plupart des parties somatiques ont achevé ou ralenti leur croissance, le sujet inapte encore à se servir des nouveaux instruments organiques dont la nature vient de le pourvoir, semble ressentir à l'état normal la lassitude profonde qui suit toutes les crises physiques ou mentales à travers lesquelles la vie, par un effort violent, a dû s'adapter à de nouvelles conditions. Aussi est-ce vers les dix-huit ou dix-neuf ans que le pubère est le plus menacé par les maladies de l'adolescence. « Dès que la courbe de la croissance décline

1. Cf. St. Hall, I, 127-128.

2. D'après Brown-Séquard et d'Arsonval, chaque tissu ou cellule sélectionne des produits ou ferments spéciaux qui versés dans le sang vont influencer toutes les autres cellules, de sorte que la solidarité organique ne dépendrait pas seulement du système nerveux (Marro, p. 334). Le cerveau n'échapperait pas à cette influence et il y aurait ainsi une double raison pour que les vicissitudes de l'organisme adolescent réagissent à chaque instant sur l'activité propre de l'encéphale.

dit St. Hall, celle de la maladie s'élève lentement jusqu'à un deuxième maximum vers dix-neuf ou vingt ans [le premier coïncidant avec le début de la puberté]; la dix-septième année est la plus saine pour les garçons, la dix-huitième pourtant est maladive. Lorsque le corps grandit lentement à un âge où il devrait grandir vite, il offre moins de résistance au mal et pendant que les enfants poussent vite ils sont moins maladifs. » Ainsi tout retard dans la croissance serait chez l'adolescent un symptôme de morbidité. D'autre part d'après l'enquête de Lancaster[1], une poussée trop rapide peut amener des complications, si elle se produit à ce moment de la période prépubère qui correspond à peu près au changement de la voix ; cette remarque confirme la précédente puisque chez les sujets déjà grands un arrêt se produit assez souvent pendant l'adolescence. Enfin une croissance excessive est toujours dangereuse parce que beaucoup d'organes, tels que le cœur, les poumons, ne la suivent pas. Passer en revue les principales espèces nosologiques où se déterminent les défaillances organiques du pubère serait sortir du cadre de cette étude. Peu de privilégiés traversent tout à fait indemnes leur période de formation, les changements subis sont assez importants pour qu'à la fin de la métamorphose beaucoup de garçons d'abord robustes soient devenus délicats et réciproquement.

1. Cf. *Revue Intern. de l'Enseign.*, XXXIV, p. 471.

CHAPITRE II

INSTABILITÉ MENTALE

Malgré leur importance, les discordances organiques dont on vient de voir un aperçu, contribuent moins à l'état précaire de la mentalité adolescente que les vicissitudes que traverse la vie proprement spirituelle avant de parvenir à s'organiser. La plupart des formes nouvelles où essaye de se déterminer la conscience du pubère restent étrangères les unes aux autres, même si elles possèdent des points communs, à plus forte raison si, comme il arrive souvent, elles sont disparates ou contradictoires.

Pour devenir solidaires les unes des autres, elles auraient besoin de se maintenir pendant un certain temps à la surface claire de la personnalité naissante ; or, en général, c'est le contraire qui se produit. Leur instabilité est telle et tel le bouillonnement de l'âme adolescente, que la plupart des tendances, après avoir émergé un instant, sombrent à nouveau, parfois pour toujours, dans les profondeurs de l'inconscience. Aussi se passera-t-il des années avant que des habitudes mentales s'organisant dans des directions définies, créent dans l'esprit un état d'équilibre assez stable pour lui permettre de s'accommoder à lui-même et au milieu. En attendant, le pubère vit inadapté ; la plupart de ses souffrances, de ses erreurs et de ses fautes viennent de là.

I

St. Hall[1] dresse de ces contrastes et de ces fluctuations un tableau presque aussi rigide que celui des catégories de Kant ;

1. II, pp. 75-88.

car il y inscrit douze oppositions, ni plus ni moins. Malgré la richesse des détails où entre l'auteur, on peut les résumer ainsi :

1° L'adolescent passe par des alternances de suractivité et d'épuisement; son activité essentiellement périodique est poussée facilement jusqu'au surmenage.

2° Il est porté au fou rire, à une gaîté exubérante se produisant à propos de tout objet réel ou imaginaire, mais manifeste aussi une aptitude croissante à la souffrance, à la crainte de la mort, aux pleurs sans cause, ou pour des causes imaginaires, etc.

3° Il est égoïste, plein de soi, fier de sa figure, enclin à s'exhiber, aggressif, sensible aux compliments et à une foule d'impressions jusque-là inconnues; amateur de confidences, pointilleux sur les questions d'honneur, impatient de contradiction, peu respectueux.

Par contre, il se décourage facilement, doute de lui, croit manquer des caractères essentiels à la virilité, devient d'une complaisance presque lâche et se forge des chagrins imaginaires dont il ne fait confidence à personne, sauf à quelque journal secret ou à la prière.

Parfois il devient efféminé, préoccupé outre mesure de tous les détails de sa toilette et de sa personne, ou méticuleux et de scrupules excessifs.

4° Foncièrement altruiste, passionné pour les nobles causes et capable même de sacrifices secrets, il affecte en même temps l'égoïsme le plus entier et le plus profond mépris des droits d'autrui.

5° Il oscille entre la bonne volonté la plus entière, un vif désir de moralité et la tendance à satisfaire ses appétits les plus bas, à mentir, à enfreindre les contraintes sociales, afficher la débauche, etc.

6° Tantôt il éprouve un goût prononcé pour la solitude, pour les spectacles de la nature et se montre timide en société, tantôt il a un tel besoin de fréquenter des camarades qu'il est inapte à se distraire et à penser autrement qu'en compagnie. Ces vicissitudes ne se produiraient il est vrai que rarement et à de longs intervalles chez les mêmes individus. De même il offre un

mélange d'admiration enthousiaste pour les héros et les idées et de tendances à la parodie burlesque.

7° A une sensibilité exquise, il fait succéder des moments d'apathie et de cruauté.

8° A une vive curiosité, une indifférence intellectuelle naturelle ou affectée provenant parfois comme chez Stuart Mill d'un travail excessif.

9° D'abord livresque et passionné de lecture, il ne tarde pas à passer du rôle de récepteur à celui d'acteur dédaigneux.

10° D'abord réformateur et ennemi des formes conventionnelles, il devient conservateur, mais se tient difficilement entre les partis extrêmes.

11° Si les sens lui fournissent des données nouvelles plus nombreuses et plus complètes, son esprit d'autre part, avide de sagesse s'informe et médite sur toutes sortes de questions.

12° Enfin une sagesse prématurée, faite d'intuitions, peut coexister ou alterner en lui avec diverses formes de folie ou d'imbécillité.

Est-il besoin de faire remarquer que sous cette forme antithétique les observations les plus exactes ont quelque chose d'artificiel qui leur ôte une partie de leur valeur? Sur cette voie en effet il n'y a pas de raison de s'arrêter. Par exemple à la timidité de l'adolescent on pourrait tout aussi bien opposer le caractère absolu de ses idées, l'assurance présomptueuse de ses décisions. A plus forte raison y aurait-il lieu d'élever à la dignité d'une antinomie psychologique l'antagonisme qui tiraille la jeune conscience entre les rêves de pureté, d'amour platonique et l'obsession des images sexuelles qui peuplent ses jours et ses nuits. De quel garçon bien doué ne pourrait-on pas dire comme Musset de Hassan :

Il était très joyeux et pourtant très maussade
Détestable voisin, — excellent camarade
Extrêmement futile, — et pourtant très posé
Indignement naïf, — et pourtant très blasé
Horriblement sincère, — et pourtant très rusé.

Le défaut des oppositions de ce genre c'est d'être fausses en

tant qu'oppositions. Chacun des traits notés a beau être exact, l'incohérence qu'on lui attribue n'est vrai que pour l'observateur, non pour le sujet observé. Comme nous l'avons vu, une des tendances dominantes dans l'intelligence juvénile consiste dans le besoin de coordonner les idées d'après des rapports logiques, et si des états contradictoires vivent côte à côte ou se succèdent d'un moment à l'autre dans l'esprit adolescent, c'est à son insu et pour une double raison, à cause de la multiplicité des désirs et des représentations qui le traversent sans arriver à prendre une forme systématique, ni même réfléchie, et par suite à cause de l'impossibilité où il se trouve de juger les états nouveaux en fonction de ceux qui viennent de le traverser d'un mouvement si spontané qu'ils ne laissent pas de trace, du moins dans la mémoire-habitude, la seule qui se laisse saisir par le réseau de nos catégories. A la différence de ce qui a lieu chez l'enfant et à plus forte raison chez l'adulte dont la personnalité présente toujours un certain degré de cohésion entre les apports continus dont elle résulte, des faits plus ou moins importants, peuvent surgir à la surface de la conscience adolescente, même y flotter pendant un certain temps sans que, une fois passé le remous qui les emporte, rien subsiste dans le caractère de ce qui faisait leur signification ou leur intérêt. S'il est un moment où la liberté transparaisse sous le déterminisme des phénomènes, c'est bien celui-là : Il semble que la Suprême Contingence, dans sa prodigalité envers la nature humaine, ait inséré dans chaque vie individuelle une période pendant laquelle toutes les déterminations peuvent être essayées sans qu'aucune d'elles laisse dans l'âme une empreinte définitive. Quelles que soient la richesse des émotions, la netteté des représentations, la puissance des actes où se manifeste tour à tour la jeune volonté, elle garde pendant quelques années privilégiées, le sentiment efficace que son pouvoir déborde de toutes parts le fait actuel ; elle a beau s'enfermer un instant dans un des compartiments qu'isole du réel notre conception géométrique de la vie ; elle éprouve bientôt le besoin d'en sortir et de se mouvoir dans d'autres directions, le plus souvent sans but, pour le simple plaisir de varier. Parmi

ces variations d'autant plus imprévisibles que l' « *élan vital* » du sujet est plus puissant, peut-être quelqu'une finira-t-elle par amorcer une cristallisation de toutes les tendances autour d'une œuvre personnelle qui viendra s'ajouter aux créations où s'exprime tôt où tard l'originalité des individus que les influences extérieures n'ont pas moulés tout entiers dans des formes déjà pétrifiées.

II

Si les concepts n'ont de souplesse que dans la mesure où l'intelligence les tire elle-même des faits observés ou vécus, l'adolescent qui reçoit d'autrui ses idées toutes faites est voué à une rigidité intellectuelle d'autant plus marquée qu'elle contraste singulièrement avec la fluidité des autres états où s'ébauche en de capricieux essais sa personnalité. Son goût pour la dialectique, ses tendances naturelles au formalisme verbal, son inexpérience des faits, son indifférence aux changements extérieurs, le charme des premières découvertes intellectuelles, la reconnaissance pour les personnes qui les ont suscitées, tout concourt à donner à ses jugements une cohésion qu'on ne retrouve plus chez l'adulte ; celui-ci dans son impuissance à unifier les divers points de vue où il est tour à tour obligé de se placer pour résoudre les problèmes posés par la vie, admet bientôt comme normale la contradiction entre des idées également probables; parfois même s'il est philosophe, il prouve à l'aide d'une logique impeccable que les besoins logiques de la Raison sont purement accidentels[1]. Par contre il est certaines fins, réputation, honneurs, intérêt, etc., qu'il poursuit toute sa vie avec une constance inlassable. Même les savants et les apôtres ne peuvent persévérer dans leurs efforts vers la vérité ou la justice sans modifier à chaque instant, souvent jusqu'à l'incohérence, les hypothèses intellectuelles représentatives des faits. Les esprits systématiques, parfaitement appropriés aux époques qui cor-

1. Voir entre autres Chide. *L'Idée de rythme*. — *Le mobilisme moderne* (F. Alcan).

respondent à l'adolescence de l'espèce, sont mal à l'aise parmi les conceptions relativistes de nos sociétés vieillies. Seuls peut-être se maintiennent ceux qui gardent une adolescence intellectuelle qui d'ailleurs peut passer par tous les degrés de valeur. En effet, l'équilibre des idées est tel chez les adolescents et telle la certitude quasi automatique de leurs déductions que je ne vois de comparable à cet état d'esprit que l'équilibre des fonctions motrices chez l'enfant de huit à douze ans. (V. ch. 1er.) Plusieurs fois il m'est arrivé au cours de certaines interrogations sur le droit, la tolérance, etc., de provoquer chez des élèves, instruits jusque-là par des ecclésiastiques, des réponses analogues à celle-ci : « Sur ces matières rien ne me fera changer d'avis » ; ou encore : « Pourquoi voulez-vous que j'émette des objections ; j'ai là-dessus des certitudes différentes, mais je ne sais pas les exprimer. » D'autres, effarés devant des évidences qui contredisent les formules considérées jusque-là comme sacrées, détournent d'instinct leur pensée des réflexions qui pourraient les forcer à modifier leurs habitudes mentales. De toutes les « empreintes »[1] qu'une éducation grave dans une jeune âme, il n'en est pas de plus apparente que la marque intellectuelle, mais aussi il n'en est pas de moins profonde si on la considère dans les jugements où s'objective la pensée, non dans la direction et le rythme même du mouvement par lequel l'esprit va vers ce qu'il croit être la vérité. Si le plus souvent les croyances de jeunesse, malgré leur indéformable rigidité, s'effritent aux premiers chocs de l'expérience, bien plus solide est l'attitude prise par l'intelligence dès sa première rencontre avec les idées. Surtout si des mains adroites l'ont ployée dans le sens où elle inclinait déjà naturellement, quels que soient les greffons que la vie implante sur le tronc primitif, celui-ci gardera l'inclinaison originelle et communiquera aux fruits les plus divers quelque chose de la saveur due à la première culture.

Sans doute on voit des jeunes gens de toute éducation travailler ou combattre sous le même drapeau, et il n'est pas rare de ren-

1. Voir Ed. Estaunié, *L'empreinte*.

contrer d'anciens élèves congréganistes communier dans le même scepticisme avec des pupilles de l'Université ; mais le plus souvent, suivant que les premières idées ont été inculquées comme d'absolues vérités par des maîtres convaincus ou présentées comme des jeux d'esprit par d'ironiques dilettanti, l'intelligence garde pour la vie une tendance à traiter les personnes et les institutions comme des moyens au service d'une doctrine, ou, dans le cas contraire, à considérer les formes idéales de la civilisation comme de simples étiquettes qu'il n'y a pas d'inconvénients à laisser effacer par les partisans des divers absolutismes. Est-il besoin d'ajouter qu'un enseignement réaliste, tout en évitant de limiter les horizons, s'impose comme règle d'établir des différences précises de valeur entre les doctrines qui sollicitent la pensée ?

Par malheur, tous les adolescents ne pensent pas. A côté des logiciens à outrance qui sur toutes les questions ont leur siège fait ; il est des sujets passifs que l'excellence de leur mémoire condamne à reproduire sans coordination préalable les acquisitions incohérentes dues au hasard des leçons, des lectures, des conversations, etc. D'autres, et c'est le plus grand nombre, se bornent, faute d'instruction, à répéter sans les comprendre, des formules qui, dans la rue, au café, à l'atelier, les ont frappés par leur nouveauté leur bizarrerie, leur cynisme, etc., ou encore parce qu'ils ont cru y voir l'expression de quelques-unes des forces obscures qui les travaillaient au dedans. Dans ces cas l'incohérence est la règle, l'intelligence ne s'élevant guère au-dessus des associations automatiques que l'anarchie des désirs oriente dans les sens les plus inattendus.

III

Avec la cohésion des idées contraste singulièrement dans la conscience adolescente l'incohésion des tendances, ou du moins des états affectifs ou volontaires qui en sont l'expression directe. La diversité des désirs, la nouveauté des émotions, le nombre considérable des fins que la vie propose pour la

première fois, la crainte de ne pouvoir les atteindre ballottent le sujet d'une préoccupation à l'autre, épuisent sa faible mentalité et le rendent pour longtemps incapable de remplacer par l'organisation du caractère adulte l'équilibre de la personnalité enfantine à jamais détruite. Sans doute beaucoup de traits propres à l'enfant d'hier persistent encore, mais le plus souvent ils deviennent secondaires ou bien ils perdent leur individualité en entrant dans des combinaisons nouvelles, à moins qu'ils ne soient recouverts par des ébauches disparates dont le dessin se modifie chaque jour. Qu'il s'agisse d'amitiés, de rancunes, de goûts, de projets, etc., le pubère ne fait guère que se prêter aux diverses déterminations où s'essaie sa pensée ; inlassablement il attend quelque chose de mieux que l'état présent ; comme le remarque M. Rolland [1], il a le sentiment qu'il est « plusieurs êtres différents, souvent lointains, séparés par des pays, par des mondes, par des siècles ». C'est dans son moi un va-et-vient incessant de systèmes étrangers les uns aux autres, contradictoires pour nous, mais non pour lui, toujours prêts à passer de la conscience à l'inconscience et réciproquement. Les instincts ataviques les plus profonds, tels que le besoin de migration, le goût pour la vie militaire, alternent ou coexistent avec les tendances proprement humaines, amour de la science, de la justice, etc. Sollicité à la fois par tous les désirs qui enchantent et tourmentent l'humanité, il se voudrait méditatif comme Spinoza, actif comme Napoléon, amer comme Byron, séduisant comme don Juan ou Lovelace ; par-dessus tout, il semble craindre les limitations qui l'empêcheraient d'appeler à l'existence les parties inconnues de lui-même qui sont certainement les meilleures puisqu'il peut d'avance leur attribuer les vertus les plus merveilleuses. Cette disposition à vouloir autre chose se fait sentir jusque dans les moindres détails. Non seulement le choix d'une profession lui est souvent pénible à cause des renoncements anticipés qu'il suppose, non seulement la maison paternelle et le pays natal malgré l'attachement plus ému qu'ils lui inspirent, contribuent à faire naître en lui la nostalgie des demeures

1. *Jean-Christophe. L'adolescent*, p. 212.

étrangères et des horizons lointains, mais ses actes familiers eux-mêmes présentent une indécision analogue : que de réflexions demandent la coupe des cheveux ou de la barbe, la forme du vêtement, le choix d'une société sportive, et quel dommage qu'on ne puisse exhiber à la fois une figure glabre et une barbe luxuriante, le négligé d'un artiste et l'élégance d'un petit maître, ou pratiquer en même temps, la bicyclette, le cheval, l'aviron et le fusil, toutefois sans négliger les sciences et la littérature.

Aussi rien de plus divers que les associations d'adolescents, rien aussi de plus fragile : car l'intérêt très vif qui s'attache à un genre d'occupations ne saurait durer longtemps, ou plutôt il persiste comme un état affectif colorant bientôt d'une nuance identique des pratiques toutes différentes. Il faut voir sans doute dans cette multiplicité de besoins simultanés la cause des groupements indéfiniment variés qui, on l'a vu, fleurissent aux États-Unis non seulement dans les Universités, mais dans les Collèges, les High-schools et sur toute la surface du territoire : cercles d'études ou d'exercices, cercles de récréations, Confréries et Unions, etc.[1].

Ce n'est pas seulement en Amérique[2], que les associations d'étudiants poursuivent les fins les plus contradictoires ; folles ou raisonnables elles montrent chez les jeunes gens de tous les pays une tendance marquée à essayer en tous sens des forces passagères dont la plupart seront mortes stériles, quand viendra l'heure d'une organisation plus cohérente.

Dans ce chaos de l'âme adolescente, il y a des éléments dont la présence est pour ainsi dire accidentelle : aussi les faits isolés, quel que soit leur caractère, ne prouvent-ils pas grand'chose ; car il suffit le plus souvent de la nouveauté ou de l'étrangeté d'une attitude pour que de braves garçons la prennent aussitôt, sauf à s'en dégoûter immédiatement, si elle est contraire à leurs tendances fondamentales ; comme, d'autre part, ils manquent de mesure et classent leurs idées dans des catégories tranchées,

1. Voir sur ce point Langlois. *Questions d'histoire et d'enseignement*, nouvelle série, p. 223.

2. St. Hall, II, p. 416.

il leur arrive souvent de se porter d'un même élan vers des partis extrêmes exclusifs l'un de l'autre.

Une des réponses faites à l'enquête de Lancaster[1] « Iwill be good or diabolically bad » exprime un état d'esprit dont nous retrouvons l'équivalent dans la personnalité d'Alcibiade, telle que la dépeint Platon, et dans la plupart des riches natures d'adolescent. Par exemple Lorrain, l'ami de Michelet, « était bouffon jusqu'à l'effronterie ; puis tout à coup il rougissait comme une jeune fille » ; Loti, délicat et sensitif, éprouvait parfois le besoin de goûter des émotions répugnantes : Un jour l'idée lui vint de faire une omelette aux mouches : « ... avec un dégoût qui allait jusqu'à la nausée, je versai dans une assiette la pâte noire, etc... »[2]. J'ai connu un élève de seconde, garçon très sage, qui, malgré son aversion pour les mœurs de l'internat, se plaisait parfois à plaisanter avec sympathie sur la notoriété très spéciale de certains de ses camarades et à raconter des histoires le disputant en grossièreté aux propos des plus vicieux. Chez la plupart, il existe entre la tentation et le remords comme une oscillation régulière qui a sa plus parfaite expression dans la violence irrésistible du désir sexuel et dans l'abattement parfois le désespoir qui en suivent l'assouvissement. Cet état n'est pas sans charme, parce qu'il présente pour le sujet l'intérêt commun à tous les contrastes entre des émotions également intenses : En effet, beaucoup de grands garçons redoutent par-dessus tout le vide de la conscience au point que pour échapper à l'ennui ils sont capables de se réfugier tantôt dans l'effort d'une vie ascétique, tantôt dans les pires défaillances, à moins que leur imagination, par des rêves de voyages lointains, d'aventures extraordinaires, ne leur fournisse un aliment suffisant. Marro [3] explique par là le goût des mauvais sujets terriens pour la vie maritime et, d'une manière générale, il compte la nouveauté et la variété des occupations parmi les procédés les plus indispensables d'éducation.

Nulle part cette impuissance à prendre un parti décisif, ce

1. Page 94.
2. *Le roman d'un enfant*, p. 273.
3. Page 375.

ballottement de l'âme adolescente entre des attitudes également provisoires, le manque de coordination et le sentiment douloureux d'impuissance qui en résulte, n'ont été mis en lumière comme dans le *Hamlet* de Shakespeare [1]. Le jeune prince danois qui, d'après M. F. Libby [2], serait encore un adolescent, ne cesse de se lamenter sur son impuissance à prendre un caractère viril comme celui de son père, à se fixer dans une forme arrêtée, etc... Son amour pour Ophélie est un mélange de sensualité, de pureté, de compassion, de dédain, etc., son esprit un amalgame étrange d'imagination et de logique, de pensées profondes et de banalités triviales. Il délibère sans cesse et pourtant tue Polonius sans hésitation. « Sa profonde méditation sur le suicide, son puissant élan vers l'art, qui ne le conduit pourtant pas à cultiver quelque forme définie d'expression, ses remontrances à sa mère malgré ses propres faiblesses, son intérêt morbide pour le crâne d'Yorick et son étrange philosophie de la mort, son délire farouche et sa lourde impuissance dans la scène du tombeau, après qu'il a reconnu Laerte, son idée que le temps est disloqué et qu'il était né pour le remettre en place, ces traits et d'autres semblables ont une signification plus qu'accidentelle dans l'état d'un adolescent plus qu'intellectuel [3]. »

IV

« Une nuit, écrit l'auteur du *Jardin de Bérénice,* je ressentis avec une intensité toute particulière que la préoccupation dont je venais de vivre pendant huit mois était assouvie et qu'il m'en fallait une nouvelle. Or la difficulté de me composer un nouveau moi se compliquait du regret de détruire celui que j'étais aujourd'hui. » L'adolescent ressemble à l'égotiste par le besoin de se créer des personnalités de plus en plus riches, mais il en diffère par son indifférence aux moi déjà vécus : Souvent même il ne se reconnaît plus et à ceux qui lui remémorent sa mentalité de

1. Cf. *André Cornélis* de Bourget.
2. Shakespeare and adolescence. *Ped. sem.*, VIII, pp. 184, 190, etc.
3. *Id.*, p. 191.

la veille, il serait tenté de répondre : Quelle est cette étrangère et que peut-il y avoir de commun entre elle et moi ? Lors même qu'il se représente son passé comme un objet de dégoût, de regret, de fierté, etc., sa puissance de changement est telle qu'il éprouve une certaine peine à en maintenir l'image dans sa pensée. Aussi, n'est-ce que plus tard, lorsqu'il sera devenu adulte, qu'il se reportera avec complaisance ou tristesse aux années de son enfance, tandis que par contre il deviendra à peu près incapable de revivre en esprit son adolescence trop indécise et trop instable pour avoir laissé dans la mémoire des traces profondes.

Comme le corps « l'esprit croît par sections. L'intérêt peut se concentrer une année sur les concours sportifs ou le foot-ball, l'année suivante sur la culture esthétique. Le goût pour la musique peut absorber l'activité pour un temps et ensuite être oublié. La croissance de l'esprit peut être comparée à un cercle qui s'agrandit en étendant un secteur à la fois jusqu'à une nouvelle circonférence » [1]. Cette progression par saccades s'observe dans tous les domaines. A partir de la troisième il n'est pas rare de voir des élèves se dégoûter tout d'un coup des études qui les intéressaient le plus et passer, on ne sait pourquoi, à des occupations différentes. Le cas contraire est aussi fréquent, celui d'un garçon jusque-là apathique, qui s'éprend subitement de poésie, de sciences ou de philosophie. Comme le remarque Herbart[2], il y a des « adolescents qui, tous les mois, apprennent un nouvel instrument, étudient une nouvelle langue », des « jeunes gens qui, aujourd'hui, assistent à six cours, demain étudient tout seuls et après demain partent en voyage ». Chez les sujets qui montrent plus de constance, les progrès, au lieu d'être continus, affectent souvent une allure brusque et intermittente qui aujourd'hui fait paraître aisé ce qui la veille était difficile et semble témoigner qu'une nouvelle période du développement intellectuel vient d'être atteinte[3].

Aussi même les caractères énergiques manquent-ils pour le

1. Lancaster, *op. cit.*, p. 120.
2. *Op. cit.*, p. 240.
3. Cf. St. Hall, I, p. 183.

moment d'une de leurs qualités essentielles, la persévérance. Ils passent facilement d'un projet à un autre, se disent successivement attirés par des vocations différentes et risqueraient de s'épuiser en d'inutiles agitations, si les nécessités de la vie ou l'influence des parents ne les maintenaient dans une des directions choisies. Beaucoup renoncent sans regrets, dès les premières difficultés, à la carrière rêvée. C'est ce qui arriva à M. Hervieu. Il désirait entrer au barreau et demanda à Betolaud, le bâtonnier, son inscription sur la liste des avocats d'office. Engagé à attendre plus de maturité, il renonça au droit dans un accès de dépit et alla trouver un ami qui le fit entrer dans le cabinet de M. de Freycinet.

Mais les plus remarquables de toutes les fluctuations concernent la vie affective. Rien de plus commun à cet âge que de brûler ce qu'on avait adoré, de passer par toutes les alternatives de l'amour et de la haine, de la confiance et du soupçon, de la présomption et du découragement, de l'espérance et du désespoir. Le va et vient perpétuel des tendances rend impossible le maintien dans la conscience des sentiments les plus vifs, à moins que le caractère natif ou l'éducation ne leur confèrent un intérêt toujours renouvelé. Pour la même raison les déceptions les plus douloureuses, si on peut parer au premier mouvement de révolte, laissent rarement après elles des traces ineffaçables. Avec la riche spontanéité qui lui est propre, le moi de l'adolescent s'organise sur de nouvelles bases, ses désirs se meuvent sur un nouveau plan, tantôt supérieur ou inférieur au précédent, tantôt simplement prolongé dans une autre direction. Il suffit de regarder autour de soi pour voir de nombreux spécimens d'une telle souplesse. Les deux cas suivants n'ont rien d'exceptionnel :

Un garçon de quinze ans ayant été atteint de cécité, ne tarda pas après quelques mois d'un désespoir indicible à retrouver non seulement le calme, mais une gaieté souriante ayant pour base principale un sentiment tout nouveau, l'acceptation filiale de la volonté divine. Un autre, après une maladie ou le médecin avait diagnostiqué de la tuberculose, croyant que ses jours étaient comptés, ne se troubla pas pour si peu et renonçant à la

brillante carrière d'avocat qu'il rêvait, se mit en demeure d'acheter une modeste charge d'avoué dans une de nos plus petites sous-préfectures où il goûta un bonheur complet grâce aux plaisirs innocents de la pêche et de la chasse qu'il avait substitués à ses premières aspirations.

Mais comme le plus souvent le *self-feeling* est hypertrophié au point que chaque état nouveau absorbe pour un instant toute l'émotivité dont la jeune conscience est capable, la première explosion est presque toujours redoutable et peut, si le malheureux garçon est sans guide ni soutien, entraîner d'irréparables conséquences, comme il arriva à un des mes anciens condisciples qui, ayant contracté la syphilis pendant sa première année de droit, se tua dans sa chambre d'un coup de revolver.

La puissance de renouvellement due à la coexistence ou à la succession des tendances les plus antithétiques dans la conscience de l'adolescent rend inévitables, pour peu que les circonstances s'y prêtent, ces transformations subites que les psychologues américains se plaisent à décrire sous le nom de Conversion [1]. Dans un pays où la floraison des sectes religieuses se renouvelle à peu près tous les ans, l'âge et le patriotisme concourent à rendre quasi nécessaire pour tout garçon qui se respecte, la participation à quelques-uns des innombrables *revivals* qui marquent d'un trait si particulier la civilisation d'outre-mer, et, de fait, dans ces renaissances religieuses la plupart des convertis ont moins de vingt ans [2]. Dans les statistiques rapportées par St. Hall les nombres élevés correspondent surtout à seize et dix-sept ans [3]. D'après cet auteur, avant douze ans la religion serait un pur formalisme, tandis qu'à partir de cet âge le sentiment religieux croît suivant une progression parallèle à celle de l'amour [4]. Or les conditions psychologiques de la conversion restant à peu près les mêmes,

1. Voir sur ce point le très curieux chap. XIV de St. Hall.

2. St. Hall, II, p. 288.

3. Page 290.

4. Voir pp. 295-299 les 12 correspondances qu'il établit entre ces deux sentiments.

celle-ci peut prendre à tout âge les formes les plus diverses, morale, politique, esthétique, philosophique, scientifique, etc., aussi bien que religieuse [1]. Mais chez la plupart des adolescents, en raison de leur inexpérience et de leur manque de culture, une seule a des chances de persister, à savoir la conversion morale [2]. Il en est peu qui, dès les quinze ou seize ans, n'essayent de conformer leurs actes à une table des valeurs différente de celle qu'enfants ils admettaient comme la meilleure, ou bien si les premières tentations de la puberté les ont incités longtemps à des pratiques vicieuses, il se peut que vers les dix-huit ou dix-neuf ans une réaction s'opère qui projette au sommet de la hiérarchie des tendances claires, le besoin de se libérer des habitudes oppressives qu'ils ont laissées se consolider en eux.

Dans *Henri IV*, Shakespeare nous montre le jeune Hall devenu Henri V bannissant Falstaff de sa présence comme le symbole vivant des défauts qu'il a surmontés : *I know thee not, old man : fall to thy prayers.* — Dans les milieux catholiques les jeunes pêcheurs ne sont pas rares qui, transformés par une retraite, une maladie, etc., jurent de dépouiller le *vieil homme* et ne croient se renouveler qu'en s'arrachant aux influences subies jusque-là. Des vocations religieuses imprévues peuvent se décider à ce moment avec d'autant plus de facilité que les adolescents, même ceux qui appartiennent à des familles sceptiques ou indifférentes, se montrent en général très accessibles à l'émotion religieuse. L'intérêt qu'ils éprouvent pour toute manifestation du divin forme un contraste singulier (masquant peut-être une harmonie fondamentale) avec leur rationalisme intransigeant. En voici un exemple : Huit élèves de philosophie étaient priés de répondre par écrit à la question suivante :

Quel est le personnage réel ou fictif, ancien ou moderne,

1. Cf. Ribot. *Psych. des sentiments*, p. 412.

2. Peut-être même le sens moral et légal n'apparaîtrait-il qu'à partir de la puberté. Entre autres documents, cela ressortirait des réponses faites par la plupart des correspondants à l'enquête d'Edg. James Swift (Some criminal tendencies of boyhood, *Ped. sem.*, VIII).

dont le sort vous paraît le plus digne d'admiration ou d'envie? Pourquoi ?

Or seul le nom de Jésus fut mentionné dans deux réponses différentes dont voici l'une :

« Jésus, en tant qu'homme tel qu'il nous est représenté et non tel qu'il a pu être : accueillant les malheureux et les souffrants, aimant la sincérité du cœur, détestant les « sépulcres « blanchis » et se plaisant dans la compagnie des Samaritains et des petites gens, etc... » L'auteur de cette déclaration était un garçon de dix-sept ans, intelligent, mais d'esprit très rassis, préparant à la fois son baccalauréat et un concours des Postes. Ce qui rend le fait plus significatif, c'est que ces élèves avaient si peu de religiosité apparente que l'aumônier avait pris le parti de consacrer ses leçons à l'histoire anecdotique du pays qu'il connaissait à fond.

Hâtons-nous d'ajouter que d'autres attitudes sont presque aussi fréquentes. D'après Darmesteter [1] les jeunes Français traverseraient à quinze ans un âge très critique pour la foi. Le fait est que beaucoup d'adolescents, même aux Etats-Unis, affichent un scepticisme qui n'est pas toujours de surface ; quelques-uns sont tourmentés ou simplement intéressés par le conflit intérieur entre le doute et la croyance [2] ; d'autres restent indifférents à ces questions. H. Brittain [3], ayant organisé des tests sur les poèmes préférés par de grands élèves, remarqua qu'aucun ne choisissait des hymnes religieuses. Dans des expériences analogues C. Guillet [4] observa que les sujets, malgré leur goût pour les biographies et le lointain, n'éprouvaient presque aucun intérêt pour les personnages illustres de la Bible. Peut-être ces jeunes gens, tels nos écrivains du XVIIe siècle, ne mettaient-ils pas la pensée religieuse sur le même plan que leurs connaissances positives. De telles expériences sont peu concluantes, surtout à côté des faits plus nombreux qui attestent que le sentiment du divin englobe dans la conscience adolescente des

1. Cité par St. Hall, I, 558.
2. Cf. l'enquête de Burnham, *op. cit.*, pp. 184-185.
3. A study in imagination. *Ped. sem.*, XV, p. 182.
4. A study in interests. *Ped. sem.*, XIV, p. 238.

émotions puissantes qui, malgré leur diversité, ont en commun un caractère d'incomplétude dû au contraste entre la pauvreté des représentations et l'infinité des désirs. A peine est-il besoin de faire remarquer que les théories phylogénétiques conduisent à poser un tel état comme nécessaire.

Ici encore nous rencontrons dans l'âme adolescente un besoin psychologique que l'éducation moderne laisse de plus en plus sans aliment. Le garçon le plus prosaïque éprouve par moments un tel désir d'atteindre quelque chose qui soit au delà des pensées présentes, au delà du fait actuel et de la médiocrité ambiante qu'à défaut des cérémonies religieuses, des fêtes célébrant le culte de la Patrie, de la Justice, des grands hommes, etc., sont indispensables si on ne veut pas laisser s'atrophier en lui le sens précieux de l'Idéal ; — d'autant plus qu'en raison de l'instabilité des tendances, à côté du progrès habituel, un arrêt de développement, la dégénérescence même restent toujours possibles. Trop fréquentes sont les conversions à rebours où notre incuriosité de la mentalité adolescente accule de malheureux enfants qui n'auraient pas mieux demandé que d'être initiés à une vie plus haute, mais qui de ce besoin non satisfait garderont une rancune sourde, se traduisant par un mépris affecté des nobles causes et des hommes qui les servent.

L'essentiel pour l'éducateur, quelque but qu'il se propose, est de happer l'instant favorable. Or celui-ci, presque toujours imprévisible, ne peut être saisi que par une intuition sans cesse en éveil. Pourtant, d'après quelques psychologues américains, la conversion serait tellement normale chez les adolescents qu'elle se produirait à un point déterminé d'une courbe régulière. D'après W. Forbush[1], il y aurait d'abord une période de dépression, puis une montée soudaine correspondant à une vie nouvelle. « C'est d'abord un léger murmure, puis l'orage, puis l'apaisement : ce qui résulte n'est plus un enfant (boy) mais un homme. » Selon E. D. Starbuck[2], c'est vers quinze ou seize ans

1. *Op. cit.*, p. 27.

2. *The psychology of religion*, chapitre sur la conversion.

que la grande crise éclate, précédée par un moindre bouleversement vers douze ans et suivie par une autre vers dix-sept ou dix-huit ans. Ces trois âges seraient respectivement le point de départ de la fermentation, de la crise, de la reconstruction [1], ou bien d'une triple effervescence physique, émotionnelle, intellectuelle. D'après Coe [2], le sujet serait impulsif dans le premier, sentimental dans le second, réfléchi dans le troisième.

En gros, il y a du vrai dans ces démarcations : On ne saurait nier par exemple que l'invasion subite dans la conscience des sensations cénesthésiques liées à l'apparition de la fonction sexuelle ne rende l'inhibition centrale très difficile, par suite les impulsions automatiques beaucoup plus nombreuses ; d'autre part c'est bien vers dix-sept ou dix-huit ans que prédomine en général l'influence des idées. Mais outre que la crise pubère comporte des variations considérables dans sa date et son influence, elle peut être aussi bien procédée ou accompagnée que suivie par l'effervescence émotionnelle. Qu'on se rappelle ce qui a été dit plus haut sur le caractère platonique des premières amours. De plus c'est souvent vers les dix-huit ans, au moins en France, quand le jeune homme à moitié émancipé de la tutelle familiale, « jette sa gourme », que les plus folles incohérences remplacent l'équilibre réfléchi qu'il commençait d'acquérir.

En réalité, si malgré leur incoordination, les fonctions physiologiques se développent pour la plupart suivant une progression assez régulière il n'en est pas ainsi de l'organisation mentale. Il semble impossible de prévoir quel groupe de tendances dominera ou fera défaut à un âge et dans une conscience donnés, ne serait-ce que pour la raison suivante : les influences morales, aussi efficaces dans les conversions que les causes physiques [3], sont infiniment plus diverses et plus irrégulières. En outre, qu'elles agissent par incubation ou comme un « coup de grâce », il est rare qu'elles gardent longtemps la stabilité, la prédominance, l'obsession particulière à l'idée fixe, c'est-à-dire

1. Forbush. *Op. cit.*, p. 28.
2. *Education in religion and morals.*
3. Voir là-dessus Ribot. *Psych. des sentiments*, p. 412.

la force nécessaire pour susciter les actes appropriés; — au moment de passer à l'exécution l'adolescent s'arrête, comme s'il craignait de perdre par un choix prématuré le bénéfice des autres âmes qu'il pourrait mettre au jour.

Après avoir entrevu celle qui sera la sienne, il peut l'oublier pendant des années. Les garçons sages qui suivent sans hésitation une ligne tracée d'avance vers un avenir dont ils connaissent déjà le fort et le faible, pourront laisser sur leur chemin une trace profonde; à coup sûr ils risquent moins de frayer de nouvelles voies que les jeunes fous qui ne réussissent à s'orienter qu'après avoir égaré leur pensée dans toutes les directions.

V

D'après M. Ribot[1], lexpression « *infantilisme psychologique* » résumerait et expliquerait le caractère des instables. Si l'on compare les moi successifs de l'adolescent à la personnalité relativement équilibrée de l'enfant de huit à douze ans, on pensera peut-être que le mot *juvénilisme* conviendrait davantage. Les vicissitudes que traverse l'esprit de quatorze à vingt ans paraîtraient anormales à toute autre époque; aux garçons de cet âge on pourrait appliquer sans modification ce que M. Durkheim[2], dit des névropathes : Pour que leur organisation mentale « pût se consolider, il faudrait que les expériences passées eussent des effets durables, alors qu'ils sont sans cesse détruits et emportés par les brusques révolutions qui surviennent. Or, la vie, dans un milieu fixe et constant, n'est possible que si les fonctions du vivant ont un égal degré de constance et de fixité ;... cette correspondance harmonique ne peut s'établir qu'à l'aide du temps et de l'habitude... Dans une société dont l'organisation est définie, l'individu ne peut se maintenir qu'à condition d'avoir une constitution mentale et morale également définie. »

1. Voir là-dessus Ribot. *Psychol. des sentiments*, p. 422.
2. *Le suicide*, p. 35 (F. Alcan).

Et pourtant malgré l'incohésion et l'instabilité de leur organisation psycho-physiologique les adolescents se maintiennent mieux que les adultes ; ils se suicident beaucoup moins, comme le montrent les chiffres suivants extraits du livre de M. Durkheim [1].

AGE	PROPORTION POUR 1 MILLION DE SUJETS DE CHAQUE AGE			
	France. 1835-44	Prusse. 1873-75	Saxe. 1847-58	Italie. 1872-76
Au-dessous de 16 ans.	2,2	10,5	9,6	3,2
— de 16 à 20 ans.	56,5	122	210	32,3
— de 20 à 30 —	130,5	231	316	77

Mais, d'un autre côté, ils se suicident beaucoup plus que les enfants. Avec la puberté coïncide une montée brusque de la courbe, plus accentuée peut-être qu'à aucune autre époque, ainsi que l'attestent les statistiques rapportées par Corré [2]. Cette coïncidence indiquerait déjà que le pubère est poussé à se donner la mort par les difficultés douloureuses inhérentes à sa nouvelle organisation, indication confirmée par la nature des principaux motifs qui le sollicitent dans le même sens.

St. Hall [3] cite parmi les plus fréquents : les déceptions nombreuses occasionnées par la complexité et la spécialisation de la vie moderne, lesquelles exigent une énergie non cultivée dans les écoles ; l'empire excessif de l'imagination et les déceptions qui en résultent ; l'amour et le libertinage précoces [4] ; la tristesse résultant d'un amour sans espoir, de la jalousie, de l'abandon, toutes émotions plus toxiques que chez l'adulte [5] ; la crainte des examens [6] ; surtout le contraste entre les habitudes à moitié enfantines et les exigences de la vie, la nécessité d'assumer une res-

1. *Op. cit.*, p. 79.

2. *La France criminelle*, p. 113. Autres statistiques analogues dans St. Hall. I, 379, 380. — Cf. dans le The practical teacher (janvier 1908) l'article du prof. Eulenburg de Berlin : *Le suicide parmi les écoliers allemands*. De quinze à vingt ans le nombre des cas est quatre fois plus grand qu'au-dessous de quinze ans.

3. I, 376 sqq.

4. *Id.*, p. 379.

5. Page 378.

6. Page 382.

ponsabilité individuelle avant de posséder une individualité définie [1]; parfois aussi la vanité, le désir de jouer un rôle ou simplement l'envie de savoir, d'essayer, due à la méditation de la mort [2]. Mais quoique de jeunes Allemands de treize à seize ans se soient tués par pessimisme et dégoût de la vie [3], le suicide philosophique est rare, surtout celui qui, à la manière stoïcienne [4], résulterait d'une froide décision de la volonté.

Un trait qui montre combien il suffit d'un faible choc pour désagréger la personnalité non encore cimentée, c'est la puérilité des causes qui provoquent la plupart des suicides d'adolescents. Il suffit souvent d'un reproche ou d'une punition, d'un échec aux examens pour que la vie apparaisse comme intolérable [5]. Peu de mois se passent sans que les journaux enregistrent des morts volontaires dues à des motifs de ce genre. Un des plus communs serait, d'après St. Hall, la peine que les jeunes désespérés comptent faire en s'en allant aux parents ou amis qui les ont contrariés [6].

M. Proal [7], attribue l'accroissement des suicides junéviles [8] à une précocité plus grande dans l'amour et le libertinage. Mais si l'on considère que les changements qui se sont opérés à la fin du XIXe siècle dans les rapports entre pères et enfants et plus généralement l'affaiblissement de l'autorité ont eu pour effet de soustraire les adolescents à une discipline qui donnait à leur caractère au moins une consistance superficielle, on pensera peut-être que la progression des morts volontaires traduit avant tout une anarchie interne renforcée par le manque de discipline extérieure. Sans doute il y a d'autres causes telles que le surmenage dû à la dispersion de l'attention sur des études encyclopédiques, la difficulté toujours plus grande de s'adapter à

1. Page 384.
2. Page 383.
3. Page 381.
4. Page 378.
5. Pages 381-382 ; l'auteur cite des exemples.
6. Page 376.
7. *Le crime et le suicide passionnels*, p. 35 (F. Alcan).
8. En 1880, 50 cas au-dessous de seize ans, 267 au-dessous de vingt et un ; — en 1892, 87 et 475 pour les mêmes périodes.

des conditions sociales essentiellement changeantes : mais celles-là même ne contribuent au dénouement fatal que dans la mesure où elles avivent jusqu'à la souffrance aiguë le sentiment de l'instabilité psychophysiologique.

Quelques faits semblent confirmer cette explication ; en premier lieu, la proportion anormale de suicide parmi les jeunes gens mariés, témoin les chiffres suivants empruntés au livre de M. Durkheim[1].

France 1890-1891

De 15 à 20 ans.	célibataires	113	époux	500
20 à 25 —	—	237	—	97

Parmi les mariés, seuls les adolescents ont un coefficient de préservation inférieur à l'unité (0,22); M. Durkheim attribue, il est vrai, cette anomalie à « des raisons sociales » ; mais, sans nier l'influence de celles-ci, ne doit-on pas tenir compte aussi des déceptions inévitables dues à la prédominance des conceptions imaginaires, plus encore de la difficulté du sujet à s'enfermer avant l'heure dans les restrictions de tout ordre inhérentes à la vie conjugale, de son impuissance à fixer dans une consolidation prématurée des tendances incomplètement évoluées?

Second fait à l'appui de la même thèse, de quinze à vingt ans et alors seulement, les femmes fournissent une proportion de suicides plus forte que les hommes[2]. Or on sait l'importance des transformations physiques et la force du choc mental que la puberté produit chez les jeunes filles : leur ignorance des questions sexuelles, combinée avec leur pudeur instinctive et certaines idées religieuses, leur fait souvent considérer la fonction nouvelle comme une souillure, en tout cas provoque dans leur esprit une désorganisation momentanée dont nous avons trouvé l'analogue, mais non l'équivalent chez les jeunes gens.

Enfin, tandis que la plupart des adultes hésitent longuement avant de prendre et d'exécuter la décision fatale, les adolescents obéissent davantage à une impulsion soudaine exempte de pré-

1. Page 184.
2. St. Hall, I, p. 380.

méditation [1]. Leur désir de la mort peut, comme leurs autres aspirations, acquérir une telle violence qu'il exclut les états contradictoires donnant ainsi à leur action ce caractère d'automatisme qu'on retrouve sous des formes grossies dans les maladies de la personnalité dont l'hystérie est le type.

En somme, en usant de la classification de M. Durkheim, nous pourrions considérer le suicide de la plupart des adolescents comme appartenant au type anomique [2], avec cette particularité que les causes de l'anomie sont plutôt psycho-physiologiques que sociales. Les autres formes peuvent se rencontrer, par exemple le suicide égoïste par excès de vie intérieure et dégoût de l'action, par amour contrarié, tel le cas de Werther, etc. [3]. Mais que la fatigue de vivre soit dû à *l'infini du rêve* ou à *l'infini du désir,* l'idée de la mort ne risque de passer à l'action que dans la mesure où le désespéré se sent impuissant à dépasser l'état présent, c'est-à-dire très rarement.

D'après Lancaster il n'y a pas d'homme qui, au cours de son adolescence, n'ait eu de sérieuses pensées de suicide [4]. En effet le sentiment de lassitude poussé jusqu'au désir du repos définitif est presque normal au moment où l'enfant d'hier est obligé de faire face aux nécessités de la vie et de la pensée viriles avant la formation de sa personnalité. La précocité affective, intellectuelle ou morale, loin d'affaiblir cette disposition intérieure, la fortifierait plutôt, en avivant le désir de la vie adulte, par suite le sentiment d'impuissance lié à l'état précaire de l'organisation présente.

Heureusement que le mal et le remède découlent des mêmes sources. La même anomie intérieure qui donne à l'adolescent tant de peine à vivre, lui permet de renouveler d'un jour à l'autre la formule de son existence. Si les suicides d'adolescents sont plus rares que ceux des adultes, c'est que dans les pires

1. S. Strahan. *Suicide and insanity*, ch. II.

2. Voir la description de ce type dans l'ouvrage de M. Durkheim p. 325.

3. *Id.*, pp. 312-324.

4. The vanishing character of adolescent experiences, *North Western Monthly*, VIII, p. 664.

situations l'espérance d'un lendemain meilleur se mêle invinciblement au plus sincère désespoir.

VI

L'inconsistance de la synthèse mentale peut aboutir à des conséquences d'un caractère plus nettement pathologique. Il ne saurait être question ici d'étudier les diverses formes de dégénérescence particulières aux adolescents, d'autant plus que sur ce point, comme sur la plupart des questions de psychologie anormale, les travaux sont très nombreux. Dans cet ordre d'idées il y a cependant intérêt à compléter par quelques remarques les considérations précédentes.

D'abord, à aucun autre âge, il n'est aussi difficile de distinguer la limite qui sépare la santé de la maladie. Les psychoses qui abondent au début de l'adolescence[1], sont dues en général à une émotivité excessive, à l'antagonisme entre des tendances de tout ordre, individuelles et spécifiques ; et, par suite, elles se présentent souvent comme une exagération à peine morbide de l'instabilité propre à l'état normal. S'il est vrai, comme le remarque Marro, que les conditions émotionnelles, essentiellement vaso-motrices, qui se répercutent sur le système viscéral prédisposent à la folie, les innombrables réflexes viscéraux provenant de l'entrée en jeu de l'instinct sexuel, joints aux autres changements cœnesthésiques et à la mobilité des désirs, ne peuvent que donner lieu à une richesse émotive anormale que le langage adapté aux états stables et définis est impuissant à exprimer. Des mots comme inclination, sympathie, amour, tendresse, adoration, volupté, enivrement, transport, attente, désir, tremblement, crainte, doute, anxiété, déception, amertume, découragement, jalousie, soupçon, froideur, dépit, répulsion et autres vocables énumérés par Marro, sont trop précis et pas assez nuancés pour désigner avec exactitude des états conscients dont la fermentation trouble présente

1. Marro, p. 266.

souvent les caractères d'une véritable altération mentale. D'après M. Janet [1], la puberté morale qui se produit un peu plus tard que la puberté physique, présenterait, si peu que s'y prête l'hérédité, les symptômes les plus constants de l'hystérie, à savoir l'impuissance à coordonner entre eux les états psychiques et à les intégrer dans l'unité du moi [2]. D'un autre côté la folie de l'adolescence s'expliquerait, d'après Maudsley [3], par l'impuissance du cerveau à coordonner et à inhiber toutes les impressions inférieures surtout sexuelles. De fait, dans les nombreuses études qui depuis une vingtaine d'années ont été publiées sur la démence précoce, l'hébéphrénie, la catatonie et autres formes de la vésanie juvénile, l'incohésion et l'instabilité de la synthèse personnelle reviennent comme un des principaux *leit-motive* donnant à ces maladies un de leurs caractères essentiels, au point que même ceux qui n'admettent pas des psychoses de la puberté, mais croient plutôt à une influence de la puberté sur les psychoses ordinaires, comme Marro et Wille [4], notent comme un trait capital les contradictions perpétuelles entre lesquelles oscille le sujet [5]. « La simultanéité des altérations des sentiments et des facultés excito-motrices donne à la conduite de l'hébéphrénique la plus grande incohérence. La personnalité est en déroute, brisée, le lien qui retenait ensemble les divers centres cérébraux est rompu (?) ». Kahlbaum et Hecker son disciple qui, les premiers, ont étudié l'hébéphrénie, la font débuter vers les dix-huit ans, c'est-à-dire au moment où le progrès de l'énergie psycho-physiologique semble subir un moment d'arrêt chez les individus les plus normaux ; ils notent comme symptômes précurseurs, une mélancolie superficielle

1. *L'état mental des hystériques.*

2. Il est à remarquer que d'après les tables de Landouzy et de Briquet les premières attaques d'hystérie ont leur maximum de fréquence entre quinze et vingt ans. Voir ces tables dans St. Hall, I, p. 276.

3. Cité par St. Hall, I, pp. 293-294.

4. *Die Psychosen der Pubertatsalters*, 1898. Voir surtout p. 218.

5. « Le sujet n'est plus capable, dit Marro, p. 286, de coordonner les impressions qui parviennent au *sensorium commune*, tant du monde intérieur que de l'extérieur ; l'attention affaiblie, la mémoire et le sens critique émoussés, les bizarreries les plus extravagantes qui se présentent à l'esprit... sont alors accueillies comme des faits réels...

coupée d'hilarité, un désordre extrême dans les paroles et dans les actes[1]. Le fil de la pensée présente peu de lacunes, mais la plus grande négligence est apportée à la construction des propositions, un extrême relâchement au choix des mots et des phrases[2].

D'après Clouston[3], la folie de la puberté serait distincte de celle de l'adolescence ; elle comporte une exubérance désordonnée de mouvements, de l'automatisme mental, des actes incohérents, des alternatives de santé et de maladie, etc. Mais à tout âge peuvent se constater un caractère incompatible avec celui des camarades, une immoralité soudaine contrastant avec la conduite antérieure, un affaiblissement de la volonté se traduisant par l'irrésolution, l'inconstance, etc.

En somme, ce qui domine dans ces névroses, c'est une sorte de chorée mentale[4] alternant avec des moments de dépression. On peut se convaincre, en lisant le très substantiel chapitre VIII du livre de Marro, que non seulement les caractères précédents, mais encore ceux qui sont plus particuliers et diffèrent selon le type des psychoses ou l'idiosyncrasie des malades, ne sont que l'exagération, parfois la déviation des tendances que nous avons vues caractériser les adolescents normaux. Parmi les prodromes du mal on peut citer : l'affaiblissement résultant d'une croissance excessive ou soudaine, des modifications profondes dans le fonctionnement des viscères et des autres organes, tous ces changements déjà indiqués[5], d'où résulte en bien des cas une dénutrition générale singulièrement favorable à la chute de la personnalité dans les divers automatismes.

Mais, en général, il en est des anomalies mentales des pubères comme de leur mauvaise conduite ou de l'état de semi-criminalité que traversent vers les seize ou dix-sept ans certains sujets

1. Marro, p. 179.

2. *Id.*, p. 180.

3. *The neurosis of development*, Londres 1891, pp. 110-130. — *Mental diseases*, 1892, pp. 564-592.

4. Expression de Demoor à propos des écoliers instables. Voir Philippe et Boncour, *op. cit.*, p. 46.

5. Voir le chapitre précédent.

qui plus tard feront de très honnêtes gens[1]. Elles révèlent une fermentation d'où peut à la vérité sortir la dégénérescence[2], mais aussi le génie, suivant que la synthèse originale des tendances avorte ou réussit ; mais le plus souvent le dedans finit par se modeler sur le dehors : après des tentatives plus ou moins incohérentes pour se constituer une des personnalités de son choix, le sujet finit par se résigner à un nouvel équilibre, presque toujours inférieur à celui qu'il s'était efforcé d'atteindre.

Peut-être ne serait-il pas excessif d'affirmer que tout adolescent normal doit présenter dans sa mentalité un mélange de génie et de folie, et peut-être y a-t-il lieu de craindre pour la vitalité d'un grand garçon trop bien équilibré. Si la parfaite santé, surtout à l'âge du changement, est une moyenne n'ayant pas d'existence individuelle, si d'autre part tout effort vers des adaptations nouvelles est accompagné essentiellement d'inhibition et de souffrance, comment la dispersion d'une énergie non encore disciplinée, à travers des créations aussi nombreuses qu'importantes, ne produirait-elle pas des alternatives d'arrêts brusques et d'élans fous qu'il suffira de considérer avec des yeux de médecin pour y voir des symptômes irrécusables de morbidité.

Il m'a été donné de constater tout récemment les effets déplorables d'une de ces méprises. Un élève de philosophie, garçon délicat, né avant terme, d'une intelligence très nette et d'une sensibilité très fine, avait le malheur d'être adulé par ses grands-parents chez qui il résidait, au point de ne connaître d'autre règle que son caprice. Epris de poésie et de symbolisme, il se livrait à de véritables débauches d'imagination. Vers le mois de mai, au cours d'une période de croissance rapide et à la suite de fatigues d'une nature indécise, il donna des signes évidents d'un état maladif, tels qu'excentricités en public, manie ambulatoire, hantise de célébrité littéraire, etc. Cependant l'intelligence restait précise et ouverte, le caractère docile. Le grand-père

1. Cf. St. Hall, pp. 339, 404.

2. Par exemple, c'est de seize à vingt ans que se déclarent les cas les plus nombreux d'épilepsie, dont la plupart persistent toute la vie. Voir éférences dans St. Hall, I, pp. 273 sqq.

vint me demander conseil : comme il déclarait n'avoir aucune espèce d'autorité sur le garçon : « Mettez-le interne, lui dis-je, de préférence dans un grand lycée où il sera soumis à une règle sévère et noyé parmi des camarades qui le vaudront ou lui seront supérieurs. » Mais pour cela, il aurait fallu pouvoir se séparer du cher enfant et lui imposer une décision qui lui répugnait. Les bizarreries continuant, on consulta des médecins qui le firent enfermer dans une maison de santé où il faillit devenir fou à tout de bon, au point que le grand-père en mourut de douleur. Le pauvre garçon fut alors confié à un jeune médecin de campagne qui prit sur lui l'autorité que toute personne énergique et avertie aurait pu prendre dès la première heure. Il semble guéri, a passé depuis un brillant examen, et, chose curieuse, les troubles, exclusivement affectifs et moteurs, non seulement ont respecté l'intelligence, mais celle-ci a gagné à cette crise une maturité qu'on ne trouve en général qu'à un âge plus avancé.

CHAPITRE III

FATIGUE ET DÉLASSEMENT

Malgré sa puissance musculaire, l'adolescent se fatigue plus vite que l'enfant parce que son activité en devenant volontaire exige des efforts de synthèse et d'inhibition qui, pour les raisons qu'on vient de voir, lui sont particulièrement difficiles. A la vérité l'intensité des désirs rend possible, peut-être même plus facile qu'avant, la violence dans la libération de l'énergie disponible ; mais le point est vite atteint où la fatigue devient du surmenage, c'est-à-dire un état dont le danger, très variable suivant les sujets, ne saurait se prolonger sans que soit compromise la formation de l'adulte. Et pourtant, il y a intérêt dans bien des cas à entraîner le sujet jusqu'au delà de ses forces apparentes. Toute une hygiène du travail et du délassement, comprenant l'éducation physique parmi les moyens employés et les fins poursuivies, semble s'imposer comme devant faire face à des nécessités psycho-physiologiques spéciales à cet âge.

I

Certaines expériences dynamométriques semblent indiquer chez l'adolescent une résistance supérieure à celle de l'enfant[1]. Par exemple, les pressions opérées par des sujets de seize à vingt ans, ne subissent pas une décroissance brusque comme celles des garçons de onze à douze ans. Mais il importe sur ce chapitre de n'avoir qu'une confiance très limitée dans les épreuves de labo-

1. *Année psych.*, IV, pp. 183, 190.

ratoire ; car, si des personnes de tout âge sont capables de fournir, sans fatigue, un effort d'autant plus considérable que l'acte accompli leur plaît davantage [1], à plus forte raison les adolescents, presque toujours dominés par le désir présent, trouvent-ils moins vite les limites de leur énergie, quand ils l'emploient à un travail agréable. Il faut tenir compte aussi de leur sensibilité affective aux appareils (dynamomètre, ergographe, etc.), de la différence de travail fourni par les bons et les mauvais élèves [2], les uns et les autres étant d'ailleurs moins dociles que les enfants. Enfin, les tests dynamométriques dissocient par une sorte d'analyse un effort localisé du consensus vital dont il fait partie, par suite ne peuvent guère justifier une conclusion d'ensemble.

On trouverait des signes plus certains de fatigue dans l'abaissement de la pression artérielle, l'allongement et l'altération des traits [3], la perte de poids, la présence d'acide sulfurique [4] et d'acétone, etc. [5] dans les urines, dans la progression de l'irritabilité et de la mélancolie, la diminution de l'attention et de la mémoire, etc. [6]. Or chacun peut remarquer que, toutes proportions gardées, pour une dépense analogue d'énergie, la plupart de ces symptômes se produisent beaucoup plus vite chez les néo-adolescents que chez les adultes ou même les enfants de huit à douze ans. Les pubères ressemblent aux « louvards » qu'on peut « forcer » quoique par le poids et la taille, ils diffèrent peu des vieux loups ; sous l'influence d'un désir ou d'une appréhension, ils peuvent en peu de temps épuiser leurs forces assez complètement pour que l'anémie, même des affections plus

1. Voir un exemple curieux dans le livre de Nansen. *Vers le pôle*, trad. Rabot, p. 248.

2. Cf. M. de Fleury, *op. cit.*, pp. 153-154.

3. M. de Fleury, *op. cit.*, p. 156.

4. Marro, p. 289.

5. *Id.*, p. 294.

6. D'après Proust et Ballet, il y aurait lieu de distinguer deux périodes dans la fatigue des écoliers : dans l'une prédominent des symptômes d'excitation morbide, tels que l'insomnie, l'irascibilité, des palpitations, des rires nerveux ; — Dans l'autre qui suit la première, prédominent les signes de la paresse mentale et de l'incapacité d'efforts, tels que la somnolence, l'inattention, l'expression triste, le visage émacié, etc. *Journal de Psych.*, 1898, p. 282.

graves, les rendent incapables pendant longtemps de toute espèce de travail. On comprendrait difficilement le contraire : puisque l'épuisement résulte beaucoup moins des efforts musculaires que de leur coordination consciente, surtout volontaire, en vue de l'adaptation à de nouvelles conditions d'activité, c'est au moment où l'attention naissante est sollicitée par les fins les plus disparates que doit avoir lieu la déperdition d'énergie la plus rapide. En outre, l'hypéresthésie émotive des adolescents contribue au même effet, d'autant plus que chez la plupart d'entre eux prédominent les émotions dépressives, du moins, à certaines périodes[1]. Leurs fréquents emportements, en augmentant la circulation périphérique[2] et en favorisant l'élimination des poisons par la sueur exerceraient une action plutôt dynamogénique s'ils n'étaient d'habitude unis à la haine, à la jalousie, à la mélancolie, aux innombrables modes de tristesse qui accompagnent l'éveil de l'instinct sexuel et les aspirations à une virilité intégrale. En somme, le pubère se trouve le plus souvent, dans un état analogue à celui de l'artiste; dans sa conscience les idées se prolongent sous forme de sentiments ; par suite, elles suscitent dans la personnalité tout entière des réactions diffuses se traduisant par une excitation passagère suivie d'épuisement ; il est, en effet, beaucoup moins pénible de penser une idée que de la vivre. Or ce sont les perturbations violentes de l'émotivité, véritables traumatismes moraux, qui peuvent amener le déséquilibre plus ou moins grave des organes, à cause de l'affaiblissement et de l'irrégularité de l'innervation d'où dépend leur fonctionnement. Aussi le surmenage débute-t-il en général après la puberté. Quoi qu'en disent certains médecins optimistes[3], c'est un mal qui frappe beaucoup d'excellents sujets, surtout à l'époque des examens. J'ai connu des élèves de Philosophie ou de Mathé-

1. Voir plus haut, l. II, ch. II.

2. Cf. Marro, p. 292.

3. Par exemple Marc Sée et Lancereaux (*Académie de Médecine*, séance du 19 juillet 1887), cités par Binet et Henri. *La fatigue intellectuelle*, p. 18. De même, d'après Charcot, non seulement le surmenage intellectuel proprement dit n'existe pas avant la puberté, mais à ce moment même c'est un phénomène exceptionnel et lié à une évolution mentale précoce. *Journ. de Psych.*, 1908, p. 282.

matiques qui, arrivés à grand'peine aux vacances de Pâques, étaient obligés de prendre un ou deux mois de repos, parfois davantage. Il semble qu'avec les nouveaux programmes, le mal ne fasse qu'empirer. Il y a déjà longtemps qu'on en rend responsable le régime des examens et concours[1] : Il est certain que l'obsession du diplôme à conquérir détermine chez beaucoup de candidats « une sorte d'hyperesthésie des facultés réceptives avec écrasement de l'initiative individuelle sous la matière étrangère et, comme suite, la sécheresse morale ». L'épuisement de l'activité spontanée donnerait lieu à un état d'automatisme inconscient que Marro[2] compare à celui d'un champion cycliste, Mills, qui se trouvait mal en mettant le pied à terre à sa descente de vélocipède, tandis que replacé, il pédalait avec tant de force machinale qu'il dépassait les entraîneurs fraîchement entrés dans la lice. Le surmenage scolaire aboutirait à la création d'un automatisme mental se traduisant par l'indifférence aux questions vivantes, l'impuissance à comprendre les situations complexes, par suite la tendance à leur donner des solutions simplistes et livresques. Cependant, si l'on songe que les trois quarts des élèves, du moins des candidats au baccalauréat, prennent d'avance leurs précautions pour trouver dans leur poche plutôt que dans leur esprit la science dont ils auront besoin pour les épreuves écrites, peut-être sera-t-on d'avis d'attribuer la fatigue mentale autant à la crainte obsédante de l'échec qu'au travail intellectuel proprement dit. Rien de plus variable que les effets produits par celui-ci chez les adolescents. Tandis que les uns supportent allègrement jusqu'à dix ou douze heures d'application, d'autres, tout aussi robustes en apparence, sont épuisés au bout de deux heures et ne peuvent retourner à la tâche qu'après un intermède plus ou moins long. Les moments qui suivent les épreuves écrites d'une certaine durée sont les plus favorables à l'observation de ces différences individuelles. Un examen psycho-physiologique des candidats, méthodiquement conduit, en

1. Voir Marro, pp. 289 et *passim ;* — A. Riant. *L'hygiène et l'éducation dans les internats*, p. 206 ; — Wagner. *Jeunesse*, p. 54 ; Mosso. — *L'éducation physique de la jeunesse*, p. 85 ; — St. Hall, I, p. 243 et *passim*, etc.

2. Page 362.

apprendrait sans doute beaucoup plus que les recherches de laboratoire. Celles-ci, malgré l'apparence mathématique de leurs conclusions n'ajoutent souvent pas grand'chose aux données de l'expérience vulgaire. Par exemple les expériences ergographiques de Kemsies sur un élève de quatorze ans qui soulevait un poids de 2.550 grammes, nous informent que la force décroît à mesure que les études deviennent plus longues, puisque le sujet n'amenait le vendredi à 6 heures que 0, 740 et 0, 842 le samedi[1].

Un peu plus intéressantes sont les conclusions de M. Clavière[2], en ce qu'elles attestent que le travail de la classe entraîne au dynamomètre une diminution moyenne de $0^{kg},9$ contre $1^{kg},9$ pour le travail de l'étude. « L'élève en effet est plus actif en étude tandis qu'en classe il a trop de velléité à laisser le maître travailler pour lui. » Ces expériences ont été faites sur des adolescents de quinze à dix-huit ans ayant passé deux heures en classe ou en étude les uns à travailler beaucoup, les autres peu. Des chiffres amenés, de la durée de l'effort et du nombre des pressions, il résulterait que : 1° à un travail intellectuel intense et prolongé pendant deux heures correspond une diminution notable et proportionnelle de la force musculaire ; 2° à un travail intellectuel moyen ne correspond pas d'affaiblissement appréciable ; 3° à un travail intellectuel nul correspond une augmentation de la force musculaire. D'autre part, l'innervation centrale, par suite l'énergie des contractions musculaires semblent, d'après les courbes ergographiques de Kræpelin et Rivers[3], être accrues par un travail mental modéré. Les expériences de ce genre ont le défaut de traiter le travail intellectuel comme une entité gardant la même nature dans tous les cas. Or la fatigue diffère, non seulement suivant le degré d'attrait ou d'aversion qu'inspire la tâche à remplir, mais encore suivant le genre d'occupations, la manière de travailler, etc. C'est ainsi que les élèves risquent moins le surmenage cérébral quand l'effort intellectuel s'accompagne de travaux pratiques ou

1. Zur Frage der Ueberbürdung unserer Schuljugend. *Deutsche Medicinische Wochenschrift*, 1896, p. 27.

2. Le travail intellectuel. *Ann. psych.*, VII, p. 228.

3. Marro, p. 344.

d'autres exercices exigeant la collaboration des muscles[1], à plus forte raison quand les recherches faites en plein air permettent aux sensations d'exercer pleinement leur influence dynamogénique.

D'une manière générale, un travail est d'autant plus fatigant qu'il est moins varié : il suffit parfois que l'attention la plus concontrée change d'objet pour que se produise une sensation de délassement analogue à celle que provoque chez un cycliste le rétropédalage succédant au mouvement direct. Mais il importe sur ce point de tenir compte de l'âge. De douze à dix-sept ans[2], à la différence des années précédentes, la vigueur intellectuelle croît à mesure que se produit « l'allumage », d'où il suit que la fatigue se produit surtout au début du travail, le matin plutôt que le soir, comme chez les neurasthéniques. Dans ce cas le morcellement du travail serait plutôt une circonstance aggravante, et peut-être vaudrait-il mieux consacrer toutes les classes d'une matinée, ou même d'une journée aux mêmes matières d'enseignement : l'assimilation n'en serait que plus complète. Excellentes pour les enfants, les classes d'une heure présentent en général pour les adolescents plus d'inconvénients que d'avantages, à cause de l'effort pénible exigé par la mise en train, le coup de collier du départ. Du moins en est-il ainsi pour les matières abstraites où il faut une attention plus soutenue pour comprendre que pour se souvenir; et plus généralement pour toute étude qui force le pubère à sortir de ses préoccupations habituelles pour faire entrer dans sa conscience des représentations étrangères à son moi.

Aussi les travaux personnels semblent-ils le fatiguer moins que l'acquisition ou la mise en œuvre des apports mnémoniques. C'est une des conclusions que M. Binet tire de ses recherches sur les variations de la consommation du pain dans les Ecoles normales d'Instituteurs au cours de l'année scolaire[3]. La diminution se produit surtout à l'époque des examens, mais elle est plus grande pendant l'oral que pendant l'écrit. Le dernier jour,

1. Marro, p. 287.
2. M. de Fleury, *op. cit.*, p. 155.
3. *Année psych.*, IV, p. 346.

en particulier au repas qui suit l'épreuve finale, la consommation est tout à fait faible[1]. C'est que le travail de mémoire, combiné avec l'état d'appréhension, produit une fatigue intellectuelle beaucoup plus grande que le travail de composition où l'on jouit de soi et de son œuvre[2].

II

D'excellents esprits pensent que les exercices physiques tels du moins que nos adolescents les pratiquent, sont plus déprimants que récréatifs. D'après M. Payot par exemple[3], il y aurait à lutter contre le préjugé anglais, contre la faveur accordée aux exercices violents parce qu'ils ont, entre autres défauts, celui de provoquer des efforts excessifs du cœur et des poumons, qu'ils tendent à détruire la vitalité, laquelle n'est nullement en proportion de la force musculaire, et par suite sont une cause très efficace de surmenage. L'auteur recommande les jeux français comme préférables pour le développement harmonieux du cœur, des poumons, du cerveau et il attribue une grande valeur éducative aux travaux manuels du bois, du fer, de l'agriculture. Déjà Aristote[4] était d'avis que pendant l'enfance et les premières années de l'adolescence, il y avait lieu de ménager les forces physiques; « mais lorsque, à partir de la puberté, les jeunes gens se seront livrés à d'autres études, alors il conviendra de consacrer l'époque suivante à des travaux pénibles; car il ne faut pas fatiguer le corps et l'intelligence en même temps », sous peine d'arrêter le développement de l'un et de l'autre. Même chez les Anglais, coïncidence remarquable, c'est une règle hygiénique essentielle de ne pas soumettre le jeune homme à une préparation athlétique avant dix-huit ans; d'après le Dr Lagrange[5], cet âge doit être considéré non comme

1. Page 353.

2. Page 354. — La signification de cette enquête a été contestée par M. E. Blum (*Ann. ps.*, V, p. 313), affirmée de nouveau par M. Binet (332 sqq), confirmée par ses nouvelles recherches (VI, p. 1).

3. *Enquête*, p. 427.

4. *Politique*, V. 4, 2 (trad. Thurot).

5. *Op. cit.*, p. 208.

une moyenne, mais comme une limite au-dessous de laquelle il serait imprudent de descendre ; le Dr Laburthe et beaucoup d'autres médecins sont du même avis.

De quatorze à dix-huit ans, la gymnastique allemande, à cause de la difficulté et du caractère artificiel des mouvements inhérents à l'usage des agrès, présente un danger spécial pour le système osseux, particulièrement fragile à ce moment en raison de sa croissance rapide et de la puissance plus grande des muscles qu'il soutient. L'aversion subite pour les exercices de la palestre révèle souvent des tiraillements dans les articulations, des froissements dans les épiphyses et d'autres malaises qui peuvent, si on n'y prend garde, dégénérer en de graves accidents. M. Lagrange[1] cite le cas d'un garçon de quatorze ans qui succomba au bout de cinq à six semaines à la formation de plusieurs abcès purulents provoquée dans les os longs par l'abus des barres parallèles.

Ces cas extrêmes mis à part, il reste encore que la gymnastique allemande produit une fatigue d'autant plus rapide que les groupes de muscles utilisés fournissent un travail différent, par l'espèce et la quantité, des mouvements naturels à l'organisme, cela sans un bénéfice appréciable ; car, pour tous les muscles, l'aptitude à fournir pendant une longue période une grande somme de travail mécanique est indépendante de la grosseur[2]. Aussi, même en Allemagne, des écrivains autorisés comme Zehender, Gutzfeld, le Dr Burgerstein[3], considèrent-ils ces exercices comme une perte de temps et ont-ils réclamé pour les remplacer l'introduction des jeux dans les écoles.

Cependant, le Dr Lagrange[4] admet l'utilité de la gymnastique aux agrès pour les garçons d'environ quinze ou seize ans, sous prétexte qu'elle « pourra alors, mieux que tout autre, hypertrophier le système musculaire, donner aux bras une étonnante vigueur, et, à tout le corps, des aptitudes en quelque sorte sur-

1. *Op. cit.*, p. 178.
2. Mosso, *op. cit.*, p. 176.
3. *Id.*, p. 136. — Voir en particulier l'art. de P. Gutzfeld. *Ueber die Erziehung der deutschen Jugend.* Deutsche Rundschau, 1890, nº 5, p. 254.
4. *Op. cit.*, p. 106.

humaines ». Reste à savoir si l'idéal de l'éducation physique est d'hypertrophier les muscles et si la dépense d'énergie exigée par une telle méthode est compatible avec les efforts intellectuels que la préparation à la vie moderne rend tous les jours plus nécessaires. Mieux fondée semble l'aversion du même auteur pour les exercices d'adresse[1] : par l'attention concentrée qu'ils demandent, ils risquent en effet d'accroître le surmenage. De plus, la gaucherie de l'adolescent le rend particulièrement inapte aux mouvements savants et précis; tout ce qu'on peut faire dans ce sens, c'est d'entretenir et de perfectionner, si possible, les aptitudes acquises dès l'enfance. Mais dans la moyenne des cas, il est un peu tard pour entreprendre *ab initio* l'organisation des automatismes compliqués que doivent par exemple posséder un instrumentiste ou même un nageur accomplis. A plus forte raison doit-on redouter l'abus des exercices qui exigent une tension à la fois intellectuelle et musculaire, presque toujours suivie de fatigue, comme c'est le cas pour l'escrime, rendue encore plus dangereuse par l'atmosphère confinée des salles d'armes.

Est-ce à dire que les exercices corporels, comme l'affirme A. Bain[2], ne font pas partie de l'éducation proprement dite? Ce serait oublier que sans un système solide d'habitudes somatiques, l'adolescent, malgré sa bonne volonté, ne saurait atteindre le degré de courage, de patience, de persévérance indispensable à la virilité du caractère. Non seulement la gymnastique, quelle que soit la méthode employée[3], est utile pour corriger le lymphatisme, redresser les attitudes vicieuses, accélérer la croissance et fortifier le système musculaire, mais surtout elle dresse l'adolescent à objectiver ses idées en mouvements, l'arrache par là même aux rêveries vagues et à la contemplation intensive de son moi, suscite ou plutôt nourrit en lui le désir des proportions élégantes, des formes robustes, de toutes les qualités d'où résulte la supériorité physique, souvent

1. Page 132.

2. *Science de l'éducation*, p. 3 (F. Alcan).

3. Voir sur les conceptions diverses de la gymnastique l'exposé de St. Hall, I, pp. 188-195.

aussi la supériorité morale, malgré la tendance trop fréquente des jouvenceaux délicats à mépriser la première par amour de la seconde. La gymnastique allemande n'eût-elle que le mérite d'obliger l'adolescent à faire effort jusqu'au delà de sa vigueur apparente, qu'elle contribuerait pour une part essentielle à l'éducation de la volonté. Mais, à l'inverse de la méthode suédoise, elle demande, pour être enseignée aux néo-pubères des maîtres capables, grâce à leurs connaissances psycho-anatomiques, de distinguer les faibles des paresseux, de reconnaître le moment précis où, chez les uns et les autres, l'effort cesse d'être utile pour devenir dangereux. Notre indifférence, à la fois catholique et cartésienne, pour les intérêts de la « guenille » humaine ne nous a pas habitués en France à demander au professeur de gymnastique de telles capacités.

En Angleterre, en Belgique, etc., on pense autrement, et peut-être y aurait-il lieu de rappeler qu'à Athènes, dans le collège éphébique, le pedotribe était le premier fonctionnaire. Quoique préposé spécialement aux exercices physiques, il contrôlait les divers enseignements et avait la haute main sur tout ce qui concernait la vie intérieure du collège[1].

En attendant que nos modernes gymnastes aient qualité pour devenir des chefs d'établissement, peut-être serait-il à désirer que les directeurs des institutions pour adolescents eussent quelque compétence en matière de gymnastique. Malheureusement, notre conception analytique de l'éducation, en favorisant la spécialisation à outrance, semble nous faire perdre de vue les moyens nécessaires à la création de cette synthèse vivante que doit être la personnalité future de l'élève, de sorte que l'incohésion de l'adolescent, aggravée par l'incoordination qu'il subit, aboutit presque fatalement au développement d'une aptitude ou d'un talent, tout au plus à la formation d'un esprit, presque jamais à la création d'un homme unissant les qualités d'un « bon animal » à celles d'une personne raisonnable. Or on ne devient pas un bon animal en développant les bras et la partie supérieure du corps, tandis qu'on néglige les membres inférieurs ; —

1. Dumont. *Essai sur l'éphébie attique*, I, pp. 177 sqq.

en hypertrophiant les muscles aux dépens des autres organes, sans que progresse d'une manière sensible l'indice vital. On sait que ce rapport mesure en général le degré de résistance à la fatigue. Il semble, au contraire, s'élever sous l'influence de certains mouvements répétés propres à la gymnastique suédoise, et celle-ci ne saurait être trop recommandée aux adolescents si, en général, elle ne leur inspirait un ennui qui peut aller en certains cas jusqu'à en compromettre les bons effets[1]. Ni la suspension au bomme et aux espaliers, ni les contractions savantes destinées à améliorer la rectitude de la tête, la carrure des épaules, etc., ne leur permettent de jouir de leur vigueur musculaire comme les tours de force exécutés au trapèze, à la barre fixe, etc.

Or, plus encore que pour le travail intellectuel, le plaisir qui accompagne l'effort physique retarde dans des proportions considérables le moment où la fatigue confine au surmenage. La « gymnastique utilitaire » préconisée par M. de Coubertin[2] offrirait peut-être les avantages des autres systèmes sans leurs inconvénients. Non seulement, tout en fortifiant les jeunes gens, elles les dresserait aux principales formes d'attaque, de défense, d'assistance, dont ils auront besoin pour eux ou pour leurs semblables, mais encore, elle cultiverait en eux la décision, la persévérance, la confiance en soi, en un mot les qualités morales sans lesquelles la force physique jointe aux meilleures intentions est souvent plus nuisible qu'utile.

Déjà quelques peuples étrangers pratiquent une méthode analogue. Par exemple, les Belges qui attachent une grande importance à l'attrait des exercices physiques, se contentent à peu près des jeux pour les enfants, mais emploient d'autres procédés pour les adolescents. Ils leur apprennent « à retirer de l'eau un mannequin de la forme et du poids d'un homme, ce qui leur rend facile le sauvetage des noyés... à relever de terre et à charger sur leurs épaules un blessé qui ne peut faire aucun mouvement, etc. »[3].

1. Cf. G. Demeny. *Bases scientifiques de l'éducation physique*, p. 22 (F. Alcan).
2. Voir *Année psych.*, XII, p. 399.
3. Lagrange. *Op. cit.*, p. 45.

De tels procédés présentent pour la jeunesse le précieux avantage de donner satisfaction à l'instinct social naissant tout en combinant dans l'exercice de l'activité physique l'utilité du travail à l'agrément du jeu.

III

Parmi les modes d'activité susceptibles d'exercer sur les adolescents l'influence la plus salutaire, il n'en est pas peut-être de plus efficace que le jeu. Tandis que les autres genres d'exercices laissent inemployée une part plus ou moins grande des forces physiques et mentales, le jeu, au contraire, exige la contribution harmonieuse de toutes les facultés à une même opération, et par là, il favorise considérablement la formation de la synthèse éthologique que doit poursuivre l'éducateur.

Si l'on peut assez souvent, à la manière dont se comporte un garçon en jouant, préjuger de son caractère futur, c'est moins à cause de la spontanéité des actes accomplis que de la forme synthétique qu'ils revêtent. Là réside le principal avantage des sports, celui dont les autres découlent en partie. La combinaison des efforts y est si naturelle qu'elle crée entre les joueurs un lien de solidarité analogue à celui qui discipline un instant l'anarchie intérieure dont souffrent la plupart d'entre eux. On sait que dans les concours sportifs le succès dépend avant tout de la cohésion des joueurs, de leur esprit de discipline, et on a souvent attribué l'infériorité fréquente des équipes françaises au particularisme de nos jeunes compatriotes, à la difficulté qu'ils éprouvent, tout comme leurs aînés déjà citoyens, à subordonner leurs désirs individuels à l'intérêt du groupe dont ils font partie. Aussi pour créer les habitudes nécessaires à la genèse de l'esprit civique, peu de moyens sont-ils aussi efficaces que les sociétés sportives formées par des adolescents, parce que la plupart des associés, se rendant comptent bientôt à quel point leur fantaisie ou leur vanité compromettrait le triomphe convoité, ne tardent pas à désirer la discipline avec la même ardeur que la fin dont elle est le moyen. Si l'on remar-

que, en outre, que dans les jeux l'esprit d'organisation s'allie avec les formes les moins dangereuses de la combattivité juvénile, que celle-ci a besoin, en particulier chez les garçons sages et robustes, d'un dérivatif empêchant la tension intérieure de se libérer par des explosions dangereuses, on pensera peut-être que les jeux contribuent pour une certaine part à l'éducation de la volonté; d'autant plus que l'émulation qu'ils suscitent, la gaieté qui les accompagne incitent les concurrents à donner sans fatigue leur maximum d'effort dans les directions les plus diverses et les empêchent ainsi de se chrysalider avant l'heure dans une maturité contraire à la nature. C'est là un des avantages que faisait valoir en Prusse une circulaire du ministre de l'Instruction publique, Gustave von Gossler[1]. Il y était dit aussi que les jeux produisent de la joie même pour l'avenir et que sans eux il n'y aurait aucune école pour la formation de la volonté, aucune occasion pour les jeunes gens de prendre des décisions spontanées ou d'accomplir des actes de vigueur : ce qui rappelle le mot de Rousseau : « Je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet »[2].

Le fait est que les pays où l'éducation vise à la formation du caractère autant qu'à la culture de l'esprit, ont fait une large part aux exercices sportifs. Sans remonter jusqu'aux exemples si connus de l'antiquité grecque, rappelons que Guts Muths, l'auteur du plus ancien traité de gymnastique[3], recommande les jeux comme faisant partie de l'éducation juvénile. Dans l'ouvrage qu'il a écrit sur cette question[4], on lit que nous devons conduire tous les jours nos enfants aux jeux comme on les conduit au travail. Nulle part, on le sait, les idées de ce genre n'ont été mises en pratique comme chez les peuples anglo-saxons. « Les Anglais, dit de Garmo[5], s'entendent à former un homme de

1. Mosso. *Op. cit.*, p. 123 sqq.

2. *Confessions*, éd. Didot, p. 105.

3. *Gymnastik für die Jugend.* 1793.

4. *Spiele zur Uebung und Erholung des Körpers und Geistes, für die Jugend, ihre Erzieher und alle Freunde unschuldiger Jugendfreuden.* Schneppenthal, 1796 ; Hoff, 1885.

5. Ethical training in the public schools. *Annals of the American Academy of polit. and social science*, 1892.

valeur en combinant l'instruction du xve siècle avec les jeux modernes. »

En ceux-ci consiste en effet toute leur éducation physique, puisqu'ils n'ont pas de professeur de gymnastique proprement dit. Non seulement dans les grands collèges mais dans les établissements à bon marché, par exemple à l'école de Charterhouse, les grands élèves passent trois fois par semaine leur après-midi entier, de 11 heures et demie à 7 heures, à jouer au grand air et à se reposer[1]. Quant aux étudiants des Universités, ils pratiquent tous le cricket, le football, etc., et sont inscrits à un ou plusieurs des clubs institués pour l'organisation des « manly exercises », balle, lawn-tennis, lutte, saut à la perche, escrime, golf, course, etc.,[2]. Presque tous les établissements publient des *magazines* où sont relatés les événements les plus importants de la vie sportive ; les parents et les élèves sont très fiers quand ils y voient leurs noms en bonne place. Les High-schools, les Collèges et les Universités des États-Unis ne pouvaient manquer de suivre de tels exemples ; des matches fréquents ont lieu entre des établissements rivaux, et St. Hall[3] énumère avec complaisance les noms et les performances des élèves qui, en décembre 1902, détenaient les principaux records dans les concours intercollégiaux.

En France, la pratique des sports a été surtout une mode, un engouement d'ailleurs limité à l'imitation de quelques jeux anglais tels que les foot-ball ; encore la plupart des élèves, comme le remarque M. Baudin, « éliminent petit à petit de leur existence surchauffée les exercices et les récréations au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de l'échéance redoutable des examens. Si bien que si l'on traduisait en diagrammes les deux parties de la vie d'un lycéen, on verrait monter la courbe des heures consacrées aux classes et aux études et s'abaisser la courbe des repos ou des jeux dans la période où l'homme perce chez l'enfant, où la force cherche son emploi dans la croissance

1. Mosso. *Op. cit.*, p. 75. — Cf. W. Douglas Hogg. *L'hygiène scolaire en Angleterre*, p. 56.

2. *Id.*, p. 38.

3. I, p. 199.

harmonique du squelette et des muscles [1]. » Mais le travail intellectuel n'est pas ici le grand coupable : car beaucoup de jeux comme le croquet, le lancement du disque, le saut à la perche, les quilles, les barres, le tir à l'arc ou à la carabine, le tennis et les innombrables variétés du jeu de balle, les parties de boules chères aux provençaux, etc., pourraient être pratiqués non seulement sans fatigue mais avec un plaisir toujours renouvelé qui en ferait une source précieuse de délassement.

Pour toute personne s'intéressant aux questions d'éducation, il n'y a pas de spectacle plus navrant que celui que présentent nos grands élèves en récréation ou en promenade : ils vont par petits groupes les mains aux poches, parfois la cigarette aux lèvres, dans l'attitude lasse des gens qui, à échanger leurs impressions, trouvent des raisons toujours nouvelles de s'ennuyer. Outre le danger qui en résulte pour les mœurs, de telles habitudes aboutissent à un état déplorable des tendances motrices, dans lequel l'inertie complète alterne avec une activité désordonnée presque toujours destructrice. Le censeur d'un tout petit lycée m'avouait, il y a quelques années, qu'en dix mois les grands et les moyens avaient démoli pour plus de 300 francs de serrures, carreaux, etc., c'est-à-dire de quoi leur acheter un assortiment de jeux capable de satisfaire tous les goûts. Un autre à qui je faisais remarquer combien il était regrettable que des garçons de quatorze ou quinze ans en fussent réduits, faute de jeux, à s'amuser les uns des autres, me répondit d'un air surpris : « Mais ils ont des cours pour s'amuser. » Pour différentes raisons, le mal sévit non seulement dans les établissements d'instruction officiels ou libres, mais à peu près dans tous les milieux. Les adolescents français ne savent plus jouer; la vraie joie, celle qui est liée à l'exercice d'une activité normale, semble se mourir même parmi les jeunes ouvriers, malgré la spontanéité de leur caractère, parce qu'ils se contentent de passer d'un travail exténuant aux excès alcooliques ou sexuels, ou aux mauvaises lectures [2]. Les nombreuses sociétés sportives qui se sont formées dans le public depuis une trentaine d'années, sont loin d'avoir

1. *Forces perdues*, p. 96.
2. Cf. Wagner. *Op. cit.*, p. 308.

assez d'influence pour faire entrer le goût du jeu dans les mœurs. Ceci devrait être avant tout la tâche des éducateurs, tâche d'autant plus aisée qu'il suffirait de réveiller un instinct simplement endormi. Il est regrettable à bien des égards que peu d'entre eux soient capables de tenir leur rôle dans des scènes analogues à celles que décrit M. Lagrange[1]. « Dans une grande prairie, au confluent de la Lesse et de la Meuse... ; les Messieurs ont quitté sans façon leur redingote et, en bras de chemise, avec un entrain d'écoliers ils ont commencé les jeux... M. le Bourgmestre de Dinant étant venu à passer,... on voulut mettre à contribution son talent bien connu de joueur de balle et on le pria de faire sa partie. Aussitôt, sans plus de façon, le magistrat met habit bas, prend sa place dans le camp et chasse vigoureusement la balle; en cinq minutes le voilà rouge et essoufflé comme un simple écolier. » A jouer avec les jeunes gens, non seulement on rehausserait à leurs yeux la dignité du jeu, mais encore on les connaîtrait mieux, par suite, on ne serait pas exposé à commettre dans leur éducation des maladresses parfois irréparables, que les plus avisés ne savent pas toujours éviter quand ils n'ont rien conservé de la souplesse de leurs dix-huit ans. Ici encore le meilleur guide à suivre est l'intérêt, naturel ou provoqué, que l'adolescent éprouve pour certains genres d'amusements. Or ses préférences varient avec l'âge, parfois avec les saisons.

D'après Gulick[2] et St. Hall, elles s'attacheraient tour à tour aux formes d'activité qui ont été successivement les plus utiles à la vie de l'espèce ou de la race : le premier de ces auteurs[3] remarque qu'au début de l'adolescence prédominent deux caractères essentiels : d'une part les joueurs forment des équipes, où l'individu est plus ou moins sacrifié au groupe, où par suite s'imposent l'obéissance à un chef et la collaboration à la poursuite d'un but commun suivant un plan tracé d'avance ; — d'autre part ils ont une prédilection marquée pour les sports

1. Page 43 (*op. cit.*).

2. *Americ. Phys. educ. Review*, juin 1902, cité par St. Hall, I, p. 206 et suiv.

3. *Id.*, p. 209.

analogues aux occupations des sauvages : chasse, pêche, natation, canotage, lutte, déprédations, etc. En un mot « les jeux de l'adolescence ont un caractère social et exigent les vertus païennes (!) de courage, endurance, contrôle de soi, bravoure, loyauté, enthousiasme. » Sans meconnaître la vérité partielle de ces conclusions, remarquons seulement que parmi les goûts attribués au pubère, un certain nombre correspondent plutôt à l'âge précédent.

Des enquêtes de Croswell[1], de Mac-Ghee[2], etc., résultent des indications analogues. C'est ainsi qu'un tiers ou plus des amusements propres aux néo-pubères auraient le caractère d'un conflit où les adversaires se disputent un avantage déterminé.

Les jeux de ce genre serait en progression rapide de onze à seize ans, ceux qui impliquent l'exercice de l'activité musculaire seraient préférés après huit ans dans la proportion de deux à un, à seize ans dans celle de quatre à un. A partir de treize ans « les amusements prennent nettement le caractère de lutte et de coopération et les efforts se confinent de plus en plus dans la poursuite d'un but défini », parfois exclusif. Peut-être faut-il attribuer cette spécialisation croissante à l'aversion que le pubère éprouve pour les jeux très nombreux qui l'intéressaient enfant. En tout cas l'instinct combattif se satisfait non seulement par la lutte entre partenaires, mais au moins autant par le plaisir de la difficulté vaincue. Le goût de la natation, aussi fréquent, d'après Mac-Ghee, que l'amour du football ou du baseball, s'expliquerait peut-être par là : quoique aimant à s'ébattre dans l'eau moins que les enfants, les jeunes gens se complaisent bien davantage à plonger à une grande profondeur, à remonter le courant, à varier les modes de flottement et de locomotion, etc. A la même tendance se rattache un goût prononcé non seulement pour l'escrime, la boxe, la lutte à main plate et les autres exercices pouvant se terminer par la défaite de l'adversaire mais aussi pour la plupart des jeux déjà cités ou pour ceux du même genre, puisqu'ils ont pour caractères communs la

1. Amusements of Worcester school children, *Ped. sem.*, VI, p. 314.

2. A study in the play life of some South Carolina children. *Ped. sem.*, VII, 459.

poursuite d'un but plus ou moins difficile à atteindre, l'accomplissement d'un effort témoignant d'un haut degré d'adresse ou d'énergie.

La doctrine phylogénétique chère à St. Hall[1] conduit cet auteur à attribuer une importance spéciale aux amusements rythmiques dont la danse est le type. Se fondant sur l'universalité de cet art parmi les populations primitives, sur l'union à peu près constante du chant et du travail, sur le caractère rythmique de la plupart des mouvements automatiques, il pense avec raison qu'on ne saurait trop favoriser la répétition des actes exécutés en mesure, tels que la marche, la course, le cyclisme, le canotage, la danse elle-même, puisque, intimement associée à la poésie et à la musique, elle était considérée par les grecs comme une des bases de l'éducation juvénile[2]. Ses « retours » attestent qu'avec la puberté naît fréquemment un désir irrésistible de battre la mesure, de se trémousser, de piétiner, de frapper des mains. Ceux qui ont entendu les bans répétés qu'élèves et étudiants se plaisent à ouvrir à tout propos, confirmeront volontiers l'exactitude de ces indications. Elles fournissent un argument de plus à ce qui a été déjà dit de l'utilité de la musique dans l'éducation. Y aurait-il de graves inconvénients à ce qu'une partie des promenades ou des exercices, physiques fut scandée, comme le sont parfois les marches militaires, par des refrains joyeux ou entraînants ? D'une manière générale l'accompagnement musical, en rendant les mouvements plus agréables, plus réguliers, plus automatiques, diminue l'effort conscient et soulage la tension nerveuse impliquée dans les exercices difficiles.

La plasticité de l'adolescent permet à tous les genres d'activité, si on sait les lui rendre intéressants, de prendre la forme du jeu et, par là, de mettre toutes les énergies du sujet au service d'une œuvre se présentant d'abord avec les caractères du travail. Et, résultat précieux, dans ce cas le maximum de rendement sera obtenu avec moins de fatigue que n'en aurait produit un effort partiel accompagné d'ennui. Aussi l'essentiel

1. I, pp. 211-212.
2. II, p. 253.

est-il que les grands garçons ne perdent pas l'habitude de jouer ; peu importent les amusements qu'ils préfèrent, pourvu qu'ils ne suscitent pas, entre autres conséquences fâcheuses, une fougue excessive de mouvement d'où résulterait un surmenage d'une autre espèce. Or c'est ce qui a lieu très souvent dans la pratique des sports que les jeunes gens cultivent avec le plus de passion, en particulier dans la marche, le cyclisme, le canotage. C'est dans les conditions où ces exercices ont le plus d'utilité, c'est-à-dire quand ils sont pratiqués avec un but à atteindre, qu'ils risquent d'entraîner les jeunes rivaux à des exagérations regrettables. Aussi les néo-pubères devraient-ils être de la part du médecin ou des autres personnes compétentes l'objet d'une surveillance toute spéciale, d'autant plus qu'en matière de jeu la spontanéité du sujet, c'est-à-dire à la fois ses tendances instinctives, son tempérament et sa vitalité comptent parmi les principaux éléments d'appréciation. Sous cette réserve, les rally-papers, les parties de canotage, de chasse, de bicyclette ou d'autres amusements du même genre sont indispensables à tout garçon qu'on veut entraîner à donner sans peine son maximum d'effort. Le cyclisme en particulier, très goûté par la plupart des néo-adolescents, agit de la manière la plus bienfaisante sur leur corps et leur esprit. Non seulement la quantité d'air consommé[1], la variété des muscles utilisés, l'allure rythmique du mouvement accélèrent la nutrition, régularisent les fonctions, guérissent parfois les troubles locaux, mais plus efficace encore est le plaisir résultant à la fois de la vitesse obtenue par un faible effort et des représentations fugaces sans cesse renouvelées, dues au rétablissement constant d'un équilibre instable[2] et à la diversité des paysages qui se succèdent.

Quant à la chasse elle est à partir de dix-sept ou dix-huit ans le sport juvénile par excellence. On sait avec quelle insistance la recommandent Xénophon et Rousseau. D'après le premier elle est pour les adolescents une école de vérité qui les rend

1. Pour une vitesse de 10 à 12 kilomètres, 5 fois plus qu'à l'état de repos (Marro. p. 323).

2. Voir Tissié. L'entraînement physique. *Revue scientifique*, 25 juin 1896.

raisonnables et justes[1]. Le second la considère comme la seule occupation dont l'intérêt soit assez puissant pour distraire l'adolescent des dangers que « la lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle et sédentaire, le commerce des femmes et des jeunes gens » ne cessent de lui faire courir. « Si la chasse, dit-il avec raison, est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il faut y avoir recours »[2]. En effet aucun exercice, surtout dans les pays accidentés, ne contribue autant à augmenter la capacité vitale, à donner au corps les qualités d'endurance et de souplesse nécessaires à l'activité volontaire, à créer dans l'esprit l'attention et la maîtrise de soi, puisque sans elles le meilleur tireur ne saurait atteindre son but. De plus, ce sport par l'intérêt absorbant qu'il suscite, est peut-être le plus puissant dérivatif des émotions sexuelles et un des meilleurs remèdes contre la mélancolie vague qui enchante et consume à la fois, comme on l'a vu, les adolescents imaginatifs. Le bois dont le jeune quêteur scrute tous les taillis, bannit de sa pensée la forêt de myrtes où se profilent indécises d'idéales amours mortes avant d'avoir vécu; le moindre lièvre tapi dans un guéret suffit pour en déloger les fantômes vagues qui le peuplaient jusqu'à l'horizon ; en un mot, le garçon le plus rêveur ne peut, dès qu'il chasse, empêcher le monde extérieur de faire violemment irruption en lui. Pour quelques heures il reprend son âme et ses sens d'enfant, avantage qui serait des plus précieux pour la formation d'une personnalité intégrale si trop souvent il n'était payé par un surmenage plus grave que la fatigue résultant des autres sports. Le premier fusil et le premier permis offrent un danger tout spécial : la fougue des débuts peut être telle qu'au bout de deux ou trois mois des garçons bien portants deviennent hâves, perdent le sommeil, ont de fréquents saignements de nez, parfois risquent des fièvres infectieuses dues à une véritable auto-intoxication.

Sauf dans les concours de vitesse, le canotage ne présente pas

1. Σωφρονάς τε γὰρ ποιεῖ καὶ δικαίους διὰ τὸ ἐν τῇ ἀληθείᾳ παιδεύεσθαι, *Cynég.*, XII, 7. Dans ce chapitre l'auteur fait de la chasse le principe de toutes ler vertus. Voir aussi les chap. I, 18 ; II, 1, etc.

2. *Émile*, IV.

de tels inconvénients : Par la symétrie et la régularité des mouvements, par la mise en jeu de tous les muscles, le rowing cher aux jeunes anglais[1] contribue tout en délassant à rendre la croissance plus harmonieuse, surtout s'il alterne avec le cyclisme; puisque dans ce cas ce sont tour à tour les membres supérieurs et les membres inférieurs qui fournissent le plus de travail et que les contractions musculaires des lombes et du bassin, en s'adaptant aux efforts des uns et des autres déterminent une variété d'attitudes aptes à entretenir la souplesse organique et à éviter les déformations.

Plus hygiénique encore est la natation : comme le remarque Marro[2], elle combine les effets de l'hydrothérapie avec ceux de la gymnastique. Les excitations nerveuses provenant de toute la surface cutanée se transforment en énergie psycho-motrice et vaso-motrice, en même temps que se crée l'accoutumance au danger, la conviction que par des moyens définis il est facile d'en triompher. La pression de l'eau s'exerçant à peu près uniformément sur toutes les parties du corps, pas de muscle qui ne soit obligé dans son fonctionnement de tenir compte du degré de tension et de relâchement de tous les autres[3]. De plus les courses sur la plage ou sur le bord de la rivière avant et après le bain permettent à la lumière d'exercer sur le corps nu son action tonifiante qui, venant s'ajouter à celle de l'eau, en complète les effets hygiéniques. Et comme en général l'adolescent nage pour le plaisir de nager, sans être hypnotisé, autant que dans les autres sports, par un but lointain à atteindre, des performances à accomplir, il éprouve le désir de se reposer, dès que la fatigue commence à se faire sentir, et risque moins d'ajouter le surmenage du jeu à celui du travail.

IV

Nous ne sommes plus tout à fait à l'époque ou Marion, en con-

1. Cf. Mosso. *Op. cit.*, pp. 47-50.
2. Page 326.
3. Cf. Dr Perrier. *Hygiène de l'adolescence*, pp. 13, 16, 31.

seillant certains travaux manuels, craignait de passer pour utopiste [1]. Rousseau avait déjà recommandé aux éducateurs de conduire l'adolescent à l'atelier et de lui faire mettre la main à l'œuvre, pour qu'il se rendît compte de l'interdépendance matérielle et morale des hommes [2]. Est-il besoin d'ajouter que l'extrême division du travail industriel impliquée dans la fabrication des outils et dans la provenance des matériaux, présenterait d'elle-même de continuelles leçons de choses sur presque toutes les formes de la solidarité ?

De plus l'éducation manuelle serait encore désirable alors même qu'elle n'aboutirait qu'à augmenter l'indépendance de l'élève vis-à-vis des contraintes matérielles, à diminuer le snobisme qui fait considérer à la petite bourgeoisie le port du bourgeron comme une déchéance, même s'il correspond à une situation bien supérieure par la valeur et l'intérêt à la plupart des carrières administratives ou libérales. — Mais il importe qu'un commencement d'apprentissage existe avant l'avènement de la puberté. Les travaux du bois et du fer exigent une adresse des mains, une précision de l'œil qui sont comme les qualités générales destinées à mettre en valeur les habitudes techniques propres à chaque métier. Or elles s'acquièrent surtout entre onze et quatorze ans. Une année au moins d'initiation est nécessaire pour créer les adaptations générales et révéler les aptitudes [3].

A l'étranger et dans nos écoles primaires supérieures, on tient généralement compte de cette nécessité. C'est ainsi que l'école professionnelle de Genève reçoit les enfants à treize ans et les garde deux ans. « Elle est destinée à leur donner un ensemble de notions les rendant conscients de leurs aptitudes et leur permettant de choisir en connaissance de cause une profession industrielle, commerciale ou artistique » [4]. Les technicums d'Allemagne ne reçoivent, il est vrai, que des élèves de quinze ou

1. *L'éducation dans l'Université*, p. 301.

2. *Émile*, III.

3. Cf. René Leblanc. La réforme des écoles primaires supérieures, *Rev. péd.*, 15 mars 1908, p. 203.

4. A. Gasquet. L'enseignement professionnel et l'enseignement technique, *Rev. intern. de l'enseign.*, 15 avril 1908, p. 315.

seize ans; mais ceux-ci doivent justifier de deux, plus souvent de trois années d'atelier [1]. En somme, dit M. Gasquet, presque partout le travail manuel commence de onze à douze ans.

Dès la puberté, la difficulté de coordonner des mouvements exécutés avec précision rend les progrès très lents, comme pour la musique et le dessin. Aussi ne peut-on accepter les conclusions de M. Reichel, un des membres anglais de la commission Mosely (1903), qui termine une longue étude par cette déclaration: Le *manual training* n'a d'intérêt au point de vue pédagogique, comme élément de l'éducation générale que vers quinze ou seize ans [2]. St. Hall [3] qui considère un tel apprentissage comme excellent même pour les carrières intellectuelles, pense qu'il doit se faire surtout à l'âge de la croissance musculaire la plus rapide, c'est-à-dire vers le milieu et à la fin de l'adolescence. En effet à mesure que l'équilibre organique se rétablit, le sujet a moins de peine à produire les inhibitions qui font servir la totalité de la force nervoso-musculaire parfois à des opérations aussi minutieuses que la soudure de deux pièces, le filetage d'un écrou, etc. Pourtant il est des travaux tels que le jardinage, la menuiserie, etc., qui conviennent à tout âge dans la mesure où ils exigent des attitudes variées et mettent en mouvement des masses musculaires considérables.

Mais par l'attention qu'ils demandent et les conditions où la plupart s'exécutent, les travaux manuels, malgré leur utilité, risqueraient d'aggraver le surmenage des jeunes gens qui par ailleurs ont à produire un effort intellectuel prolongé, de sorte que vers dix-sept ans, c'est-à-dire juste au moment où les progrès de l'apprentissage accélèrent de nouveau leur élan, il devient très difficile pour les garçons d'une vitalité moyenne d'acquérir en même temps l'éducation des mains et celle de l'esprit. Il faut que l'une d'elles passe au premier plan, ce qui ne veut pas dire que l'autre doive être abandonnée. Dans tous les pays qui ont à cœur le développement industriel et commercial, l'obligation scolaire se prolonge jusqu'à la dix-septième année. Presque par-

1. A. Gasquet, pp. 319, 324.
2. Langlois. *Questions d'histoire et d'enseignement*, p. 194.
3. I. p. 174.

tout elle est inscrite dans la loi ; dans les rares États où elle ne s'y formule pas encore, le principe gagne du terrain. C'est par les cours professionnels du soir et du dimanche qu'on obtient cette fréquentation post-scolaire. Rien de tel n'existe en France[1].

Quant aux jeunes intellectuels de cet âge, ils recevraient sans doute l'éducation manuelle la mieux appropriée à leur situation, à leurs intérêts et à ceux du pays, si on s'arrangeait pour meubler leur esprit des images motrices correspondant à l'instruction qu'ils reçoivent. Nous retrouvons ici, par une autre voie, des vues analogues à celles qui ont été indiquées à la fin du livre II, chap. III. Il serait facile, et pas très coûteux, d'installer dans les établissements d'instruction des laboratoires pratiques où seraient traduites en mouvements musculaires quelques-unes des idées appartenant aux principaux ordres d'enseignement[2]. Le jour de l'examen quelques épreuves manuelles bien choisies permettraient de se rendre compte du savoir du candidat plus sûrement que les interrogations auxquelles suffisent des réponses verbales enregistrées quelques heures auparavant. Par exemple, l'exécution d'une simple photographie fournirait l'occasion de mettre en évidence tant les notions physiques concernant les lentilles, la réfraction, l'astigmatisme etc.., que les notions chimiques relatives aux réactifs employés : de fil en aiguille, à propos d'une opération aussi simple, il serait facile de passer en revue toute l'optique et la plus grande partie de la chimie.

Quels que soient les moyens employés, il importe par-dessus tout d'empêcher le divorce qui de plus en plus tend à isoler le cerveau des muscles aussi bien que des sens. « Laisser passer, pourrions-nous dire avec Marro[3], l'époque la plus belle, la plus féconde de la jeunesse dans un simple travail d'assimilation sans joindre aux images idéatives qui sont en train de se former, les nombreuses et fortes images des actes accomplis, c'est évidemment mutiler l'éducation, préparer la voie à l'entrée dans la société de parleurs et d'écrivains utopistes incapables de conceptions saines et d'action vigoureuse », etc...

1. Gasquet. *Loc. cit.*, p. 321.
2. Voir sur ce point les excellentes indications de Marro, pp. 359-361.
3. Page 360.

V

Gymnastique, jeux et travaux manuels, s'ils étaient pratiqués en même temps, seraient pour le corps l'équivalent de ce que l'instruction encyclopédique est pour l'esprit, une cause de surmenage et non de délassement. Loin de contribuer à la création de cette synthèse harmonieuse qu'est l'état de santé, ils risqueraient de produire ici des hypertrophies, là des déformations, ailleurs des automatismes fonctionnant à part sous la forme de tics, etc. Mais à peine y a-t-il lieu de remarquer que ces modes d'activité doivent alterner les uns avec les autres, même qu'il suffit de quelques-uns d'entre eux, à choisir suivant les goûts du sujet, son tempérament, sa vitalité, etc., pour mener à bonne fin l'œuvre de l'éducation physique.

D'un autre côté, il convient de ne pas oublier qu'à l'inverse de la fatigue mentale, la lassitude corporelle se répare aisément, parce que, entre autres raisons, le pubère y est déjà habitué et que de plus l'organisme humain est adapté à l'effort physique depuis bien plus de temps qu'à l'effort intellectuel. Ceci passerait à bon droit pour une vue *a priori* assez banale, si je n'avais observé que, assez souvent, les adolescents de la classe populaire, en particulier les fils de paysan, quoique l'emportant en vigueur sur les jeunes bourgeois, étaient incapables de maintenir aussi longtemps leur attention sur les matières d'enseignement, même sur celles où ils montraient une ingéniosité toute spéciale. — De plus, la fatigue physique peut servir à la cure du surmenage intellectuel en favorisant les fonctions réparatrices telles que le sommeil et la nutrition.

La plupart des « retours » de St. Hall[1] mentionnent comme fréquentes des périodes d'insomnie, d'agitation nocturne, suivies par un état plus stable, tantôt pire, tantôt meilleur que le précédent. Peu d'adolescents conservent la régularité tranquille de leurs sommeils d'enfant. Presque tous sont troublés par des rêves, au point que parfois ceux-ci se continuent dans les rêve-

1. I, p. 262.

ries du jour, formant ainsi d'innombrables transitions entre le sommeil et la veille et fatiguant le dormeur jusqu'à lui faire éprouver au réveil un sentiment de lassitude inconnu auparavant. Bien plus, certains sujets en arrivent à considérer comme perdu le temps passé à dormir, ils deviennent noctambules autant par aversion pour le sommeil que par désir de savourer dans l'obscurité une liberté plus complète. Si à ce régime se joint la fatigue mentale, l'insomnie devenue chronique ne tardera pas à produire ses effets habituels, tandis qu'en général les exercices physiques suscitent dans l'organisme un besoin irrésistible de sommeil ; il va sans dire qu'une dépense d'activité intensive exige pour l'élimination des déchets ponogènes plus d'heures de repos qu'on n'en accorde d'habitude aux jeunes gens.

Au contraire du sommeil, la nutrition du pubère est plutôt en progrès. D'après un proverbe allemand [1], tout garçon qui croît a un loup dans l'estomac. « Dans l'enfance, écrivait déjà Rousseau [2], on ne songe qu'à ce qu'on mange, dans l'adolescence on n'y songe plus, tout est bon et l'on a bien d'autres affaires. » Les alternatives de voracité et d'inappétence [3] s'expliquent peut-être par les exigences d'un métabolisme intensif et par le surmenage auquel elles soumettent le tube digestif, dont les surfaces absorbantes croissent moins vite que la surface du corps [4]. Or tandis que le travail mental semble ralentir l'assimilation, les exercices physiques lui impriment presque toujours une brusque accélération. Les recherches de M. Binet, dont il a été déjà question, donnent pour les mois d'octobre, novembre et décembre 1899 une consommation de pain descendant à 790^{gr},3 les jours de composition, tandis que celle de la veille s'élève à 827 grammes [5]. Les jours de promenade présentent une légère augmentation, suivie d'une diminution le lendemain [6]. Plus

1. Sanford Bell.-Study of the psychology of foods, *Ped. sem.*, XI p. 84.
2. *Émile.*
3. S. Bell. *Id.*, p. 82.
4. St. Hall, I, p. 113.
5. *Année psych.*, VI, p. 70.
6. *Année psych.*, II, pp. 64 sqq.

marqués sont encore les effets des exercices physiques poussés jusqu'à la fatigue. Pendant une période de championnat, la consommation de pain augmenta pour chaque élève[1] de 45 grammes par jour; pendant la période de dix jours qui suivit il y eut, sur la période précédente, une hausse de 40 grammes, de 22 grammes plus forte que l'accroissement dû à une simple promenade[2]. Ainsi les chiffres s'élevèrent non seulement pendant la période du championnat, mais aussi pendant quelque temps après la fin des exercices, comme si ceux-ci avaient provoqué un surcroît de vitalité lent à s'épuiser[3].

Autre résultat précieux, l'assimilation est si rapide, les oxydations sont si complètes, grâce au mouvement et au grand air, que la voracité de l'adolescent ne risque plus autant de produire la lourdeur et la stupidité qui, chez certains sujets, accompagnent fréquemment les digestions pénibles aux produits mal élaborés.

Enfin le sommeil et la nourriture, s'ils sont suffisants et pris dans de bonnes conditions, permettent à la fatigue mentale ou physique de produire les effets les plus précieux qu'on puisse demander à l'éducation. Car au moment où la croissance s'accélère, au moment où l'esprit et l'organisme acquièrent de nouvelles fonctions, l'essentiel est d'en pousser l'exercice jusqu'au plus haut degré possible, puisqu'en vertu de la loi de l'assimilation fonctionnelle, l'être vivant se détruit par le repos, mais se développe par le travail, assez rapidement pour arriver à exécuter sans effort les opérations qui au début lui étaient le plus pénibles. S'il est une époque où la fonction fait l'organe, c'est bien l'adolescence. Et comme la fatigue est due moins à l'usure vitale qu'à une auto-intoxication de l'organisme, les mesures hygiéniques capables d'assurer l'élimination des déchets en même temps que de fournir au sujet l'énergie plastique et calorique dont il a besoin, permettent dans la plupart des cas d'obtenir de son activité le rendement maximum, sans

1. De l'Ecole normale primaire de la Seine.

2. *Année psych.*, VI, p. 65. Voir pour le détail des variations, les tableaux de M. Binet, p. 68.

3. *Id.*, p. 73.

qu'on risque de produire un état de lassitude chronique où, malgré les réparateurs habituels, la fatigue du lendemain s'ajoute à celle de la veille. En tout cas, il semble bien que la spontanéité de l'adulte soit en grande partie la sommation des efforts pénibles accomplis pendant son adolescence. Chercher à rendre l'éducation telle « qu'il n'y ait aucune fatigue pour les élèves et qu'ils apprennent quand même quelque chose, cela revient suivant l'expression de MM. Binet et Henri[1], à chercher le mouvement perpétuel. »

1. *La fatigue intellectuelle*, p. 302-303.

CONCLUSION

Quelque insuffisantes que soient les analyses précédentes, elles nous donnent le droit de conclure à l'inverse de l'opinion courante que l'adolescent n'est ni un grand enfant, ni même un *jeune homme*, puisque il y a en lui plus et moins, surtout autre chose que dans la personnalité de l'impubère et dans celle de l'adulte.

Du premier il se distingue par des tendances nouvelles qui à peine écloses occupent dans sa conscience une place prépondérante. A eux seuls les changements organiques liés à l'avènement de la fonction génitale suscitent dans la vie affective des états tellement confus qu'on ne sait le plus souvent s'il faut les appeler des sensations ou des émotions, mais aussi tellement intenses que les préoccupations du jour et les rêves de la nuit gravitent presque tous autour des questions d'ordre sexuel. La croissance rapide du cœur, le développement de l'appareil respiratoire, l'activité plus grande des sécrétions, le surmenage du tube digestif et d'autres faits du même genre contribuent encore à donner à la cénesthésie une plénitude insoupçonnée à l'âge précédent. En même temps que le sens vital s'enrichit, que le sujet se sent davantage et prend de sa personnalité une conscience plus nuancée, l'accroissement subit de la force musculaire sert de contrepoids à l'émotivité trop lourde et lui permet en outre de s'objectiver dans les tours de force où s'essaie avec complaisance la spontanéité du pubère.

Les différences mentales sont encore plus importantes. A l'égoïsme de l'enfant, du moins à la pauvreté de ses sentiments, faits surtout d'habitudes, se substitue une sympathie à

peu près universelle, pouvant revêtir toutes les formes de l'amour, de l'amitié, de l'enthousiasme, de l'abnégation, etc., aussi bien envers les groupes qu'envers les individus, envers les fins idéales qu'envers les réalités positives. Cette richesse affective, ne trouvant pas à se dépenser dans le domaine encore trop restreint de l'expérience, suscite d'elle-même les représentations qui lui sont nécessaires. Elle y réussit d'autant plus facilement que les données sensorielles sont perçues moins comme des qualités extérieures que comme des plaisirs ou des peines venant presque toujours renforcer l'état émotif dû aux causes internes. De là l'influence de l'art sur les adolescents, de là leur besoin de fêtes, leur goût pour la rêverie, les lectures, ainsi que leur impuissance à créer véritablement. Aussi intérieurs dans leurs idées que dans leurs rêves, ils raisonnent comme si l'intelligence se suffisait à elle-même et n'éprouvent plus la même facilité qu'auparavant à décalquer leur pensée sur les formes de la nature. Livresques et pédants, ils admettent difficilement la contradiction parce qu'ils ne voient pas les bornes de leur savoir ou plutôt parce qu'ils n'ont pas encore le sentiment de la disproportion qui existe entre toute connaissance et son objet. De même qu'ils confondent les idées et les choses, ils identifient les mots et les idées et croient détenir la vérité quand ils ont appris une formule. Mais s'ils sont tranchants dans leurs jugements, si, d'autre part, leur volonté soutenue par des muscles plus puissants, une attention plus concentrée et des mobiles plus variés, devient capable de mettre les habitudes motrices au service d'une idée arrêtée, ils se montrent par contre timides, gauches, hésitants quand les circonstances les obligent à se mouvoir parmi les détails complexes de la vie sociale. Heureux dans ce cas ceux qui ont été bien dressés dès l'enfance, ou, à l'inverse, ceux dont le cynisme naturel se trouve d'autant plus à l'aise qu'il y aurait quelque réserve à garder : les autres risquent de souffrir atrocement pour les causes les plus futiles, de verser dans l'hypocondrie ou de se libérer par des réactions spasmodiques d'autant plus dangereuses que la contrainte extérieure, presque toujours efficace auprès des enfants, ne fait guère que provoquer la résistance des jeunes gens. Ce n'est que

de biais qu'on peut agir sur leur volonté, en lui fournissant des mobiles aptes à exercer une contrainte intérieure, à transférer la règle du dehors au dedans

Mais à cet âge toute loi est provisoire ou du moins destinée à être complétée, sinon supplantée, par d'autres déterminations. En cela consiste la principale différence qui distingue l'adolescent de l'adulte : tandis que celui-ci a presque toujours son siège fait sur la plupart des questions, tandis qu'il est spécialisé dans une carrière ou des occupations à peu près exclusives, le garçon en apparence le plus intransigeant persiste rarement dans les mêmes affirmations : il tente en tous sens des essais dont il ne gardera plus tard qu'un vague souvenir en raison de leur imprécision. Quelque soin qu'il mette à se chercher, il est condamné d'avance à ne presque jamais se trouver, puisque les aspects de sa personnalité qu'il découvre aujourd'hui comme les plus intéressants, n'occuperont peut-être dans la synthèse de demain qu'une place insignifiante. Peut-on même parler de synthèse quand il s'agit de l'adolescent? D'une part, la solidarité organique n'est jamais aussi faible que de quatorze à dix-huit ans, puisqu'à cet âge les divers systèmes anatomiques semblent évoluer séparément sans qu'il y ait parallélisme entre leur accroissement respectif, ni même entre la croissance de l'organe et le progrès de la fonction ; de plus l'activité des échanges nutritifs, le seuil de l'excitabilité, la tension nervoso-musculaire peuvent passer par des variations assez importantes pour que le tempérament de l'adulte n'appartienne plus au même type que celui de l'enfant. D'autre part, l'anarchie mentale est telle et si capricieuses sont les fluctuations qui font émerger tour à tour dans la conscience les tendances les plus disparates que le moi de l'adolescent produit l'effet d'une rencontre ou d'une succession de personnalités différentes dont le lien commun se laisse saisir difficilement. Parfois la cohésion finale s'accomplit sans trop de déchets, mais plus souvent, le caractère ne parvient à se construire qu'en utilisant un petit nombre des matériaux essayés, de sorte qu'à l'homme mort jeune ne survit d'habitude qu'un savant, un homme de loi, un militaire, un industriel, un politique, etc.

Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que chaque personne humaine pût contenir en elle l'humanité et la vie intégrales. C'est en un sens parce qu'ils agissent comme s'ils visaient à ce but inaccessible, que beaucoup de jeunes gens, vers la fin de l'adolescence, s'arrêtent, fatigués de leur effort, ou s'exposent à des troubles morbides, à l'obsession du suicide, ou simplement au dégoût des projets longtemps caressés. A vouloir suivre d'un même élan des routes divergentes ils ne peuvent manquer d'aggraver l'anarchie intérieure où ils se débattent pour un temps, même si leur organisation est parmi les mieux équilibrées. Le surmenage physiologique et mental, quelles qu'en soient les causes occasionnelles, traduit avant tout chez la plupart des adolescents un état d'épuisement dû à la difficulté des coordinations nécessaires, à la dispersion en tous sens d'une énergie forcément limitée.

Et peut-être se tromperait-on en portant un jugement trop favorable sur les pubères équilibrés avant l'heure, par suite capables de fournir sans défaillance un effort prolongé dans un sens déterminé toujours le même. Sans doute, il y a des sujets, quoique peu nombreux à la vérité, qui se développent régulièrement suivant une formule qu'on aurait pu lire tout entière dans leur personnalité de dix ans. Comme les lents dont parle B. Pérez[1], ils sont ce qu'ils sont, ils seront adultes ce qu'ils sont enfants. Mais si la supériorité de l'homme sur l'animal est due à son pouvoir de varier indéfiniment, qui ne voit qu'une adolescence évoluant suivant une courbe tracée d'avance serait régression plutôt que progrès, puisqu'elle ressemblerait par des caractères essentiels au développement de la vie instinctive dans l'individu. De plus, il semble que pour une forme biologique donnée, le rang occupé par chaque espèce soit en raison directe du nombre et de l'importance des métamorphoses que traversent ses représentants. Que l'on compare par exemple les mœurs et l'organisation des insectes holométaboles, tels que les hyménoptères, à celles de leurs congénères amétaboles, tels que les hémiptères. Sans attribuer aux rapprochements de ce genre plus de valeur

1. *Op. cit.*, p. 115.

qu'ils n'en comportent, rappelons cependant que s'il y a dans le réel autre chose que du géométrique, que si la vie et la pensée se distinguent de la matière, c'est en raison de la multiplicité des formes hétérogènes qu'elles peuvent créer sans qu'il y ait répétition de l'identique, sans qu'il y ait par suite possibilité de penser d'avance le nouveau en fonction de l'ancien. Nulle part peut-être, l'évolution créatrice, telle que la conçoit M. Bergson, ne se montre aussi manifestement à l'œuvre que dans l'adolescence humaine. Les conversions, nous l'avons vu, c'est-à-dire les créations brusques, y sont aussi communes que les transformations lentes, et le pis qui puisse arriver sinon à un jeune homme, du moins à sa patrie et à l'humanité, c'est qu'il se borne d'instinct à se répéter lui-même, à répéter ce qu'on a fait avant lui, c'est qu'il tende ses énergies vers la jouissance des positions acquises plutôt que vers la conquête des hauteurs encore inexplorées. Il importe assez peu que celles-ci soient d'abord imaginaires, puisque le propre du mouvement ascensionnel qu'elles sollicitent est de les transformer en réalités.

Du moment que l'adolescent, à la différence de l'adulte et même de l'enfant, est avant tout une spontanéité vivante, du moment que dans la genèse de la personne humaine il y a une période pendant laquelle les médiocres peuvent s'élever au-dessus d'eux-mêmes et les meilleurs au-dessus de leurs contemporains, on voit combien est nécessaire à cet âge une éducation capable de fixer en les sélectionnant les variations qui ne manquent presque jamais de se produire. Et comme le plus souvent elles consistent en des traits à peine indiqués, en des caractères si fuyants que beaucoup passent inaperçus, toute méthode pédagogique relative à l'adolescence devra, pour être féconde, se soumettre à un certain nombre de conditions qu'on pourrait à peu près énoncer ainsi : laisser aux élèves assez de liberté et leur inspirer assez de confiance pour qu'ils n'hésitent pas à manifester dans leur conduite leurs pensées les plus secrètes ; exercer sur leur esprit une influence continue assez profonde pour que le désir de mériter l'approbation de maîtres respectés refoule les tendances inavouables avant qu'elles aient trouvé leur formule et contribué par l'action à la genèse du caractère viril ; épier, comme

à l'affût, les moindres symptômes décelant l'éveil d'une disposition non encore soupçonnée du sujet, la projeter si elle est bonne dans le plein jour de la conscience, la fortifier par les considérations ordinaires en matière pédagogique, par des raisons tirées de la personnalité même de l'élève et surtout par l'accoutumance aux actes correspondants ; user, si elle est mauvaise, de tous les moyens de distraction jusqu'à l'heure, toujours prochaine, où elle sera recouverte par un nouveau remous du courant vital.

Il serait oiseux autant que facile de poursuivre une telle énumération ; car tous les desiderata pourraient se ramener au suivant : Favoriser par tous les moyens et dans tous les domaines la spontanéité de l'adolescent, n'user de contrainte que dans la mesure où il ne s'élèverait pas de lui-même jusqu'au minimum de force, de moralité et de savoir sans lequel l'adulte resterait au-dessous de son état d'homme et de sa fonction sociale.

Mais c'est par une vigilance de tous les instants que, contrairement à une opinion trop répandue, on a le plus de chances de transporter la loi du dehors au dedans, de créer chez les grands élèves le plus haut degré de science et de liberté dont ils soient capables. Les non-interventionnistes, outre qu'ils se trouvent en fait obligés d'intervenir davantage pour réprimer, semblent en être restés à la vieille conception du libre arbitre puisque, du moins en pratique, ils confondent l'autonomie avec la liberté d'indifférence. Sans doute si les mœurs générales incitaient l'adolescent à mettre en valeur les bons côtés de sa nature et à laisser s'atrophier dans l'inconscience ses tendances inférieures comme autant d'organes rudimentaires, l'influence du milieu, combinée avec la force ascendante de la spontanéité créatrice, rendrait moins nécessaire l'action personnelle de l'éducateur. Mais tant que celui-ci fera partie d'une élite aussi bien par sa moralité que par son savoir, il n'aura pas le droit de considérer comme seule indispensable la culture des intelligences et comme superflue ou dangereuse l'éducation des volontés, d'autant plus que l'adolescent ne s'instruit véritablement que dans la mesure où il *veut* les connaissances dont on cherche à nourrir son esprit, c'est-à-dire dans la mesure où il

parvient non seulement à les assimiler pour un temps, mais encore à les intégrer dans une synthèse éthologique durable, sinon définitive. Différant en cela du savant ou du spécialiste chez qui les idées gardent leur valeur, lors même qu'elles restent extérieures à la personnalité, il ne tire parti des notions acquises que si elles sont devenues des tendances, c'est-à-dire des sources de mouvement et d'émotions aussi bien que de raisonnement. Or, les maîtres les plus diserts auront beau déverser sur les jeunes auditeurs des torrents d'éloquence, de poésie, de science ou de morale, si on s'en remet en même temps aux influences anonymes du milieu du soin de donner un sens aux désirs vagues et sans cesse renouvelés qui tourmentent l'esprit des grands élèves, on risque, d'une part, de les amener à ne voir dans leurs études que des exercices scolaires qui n'ont plus d'importance hors de l'école ; d'autre part, de laisser leur âme se modeler à l'image de l'esprit des foules, puisque seuls seront suggérés ou trouveront un aliment, lors de leur apparition spontanée, les instincts consolidés depuis longtemps dans l'espèce, à l'exclusion des tendances fragiles par où les meilleurs dépassent la moyenne. Or, si tout progrès se fait par des variations d'abord individuelles, la vulgarité des influences subies par nos enfants à l'âge par excellence des variations, doit être comptée parmi les causes les plus puissantes de régression. Sans doute, les natures d'élite finissent par reprendre leur élan, mais outre qu'elles l'auraient pris du moins aussi bien, si elles avaient été aidées par des soins vigilants, il ne faut pas oublier que l'éducation a pour but l'élévation de la moyenne au niveau de l'élite et que c'est sur les consciences moyennes qu'elle laisse l'empreinte la plus profonde. Et comme celles-ci vivent presque toujours sur le capital spirituel acquis pendant l'adolescence, il se trouve en définitive que la valeur d'un peuple varie en proportion de la somme de dévouement qu'on y dépense pour la jeunesse.

BIBLIOGRAPHIË

Burnham (W.-H.). — *The study of adolescence*, Pedag. semin., 1891.

Lancaster (E.-G.). — *The psychology and pedagogy of adolescence*, Ped. semin., 1897.

Marro (Ant.). — *La puberté chez l'homme et chez la femme*, trad. du Dr Medici, Paris, 1901.

Hall (St.). — *Adolescence, its psychology and its relations to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion and education*, 2 vol. in-8°, Londres (Appleton) 1905.

Mann (H.). — *Demands of the age on colleges*, New-York 1857.

Everett (C.-C.). — *Ethics for young folks*, Boston 1891.

Wagner (C.). — *Jeunesse*.

Dumont. — *Essai sur l'éphébie attique*, 1879, 2 volumes dont un de textes.

Boutroux. — *Morale sociale*. (Ch. xi. Le devoir présent de la jeunesse.) (F. Alcan).

Payot. — *L'éducation de la volonté*. — *L'éducation du caractère*, Rev. philosoph., décembre 1899.

Mosso. — *L'éducation physique de la jeunesse* (F. Alcan).

Obici. — Marchesini. — Morselli. —*Le amicizie di collegio. Ricerche sulle prime manifestazioni dell'amore sessuale*, Rome, Soc. Dante-Alighieri, 1878.

Trebutien (G.-S.). — Maurice de Guérin : *Journal, lettres et poèmes*, 1862.

Colin A. Scott. — *Psychology of puberty and adolescence*, Proc. of the N.-Y. A., 1897, p. 843.

Rohdeler (H.). — *Die Masturbation. Eine Monographie für Aerzte und Pädagogen*, Berlin, 1899.

Hayman (L.). — *Coéducation des sexes en Finlande*, Rev. de Morale sociale, 1899, I, p. 33.

Papillault (G.). — *Quelques lois touchant la croissance et la beauté du visage humain*, Rev. scientifique, 4e série, 1899, pp. 129-138.

Roux (J.). — *Psychologie de l'Instinct sexuel*, Paris 1898.

Eckler. — *Ueber Jugend- und Wolksspiele*, Central Ausschuss zur Förderung der Jugend- und Wolksspiele in Deutschland, Berlin 1892, p. 21.

Altolico (B.). — *Sull'educazione sessuale*, Rev. di Filos. Pedag. e Sci. aff., 1899, I.

Leclère (A.). — *Le même enseignement moral convient-il aux deux sexes ?* Revue mét. et m., VIII, 234-256.

Leuba (J.-H.). — *The Personifying Passion in Youth, with remarks upon the sex and gender problem*, Monist., 1900, X, 536-548.

Libby (M.-F.). — *Shakespeare and adolescence*, Ped. sem., 1901, VIII, 163-205.

Forbush (W.-B.). — *The Boy problem*, A study in social pedagogy (4e édit.), Boston, Pilgrim Press, 1902, p. 207.

Lagrange (F.).— *Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, F. Alcan, 1890.

Dollinger (J.) et Suppan (W.). — *Ueber die körperliche Erziehung der Jugend*, Stuttgard 1891.

Einer (Dr). — *Die Jugendspiele*, Leipzig 1891.

Jacobs. — *Deutschland's spielende Jugend* (2e édit.), Leipzig 1875.

Gutzfeld (P.). — *Ueber die Erziehung der deutschen Jugend* (Deutsche Rundschau, 1890, livraison 5, p. 254).

Philippe (J.). — *La psychologie des écoliers.*

Gache (F.). — *L'éducation du peuple* (Le nouveau-né, l'enf., l'ad.), Picard et Kaan.

Mosso. — *Les exercices physiques et le développement intellectuel*, F. Alcan, 1906.

Kline (L.-W.). — *A study in juvenile Ethics*, Pedag. sem., 1903, X, 239-266.

Godin (P.). — *Recherches anthropométriques sur la croissance des différentes parties du corps*, Paris 1903, xv-212.

Hall (G.-S.). — *Psychic arrest in adolescence*, Addr. a. Proc. Nation. Educ. assoc., 1903, XLII, 811-816.

Fleury (Dr Maurice de). — *Nos enfants au Collège*, 1906.

Wissler (Clark). — *The growth of Boys : correlations for the annual increments*, Americ. anthropologist, Washington 1903, no 1, p. 81.

Castex (E.). — *Recherches dynamométriques sur les membres supérieurs chez les écoliers et les étudiants*, Journ. de physiol. et de patholog. générale, no 3, mai 1904, pp. 443-451.

Smith (Th.-L.). — *Types of adolescent affection*, Pedag. sem., juin 1904, p. 178-203.

Book (W.-F.). — *Why pupils drop out of the High school.*

Bierent. — *La puberté*, Paris 1896, 200 p.

Barnes, Earl. — *Feelings and ideas of sex in children*, Ped. sem., mars 1893, t. II, 199-203.

Burdette (R.-J.), etc. — *Before he is twenty*, Five perplexing phases of the boy question, N.-Y. 1894, 104 pp.

— *Suggestions from the psychology of adolescence*, School Review Chicago, déc. 1897, t. V, 652-665.

Daniels (A.-H.). — *The new life : a study of regeneration* (rapports de

l'anthrop. de l'ad. avec théologie et conversion), Americ. Journ. of. psych., oct. 1893, t. VI, 61-106.

Fothergill (J.-M.). — *The physiologist in the household*, part I, Adolescence. Baillière, etc., Londres 1880, 24 p.

Allen Gilbert (J.). — *Researches of the mental and physical development of school children.* Studies from the Yale psych. Lab., nov. 1894, t, II. p. 40-200.

— *Researches upon school children and College students,* Univ. of Iowa studies in Psychology, Iowa-City., janv. 1897, t. I, p. 1-39.

Hall (G.-St.). — *The moral and religious training of children and adolescents,* Pedag. sem., juin 1891, t. I, p. 196-210.

Key (Axel.). — *Die Pubertätsentwickelung,* Verhandl. des X. Internat. Med. Cong., 1890, Berlin 1891, t. I, p. 66-130 (Exposé succinct des résultats des enquêtes faites par la Commission suédoise sur la croissance, les maladies et les conditions hygiéniques de 13.000 garçons et 3.000 filles).

Krohn (W.-O.). — *The most critical period of school life,* Child study monthly, juin 1895, t. I, p. 33-44.

Stableton (J.-K.). — *Study of boys entering the adolescent period of life.* Série d'articles dans la North Western Monthly, Lincoln, t. VIII, p. 248-250, nov. 1897 (début).

Wunderlich (E.). — *Das Geschlechtliche im Unterricht und in der Jugendlecture,* Leipzig 1903.

Kopp (Dr K.). — *Das Geschlechtliche in der Jugenderziehung,* Leipzig 1904.

Metta (K.). — *Wie belehren wir unsere Kinder über das Geschlechtsleben?* Berlin.

Bennigsen (A.). — *Sexuelle Pädagogik in Schule und Haus,* Berlin.

Blum (A.). — *Hat die Schule über sexuelle Verhältnisse aufzuklären?* Minden.

Cohn (Dr H.). — *Sexuelle Belehrungen der Schulkinder,* Breslau 1904.

Koch (A.). — *Die Vermehrung des Lebens,* Stuttgart 1901.

Heymann (G.). — *Aufklärungen über das sexuelle Leben,* 2e éd., Hambourg 1904.

Sailer (J.-M.). — *Ueber Erziehung für Erzieher* (contient une étude de l'homme depuis l'enfance jusqu'à l'âge de la responsabilité), t. XIII de la Bibliotek der Katholischen Pädagogik (Herder, Fribourg-en-Brisgau).

Douchez (L.). — *Croissance des élèves d'une école professionnelle pendant l'année scolaire,* Bullet. de la Société libre pour l'étude psych. de l'enf., t. I, 1901, p. 34-44.

Balliet (Thomas-M.). — *Results from study of bodily growth,* School Journal, 13 janv., 1900, t. LX, p. 47.

Bryan (Elmer-B.). — *Nascent stages and their pedagogical significance,* Ped. sem., oct. 1900, t. VII, 357-396.

Forbush (W.-B.). — *The social pedagogy of boyhood*, Ped. sem., *id.*, 307-346.

Lyttelton (E.). *Training of the young in laws of sex*, Longmans, Green et Cie, Londres et New-York 1900, 117 p.

Mathews (Byron C.). — *A sociological study of high school students out of school*, Proc. N.-Y. Association for the study of children and youth, janv. 1900, p. 28-42.

Monroe (W.-S.). — *Rights of children; a study in juvenile altruism*, Ped. sem., avril 1900, t. VII, p. 132-137.

Preiss (O.). — *Die heimlichen Jugendsünden als Ursache der Schwächlichkeit unseres Geschlechts*, Kinderfehler, 1900, t. V, p. 102-109.

Truper (J.). — *Fürsorge für unsere sittlich gefährdete Jugend*, Kinderfehler 1900, t. V, p. 209-211.

Meylan (miss F. Th.). — *La coéducation des sexes*, in-8°, 181 p., Bonn., 1904.

Bell (Sanford). — *Sex in secondary education*, North Western Mo., Mai 1899, t. IX, p. 391-396.

Buisson (F.). — *Education de la volonté*, Rev. pédag., oct. 1899, t. XXXV, p. 310-345.

Chrisman (Oscar). — *Pubescent period.*, Education, fév. 1899, t. XIX, p. 342-347.

Clouston (T. L.). — *What the brain has to do in youth besides getting educated*, Paidologist, avril 1899, t. I, p. 17-23.

Lancaster (E.-G.). — *The adolescent at home and in school*, Proc. N.-Y. A. 1899, p. 1039-1043.

Lyttelton (E.). — *Instruction of the young, in sexual knowledge* — Int. Journal of Ethics, juil. 1899, t. IX, p. 452-466.

Mapes (C.-C.). — *More about the ethics of adolescence*, N.-Y med. journal, juin 4, 1898, t. LXVII, pp. 794-795. — Renvoie aux articles sur « Age of Consent » parus dans le même journ., 25 fév. et 10 août 1896, 14 mai 1898.

Marro (A.). — *Le rôle social de la puberté*, R. philos., juin 1899, t. XLVII, p. 606-631.

Moon (S.-B.). — *Growth at puberty*, Am. Phys. Educ. Rev., sept. 1899, t. IV, p. 294-298.

Muffang (H). — *Ecoliers et étudiants de Liverpool*, Anthropologie, Paris, 1899, t. X, 21-41.

Petit (Ed.). — *La fête de l'adolescence*, Rev. pédag., sept. 1899, t. XXXV, p. 193-210.

Plettenberg (P.). — *Die neuesten Abhandlungen und Untersuchungen über die Ermüdung der Schuljugend*, Zeitschr. f. Hypnot., 1899, t. VIII, 228-249.

Richmond (Ennis). — *Through boyhood to manhood*, Londres et N.-Y. 1899, 194 pp.

Elslander (J.). — *L'éducation au point de vue sociologique*, Paris, 1899, 336 p. (la troisième partie traite d'un plan général d'édu-

cation rationnelle pour la première période de la vie et la « seconde enfance », autrement dit la puberté).

Sanford Bell. — *A preliminary study of the emotion of love between the sexes*, Amer. Journ. of. Psych., juin 1891.

Kirkpatrick (Edwin-A.). — *Plans and ambitions of adolescents in relations to school work, a statistical study from the Fitchburg normal school*, Journ. of Pedag., mars 1903, t. XV, p. 189-220.

Louch (Mary). — *Adolescence*, Paidologist, juillet 1903, t. V, p. 101-110 (Phénomènes ordinairement observables, problèmes qu'ils suscitent).

Somasco (Ch.). — *L'instruction et l'éducation des jeunes ouvriers*, Rev. pédag., juin 1903, t. XLII, 533-541, juillet 1903, t. XLIII, 28-45.

Thomson (J.-Arthur). — *Adolescence*, Paidologist, nov. 1903, t. V, 128-135. (Comparaisons entre jeunes animaux et jeunes hommes).

Chase (Susan-F.). — *Adolescence : Choice of Reading-Matter*, Journ. of. ad., janv., fév., mars 1901.

Mantegazza (P.). — *Prime linee de psicologia positiva*, Arch. per l'Antrop. e la Etnol. (Firenze), tomes XXX, XXXII, XXXIII, XXXIV. (L'auteur analyse et compare le développement de l'individu et celui de l'espèce; des 5 étapes qu'il distingue la troisième est étudiée sous le nom d'adolescence, la quatrième de jeunesse).

Badley (J.-H.). — *Coeducation in the secondary school*, Child life, juillet 1904, t. VI, 130-136.

Barnes (Earl). — *Student honor; a study in cheating*, Int. Journ. of Ethics, juillet 1904, t. XIV, 481-488.

Crampton (C.-Ward). — *Pubescence; a preliminary report*, Am. Anthropologist, oct. à déc. 1904, t. VI, 705-709.

Ekstein (E.). — *Die sexualfrage in der Erziehung des Kindes*, Modern. Verlagsbung. Leipzig, 1904, 38 pp.

Flachs (Albert). — *Zur Frage der sexuellen Aufklärung*. Zeits. für Schulgesundheitspflege, nº 7, 1904, XVII, 471-482 (s'oppose à l'instruction des jeunes gens sur les questions sexuelles).

Hagen (J.-Chr.). — *Zur anstaltlichen Behandlung unserer sittlich gefährdeten Jungend*, Kinderfehler, fév. 1904, t. IX, 133-137 (Morale et intelligence conditionnée par santé).

Oppler (Thérèse). — *Zur Frage der sexuellen Aufklärung*, Zeits. für etc., nº 9, 1904, XVII, 629-633 (en faveur de l'instruction sexuelle).

Smith (F. Webster). — *The high-school and the adolescent physical relations*. Journ. of. Ped., décem. 1904, XVII, 114-131.

— *Nocturnal emissions*, Am. Journ. of Ps., XV, p. 104-107. Etude individuelle de l'hygiène sexuelle d'un adolescent.

Foerster (F.-W.). — *Jugendlehre, ein Buch für Eltern, Lehrer und Geistliche*. Berlin 1905, 724 pp.

Heller (Harriett. H.). — *Social life of the adolescent*, Education, juin 1905, t. XV, 579-589.

Jastrow (J.). — *The natural history of adolescence*, Pop. Sci. Mo., mars 1905, t. LXVI, 457-465. (Discussion du livre de St. Hall.)

LEIGHTON (ROBERT L.). — *The boy and his school; what it can and what it cannot give him*, J. Murray. Londres 1905, 97 pp.

MILES (EUST.). — *Boy's control and self-expression*, Cambridge 1904, 572 pp.

SMILES (SAMUEL). — *Physical education of the young; or the nurture and management of children, founded on the study of their nature and constitution*, Londres 1905. 221 pp.

HALL (G.-ST.). — *Adolescence; the need of a new field of medical practice*, Monthly Cycl. of med. practice, juin 1905.

KAPPA. — *Let youth but know; a plea for reason in education*, Londres 1905, 256 pp.

BOYD (W.). — *Changes in handwriting during adolescence*, Paidologist., 1906, t. VIII, pp. 106-109.

BURR (HANDF. M.). *Studies in adolescent boyhood*, Assoc. Seminar, 1906, t. XV.

COMPAYRÉ (G.). — *La psychologie de l'adolescence*, Rev. phil., 1906, t. LXI, pp. 345-377; 569-598. Publié en volume (F. Alcan).

HALL (G.-ST.). — *Youth: its education, regimen and hygiene*, N.-Y. 1906, 379 pp.

FIEBIG (M.). — *Ueber Vorsorge und Fürsorge für die intellektuellschwache und sittlich gefährdete Jugend*, Kinderfehler, 1906, t. II, pp. 321-341, 353-376.

KEMSIES (FERD.). — *Die sexuelle Aufklärung der Jugend*, Zeit. für Päd., Psych., Path. und Hygiene, 1906, t. VIII, pp. 125-132.

KOESTER (HERM. L.). — *Geschichte der deutschen Jugend- Literatur in Monographien*, Hambourg 1906.

MOSES (J.) — *Zur Frage Jugendbelehrung*, Kinderfehler, 1906, t. II, pp. 167-177.

ROSENTHAL (O.). — *Die sexuelle Aufklärung der Jugend*, Zeits. für. Päd., Psych., Path. und Hygiene, 1906, t. VIII, pp. 16-28.

SCHAEFER (J.). — *Die Bedeutung des Turnens für die sittliche Erziehung der Jugend*, Zeits. für Schulgesundheitspflege, 1906, t. XIX, pp. 210-218, 323-330.

WITTE (W.). — *Die sexuelle Aufklärung der Jugend*, Zeits. für Päd., Psych., Path. und Hygiene, 1906, t. VIII, pp. 29-34.

AGAHD (KONR.). — *Jugendwohl und Jugendrecht*, Halle 1907, 231 pp.

BURR (HANDF. M.). *Studies in adolescent boyhood*, chap. IV-VII, Assoc. semin., 1907, t. XV, pp. 124-135, 205-221, etc.

CONKLIN (EDM.-S.). — *Psychology of young manhood; or Observations on the psychol. of later adolescence*, Assoc. sem., 1907, t. XVI, pp. 27-31, etc.

DROOP (F.). — *Die sexuelle Aufklärung der Jugend*, Heuser, Neuwied, 1907, 17 pp.

EISELMEIER (J.). — *Unsere Jugendliteratur*, Monats. f. d. Sprache und Pädagogik, 1907, t. VIII, pp. 173-176.

FÉRÉ (C.). — *Note sur l'érotisme de la puberté*, Rev. de méd. 1907, t. XXVII, p. 93.

GUILLET (C.). — *A study in interests*, Ped. sem., septembre 1907, t. XIV, pp. 322-328.

MARTIN-HARTMANN (K.-A.). — *Die Hygiene und die höhere Schule.* Gesunde Jugend, 1907, t. VI, pp. 1-18.

RUEDIGER (WILL.-C.). — *Adolescence : période of mental reconstruction*, Journ. of psych., 1907, t. XVIII, pp. 353-370.

SADLER (S.-H.). — *The higher education of the young, its social, domestic and religious aspects*, Londres 1907, 276 pp.

SARASON (D.). — *Zum Problem der Sexualbelehrung*, Zeits. für Schulgesundheitspflege, 1907, t. XX, pp. 733-746.

SCHMIDKUNZ (H.). — *Die oberen Stufen des Jugendalters*, Zeits. f. Päd. Psych., 1907, t. IX.

STILWELL (KATH. M.). — *Educational problems of adolescence*, Element. school Teacher, 1907, t. VIII, pp. 161-173.

WALTER (F.). — *Die sexuelle Aufklärung der Jugend*, Auer, 1907, 162 pp.

WEIGLE. — *Der Einfluss der Jugendvereine auf die sittliche und religiöse Entwickelung der männlichen Jugend*, 2e éd., Barmen 1907, 37 pp.

TOULOUSE (Dr). — *Comment former un esprit*, Paris 1908.

V. aussi CABANIS. — *Rapports du physique et du moral de l'homme*, surtout le 4e et le 5e mémoires.

Dans cette liste sont omis les nombreux ouvrages et articles traitant de la démence précoce et des autres états anormaux (criminalité, etc.), propres à l'adolescence.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA SECONDE NAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

LES SIGNES PRÉCURSEURS

CHAPITRE II

LA PUBERTÉ

LIVRE II

LES FACULTÉS NOUVELLES

CHAPITRE PREMIER

L'AMOUR

CHAPITRE II

LE RÊVE

CHAPITRE III

LA DIALECTIQUE

CHAPITRE IV

LE COURAGE

LIVRE III

L'ANARCHIE DES TENDANCES

CHAPITRE PREMIER

DISCORDANCES ORGANIQUES

CHAPITRE II

INSTABILITÉ MENTALE

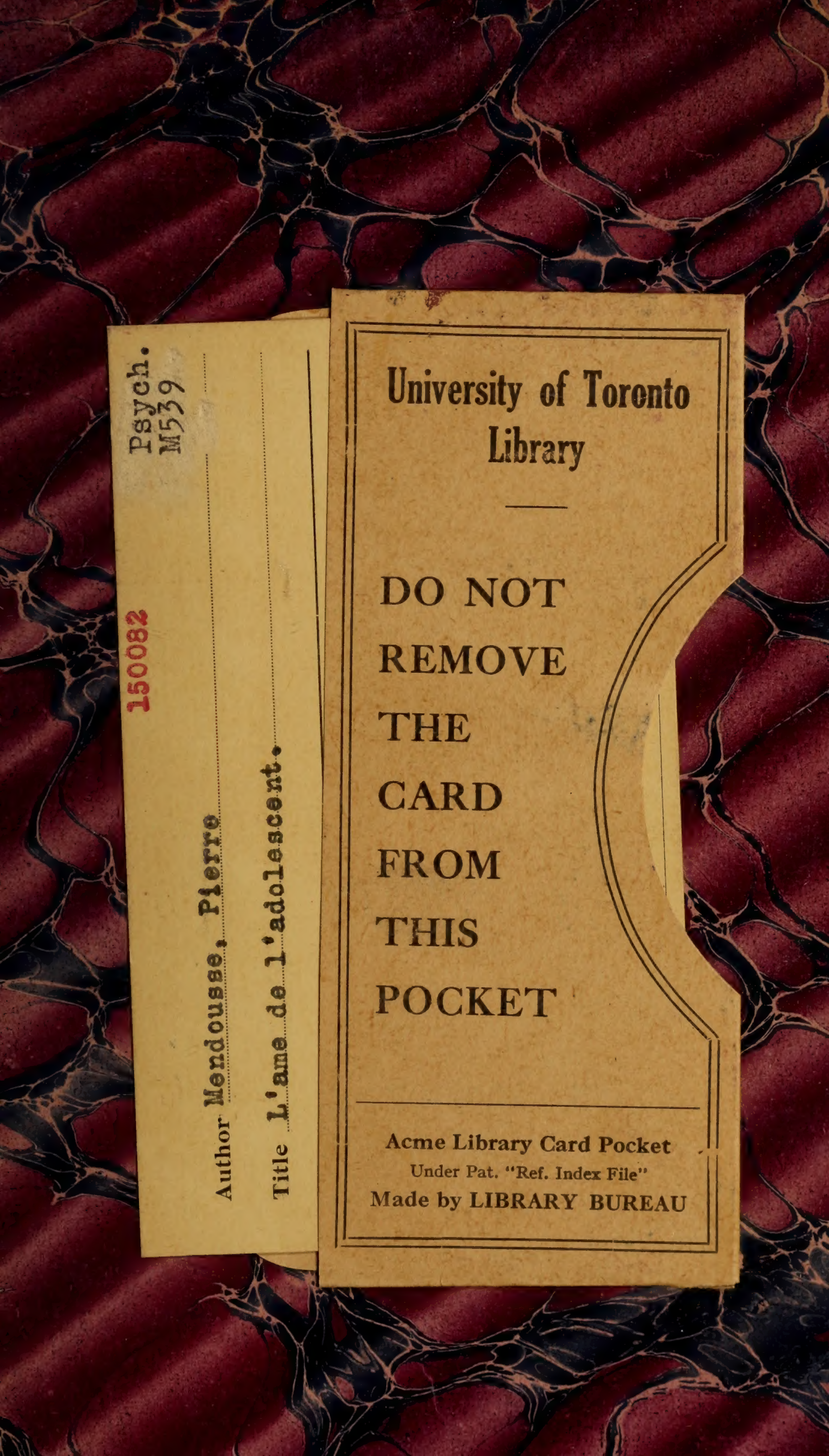
CHAPITRE III

FATIGUE ET DÉLASSEMENT

CONCLUSION

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC[r]




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
Psych.
M539
150082
Author Mendousse, Pierre
Title L'ame de l'adolescent.

